Les tribulations de Maurepas

Les tribulations de Maurepas....1
Première partie....2
Deuxième partie....15
Troisième partie....27
Quatrième partie....75
Cinquième partie....93
Annexes....196

Première partie

Une mariée, un mariage et un départ.

Dans la grande pièce commune, la mariée fit un tour sur elle-même puis se baissa pour ramasser les fleurs jonchant le sol. Le petit matin pointait son nez par-dessus l'horizon. Les éclats du soleil perçaient à peine au travers de la pinède. Une poignée de convives finissaient une discussion où philosophie et politique se mêlaient aux vapeurs alcooliques. Les uns cherchaient à ressortir des propos entendus ailleurs pendant que les autres tentaient de justifier un point de vue dans un flot de paroles à peine cohérentes. Maurepas avait depuis longtemps perdu la douce euphorie que procure le vin. A ses côtés, un imbécile, enfin tombé de sa chaise, termina sa chute dans un sommeil comateux. La mariée apparut sortant de la grande bâtisse. Elle était belle dans ses habits de noces. Le blanc lui seyait à merveille. Une large ceinture de tissu soulignait délicatement sa taille. Elle vit Maurepas. Un sourire beau, lumineux, embellit son visage. Elle était radieuse. La fatigue n'avait pas d'emprise sur sa beauté. Maurepas la regarda approcher. Il se délectait de ce moment. De ce dernier instant avec elle.

Elle ramassa sa traîne dans la main gauche, elle fit virevolter sa robe. Ses cheveux longs s'entortillèrent autour de son cou. Puis dans un mouvement inverse, ils retrouvèrent leur position initiale. Elle tendit sa main droite. Maurepas prit cette petite main délicate dans sa grosse paluche de manouvrier. La rugosité et les cals s'effacèrent pour laisser passer la tendresse de cette simple main, posée dans le creux de la sienne. Elle le tira légèrement en avant. Il résista.

- Allez, lève-toi, tu n'as pas dansé une seule fois.

- Il n'y a plus de musique, commença à dire Maurepas tout en entamant un premier tour de valse.

- Selon la tradition de notre village, le frère du marié doit la dernière danse à la mariée.

- Tu inventes n'importe quoi. Ça n'a jamais existé cette histoire.

Isabelle, car elle se prénommait ainsi - Isabelle Antonelle - riait, insouciante. Elle avait obtenu ce qu'elle souhaitait, danser avec Maurepas. Qu'il la tienne par la taille. Se serrer tout contre lui. Auprès de cet homme grand à la musculature saillante, d'une force incroyable. Dans ses bras, elle se sentait en sécurité. Pour Isabelle, Maurepas était tout à la fois. Un père - un père tel qu'elle aurait voulu en avoir un - pas cette mauviette qui passait sa vie entière, planqué derrière son bureau. Un frère – celui qu'elle n'avait jamais eu. Maurepas était tout cela excepté un amant.

- Qu'est-ce que peut bien faire Lucas ? Ça fait un bon moment que je n'ai pas vu passer sa tête de couillon.

- Ton frère fait ce que font tous les hommes après l'amour. Ils dorment.

Maurepas dévisagea Isabelle. De l'imaginer dans les bras de son frère, à moitié dévêtue, éprouvant du plaisir, fit durcir son sexe. Il s'écarta d'Isabelle, prétextant une pépie du diable pour aller se servir un verre d'eau. Isabelle le laissa s'éloigner un peu, en direction de la grande table, puis se crispa sur sa main. Maurepas revint vers elle tout en se demandant si elle avait deviné quelque chose. Avait-elle perçu son désir ? Il en était certain, mais elle n'en laissait rien deviner.

- Elle n'est pas finie cette danse. Faisons encore quelques pas.

Maurepas reprit le mouvement de valse. Elle se serra tout contre lui, ses cheveux venant caresser la figure de son cavalier. Le couple valsa ainsi plus de temps qu'il n'aurait fallu. Madeleine apparut dans l'encadrement de la porte-fenêtre, celle qui donnait dans la cuisine. Elle héla sa sœur. Isabelle finit son tour de valse, se hissa sur la pointe des pieds puis déposa un baiser sur ses lèvres.

- C'est le seul auquel tu auras droit de toute ma vie.

- Encore une tradition du village ?

- Oui.

- Il y en a d'autres ?

- Épouser la sœur de la mariée.

- Madeleine n'est qu'une enfant.

- Il n'y a plus que toi pour la voir comme telle.

Isabelle s'éloigna tranquillement. Elle se tourna pour faire un petit signe de la main. La joie de vivre, le désir, la jouissance, tout cela se lisait à livre ouvert dans sa façon de se déplacer. L'ouverture de son corps, le port de tête, le regard bien au-dessus de l'horizon, elle embrassait le monde. Une conquérante du plaisir, de la délectation. Depuis plusieurs semaines, elle portait une fille dans son ventre. Elle n'avait pas eu besoin de questionner Maurepas, car il avait le don. Elle allait donner naissance à une belle enfant, à la santé fragile, qui pourtant, allait vivre. Isabelle n'avait pas voulu entendre Maurepas annoncer la prophétie. A la différence des femmes du village, elle ne voulait pas le consulter, elle ne voulait pas de son savoir, de ces prédictions de sorcier et de rebouteux. Isabelle n'avait pas peur de celui qui était devenu son beau-frère. D'ailleurs l'était-il ? Non, cette dénomination n'allait pas avec le personnage. Maurepas, resterait Maurepas quoi qu'il advienne. Jamais il ne se trompait dans ses « annoncements ». Pour cela, il en payait le prix. Il vivait aux Bayaux, avec Petit Pierre le fada et Maurice le vagabond. Ils occupaient à eux trois l'ensemble des bâtisses du lieu-dit. Rares étaient ceux qui s'y aventuraient. Maurice et Maurepas étaient deux ennemis de toujours. Les parents de leurs parents l'étaient déjà, et aussi loin qu'on remonte dans le temps jadis, c'était ainsi. Petit-Pierre, sourd et muet, portait la marque du diable. En ce lieu, il avait la paix. Ses parents étaient morts depuis bien longtemps et ne lui avaient laissé pour tout bien qu'un âne bâté qui n'en faisait qu'à sa tête.

Maurepas se leva, il n'avait pas sommeil. Il n'attendit pas de voir son frère. Il ne vit pas Madeleine qui enfilait une tenue plus appropriée pour aider à nettoyer. Il ne la vit pas pour la simple et bonne raison que lorsqu'elle s'approcha pour débarrasser la grande table, il n'y était plus. Tranquillement, il était sorti par l'arrière du potager. D'un pas sûr, celui du montagnard qui a l'habitude des longues marches dans les sentiers étroits qui serpentent le long des arêtes, il allait bientôt disparaître dans le sous-bois sous l'ombre épaisse du couvert. Devant lui, il y avait un portail accroché à des grosses charnières rouillées. Il était fait de mauvaises planches. Il fallait le soulever légèrement, sinon il était impossible de le manœuvrer. Lorsque Maurepas prit la bifurcation pour gagner les prés des Ecarts, il n'entendit pas le long sifflement de Lucas, son jeune frère, qui venait d'apparaître à la fenêtre du premier, les bretelles tombant sur son pantalon, le haut du corps revêtu d'un marcel blanc. Il sifflait pour appeler Maurepas. Il était le seul à siffler ainsi, aussi fort et avec ce rythme particulier que chaque habitant reconnaissait d'une vallée à l'autre. Aujourd'hui, le seul qui ne percevrait pas le son interminable de cet appel, serait son frère. Le bruit, étouffé par les taillis ne pouvait pénétrer à cet endroit de la combe. Maurepas était déjà loin, sa besace sur le dos, il grimpait et il y

mettait toute son attention. Chaque parcelle du chemin était un repère pour le pas suivant. Sa mémoire emmagasinait les informations : la Ruisselle était embourbée ; le froid avait fendu le bloc de pierre apporté là on ne sait par qui, ni pour quelle raison ; l'herbe de la parcelle de Jacques était à peine jaunie ; le ru du mas des Brésans n'était plus qu'un mince filet d'eau claire.

Le canal se situait à quelques mètres en amont. Au virage se trouvait un escalier en pierre, taillé à même la rocaille. Maurepas s'y engagea pour atteindre le chemin sous lequel coulait l'eau de la source qui alimentait le village en eau potable. Plus loin, le canal était à découvert, au sortir du tunnel creusé dans la roche par les Romains. Lorsqu'il arriva à hauteur du conduit en ciment qui avait remplacé la tuile, Maurepas constata que le niveau d'eau était anormalement bas. Cela signifiait qu'en amont un éboulement devait ralentir l'écoulement. Ça n'avait rien d'étonnant, l'hiver avait fait éclater les roches, les pluies d'automne avaient raviné le terrain et la chaleur avait fini l'ouvrage. Il suffisait juste d'un léger mouvement, une pierre déplacée, un craquement soudain pour que la pierraille emporte le terrain sur plusieurs centaines de mètres. Maurepas se pencha au-dessus de la corniche. De là, on pouvait apercevoir le village et la place de la mairie où prenaient naissance toutes les initiatives. Déjà, un groupe d'une quinzaine de personnes s'y était réuni. On avait prié les marmots d'aller jouer ailleurs pour laisser place aux décideurs. Le terrassier et ses fils étaient sur le point de partir. Soudainement, Maurepas fit volte-face en entendant du bruit de l'autre côté, dans les taillis.

- Je savais bien que c'était toi. Alors, la mariée, heureuse ?

Bigeot le chevrier s'arrêta, posa sa sacoche pour en extraire une gourde.

- Tu dois avoir le gosier râpeux après une telle fête, tiens !

- Ça ira.

- Tu as peur de partager avec celui qui côtoie les loups sur le plateau, quand tous les habitants dorment la panse bien garnie. Et que les mariés font leur affaire.

- Non. Je n'ai juste pas très soif, mais donne ta gourde au lieu de débiter des sornettes.

- A toi, je t'en veux pas, mais à ton frère oui.

- La petite Antonelle ne voulait pas de toi, tu le sais bien.

- Je me fous de la petite Antonelle comme de mes premières godasses, ton frère, il me doit cent francs pour les prés, il n'a pas payé.

- Tiens, fit Maurepas, tout en sortant de sous son paletot son portefeuille en cuir marron, un portefeuille usé jusqu'à la corde.

- J'en veux pas de tes sous, les dettes, on les paye ou bien on n'en fait pas !

- Tu descends pour ça ?

- Entre autres… Pour ça et pour prévenir. Au seuil du Bréhou, la montagne a glissé, le canal est défoncé.

- Te donne pas la peine, les autres arrivent, et prends mes sous, je les dois à Lucas, c'est mon cadeau de mariage.

- Dans ce cas, c'est pas pareil, les dettes, ça aime les coquines.

- N'en fais pas trop avec Isabelle, maintenant elle est de ma famille.

- Tu vas pouvoir t'en occuper de près, à ce qu'on dit…

Maurepas sortit son couteau. Il s'agissait d'une lame d'acier effilé au tranchant acéré dont la réputation était connue dans plusieurs vallées. Cette lame lui servait aussi de rasoir. Bigeot était sur le sol, le menton bloqué par le coude de Maurepas. Il sentait le froid de la lame posée juste au-dessus de la pomme d'Adam. Il souriait, ce qui exaspérait d'autant Maurepas.

- La guerre, tenta d'articuler avec difficulté Bigeot.

Sa respiration était saccadée. Le milieu de sa colonne vertébrale s'écrasait sur une caillasse du chemin. Indifférentes à la folie des hommes, de petites fourmis noires cherchaient un nouveau chemin pour contourner le corps qui occupait leur terrain. Tout bruit avait cessé dans le couvert composé de jeunes chênes. Le taillis embaumait. L'odeur du genévrier associée à la présence légère du romarin accaparait l'attention de Bigeot. Il n'était nullement affolé. Toute sa vie avait consisté à pousser son semblable à bout. Jusque-là, seul Maurepas avait résisté. Enfin, il tenait sa victoire. Jamais il n'aurait cru, qu'au fond de lui-même, ce grand costaud qui vivait isolé, perdu dans le petit hameau des Bayaux, avait un cœur suffisamment grand pour faire place à une belle donzelle. Le calme de Bigeot, ou bien le sang qui commençait à couler de la gorge du berger, ou bien encore la petite brise légère qui courait sur les pentes des Brésans, tout cela concourut à faire se relâcher la tension du bras de Maurepas. Sa main se dégagea doucement, avec l'autre, il replia la lame de son couteau, puis le remisa dans son étui. Un étui, placé dans le bas du dos et fixé à un épais ceinturon en cuir.

- La guerre, continua Bigeot, elle va emporter ton frère ! C'est tout ce que je voulais dire. Tu as le sang bien échauffé, tu devrais faire attention, les histoires ça court les collines, puis ça grandit pour faire un joli vacarme ! Plus fort que celui de la fanfare communale.

- T'occupe pas des histoires des collines, et laisse la fanfare tranquille. Parle-moi plutôt de cette guerre.

- Mon frère est gendarme à Gardérance, il a une femme qui a une belle-sœur, tu sais bien la Jeanne qui vit à la ville…

- Je m'en fous de ta belle-sœur, tu vas la cracher ton histoire !

- Je peux me relever au moins.

Bigeot prit tout son temps pour se redresser, il essuya ses vêtements pour faire tomber la poussière. Poussière qui était là depuis des semaines. Il se frottait le pantalon comme s'il s'agissait d'un costume de grande qualité. Maurepas le laissa faire, la patience avec le chevrier avait plus grande valeur que la menace. Et puis il regrettait de s'être laissé emporter aussi facilement. Il mettait ça sur le compte de sa fatigue, ou bien de la boisson, ou bien n'importe quoi d'autre qui ne parlait pas d'Isabelle.

- C'est pas ma belle-sœur, reprit Bigeot, mais tu ferais bien de t'en soucier un peu, parce qu'elle connaît le préfet et elle en sait des choses. Elle sait qu'une guerre se prépare du côté de la frontière des Allemands.

- Quel rapport avec mon petit frère, il n'est pas en âge pour la conscription.

Maurepas restait sur ses gardes, sa curiosité était piquée au vif. Il était intrigué même s'il doutait de tout ce que pouvait raconter le berger. Un homme qui vit seul la moitié de l'année et qui partage sa vie avec les bêtes est un être qui ne porte pas sur lui la confiance.

- Je sais bien, mais il a besoin d'argent, expliqua Bigeot avec une certaine arrogance.

- Et alors ?

- Il va prendre la place de quelqu'un qui possède l'argent qui lui manque. Et c'est là que la belle-sœur vient pointer le bout de son nez.

- A la belle-sœur, tu vas y dire qu'elle s'occupe de son cul, mon petit frère, il ne partira pas ! T'entends ce que je te dis !

- C'est pas à moi qui faut z'y dire, ni à la belle soeur, c'est à ton frère. Moi, c'est pour rendre service.

- T'avise plus de rendre service, c'est compris.

Maurepas retira son gilet qu'il jeta sur son épaule pendant que Bigeot rajustait ses habits. On entendit un geai, il lançait son cri d'alarme. La vie s'arrêta d'un seul coup. Plus un mouvement. L'attente avait figé tous les petits animaux qui peuplaient les pentes escarpées des Bayaux. Les deux hommes levèrent la tête. Ils suivirent des yeux la plongée d'un busard dans le vallon. Quand il le vit reprendre, bredouille, de l'altitude, le berger cracha sur le sol, puis il s'éloigna, sans un mot et sans un regard.

Maurepas observa Bigeot qui poursuivait sa route vers le village. Bientôt, il disparut complètement au détour du sentier. Bigeot aurait pu rebrousser chemin, car il n'avait plus rien à faire à Saint-Cernin, mais quitte à être tout près, il décida de pousser jusqu'au bistrot, boire un godet, dépenser ses sous, et parler. Maurepas resta immobile, toisant de toute sa hauteur la vallée qui se déployait devant lui. La vie alentour reprenait tranquillement possession des bois et buissons, de la moindre rocaille. Ou bien, était-ce tout simplement lui qui était plus attentif. La brise légère, qui baignait de fraîcheur la vie de la vallée depuis très tôt le matin, était tombée. Dans quelques heures, la chaleur allait plomber le vallon, rendant l'air à peine respirable. Le cri d'un rapace, certainement un faucon qui cherchait sa pitance, ou bien un corbeau, lui fit lever les yeux en direction du ciel. Le soleil l'aveugla. Il referma les yeux, baissa la tête. L'oiseau déploya ses ailes immenses en passant très haut au-dessus de lui. D'un coup, il plongea dans la vallée, se laissant tomber sur sa proie. Un levraut qui avait trop aimé la liberté, fut fauché en pleine course et arraché du sol pour s'élever brusquement dans les airs. Les griffes acérées bien refermées au-dessous du ventre l'étouffaient. Pour la seule fois de sa vie, il avait la chance de se sentir un dieu vivant. Il survolait la rivière qui courait à vive allure dans les creux de roches où il s'était trouvé à découvert sous l'œil du faucon. Car il s'agissait bien de lui, la crécerelette. Elle ne laissait rien échapper à son regard. Un mouvement, une ombre, tout déplacement déclenchait la chasse.

L'indécision ne faisait pas partie de l'instinct de Maurepas, pourtant elle le plongeait dans une attente crispée. Redescendre et parler à son frère, ou bien regagner d'abord les Bayaux. D'un coup, il prit sa décision. D'un pas rapide, il reprit sa marche le long du canal. Sur le côté du tunnel se trouvait un petit sentier à moitié effondré. Il s'y engagea. Plus jeune, il aimait à passer sous la roche par le conduit. Il enlevait son pantalon, le roulait autour de son cou, puis il se glissait dans l'eau fraîche du canal. La traversée du tunnel était effrayante. Il faisait un long coude qui occultait la lumière. Il fallait arriver au milieu, pour découvrir d'un coup une lueur aveuglante à l'autre extrémité. Mais avant, il fallait supporter la présence des chauves-souris, avec leur petite tête à l'envers, attendant la nuit pour sortir se délecter des moustiques, moucherons et autres petits insectes qui pullulent.

Mais le temps de la jeunesse avait passé et Maurepas préféra le contournement. Une fois sur l'autre versant, il rattrapa le canal couvert par de longues plaques de ciment sur lesquelles il était aisé de se mouvoir. Ainsi, d'un pas plus rapide encore, il passa le deuxième contrefort dont l'arête masquait le village de Saint-Cernin. Ce dernier disparaissait pour ne réapparaître qu'à l'arrivée sur la source. Maurepas quitta le canal. Il prit le chemin qui grimpait dans la montagne, suivant le mince filet d'eau qui dégringolait entre deux parois. A partir de cet endroit, il ne fallait pas plus d'une vingtaine de minutes pour rejoindre les Bayaux. Maurepas

força l'allure, il était pressé d'arriver. Il sentait que le temps allait lui manquer pour faire ce qu'il avait à faire. Voilà la raison qui l'amenait à couper au plus court. Pour la même raison, il allait prendre un risque idiot.

Les Bayaux, faisaient partie de ce qu'on appelait les Ecarts. Une poignée de mas dispersés dans les campagnes dont personne ne voulait, sauf les plus pauvres et les Italiens. Les Bayaux étaient ainsi dénommés pour désigner leur faible valeur à la chambre des hypothèques. Posés sur un plateau qui s'avançait jusqu'à la rupture de pente qui plongeait d'un coup dans la vallée des Brésans, ils portaient en leur sein une mauvaise terre. Pourtant l'eau ne manquait pas. Il y avait la source à une centaine de mètres, et plus haut, l'eau du canal. On pouvait la faire arriver en soulevant de petites trappes aux heures définies par le conseil de répartition. Cependant, le pire venait des cochons sauvages. Ils pouvaient se cacher facilement dans l'épaisse forêt de pins qui s'étendaient pratiquement jusqu'au sommet des Brésans. La nuit, ils se faufilaient pour fourrer leur groin dans les cultures et ravager une partie des plants.

Afin de passer l'aplomb, on pouvait emprunter une montée escarpée qui serpentait dans le maquis. Heureusement, lorsque le soleil venait frapper de plein fouet la montagne, on pouvait ressentir une fraîcheur bienfaisante. Le bruissement continu du ruisseau qui dégringolait donnait une quiétude particulière. Les arbustes poussaient à profusion et le sentier qui grimpait à travers la rocaille et les roches se perdait dans une ombre que jamais la lumière ne troublait. Une mésange chantait un peu plus haut sur la droite. Les grattements et le mouvement soudain des feuilles mortes laissaient deviner la présence de petits animaux. Certainement des rongeurs, ou bien de petits lézards gris qui s'échappaient en ondulant de tout leur corps. Maurepas s'accroupit, fit une coupelle de ses deux mains et les trempa dans l'eau. Il prit le temps de boire le breuvage frais. Il n'avait pas vraiment soif, c'était une sorte d'hommage. Une façon à lui de remercier les dieux qui avaient fait couler cet élixir en un lieu où la sécheresse mangeait toute trace d'humidité au sortir de l'hiver. Maurepas leva la tête. Il devinait plus qu'il ne voyait le plateau qui s'ouvrait plus haut pour rejoindre les Bayaux. Ce parcours était bien plus court, mais il fallait pour cela couper à travers les pâtures de Maurice, le vagabond, l'adversaire, celui qui cherchait n'importe quel prétexte pour se quereller avec son ennemi de toujours.

Cette haine réciproque remontait au temps où le père de Maurice traversait la France et plus si nécessaire en sautant de trains en trains. Au cours de ses errances, il avait atterri à Saint-Cernin, le temps d'engrosser une paysanne. Il était revenu plus tard prendre des nouvelles comme il disait. Il en avait profité pour reconnaître l'enfant avant de disparaître à nouveau. Depuis ce temps, Maurice avait hérité du surnom de son père, le vagabond, un surnom craché par un imbécile mais repris par les Maurepas. Et quand les Maurepas avaient parlé, c'était parole d'évangile. A la mort de la mère, qu'il n'aimait pas, il avait quitté le village pour les Ecarts, ce que personne ne pouvait lui pardonner. Il s'agissait de la pire trahison que pouvait faire un paysan à son village.

Pour rejoindre les Ecarts, on pouvait accéder par la route, mais il fallait faire un détour de plusieurs kilomètres. Aujourd'hui, Maurepas n'avait pas le temps, il devait arranger les affaires de son petit frère qui possédait l'art de se fourrer dans les pires ennuis. A cette heure de la matinée bien entamée, Maurice n'avait aucune chance de se trouver sur sa parcelle de terrain. Ses plantations avaient été arrosées bien plus tôt dans le petit matin pour ne pas perdre l'eau en évaporation. Il devait être dans le bois au-dessus des bâtisses à canarder les cochons sauvages qui dévastaient ses cultures.

Maurepas reprit son ascension. Assez vite, il fut à hauteur du plateau. Celui-ci semblait un promontoire taillé dans la montagne. Il formait un triangle planté à flanc de colline. Par la Ruisselle, on débouchait sur le petit côté dans les taillis. Seule une trouée à peine perceptible permettait de sortir des fourrés pour accéder aux cultures. Un chemin courait le long du bois. Il fallait marcher sur une centaine de mètres pour retrouver la petite rivière au fond de la ravine. De là, un sentier conduisait aux bâtisses. Courbé en deux pour ne pas se faire remarquer, Maurepas avançait précautionneusement. Dans l'herbe folle, il était à découvert. Un craquement le surprit au moment où il s'engageait dans la sente. A partir de là, elle longeait un ruissellement qui se perdait dans l'herbe et formait de petites flaques. Derrière lui, un homme, qu'au travers de la végétation, on devinait à peine. Maurepas se retourna pour faire face.

- Petit Pierre ! Tu m'as fait une peur bleue. Qu'est-ce que tu fous ici ?... Les bracelets, tu braconnes sur les terres de Maurice ! ... Il est d'accord, tu as de la chance, il t'aime bien… Bon.

A chaque question de Maurepas, Petit Pierre répondait soit en faisant un geste de la main, ou bien une mimique. Maurepas avait appris à interpréter les signes du sourd-muet. Lui de son côté, il prenait soin de bien articuler en exagérant chaque mot. Sa voix était très forte afin que les sons aient une chance d'arriver à la conscience de Petit Pierre. Il accompagnait ses paroles d'une gestuelle pour aider à la compréhension. De loin, ils avaient l'allure de deux pantins qui gesticulaient en tous sens. On aurait pu penser à une pièce de théâtre rivalisant avec la Commedia dell'arte.

- Viens à la maison, tu m'as donné soif, on ouvrira un petit rosé… Allez viens, tes collets attendront… Qui ça, Maurice ? Mais non, il est occupé avec les sangliers, au-dessus.

Tous les deux, l'un derrière l'autre, s'engagèrent dans la sente qui suivait le ru. Les deux hommes enjambèrent le petit ruissellement. Ils prenaient soin de ne pas tremper leurs chaussures en pataugeant dans l'herbe gorgée d'eau. Le mas dans lequel vivait Maurepas était tourné de telle façon qu'en prenant ce chemin, on arrivait sur l'arrière de la bâtisse. La toiture descendait pratiquement jusqu'au sol, il fallait la contourner sur la droite pour découvrir une construction solide, très haute. On entrait par le chai qui servait aussi d'atelier. De là, on pénétrait directement dans la salle commune. Un banc faisait face à la table. Elle était toute en longueur, fabriquée d'une planche unique. On l'avait chevillée à deux croisillons que reliait une épaisse traverse. La cheminée noircie contenait un restant de bûche à demi calcinée. De chaque côté de la porte principale, deux petites fenêtres donnaient sur une prairie. Une autre ouverture dans le fond de la pièce permettait d'accéder à la cuisine attenante. Un coffre constituait l'unique mobilier de la salle commune. Maurepas posa la bouteille de rosé qu'il avait prise au passage dans l'un des casiers. Il fila dans la cuisine et revint avec deux verres. Petit Pierre était immobile, il regardait fixement devant lui. Maurepas était intrigué par l'attitude de Petit Pierre, par la position du corps. Une rigidité qui lui donnait l'allure d'un pantin, les membres maintenus par un filin invisible. Puis Maurepas s'intéressa à la direction des yeux. Il tourna lentement la tête. Dans l'embrasure de la porte principale, à contre-jour se dessinait nettement une silhouette. Malgré la forte lumière que diffusait un soleil éblouissant, on pouvait percevoir que cette forme humaine tenait un fusil pointé en avant. Le chapeau enfoncé sur la tête et la haute stature ne laissait aucun doute sur l'identité de cet oiseau de mauvais augure.

Maurepas n'avait aucun doute sur la raison de sa venue, et elle était importante pour qu'il pousse la porte de sa maison. Est-ce qu'il avait seulement cru passer inaperçu en traversant la

prairie du Maurice ? En son for intérieur, la réponse était négative. Il avait essayé quand même, c'était risqué. Maurepas eut le temps d'apercevoir le fameux Lebel connu dans toute la vallée. Personne ne détenait une telle arme. Même dans la famille qui possédait la maison bourgeoise à l'entrée de la vallée, le vieux Conte, qui était suffisamment riche pour s'offrir une telle arme, continuait d'utiliser un fusil Gras à un coup. Maurepas s'était toujours demandé comment Maurice avait pu se procurer une telle arme. Il avait bien une petite idée. Cela devait remonter à l'époque où Maurice traînait par monts et par vaux et qu'il se servait des trains pour se déplacer, comme son père avant lui. Il avait dû filouter un convoi militaire. Pour ça, il ne craignait pas de risquer sa peau. C'était une tête brûlée toujours prêt à faire le coup de main si nécessaire. En 1871, on racontait qu'il serait monté à Paris pour suivre les révoltés des barricades. D'autres prétendaient qu'il aurait servi d'espion pour renseigner les Versaillais.

Le coup de feu partit très vite. La grande glace placée derrière Maurepas vola en éclats. Petit Pierre bascula en arrière. Maurepas pensa immédiatement que le pauvre bougre avait été tué sur le coup. Il n'en était rien. Le sourd muet se releva en essuyant sa figure blessée en de multiples endroits à cause des éclats de verre. Quand Maurepas compris que Petit Pierre n'était pas mortellement blessé, il pivota d'un coup, mais Maurice avait disparu. Dans la porte béante, il ne restait que la blancheur aveuglante du soleil, découpant un rectangle éblouissant dans le mur sombre. Maurepas s'avança sur le pas de la porte. Il mit sa main en visière au-dessus de ses yeux pour atténuer l'éclat de la lumière. C'est à cet instant qu'il remarqua sa main couverte de sang. Il pensa qu'il s'agissait du sang de Petit Pierre. Comme le sang dégoulinait, il l'essuya sur son pantalon et tout en faisant ce geste simple il comprit que c'était de son propre sang qu'il s'agissait. L'écoulement venait-il de son cou ? Non car la liquette en était maculée à hauteur de la poitrine. Il se tourna vers l'immense glace. À la place un fond noir qui mangeait les images. Plus rien pour y refléter la moindre parcelle de visage ou de corps. Maurepas se tourna vers Petit Pierre. Abasourdis par la violence de la déflagration qui avait percuté le miroir placé derrière eux, ils s'observaient, interrogatifs, cherchant encore à comprendre ce qui venait d'avoir lieu. Au bout d'un moment, Maurepas s'adressa à Petit Pierre demeuré immobile, le regard vide, donnant cette impression étrange de voir quelque objet au-delà de lui.

- Il est fou, voilà tout, ni plus ni moins.

- Oui, répondit Maurepas. Puis il resta bouche bée, réalisant soudainement qu'il venait de répondre à un sourd-muet. Viens par là, ne reste pas planté comme ça, continua Maurepas.

Petit Pierre, telle une statue à qui on aurait donné la vie, se décida à suivre Maurepas. Tous deux, traversèrent la longue pièce. Maurepas tenta d'ouvrir la petite porte. Elle menait au grenier. Toute de guingois, elle fermait mal. D'un coup d'épaule, il la souleva légèrement pour la déloger de l'huisserie. Il tira un grand coup en arrière sur la poignée et la porte céda. Déséquilibré, il atterrit dans les bras de Petit Pierre. Solidement campé sur ses jambes, il accueillit Maurepas juste en reculant d'un pas.

- Je ne te savais pas aussi costaud.

- Moi non plus.

Maurepas dévisagea Petit Pierre comme s'il le voyait pour la première fois. Il n'arrivait toujours pas à se faire au son de sa voix. Cet homme nouveau, dressé devant lui, il fallait qu'il prenne le temps de le voir. Accepter l'étranger duquel il devait ôter la peau sonore pour retrouver un ami. Il ne pouvait s'adresser vraiment à lui, du moins pas encore. Par exemple,

répondre ne pouvait s'envisager. Il prenait juste connaissance du fait nouveau de la parole. Il devait maintenant intégrer cet être qui prenait vie devant lui. Le rendre pensable.

- Tu prendras la lanterne pour m'éclairer. Il faudra la porter bien haut et ne pas la laisser tomber, ici, ça flamberait tout de suite. A cause de la paille, expliqua très fort Maurepas tout en continuant d'accompagner ses paroles par des gestes explicatifs.

En s'engageant dans l'escalier, il saisit la lampe accrochée dans la montée, juste au-dessus de la rampe. Il avait basculé la tirette pour dégager le verre. L'odeur de pétrole n'eut aucun mal à envahir l'escalier confiné dans un espace très petit. Là-haut, la lueur du jour ne passait qu'à la jonction du toit, là où la pierre s'était fendue et la maçonnerie était tombée. Mais Maurepas avait besoin de plus de lumière pour trouver la cache. Tout en se tournant vers Petit Pierre il alluma la mèche de la lanterne avec son briquet à amadou.

- Suis-moi, dans le fond, derrière la vieille commode délabrée se trouve un muret. Il coupe le grenier en deux. A partir de là on accède à la soupente et il faut se courber pour avancer.

Il tendit la lampe à Petit Pierre et tous deux traversèrent la première partie de la pièce en prenant soin d'éviter les objets abandonnés sur le sol poussiéreux.

- Déplace-toi un peu, j'y vois rien… Lève la lampe plus haut. Parfait.

Maurepas descella une des pierres qui composaient le mur sur lequel venait prendre appui la jambe de force de la charpente. Petit Pierre n'osait pas bouger malgré la douleur de son bras maintenu bien haut au-dessus de lui auquel s'ajoutait le poids de la lanterne. Il se contentait d'observer Maurepas qui s'acharnait sur la pierre. Il transpirait à grosses gouttes et tout en poussant d'affreux grognements, il essayait de faire jouer le bloc en le tirant un coup à droite puis, un coup à gauche. Brusquement, il sortit de son logement. Maurepas tomba assis sur son cul. Petit Pierre n'eut que le temps de reculer. La lampe lui échappa, mais il réussit à la rattraper in extremis. Maurepas retint son souffle, puis rassuré, se releva tout en essuyant son front du revers de la manche. Le pavé énorme gisait sur le plancher. Maurepas le fit glisser sur le sol pour faire de la place, puis il plongea le bras au fond de la cavité ainsi dégagée.

- La voilà, dit-il en extrayant une caissette en bois. Tu vois, là, il y a le trésor des Maurepas. Il a été amassé petit à petit, par les ancêtres des ancêtres, qui ont fait de notre famille ce que nous sommes. Il n'y a pas si longtemps, les Maurepas possédaient la vallée jusqu'au grand bassin qui jouxte la Vieille Bastide. Celle qui appartient à la famille de ma toute nouvelle belle-sœur. Grâce à l'alliance que mon frère vient de faire avec Isabelle, nous pourrons compter à nouveau sur la plupart des terres cultivables du pays. La richesse est dans le sol. Mon frère fait des dettes, car il a dans l'idée de reconstituer la puissance des Maurepas. Tu vois Petit Pierre, il y a dans ce coffret de quoi acheter tout le vallon. Approche-toi et voit toutes ces pièces d'or. Mon frère ne sait rien de tout ça. Je vais lui faire la surprise.

- On va faire quoi maintenant ? questionna Petit Pierre, sa lanterne toujours placée très haut au-dessus de lui.

Maurepas dévisagea une nouvelle fois le sourd-muet. Il avait un mal fou à considérer qu'il pouvait parler et entendre. Il n'arrêtait pas de tourner ce problème dans sa tête. Alors d'un coup, il décida de poser la question qui lui dévorait l'esprit.

- Depuis quand tu parles et tu entends ce qu'on dit ?

Petit Pierre leva la tête, regarda Maurepas dans les yeux. Ils restèrent ainsi, dans l'attente qu'il se passe quelque chose, un mouvement, peut-être un signe du dehors. Mais rien ne se produisit, alors Maurepas se détourna, il prit la cassette et la mit dans une musette qu'il passa à son épaule.

- Arrête de tenir cette lampe en l'air, ça sert plus ! dit -il avec un certain dépit dans la voix, une lassitude de se voir déposséder du pouvoir de comprendre ce qui se déroulait autour de lui. Il quitta le grenier sans plus se préoccuper de Petit Pierre. Il traversa la salle commune, au passage il se versa un verre de vin, il hésita, puis remplit un deuxième verre qu'il poussa vers Petit Pierre. Il vida le sien d'un trait, sans plaisir, juste un remplissage pour combler un vide intérieur. Puis il quitta la maison. Une fois sur le pas de la porte, il s'arrêta, le temps de s'habituer à la clarté. Le soleil encore haut, perçait à travers le tilleul, jetant des éclats de lumière dans les feuillages. L'air chaud plombait l'atmosphère. Maurepas attrapa une chemise sur l'étendoir qu'il passa à la place de l'autre qu'il jeta dans la brouette.

- Je ne peux pas dire, c'est venu comme ça, après le coup de feu… Quand le miroir s'est brisé. C'est tout.

Maurepas se retourna, observa l'homme qui était derrière lui. Pour la première fois, il le voyait vraiment pour ce qu'il était : un être humain parmi les humains. Puis il lui fit signe de le suivre. Maurepas s'engagea sur la sente pour regagner le village par le même chemin.

- Je sais une autre voie qui fait arriver par l'ancien village.

Maurepas qui connaissait tous les endroits possibles autour des Bayaux, les routes et les chemins, la moindre sente, resta silencieux. Petit Pierre n'attendait pas de réponse, il s'avançait déjà vers la partie escarpée qui plongeait dans la vallée. Elle longeait un des contreforts sur lequel s'appuyait le plateau. Hésitant, Maurepas resta sur place. Il était pressé et l'idée de repasser par les terres de Maurice ne l'enchantait guère. De plus en plus, il pensait que son voisin avait perdu la raison et que, dans sa folie, il était capable du pire. Il se résigna à suivre Petit Pierre autant par dépit que par curiosité. Il connaissait ce côté de la Montagne, il donnait sur un abrupt impressionnant. Des histoires circulaient sur l'utilisation d'un passage pour le trafic du tabac que les plus anciens disaient effondré.

- C'est la route des contrebandiers ? questionna Maurepas.

- Je ne sais pas.

Petit Pierre se glissa entre les épineux qui bordaient le plateau. Il fallait baisser la tête pour ne pas se faire lacérer la figure. Une fois de l'autre côté, on devinait un sentier qui dégringolait dans la rocaille. Les pierres roulaient sous les chaussures et il ne fallait surtout pas chercher à se cramponner au terrain. On devait se laisser glisser, accompagné de la pierraille et se servir de l'écoulement, tout en plantant les talons pour ne pas être déséquilibré. Maurepas voyait arriver la fin du goulet avec une légère inquiétude, car plus loin la pente prenait une inclinaison vertigineuse et la marche dans le pierrier devenait impraticable. Petit Pierre, d'un coup, disparut sur la droite dans une faille qui brisait la paroi en deux.

Comment Maurepas avait échappé à la mort, il ne le savait pas vraiment. Un réflexe de survie, peut-être un coup d'œil rapide, pour évaluer tout ce qui avait quelque solidité, un gratton, une prise, un presque rien sur lequel se cramponner. La première racine avait cédé, mais elle avait ralenti suffisamment sa chute, pour que la suivante ne s'arrache pas sous le poids du corps glissant parmi les pierres. D'un coup de reins, Maurepas se mit sur le ventre. Les pierres continuaient à dégringoler dans le vide. Il dut la suite de son sauvetage à Petit Pierre. Quand il s'était rendu compte que Maurepas ne le suivait plus, il était revenu sur ses pas. Il lui avait fallu pour cela grimper dans l'anfractuosité de la roche, prendre appui sur les avant-bras et lancer l'autre jambe pour attraper la protubérance que formait la roche. C'était un sentier peu praticable, que les contrebandiers utilisaient surtout pour fuir les gendarmes. Ils abandonnaient leur chargement, en le balançant du haut de la barre rocheuse et ils

s'échappaient. Bien plus tard, ils envoyaient les enfants récupérer ce qui pouvait l'être. Car de cette hauteur, la plupart des paquets se déchiquetaient, éparpillant leur contenu sur plusieurs centaines de mètres, dans une zone accidentée. Les marmots aimaient quand cela se produisait, car une partie de ce qu'ils récupéraient était pour eux et ils avaient le droit d'en faire ce que bon leur semblait. Bien souvent ils le revendaient ou bien l'échangeaient. D'autres plus hédonistes, le gardaient pour leur consommation personnelle.

Le bras de Petit Pierre apparut d'un coup, Maurepas, sans lâcher la racine, s'y agrippa. Il laissa le temps à Petit Pierre d'affermir sa position. A plat ventre sur le sol, l'autre main en appui sur la rocaille, il se cala comme il put. Maurepas essaya de s'appuyer sur sa jambe droite, mais les pierres ripèrent, créant un écoulement continu. Ce fut Petit Pierre qui le hissa, en le tirant de toutes ses forces. Maurepas gagna les quelques centimètres suffisants pour se caler dans la roche plus solide. Il réajusta sa besace, puis la passa sur l'arrière. Ce qu'il craignait encore plus qu'une dégringolade dans le pierrier, c'était de perdre son précieux chargement. Il aurait préféré mourir déchiqueté par les arêtes tranchantes de la roche en contrebas, plutôt que laisser sa caissette lui échapper. Une fois rétabli au-dessus du dévers, il se faufila à la suite de Petit Pierre dans la faille de la paroi.

- Merci gars, mais tu aurais pu prévenir…

- Je croyais que tu connaissais le chemin.

- Uniquement par ouï-dire, je ne l'ai jamais emprunté.

- La prochaine fois, je te dirai. Mais à partir de là, c'est moins dangereux.

Les deux hommes se glissèrent dans l'immense lézarde qui striait la roche. Au fur et à mesure qu'ils progressaient, la lumière s'estompait et l'humidité devenait de plus en plus prégnante. Il fallait faire très attention de ne pas glisser. Une fois dans la pénombre, ils suivirent un petit escalier, sculpté à même la roche. Maurepas avait l'impression de s'enfoncer sous terre et de rejoindre les enfers.

La lumière parvenait péniblement à se frayer un chemin jusqu'au fond de la faille. Plus les deux hommes avançaient entre les parois, plus il faisait sombre. Le sentier percé dans la roche, rétrécit à nouveau. Il devenait difficile de marcher, même pour un seul homme. Maurepas se demandait comment les mules pouvaient arriver à se frayer un chemin. Car il était certain qu'en des temps plus anciens, les hommes du village utilisaient cette passe, pour convoyer le ravitaillement vers les alpages. Le sentier semblait s'enfouir dans le sol pour ne plus devenir qu'un étroit boyau. À certains endroits, il fallait courber l'échine pour ne pas se cogner la tête sur les arêtes saillantes qui découpaient la roche. Une humidité constante entretenait une moiteur inattendue en ce passage. On ressentait un mal-être, dû autant à cette humidité qu'à la tiédeur. De la roche suintait une espèce de gras, qui se perdait dans une mousse verdâtre. Sur le sol ruisselait une eau saumâtre, qui diffusait de mauvais relents d'humus. Une pourriture fétide irritait les narines. Maurepas chercha une carcasse éventuelle, celle d'un mouflon qui aurait chuté, ou bien un animal qui se serait aventuré jusqu'à ne plus pouvoir se sortir de cet intestin caverneux. Petit Pierre se déplaçait silencieusement. Il ne paraissait nullement incommodé par les odeurs infâmes qui imprégnaient les muqueuses. Au contraire, il était à son aise, marchant d'un pas assuré comme s'il avait toujours pratiqué ce passage dans l'antre de la terre.

- Tu viens souvent ici ?

Petit Pierre, ou bien n'avait pas entendu, ou bien était-il redevenu sourd, en tous les cas, il n'émit aucun son. Maurepas resta silencieux un moment. Il n'aimait pas la sensation qui

s’emparait de lui. Il passa sa main dans son dos, fit sauter la fermeture de son étui à couteau. Du bout des doigts, il s'assura de la présence de son arme. D'un coup, Petit Pierre fit volte face. Son regard avait changé. Des yeux globuleux creusaient son visage poupon. Bouche bée, les bras ballants, la tête vacillant de droite à gauche, hagard, il était ailleurs. Cela dura quelques secondes, mais une éternité pour Maurepas. Affolé, il prit Petit Pierre par les épaules et le secoua brutalement. Revenant d'un lieu par lui seul connu, tout doucement, il recouvra ses esprits.

- Non…

- Non quoi ? Interrogea Maurepas.

- Je ne viens pas souvent. Je connais le chemin pour l'avoir pris une fois avec le berger. D'ailleurs, on est presque arrivé.

- Tu es certain ?

- Là, en bas des marches, se trouve la porte. On débouche dans une ancienne cave adossée à la roche, tout en haut du vieux village.

Maurepas dévisagea Petit Pierre.

- Ça va ? lui demanda-t-il.

- Oui, pourquoi ?

- Comme ça.

Les yeux de Maurepas avaient eu le temps de s'habituer à la pénombre et il n'eut aucun mal à repérer la lumière qui passait sous la lourde porte, fermant l'accès. Il passa devant Petit Pierre, puis il se dirigea vers la porte. D'un coup d'épaule, dans l'élan, il fit céder la résistance des vieux gonds rouillés.

En découvrant le ciel d'un bleu d'azur qui perçait à travers les poutrelles, les souvenirs d'enfance lui revinrent en mémoire. Les poutres, autrefois si solides quand elles supportaient sans faillir la charpente de la toiture, étaient écroulées. Il ne restait qu'un amas de gravats. Et il en était de même de toutes les autres maisons. Elles avaient été construites sur l'adret, là où le soleil arrivait le plus tard. En hiver, passé l'angélus, la température y dégringolait d'un coup. Ce fief des Maurepas n'était plus. L'ancien village avait été déserté à cause de la malédiction des Maurepas. Enfant, il venait visiter son grand-père qui refusait de quitter le vieux village. Il vivait isolé au milieu des pierres et des mauvais souvenirs. Acariâtre, il ne supportait plus qu’une seule personne, son petit-fils. Maurepas grimpa l'escalier qui servait à l’époque pour sortir de la cave. Tout en escaladant les marches défoncées, il tentait de se remémorer les différentes bâtisses déjà délabrées du temps de son enfance, mais encore debout. Ce dont il était certain, c'était que celle-ci se trouvait au plus haut du village, parmi les habitations adossées à la paroi du mont Viale. Par contre, il n'avait jamais su que le chemin des contrebandiers démarrait de cet endroit. En découvrant le village, les décombres et les ruines qui n’étaient plus que de vagues terrasses étagées dans la forte pente, les émotions l'envahirent. Submergé par les images, il était pris dans un télescopage entre le présent et le passé. Il se remémora le bel homme, à la moustache imposante, droit comme un i, d'une force herculéenne. Il le revoyait l'attrapant d'un coup pour le projeter en l'air. Petit bonhomme, il voltigeait dans les airs, tel un envol vers les cieux qui couraient à sa rencontre.

- Il faut faire attention, sous la végétation se trouvent des fosses. Ce sont les soubassements d'anciennes maisons dont il ne reste plus rien, expliqua Petit Pierre tout en remontant l'échelle qui menait à l'extérieur.

Maurepas dévisagea Petit Pierre. Il était là sans y être, rattrapé par les souvenirs d'enfance, il écoutait ces paroles sans vraiment les comprendre. Bercé par la musique des sonorités, il se laissait envahir par une sorte de béatitude.

- L'année dernière, continua Petit Pierre, la fille de Maturini s'était aventurée ici avec le fils Dampierre. Il a fallu toute une après-midi pour les retrouver. Elle était passée à travers des planches pourries recouvertes par les fougères et avait entraîné avec elle son copain du moment. Heureusement, qu'ils avaient emporté le chien. Sinon ils y seraient encore.

Petit Pierre avançait sans se soucier de Maurepas. Ses paroles se perdaient dans les ruines. Des restes de pan de mur donnaient aux paroles un écho étouffé qui confinait les sons. Derrière la corniche, on devinait la chapelle. C'était la seule bâtisse que les villageois entretenaient, de peur que le diable ne les tire par les pieds. En arrivant devant la porte épaisse en chêne, Petit Pierre s'arrêta. Il s'apprêtait à faire le signe de croix. Mais il ne le fit pas. Pour lui, cela n'avait plus de sens. Il se tourna pour voir si Maurepas, ce mécréant notoire, allait se signer ou pas. C'est seulement là, qu'il se rendit compte de son absence.

Deuxième partie

La malédiction des Maurepas.

Je m'appelle Camille Maurepas, je suis né en 1810, quelques mois après la paix de Schönbrunn. Lorsque Napoléon épousa l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, fille aînée de son pire ennemi. Le temps a passé, à la fois trop vite, et trop lentement. J'arrive à la fin de ma vie. Je le sens avec une certitude qui ne supporte pas le doute. C'est comme ça, il faut savoir tirer sa révérence. Le temps, rien ne sert de lutter, il faut seulement se laisser porter. Dans le meilleur des cas. Pour moi, pas de sable blond ni d'ondulation, mais des galets et un temps maudit. Noyé dans la déferlante, je tente juste de ne pas suffoquer. Une dernière aspiration, une de plus, jusqu'à la suivante, voilà mon horizon. Et une nuit sans fin. L'abîme absolu. Alors je prends la plume, j'approche l'encrier usé lui aussi par les années et je m'en vais vous dire. Il faut que vous sachiez ce qu'il en est de cette malédiction. Tous les crétins du village d'en bas, se délectent dans des histoires que seul leur pauvre esprit invente. Pareil pour ce qu'il en est de ma famille, ils ne valent pas mieux. À l'exception de mon petit-fils. Il y en a un autre, mais il est bien petit, je n'aurai pas le temps de me faire une idée, il arrive trop tard, ou trop tôt, c'est selon. Le plus grand sera un Maurepas, et on l'appellera ainsi lorsque je ne serai plus de ce monde. L'aîné, c'est celui qui porte le nom. Tout comme moi. Il y a quatre imbéciles qui sont nés à ma suite à cause du père. Mon père. Mais puis-je nommer ainsi, ce bonhomme, toujours de passage. Il s'installait, le temps d'engrosser ma mère puis repartait sur les routes. Il arpentait la France et l'Allemagne pour accomplir sa formation de je ne sais trop quoi. Il se disait franc-maçon, il était surtout voleur, menteur et tricheur. La mère avait cessé de pondre de nouveaux parasites depuis un moment, c'est comme ça qu'on a su qu'il était crevé. Pour moi, une bonne nouvelle, et pour la mère une nouvelle vie. Elle avait trouvé un chic type qui était passé un jour avec sa charrette. Il s'était arrêté pour boire un coup, et il n'était plus reparti. Un homme bon, venu du nord de l'Italie. Jamais il n'a essayé d'être un père, mais toujours, il était là. Il avait le cœur sur la main et il aurait fait n'importe quoi pour la mère. Ils n'ont eu aucune descendance. C'est un peu comme si, d'avoir été tant mal traité, la matrice s'était détraquée. Plus qu'une seule utilité, le plaisir, encore le plaisir et toujours le plaisir. Elle est morte en jouissant et lui, il est parti le lendemain. Il avait interrompu sa route pour rencontrer notre mère, puis il a ressorti sa charrette, attelé de nouveaux chevaux et il a pris le chemin des crêtes. Avant de monter s'installer sur le siège de son attelage, il a touché l'épaule de chacun de mes frères et leur a glissé une parole pleine de gentillesse. À moi, il n'a rien dit, il m'a serré la main, j'étais un homme, l'homme de la famille. Mais il m'a laissé son couteau, un bon couteau et je le porte encore à la ceinture. Il s'en est allé vers le nord, c'est tout ce que je sais.

La malédiction est venue après. En y repensant, pas tellement longtemps après. Mais avant d'en venir là, je dois vous parler un peu d'elle.

Nous étions deux amis, deux frères. Marcel était le fils du presseur. On désignait son père ainsi, car il possédait le moulin à huile. Nous autres, on avait l'autre moulin, celui pour le grain. Il était placé le long de la Girance, tout en bas du village. Il fallait un bon quart d'heure pour s'y rendre à pied, à condition de marcher vite. Le moulin pour l'huile d'olive, lui était sur la place. Nos deux familles possédaient le village, car ceux qui ont les moulins font la pluie et le beau temps. En plus du pressoir, Marcel et les siens détenaient les bonnes terres de la Coudée. Elles produisaient un maïs de qualité et du blé. Mais le meilleur blé, c'était le

nôtre. Celui qui venait des terres du bas, juste à la sortie du village, sur la droite en remontant par la grand-route. Nous avions un avenir tout tracé. Le travail ne nous faisait pas peur et nous croquions la vie à pleines dents. La Bertrande était pour moi, c'était arrangé depuis tout petit, parce que je l'avais embrassé sur la bouche à la fête de la cocarde. Marcel n'avait que l'embarras du choix. Nous étions beaux et avions la renommée pour nous au sein de notre commune. Je crois qu'il en pinçait pour Marion. Il était discret pour ce qui était des filles. Il ne faisait pas partie de la clique de vantards avec lesquels nous festoyons de temps à autre. De mes véritables frères, je n'ai que mépris, mais pour le Marcel, il en allait comme pour un membre de ma famille et c'était réciproque. Quand l'un d'entre nous avait un problème, l'autre abandonnait ce qu'il faisait pour donner un coup de main. Je me souviens que lorsque la traverse de la meule a cassé, il a pu compter sur moi et quand il avait fallu changer un longeron pour renforcer la charpente du moulin, pareillement pour lui. Une fois, il avait versé son chargement au virage en montant sur la place. Son chariot avait souffert, il ne pouvait plus l'utiliser. Contre l'avis de tous, j'ai doublé la rotation pour ne pas le laisser dans la panade. Il eut été facile pour notre famille de profiter de la situation et faire affaire sur le dos de la sienne. Le grand Bertelot s'était pointé pour marchander avec moi contre les intérêts de Marcel, il s'en est retourné avec un œil au beurre noir et une côte fêlée. J'aurais préféré jeter la récolte aux cochons que de faire commerce avec ce crétin.

Nous étions comme les doigts de la main. Puis elle est arrivée.

Pourtant, on n'en aurait pas donné cher quand elle a débarqué de nulle part. Une chiffonnière, crasseuse et pouilleuse. Une mocheté que pas même les deux frères Gominau auraient voulu pour assouvir leurs envies. C'était en novembre, fin novembre. Il faisait un temps agréable, le froid n'était pas encore au rendez-vous. Il tardait à venir. C'était le jour du seigneur, tout le village était réuni sur la place à raconter ses soucis, ou bien à médire. Et voilà cette fillette qui traverse la place. Elle n'avait que la peau sur les os. Un squelette habillé de guenilles. On lui aurait donné quinze ans, guère plus.

Au village, tout le monde connaissait la doyenne, on l'appelait Mémé. L'âge ? Certains disaient qu'elle était plus que centenaire. De toute façon, personne ne se serait permis de lui poser la question. Elle vivait seule dans une des maisons sur le dessous. Près du versoir. Elle avait là, une place de choix, car elle pouvait se servir de l'eau du torrent qui descendait du vallon. Mais ça, seulement de la fin septembre au début mai, car après ou avant, l'eau n'arrivait plus. Il fallait se rendre au puits. Sur le haut du village une source perçait dans le sous-sol à quelques mètres. Pour l'usage domestique, tous utilisaient l'eau du torrent. Mais pour la consommation, on préférait puiser. Sauf Mémé. Ni la chiasse, ni la maladie du ventre - celle qui faisait gonfler comme un crapaud - ne la touchaient. Même le sourcier n'avait aucune explication. Ou alors il se la gardait pour lui.

Mémé n'avait plus de famille. Tous morts de la dysenterie. Le fait qu'elle soit immunisée contre les maladies de l'eau venait peut-être de là. Elle avait payé son dû et le bon Dieu avait décidé de lui foutre la paix. Le village et le curé s'étaient habitués à l'idée qu'elle était la seule représentante de la lignée des Torenzi. Quand la petite sauvageonne était entrée dans la maison du Barraga qui servait plus ou moins de bar, et qu'elle avait demandé madame Lucette, les deux ou trois qui buvaient un coup s'étaient tus. Ici, avant de répondre à un étranger, on lui fait bien sentir qu'il n'est pas chez lui. Encore plus si c'est une fille. Pour ces crétins, les filles c'est tout engeance du Diable ! C'est dans un deuxième temps qu'ils se regardèrent cherchant de qui elle pouvait bien parler ? La curiosité et le vin, ça délient les langues. Ils lui firent répéter plusieurs fois pour s'assurer qu'elle savait bien ce qu'elle disait

et aussi pour que ça ait le temps d'atteindre leur cerveau. Ensuite, ils lui demandèrent au moins cinq ou six fois si elle ne s'était pas trompée de village. C'est Firmin, un vieux gâteux que tout le monde considérait comme ayant perdu l'esprit qui prit la parole. Comme toujours dans ces cas là, personne ne prêta attention à lui. Du fond de la pièce, il redit un peu plus fort : "Elle veut parler de Mémé."

Clairance était le nom par lequel la jeune demoiselle se présenta. Jamais on n'a pu en savoir plus. Alors on l'a appelé Clairance et on lui a donné le nom de famille que portait Mémé.

Après le passage par le café, tous suivirent Barraga accompagné de la gamine. Ce fut son premier nom, « Gamine ». Longtemps après avoir su son prénom, on a continué à l'appeler Gamine. Gamine c'était pour ne pas dire « chose », ou « merdaçon ». On disait aussi la paillasse, parce qu'elle était toujours assise sur le sol, le dos appuyé contre le muret de la fontaine.

Barraga et Gamine, comme le père et la fille partant régler affaire de mariage, étaient devant et tout le restant du village suivait derrière. On aurait crû le pèlerinage de la Saint-Jean, avec plus de monde. En arrivant sur le bas, après la dernière maison de Grand Dais, cette foule s'arrêta d'un coup en découvrant Mémé, les mains sur les hanches devant sa porte. Son fichu noir sur la tête, sa robe en mauvais tissu, une façon de droguet et son tablier. Dans ses chausses encore terreuses à cause du travail des champs, droite comme un « i », elle avait ce regard mauvais que tous lui connaissaient quand ça allait de travers.

Le Barraga, qui avait continué, se tenait en haut du chemin qui menait à la courette se rendant compte qu'il était tout seul. Ça le refroidit d'un coup. La fillette l'avait devancé d'un pas. D'une voix claire et limpide, haut et fort, elle avait parlé : « Si vous êtes Dame Lucette, celle du village des Brésans - aucun d'ici n'utilisait cette façon de nommer notre village - je suis la Clairance et je viens m'en donner à vous. » Mémé s'était tournée, avait ouvert la porte en guise de réponse. Je crois que jamais elle ne lui a dit un mot. De tout le temps que Mémé a vécu, elle lui désignait les objets du doigt et il fallait que Gamine comprenne, sinon, la baguette de coudre cinglait. Sur la figure, si à la deuxième fois Gamine continuait à ne pas comprendre. A l'intérieur, on ne pouvait pas savoir, mais en dehors de la maison, tous voyaient, mais jamais un mot n'a été dit, ni même au bistrot. Et un jour, Mémé a crevé. C'était une bonne chose, elle était devenue mauvaise comme la peste. Si c'est la gamine qu'a aidé pour forcer un peu le destin, c'est pas plus mal. Mais pour ça, on n'a jamais su rien.

Je vous raconte l'arrivée de Clairance comme si j'y étais. On l'a tellement dite et redite l'histoire, que j'ai l'impression d'y avoir assisté. Mais ce jour, avec Marcel, on descellait une poutre porteuse pour agrandir le moulin. On manquait de place pour stocker. Alors on étendait la bâtisse. Lui y maçonne et moi je sais la charpente, comme ça, pas besoin de faire venir un gars du chef-lieu. A Gardérance, qu'y comptent pas sur nos sous.

Quand Mémé a été mise en terre, d'un coup on l'a vue. Les hommes du village, des yeux ronds comme des marrons, la gueule béante à gober les mouches. Moi et Marcel, on s'est regardés et on a su que notre vie ne serait plus pareille. Clairance avait mis de beaux habits, jeté ses guenilles, coiffé ses cheveux, serré la taille d'un biau ruban comme disent les anciens. Mon Dieu, je jure que ce jour-là, j'ai cru à la Sainte Vierge. Maintenant, c'est le diable qui me tire par les pieds, mais je regrette rien. Rien que je vous dis. Si fallait tout refaire, je referais pareil.

À l'enterrement de Mémé, celle de la Clairance, on y était venu parce que le curé l'avait dit. À ce moment-là, je me rendais encore à la messe du dimanche. Avec ma clique de frangins et la mère devant. Son italien, qu'était une sorte d'hurluberlu, n'a jamais voulu rentrer dans

l'église. Ni Dieu ni maître, qu'il disait. Un drôle de type. Quand il avait rencontré notre mère, il quittait le Piémont italien pour aller à Besançon rencontrer une sorte de fouteur de merde. Je me souviens bien du nom : Pierre-Joseph Proudhon. Ça devait être un type bien, parce Stiffelio parlait de lui tout le temps. Ou bien il parlait, ou alors il chantait. De l'opéra italien. C'est ainsi que j'ai su pour Stiffelio. Ce prénom m'avait étonné. Des Italiens chez nous, surtout à la ville, on avait l'habitude d'en croiser. Mais avec un tel prénom, jamais. C'est à cause de Verdi et d'un des personnages qui est un pasteur. Une sorte de curé. Par chez nous, de cette engeance là, on n'en trouve pas.

Tous réunis devant la maison de la morte, on attendait les porteurs de cercueil et la Gamine. Rien que la boîte, c'est tout ce qui était passé par la porte basse. Elle s'était enfermée dans le cellier. On pensait que c'était à cause de la peine. Ils avaient envoyé les femmes, mais y avait pas eu moyen, Gamine était pas sortie.

On avait pris le chemin des pierres, pour remonter à l'ancien cimetière. Celui qui est sur l'arrière de la chapelle. Depuis que le terrain est parti avec la pluie, on l'a abandonné. On dirait un naufrage de tombes. Mais au ralenti. Le terrain part en morceaux et les tombes avec. Elles s'en vont dans la vallée, tout doucement, une à une, elles basculent. Un de ces jours, tout va partir d'un coup.

Nous voilà en procession, tous derrière, le curé en tête avec ses deux ouailles. Il y avait déjà un soleil de plomb, dans les beaux habits on suait sang et eau. En passant devant le bar, Baraga avait proposé qu'on fasse une pause, il offrait la tournée et la limonade pour les dames. Il devait faire rudement chaud pour que Baraga sorte les bouteilles. Puis on était reparti, le vin nous avait un peu tourné la tête, on aurait dit une kermesse. Le curé avait sa soutane de travers, les yeux pétillants et le nez rouge que si ça avait été la nuit, on aurait pu s'en servir de lanterne.

À la corde, on avait descendu le cercueil au fond du trou, puis le curé avait bredouillé quelques mots que personne n'avait compris. Si, un seul, « Mémé ». Ce couillon l'avait nommée « Mémé ». La vieille mégère, jusque dans la tombe, n'aura jamais été appelée par son nom. En y repensant, on la croyait pas si mauvaise quand même, pas à ce point. On avait jeté la poignée de terre avec le signe de croix, tout en se disant que c'était une vraie harpie. Là-haut, en passant le seuil du Saint-Pierre, elle a dû serrer les miches.

La prière était presque finie, on était prêts à s'en retourner chez Baraga histoire de bien finir ce qui avait été si bien commencé. Qu'est-ce qu'on avait entendu en premier ? Le rosier avec les épines quand il avait heurté le cercueil. Je pense que personne ne l'avait vue. Elle s'était trouvée là d'un coup, devant la fosse et la boîte au fond. Le curé s'en était étranglé, il n'avait pas pu finir sa phrase. On avait bien cru qu'il allait y passer aussi. Bon Dieux ce qu'elle était belle. C'est Marcel qui l'avait aperçue en premier, moi, j'étais en train de causer avec Marion. Il m'avait filé un coup de coude. Les yeux m'en seraient tombés du visage. Il y eut un grand silence après la chute du rosier. Elle leva la tête, nous regarda tous un à un, puis sourit. Nous aussi.

Pour le rosier on a compris plus tard. Mémé y tenait comme la prunelle de ses yeux. Elle disait qu'il serait encore là après sa mort. Elle s'était trompée. Gamine l'avait déraciné à s'en ensanglanter les mains. Mémé l'avait assez emmerdée avec son rosier.

Au milieu des habits noir et gris, elle faisait comme une fleur. Elle était placée sur le côté, et là on avait compris que c'était plus Gamine son nom. Le premier de la file avait hésité un peu, il avait regardé sa femme qui lui avait donné un petit coup. Il s'était avancé et lui avait serré la main. Puis tous, un par un, on était passés devant elle, le chapeau sur le ventre et on avait

fait pareil. Une main douce, fine, je m'en rappelle encore, j'aurais baisé ses lèvres, ça n'aurait pas été plus doux. Mais pas un n'avait prononcé une parole. C'était mon tour, j'étais resté muet comme une carpe. Et là, Marcel était passé devant moi, m'avait poussé de l'épaule, lui avait serré la main aussi, puis il avait dit : « On est tous bien contents que tu sois là, Clairance. ». De cette façon, il l'avait baptisée. Et de cette façon, on en était tombés amoureux, tous les deux. Les autres bonshommes aussi, mais les deux qu'elle avait regardés dans les yeux et auxquels elle avait souri, c'est moi en premier, puis tout de suite après Marcel. J'avais fini par bredouiller une suite de mots que je me suis dépêché d'oublier tellement ils étaient nuls. Bertrande avait marqué le coup, Marion s'en fichait un peu plus. Mais l'une comme l'autre, elles ont vite compris. Alors elles étaient devenues les meilleures amies du monde. Allez savoir, les femmes, c'est moins con que les bonshommes. Peut-être.

Et puis il y eut la fête du village. La Fête de la Cocarde. Pour moi, c'était l'occasion de boire un coup, de discuter un peu avec les uns et les autres. Et aussi de faire des affaires, avant que la moitié du village soit saoul. La plupart du temps, une danse avec Bertrande et je déguerpissais. Les beuveries, ce n'est pas le genre des Maurepas. Ni de Marcel. Marcel, c'était le genre de rien de tout ça. A la Cocarde, il passait saluer tout le monde, un pastis et au revoir. Ce jour-là, il n'était pas encore venu et il ne devait pas le faire à cause de l'essieu. Une réparation de fortune avait permis de tenir le coup jusque-là. Il ne faut pas forcer le destin, Marcel avait constaté que la cassure dans la fibre du bois, avait augmenté, alors il avait profité du jour chômé pour faire le travail. Le charpentier de Gardérance se rendait au village pour retrouver sa cousine le jour de la fête, ça tombait bien. Tôt dans la matinée, il était monté avec l'essieu. Donc pas de Marcel.

J'étais au bar : un tréteau et deux tonneaux. Le Berthelot faisait le fier-à-bras, je préférais rester seul avec mon ballon de rouge, à l'autre bout du bar. Le soleil n'avait pas encore été mangé par le massif des Brésans. Mes frères se chamaillaient dans la paille, sur l'arrière du stand. On était sur le pré communal, Augustine venait d'allumer les lampions, l'orchestre du vallon jouait un truc entraînant, je regardais les couples se démener sur le plancher. Je ne l'avais pas vue arriver. « Offrez-moi un truc à boire… » Elle avait les cheveux maintenus à l'aide d'un joli fichu. Je reconnus les motifs du tissu, c'était celui du marchand ambulant. Avec son chariot, il s'installait sur la place du village tous les premiers jeudis du mois. Il m'était venu à l'esprit de l'acheter pour une fille. Je n'avais aucune idée de laquelle, alors je n'avais fait que le regarder. Maintenant, je savais à qui il était destiné, le seul souci, je ne le lui avais pas offert. Si j'avais été un peu plus malin, j'aurais pu deviner de qui il venait. Mais à cet instant, je n'avais d'yeux que pour sa beauté. Après l'avoir regardée, je sortis enfin de mon hébétude et je lui demandai ce qu'elle désirait boire. Elle regarda le présentoir à boisson, voulut un verre d'eau avec du sirop de fruits. Je jetai un franc sur la table, repris un ballon. « Vous voulez bien danser avec moi ? » Décontenancé, je regardai en direction de Bertrande, elle était avec Marion, sur les chaises. Elles nous observaient. Elles et les autres filles. Ça devait déjà jaser, sur quoi, sur du rien. C'était pourtant un signe, mais qui fait attention au signe. « Alors, c'est oui ou bien c'est non ? » Elle avait dit cela sans malice. Il s'agissait juste d'avoir à choisir. À se décider. J'avais cette sensation étrange d'être au bord du gouffre, avec des étrangers autour de moi qui tentaient de m'avertir. Ce pas en avant, ne le fait pas !

On avait dansé, puis dansé encore et on avait repris une boisson. Elle avait goûté le cidre, elle n'avait pas aimé, elle avait préféré une orangeade. Je l'avais regardée boire, j'aurais pu faire ça jusqu'au bout de la nuit. Et le jour suivant, j'y serais encore. Elle avait sa tenue de l'enterrement. Avec le nœud bleu sur le devant. Pour danser, elle avait dénoué son fichu et

abandonné ses cheveux au vent. Elle avait gardé ses godillots. Elle ne devait rien avoir d'autre. Sa robe à fleurs, quand elle tournait, faisait une longue ondulation autour d'elle laissant flotter un petit parfum d'eau de violette. J'ai gardé le flacon, il est vide, mais l'odeur y est encore emprisonnée. On était assis à l'une des tables en fer. On parlait de tout et de rien, des hectares, du rendement, du moulin, de l'extension. C'était surtout moi qui parlais. Elle m'écoutait, posait des questions. La soirée passait sous le regard des autres, tous accrochés au bar. Elle s'en fichait, dans ses yeux, il y avait moi et la lumière du soir. Dans les miens, il n'y avait plus qu'elle, son visage, sa bouche et l'échancrure de son corsage. Plus rien d'autre n'existait, et plus rien n'existe depuis. Tout a été mangé par sa présence.

Son regard glissa d'un coup sur ce qui se passait derrière moi. Elle se leva, j'entendis sa voix, il était là. L'humidité était tombée, les odeurs du fourrage emplissaient l'atmosphère. Quand ses yeux m'avaient quitté pour aller au-delà de moi, j'avais senti comme un grand vide me remplir l'intérieur des tripes. J'aspirai un grand coup, il vint nous saluer.

À partir de cet instant, Marcel devint un rival et mon ennemi. Mon seul ennemi. Il avait été mon meilleur ami, mon frère pour ainsi dire, il devenait ce que j'allais haïr le plus au monde. Tout simplement parce que au plus profond de la pupille de Clairance, je l'avais vu lui. Des yeux aux reflets d'émeraude, il avait retiré ma propre image. Je fis semblant, me mentis à moi-même, jouai la comédie. Je les présentai l'un à l'autre.

« Mon meilleur ami, Marcel.

- Je vous connais bien, vous êtes le monsieur du moulin.

- Et vous aussi, je vous connais bien, vous êtes Gamine.

- On m'appelle plus comme ça ! »

Elle rougit légèrement. Elle avait livré un peu de sa colère, montré qu'elle avait du caractère. Je ne le pensais pas possible, mais elle avait encore embelli.

« Je sais, je vous taquinais.

- Bon. Alors ça ne me gêne pas que vous m'appeliez ainsi.

- Je vous laisse, vous étiez avec Camille.

- Non, restez. »

Je continuai à faire semblant, mais mon cœur, je le jure, s'était arrêté de battre. Puis le curé passa et me prit par le bras. Je ne voulais pas suivre cet oiseau de mauvais augure. Peut-être que tout ce qui est arrivé par la suite est de sa faute. Il tenait fermement mon bras, me tirant doucement et m'emmena loin d'eux, pour me dire des histoires de curé. Je ne me rappelle plus le moindre des mots qu'il m'avait susurrés à l'oreille, il voulait m'entretenir au sujet des histoires du village, mais mon esprit était absorbé par autre chose. Tout mon corps, la plus petite parcelle de mon âme était pour elle, était déjà contre lui, ce monsieur qui, dès lors, n'était plus un ami.

Quand ils avaient tiré les feux de Bengale, lancé les cocardes, que les enfants avaient couru, ils n'étaient plus là. Je sus bien plus tard qu'ils s'étaient écartés du vacarme, de ces cris assourdissants à chaque cocarde retrouvée. Sur le muret qui borde les jachères en contrebas, leurs jambes pendaient, côte à côte, ils souriaient à la nuit, ils parlaient de tout et de rien. Pourtant, c'est moi qu'elle avait embrassé. Ses lèvres étaient fraîches comme la douceur du soir, elle sentait la violette dans sa robe à fleur, elle m'avait expliqué que j'étais bien bête. Pour ça, bon dieu qu'elle avait raison. Pieds nus, ses galoches dans une main, dans l'autre ma main, elle riait. Moqueuse, elle m'avait embrassé encore une fois.

Je crois qu'il l'a ensorcelée, il a pris son âme, sinon tout cela n'a pas de sens. Que j'étais heureux de la savoir à mes côtés. L'avenir était radieux, j'étais un dieu. Les rires, les paroles, les histoires et les rancœurs ne me touchaient pas, ne m'intéressaient pas. Je ne pensais qu'à une seule chose : son ventre et le petit qu'un jour j'y mettrais.

Depuis, j'ai mis le feu dans ce putain de moulin.

Qu'est-ce que j'ai voulu croire ? Le vrai du faux ? Est-ce que cela a de l'importance ? La vérité, c'est que je me suis senti trahi. Bafoué et sali. Je n'osais plus me regarder, j'étais devenu un être rempli de haine. Je voulais effacer cette honte, cette tâche qui me collait au corps. Je ne supportais pas les regards des autres. Je me faisais des idées, j'imaginais ce qu'ils se disaient dès que je tournais le dos.

Il était sur le pont. Au-dessus de la Siame. Quinze mètres au-dessus. Un aqueduc des Romains. Avec une voie pour les piétons et les chariots. Pour les chariots ce sont les anciens qui ont fait les modifications. Ils ont changé les dalles et refait le parapet. Mal refait. À certains endroits, il se décrépit. Et il n'est pas très haut. Les mères passent leur temps à mettre en garde leur progéniture. Pour rien, il n'y a jamais eu un seul accident. Ou alors c'est le résultat de leur travail de mamans consciencieuses qui les a évités. Le seul qui est tombé, c'est un soûlard qu'on aurait volontiers oublié. Son seul fait d'armes, c'est d'être tombé du pont. Et encore ce crétin n'était même pas sur le pont. Il avait voulu pisser dans la rivière pour la dégueulasser, histoire d'emmerder ceux d'en bas. Installé dans le virage, il avait roulé dans le ravin à cause d'un bout de terre qu'avait lâché. Trop saoul, il avait perdu l'équilibre. L'Auguste du pont. Ou encore Pisse Auguste. C'est avec ces deux surnoms qu'il est passé à la postérité.

Je savais que Marcel serait là. C'était son coin préféré pour réfléchir. Il s'installait sur le parapet et s'y allongeait les mains derrière la nuque, à l'ombre des chênes liège qui s'agrippaient à la rocaille. C'était à cet endroit que je pouvais le trouver. Ou bien au moulin. Quand il faisait vraiment trop chaud pour rester dehors, il s'installait dans le fauteuil en osier. Le moulin est construit en partie enterré dans le sol. Il y fait toujours frais.

Ce jour-là, pour mon malheur, il était sur le pont. Plus j'y repense plus je suis persuadé qu'il m'attendait. Longtemps, j'ai cru qu'il avait rendez-vous avec Clairance. Mais si seulement j'avais eu idée du contraire. Pour cela, il aurait fallu que je ne sois pas aveuglé par la bêtise. Car je peux vous le révéler maintenant, je ne suis qu'un crétin imbu de lui-même, persuadé de sa supériorité. La bêtise, voilà bien ce qui nous habitait tous. À l'exception d'un seul, Marcel. Et de toutes les femmes. C'est cette même bêtise qui nous a fait, au nom de la patrie, envoyer nos enfants à la guerre.

La Siame coulait paisiblement sous le pont, en prêtant l'oreille on pouvait entendre le bruit de l'eau sur les rochers et aussi les pleurs du Marcel. Si j'avais pu les entendre, deviner les larmes silencieuses qui glissaient sur ses joues. Non, à la place, je perdais mon âme avec la certitude de l'assassin qui s'avance, martelant de ses godillots, le sol du chemin.

Heureux et insouciant, je rentrais chez moi. J'avais passé l'après-midi à la Canavasse. La pêche n'avait pas été terrible, les truites n'étaient pas au rendez-vous à cause de la lumière trop forte. Je remontais bredouille mais heureux, rien ne pouvait m'atteindre, j'étais sur un petit nuage. J'ai croisé Bertelot. Avec son air mauvais, il m'a dit « Alors cette pêche à la truite ? » tout en exhibant ostensiblement sa besace, gonflée par les prises. J'y ai répondu « Les cocus, ça pêche toujours bien ! » Je ne me suis même pas arrêté. Il a crié « Les cocus, sont pas ceux qu'on croit et moi je serais toi, je ferais un tour chez Mémé prendre des nouvelles de Clairance... » Je suis revenu sur mes pas, j'ai balancé le contenu de sa besace dans le fossé et lui, je l'ai fichu par terre accompagné d'une grande claque. Je suis parti sans plus écouter ce

qu'il gueulait dans mon dos. Malgré moi, au lieu de me rendre au moulin pour m'occuper de mon blé je suis remonté au village. Je me suis arrêté au versoir. J'y ai plongé la main. J'aurais mieux fait de m'attraper le derrière de la tête pour me noyer. J'ai poussé la porte de l'étable. Je n'eus pas besoin d'y entrer, Clairance, basculée dans la paille replaçait son corsage. Marcel était sur le côté, dans l'ombre. Je m'avançai vers elle. « C'est pas ce que tu crois... » Je croyais rien, j'avais la tête vide. Je suis resté les bras ballants. La musette est tombée sur le sol. Marcel m'a parlé, j'ai rien entendu. Pour dire la vérité, quand je me suis retourné, il n'y était plus. Clairance me tenait par les épaules. Je crois qu'elle aussi a dit quelque chose. Mon prénom. J'en suis certain, c'est ce qui m'a sorti de ma torpeur.

Puis le feu a embrasé mon esprit, un coup de folie. Je l'ai frappée à la figure. Je jure que je ressens encore, au creux de la paume, la violence du choc. Sa tête a porté sur le pilot qui supportait la maçonnerie. Le sang coulait dans son cou. Morte ou pas, je m'en fichais. J'ai tiré un coup de godillot dans la paille. En pluie, elle est retombée sur son corps inerte. J'ai tout laissé en plan, je suis ressorti par le jardin. La haine avait pris toute la place dans mon cerveau. Le cœur battait à tout rompre. Du poing, j'ai brisé en deux la planche appuyée sur le muret. À pleines mains, de rage, j'ai arraché les rosiers. Du sang plein la chemise. Un égorgeur, voilà à quoi je ressemblais. J'ai tiré avec une telle force sur le portail qu'il en est sorti de ses gonds. Heureusement, personne n'a pointé son nez, car à l'heure qu'il est, il serait mort et enterré.

J'ai pris le chemin qui coupe par le cimetière. Il est raide comme la justice. Pourtant, j'ai couru. Je sais que c'est impossible, mais la force de la haine est insoupçonnable. J'ai cogné les arbustes, j'ai déterré des grosses caillasses que j'ai jetées dans le vallon en poussant des mugissements de bête. Je suis monté ainsi jusqu'à la cabane du berger. Je l'ai foutue parterre. À coup de masse. Celle pour fendre les bûches avec un coin. Les deux cyprès qui marquaient la descente sur l'autre vallée pliaient en avant à cause du vent Sombre, le Machicoul. Il naît en début d'après-midi et meurt trois jours après. La Girance qui coule au fond de la vallée fabrique ce vent mauvais. Il porte avec lui, la poussière des carrières blanches. Il est chaud et brûle tout sur son passage. Il a fini de me rendre fou !

Ce jour-là, fut le jour de ma débâcle, le jour où j'ai perdu mon âme. Ce jour miséreux, où j'ai frappé Clairance avec l'idée de la tuer. Oui, c'était mon intention, je n'ai jamais voulu l'admettre, mais la vérité, c'est que j'ai souhaité sa mort. D'un coup violent porté au visage, détruire la beauté, enlever son sourire, sa joie de vivre, la délicatesse de ses traits. D'une beigne, tuméfier ces lèvres au goût délicieux.

Je suis repassé par le moulin, j'y ai foutu le feu. Il était le temple dans lequel nous avons passé les plus doux moments, il était profané, il fallait qu'il soit incendié. Ce bâtiment remis à neuf, agrandi avec mon meilleur ami, mon ennemi, ce type que je devais anéantir.

Le feu a pris très vite. J'ai attendu que l'embrasement soit total, que la charpente prenne par le milieu et que l'ajout brûle. Cet agrandissement du moulin symbole de notre amitié devait disparaître. Et je suis parti à sa recherche, pour le tuer. Je n'ai même pas pensé au comment. Mes mains s'étaient transformées en arme meurtrière, peu importait la façon, il fallait qu'elles tuent, qu'elles égorgent, massacrent, brisent, mutilent. D'une colère froide, sans un cri, mais d'un pas assuré, je suis remonté le long du canal.

Je n'ai pas eu loin à chercher, il était là, devant moi, au milieu du pont, à genoux, les mains sur les yeux. La tête penchée en avant, un tableau d'église : Judas. Je me suis approché à bonne allure. Au bruit des cailloux sur le sol, il a relevé la tête. Et j'ai commencé à frapper, sans discernement. Une pluie de coups, puis il s'est dégagé, a filé sur quatre pattes, comme un

animal. Je l'ai touché au flanc d'un coup de godillot. Il s'est recroquevillé, étonnamment s'est relevé. On s'est agrippés, on a roulé-boulé tous les deux. La pierraille a éraflé mon visage, de profondes entailles déchirant la peau. La poussière avait brouillé ma vue. Son poing m'a cueilli à la base du foie, j'ai plié la jambe, mis genou en terre. J'ai senti la chaleur qui montait du sol. Elle était derrière lui, debout. J'ai cru un ange descendu du ciel. Il m'a frappé sur le dessus du crâne, elle a crié. Je l'ai poussé aux épaules d'un coup brusque. Il a perdu l'équilibre Il est tombé sur son cul, mais derrière lui, elle n'était plus là. Elle avait disparu. Le bruit du corps a résonné dans le vallon. Un choc sourd, les autres étaient présents. Trop loin, ils n'ont rien vu. Marcel s'est jeté sur le muret, il a hurlé. Hurlé encore et encore, entre pleurs et rage. Moi, abruti par les coups et la vision de celle que je croyais avoir tuée, hébété, je regardais les gens du village à l'autre bout du pont. J'essayais de savoir s'ils étaient tous là. C'est Fantelli qui a dégringolé dans le chemin, il était en bas avant même que je comprenne ce qui était arrivé. Il a crié « Elle est morte, Gamine est morte. » Les autres l'ont rejoint, ils ont remonté le corps. Il leur a bien fallu une demi-heure. Dans le chemin qui serpentait à travers la rocaille, ils se passaient le corps pour arriver à progresser.

Quand j'ai recouvré mes esprits, Marcel n'était plus là. Il était parti du village et on ne l'a plus jamais revu. Clairance était allongée sur le sol, les bras en croix. Et j'ai su ce qu'il me restait à faire.

Sept jours, c'est le temps pour la création, le temps de Dieu. Pour moi, sept jours, ce fut le temps de la déchéance. Ils sont venus en un groupe, se sont arrêtés à mi-chemin. Ils ont parlé. Parler, c'est la seule chose que savent faire tous les crétins du village. Se grouper, se donner l'air sérieux, faire appel à la responsabilité, au dévouement. Ils ont palabré pendant une bonne demi-heure, puis ont envoyé le crétin du jour. Monsieur roi des crétins. Le chapeau sur le ventre en signe d'allégeance, en signe de peur, pour dire qu'il chiait dans ses bas. Peut-être a-t-il fait sous lui, c'est bien possible. Arrivé sur le chemin de la maison, il s'est arrêté brusquement. En voyant le volet s'ouvrir, il a dit qu'il fallait qu'on parle. Parler, parlementer, discuter et voilà peut-être ce qui a achevé de me mettre sur les nerfs. En découvrant le canon du fusil, un vieux chassepot qui n'aurait pas dégommé une vache dans un couloir, le bougre a hurlé. J'ai fait feu, du gros sel. Il a bien dû lui brûler les fesses pendant une semaine. Ça ne l'a pas empêché de courir. Je crois même qu'il court encore. Pour une fois que cette vieille pétoire faisait mouche, il a fallu que ça tombe sur un pauvre gars venu faire son acte de charité. Les bondieuseries, ça apporte que des ennuis.

Ils ne sont plus revenus, j'ai refermé les volets et je me suis couché. J'ai vécu comme une bête jusqu'à ce que je n'aie plus rien eu à boire. Les dernières bouteilles vidées, je me suis relevé d'un coup et je suis tombé sur mon cul. Je suis resté ainsi un moment, j'ai basculé sur le côté. Quand j'ai ouvert les yeux, je pataugeais dans mon dégueulis. Il faisait grand jour, la chaleur et l'odeur de macération étaient insoutenables. Après être descendu, je me suis foutu dans le bac tout habillé. Une heure dans l'eau froide, je ne sentais plus rien, pas plus l'engourdissement. Marion est entrée suivie de la Bertrande. Elle n'en menait pas large la Bertrande, une grande gueule, mais c'est tout. J'ai essayé de donner une gifle à Marion afin qu'elle me laisse en paix. J'ai juste brassé de l'air. Je ne voulais rien, je voulais crever. C'est elle qui m'a frappé, d'une bonne taloche. Quand j'ai repris conscience, j'étais allongé sur le lit, tout propre et habillé tout de beau. Elle était sur la chaise, je crois qu'elle dormait. Quand j'ai bougé, elle s'est levée, elle est revenue avec un bol de soupe. « C'est fini les bêtises maintenant ! » J'ai rien répondu. « Tu dois réagir, ne serait-ce que pour elle. Tu ne t'es même

pas déplacé pour son enterrement, tu crois qu'elle pense quoi là-haut ? Hein ! » Encore là j'ai rien répondu, mais je me suis levé.

D'abord, je suis descendu, suivi de Marion. Une fois assis à la grande table, la table du père, fabriquée avec le chêne qui devait le mettre en terre, ces mêmes planches qui m'attendent, dans la cave, Marion m'a servi ma soupe. Elle a approché le quignon de pain et la tomme. Elle a versé un verre de vin. Une lampée a suffi pour me tourner la tête. « Tu peux partir, ça ira. » que je lui ai dit ; « Tu ne vas pas recommencer les bêtises ? » J'ai fait non de la tête. « Jure » ; « Je jure » et j'ai craché sur le sol. « D'accord, j'y vais, mais je garde le fusil. » Je l'ai laissé faire. Sur le pas de la porte, dans le contre-jour, sa silhouette était bien découpée, je l'ai regardée. Je me suis mis debout, je me suis approché d'elle, puis je l'ai embrassé sur la joue. Je crois bien qu'elle a rougi. Je ne savais pas qu'elle en pinçait pour moi. Les hommes sont bêtes, ils ne comprennent jamais rien aux femmes. Et moi, je suis le plus bête de tous. Elle était rassurée, elle a souri, elle m'a tenu la main, m'a rendu ma bise. Très près des lèvres, un baiser d'amoureuse. Je l'ai remerciée, puis elle est partie en sautillant, comme une petite fille, comme une gamine.

Au temps du haut village, on ne connaissait pas l'éclairage public. Un réverbère diffusait une clarté blafarde sur la place de la fontaine. Pour le reste, il fallait compter sur la lune. Ce soir-là, un quart de lune pour bêcher, c'était bien suffisant. Il faisait bon. La fraîcheur de la Girance remontait du vallon pour retomber sur les pentes du Viale. Après, elle glissait jusqu'à nous et s'accumulait dans la cuvette où se nichait le village. Mes outils sur l'épaule, j'étais fermement décidé à profiter de la nuit. À cette heure, la terre s'adoucit. La chaleur qui a plombé la journée, sur la fin juillet se laisse un peu attendrir.

Silencieusement, d'une marche lente pour ne pas faire résonner les fers de mes godillots, j'ai contourné la place. Une des filles du Giaban tirait de l'eau en récitant sa prière pour faire fuir l'esprit du mal. Elle a dû m'entrapercevoir par la ruelle. D'un coup, elle a déguerpi. J'étais tranquille, Mathilde aurait préféré se manger la langue plutôt que de reconnaître qu'elle était couarde. Après avoir dépassé la dernière maison, celle de Mémé - c'est une chose que je ne m'explique pas, jamais on a pu dire « la maison de Clairance » - j'ai préféré prendre par le fond du vallon, suivre le ruissellement du ru qu'on nomme la Pleureuse et remonter après le guet. À cette époque de l'année, les pierres qui forment le chemin du passage sont à sec, mais l'hiver venu, c'est à peine si elles émergent de l'eau. Une eau claire et limpide. Avec un goût très particulier, une légère acidité qui dépose sur la langue une fraîcheur minérale. On y vient boire très rarement. Le rebouteux nous y envoie quand on a le bas-ventre en feu. Je suis remonté par le sentier des mûriers. Il contourne le village par le dessous. Le surplomb terreux n'était pas encore descendu dans la ravine, les ronces étaient bien coupées pour laisser un accès facile. Ce sentier était beaucoup utilisé par le chevrier. En passant dans la combe, on pouvait rejoindre la bergerie. Une bâtisse délabrée, faite de mauvaises planches dont le toit descend jusqu'au niveau du sol. Lorsque les bêtes y vivent, il y fait toujours une bonne température quand le froid givre toute la vallée. J'ai quitté le chemin du chevrier pour remonter vers le village. On trouve en haut du sentier un portail en fer forgé. Il ne fermait déjà plus en ce temps à cause de la rouille. Il était encore possible de faire jouer les gonds, le passage était tout juste suffisant pour l'épaisseur d'un homme. Un chat gris, tout miteux, l'œil jauni par la misère, ne portant que ses os et de méchantes balafres, faisait accueil dans le cimetière où il avait élu domicile. Le temps de satisfaire sa curiosité et le voici déjà parti. La tombe était fraîche, la terre n'avait pas encore perdu son joli ventre dodu. La nuit ne serait pas

trop longue pour la besogne que j'avais à faire. L'emplacement était tout près de celui de Mémé, à la droite de Pisse Auguste.

Le cantonnier laissait sa brouette dans le cabanon, à l'entrée principale. Je suis remonté pour vérifier. Devant la porte, encore le chat gris. À croire qu'il était chargé de la surveillance du cimetière. Enlever la terre recouvrant la boîte en sapin a pris une bonne heure. Faire sauter les fixations du cercueil, une bonne quinzaine de minutes. Remonter le corps de Clairance était facile. Une plume. Elle ne pesait déjà pas bien lourd avant qu'on la mette en bière. L'odeur était nauséabonde. La putréfaction avait commencé son œuvre. L'habilleur avait bien choisi. Depuis le temps qu'on faisait affaire avec lui, jamais il n'avait déçu. Il n'y a pas longtemps qu'il a passé la main. Faut bien trouver un autre habilleur pour le vêtir quand il passera l'arme à gauche.

Je l'ai placée dans la brouette. Ainsi, en pleine nuit, nous avons traversé le village. La lune avait glissé de l'autre côté du mont Viale. Pas un seul bruit. La brise était tombée. Une chaleur légère montait du sol. La haie de troènes qui bordait la route sur le contrebas, embaumait l'air de son parfum entêtant. Le curé avait son logement tout en haut. Je suis passé sous la maison de Baraga. Une légère clarté traversait la fenêtre pour se répandre dans le soir. Il ne dormait pas encore. Que pouvait-il bien faire à cette heure ? Compter ses sous. La ruelle était pentue et très étroite, mais elle évitait le centre du village. Sur la placette carrée, j'ai laissé la brouette. D'abord par petits coups, puis plus violemment, j'ai sorti notre curé du lit. Un peu hagard, il essayait d'émerger de sa léthargie. Il ne comprenait pas. Un verre à moitié plein traînait à côté du pichet, je le lui ai jeté au visage. À partir de là, il a été beaucoup plus attentif. L'idée de célébrer un mariage à cette heure de la nuit ne l'enchantait guère. Avec une morte encore moins. J'ai pris le temps de lui expliquer que ses parties de gaudrioles avec le fils Pontuis ça n'allait pas plaire à tout le monde. Très vite, il a ramassé tout son saint-frusquin. La chapelle était de l'autre côté de la rue, avec un peu de chance, le Baraga continuerait à compter ses sous jusqu'au milieu de la nuit sans se soucier de nous. Je suis allé chercher la brouette pendant qu'il installait le cérémonial. La porte était ouverte et la clarté que diffusait la lumière des candélabres s'échappait dans la nuit. Aucun mouvement de l'air, une nuit étouffante, comme toutes les autres depuis que juin s'en était allé. La chapelle n'est pas bien grande. La voûte en pierre blanche est tenue par une épaisse charpente qui traverse de part en part pour se loger dans les murs. La bâtisse est toute en longueur. Dans le fond, on trouve un autel recouvert d'un tissu bordeaux en velours. Notre curé, dont je tairai ici le nom pour ne pas lui porter le discrédit - c'est le contrat que nous avons scellé ce soir-là - était à sa place derrière l'autel. Le grand chandelier à sa droite. La figure blanche comme le linge. Tout d'abord, j'ai pensé qu'il allait perdre connaissance en découvrant Clairance dans son linceul. L'odeur de putréfaction était insoutenable. J'ai compris que c'était la puanteur qui faisait tourner de l'œil ce petit bonhomme trapu, pourtant d'une force étonnante. J'ai allongé délicatement Clairance à même le sol. Il me semblait qu'elle pouvait ressentir le moindre choc. « Commence ton office Curé ! » que je lui ai dit pour le remettre sur les rails. Il a demandé comment on allait procéder sans témoins. « Le témoin y en aura qu'un, il vaut mieux ne pas le nommer. » Le voilà qui veut couper au plus court. « Fais ton sermon correctement, je veux le véritable office, pas un raccourci, je veux le prêche et tout le tintouin ! » Il a choisi la première épître aux Corinthiens. Pas la partie sur le mariage, mais celle qui parle de la viande sacrifiée aux idoles. Le pauvre homme était comme transcendé par ce qu'il disait. Il s'exprimait à voix chuchotée. « Parle haut et fort, je veux entendre ce que tu racontes au bon Dieu ! » Il était littéralement en transe. Sur mon côté gauche il prenait à témoin un être qui n'existait que dans son imagination, sur mon autre côté, il s'adressait à un deuxième. Il vivait totalement ce mariage

funèbre, se lançait dans des psaumes, des chants à l'esprit saint. Je suppose qu'il devait y avoir derrière moi, assemblée, une foule de gens assistant à la cérémonie. J'ai fini par le faire taire, sinon il chanterait encore. Ce mauvais prêtre, par la suite a perdu la tête. Il a été d'abord déplacé sur le village des Adrets avant d'être enfermé aux Beatus de la grande ville. Puis ce fut le moment des alliances. J'avais dans ma poche l'anneau de la mère et celui du père. Nous nous sommes servis de ceux-là. J'ai embrassé la mariée. Le curé n'a pu retenir un jet de vomissures, je l'ai foutu dehors à grands coups de pompes. J'ai replacé la mariée dans la brouette. Le mariage était célébré. J'ai traversé le village par la place et la grand-rue. Nous sommes rentrés nous coucher. L'un à côté de l'autre, nous avons passé notre nuit de noces. Depuis nous partageons la maison de mon père et de ma mère, nous formons maintenant un vieux couple. Mais voilà qu'il faut aujourd'hui payer la note du grand banquet auquel je suis convié. Quelqu'un m'y attend à qui je vais devoir des comptes. Je n'ai pas peur, car je sais qu'elle sera auprès de moi. Et Marcel, le brave, le plus honnête, je suis certain qu'il m'a pardonné. Mais qu'il me pardonne ou pas, je m'en fiche, car j'ai rendez-vous et je sais qu'elle sera à mes côtés, elle m'embrassera et je verrai son sourire. Ainsi va la malédiction des Maurepas. Nous sommes mariés avec la grande faucheuse.

Troisième partie

Le vent du large

Fidèle à son habitude, Maurepas avait lancé un long sifflement pour annoncer son arrivée. Accompagné de Petit Pierre, il attendait devant la maison de son frère. Mais quelle ne fut pas sa surprise de ne trouver, ni Isabelle, la toute nouvelle épouse, ni son mari Lucas, mais Solange. Soudainement, les souvenirs se déversèrent en une ribambelle d'images. Rattrapé par le temps, Maurepas ne savait que dire, Petit Pierre qui avait retrouvé la parole ne sut pas plus exprimer une quelconque idée. Les deux hommes, l'un derrière l'autre, le plus grand devant, semblaient prisonniers d'un temps qui s'était figé. Solange, dans l'encoignure de la porte, vêtue d'une robe dans un joli camaïeu de rose, souriait. Les cheveux coupés assez court encadraient un visage agréable. De petits yeux noirs insondables lui donnaient un air énigmatique. Elle ne semblait aucunement pressée de rompre le silence. Une légère brise vint caresser les visages pour retomber instantanément, soulignant la chaleur qui plombait la grande cour. Elle séparait la bâtisse de la petite place autour de laquelle se pressaient d'autres maisons. Pour s'y rendre, il fallait passer un porche qui ne laissait absolument pas deviner cette cour pavée au milieu de laquelle trônait un ancien puits servant de bac à fleurs.

- Ni Isabelle, ni ton frère ne sont ici.

La sonorité claire de la voix résonnait encore dans l'espace de la cour, elle n'atteignait pas la conscience de Maurepas, figé dans une immobilité qui arrêtait le temps tout autour de lui. Il en avait oublié le but de sa venue. Peut-être le cri du corbeau ou bien le craquement sec du noyer qui passait par-dessus la clôture. Ou bien la respiration rapide qui soulevait la poitrine de Solange. Toujours est-il que la voix douce et grave de Maurepas troublait dans le silence qui s'était emparé de l'endroit.

- Tu es revenue, mais tu n'étais plus là ? murmura Maurepas

Les mots se déversaient tout à trac, ils dépassaient la signification, ils voulaient dire, mais ne disaient rien. Plus exactement, la volonté qui les avait propulsés se voyait elle-même déroutée par le résultat. D'où pouvait-elle bien revenir n'était pas la question, mais le constat. En un mot, il l'avait niée, réduite à de l'être qui n'est plus. Ce qui venait d'apparaître devant ses yeux était plus qu'une simple retrouvaille, c'était la boîte à souvenirs, la boîte dans laquelle on avait rangé soigneusement les conneries, les saloperies en tous genres, avec le mouchoir par-dessus et la bouteille qu'on aurait dû jeter à la mer. C'était cet oubli qui lui sautait à la figure.

- Ils sont à Gardérance, ils doivent prendre un train pour la grand-ville.

La double détente, c'est exactement ça. Celui qui l'a inventée voulait arriver à cet effet. Un tir, un silence et faucher celui qui pense en avoir fini avec la mort. En quelques mots, Solange venait de le plonger dans une détresse profonde. Ce qu'il craignait venait de se réaliser. Lucas, le beau Lucas, la partie de lui-même à laquelle il tenait le plus, plus qu'à sa propre vie, avait pris la route pour la guerre. Tout ça pour une poignée de billets. Maurepas était assailli par des émotions contradictoires. La peur de perdre son frère, la colère de savoir qu'il n'en faisait qu'à sa tête et Solange, qui le jetait dans l'abîme sans fond des erreurs de jeunesse.

Solange rentra dans la maison. Sur le fourneau, une cafetière. Le café du petit matin était maintenu au chaud. Deux verres à la main, la cafetière dans l'autre, elle réapparut, émergeant de l'ombre en écartant les franges du rideau. Les bandelettes formèrent une ogive au-dessus d'elle, avant d'entamer une danse lascive s'achevant avec lenteur pour à nouveau monter la

garde. Se dresser contre les mouches. Solange déposa les deux verres, servit le café, puis s'installa sur le banc. Maurepas prit place en face d'elle, Petit Pierre, comme à son habitude, préféra rester debout, à la droite de Maurepas. Le fumet du café épais embaumait l'air, il était très fort et très noir. Une spirale blanche se formait sur le dessus du liquide, son aspect intriguait Maurepas. Toute son attention était captée par le mouvement lent de la petite fumée à peine perceptible.

- Assieds-toi Petit Pierre, dit Solange.

- Merci, sauf votre respect madame, je préfère rester debout.

Petit Pierre prit sa casquette, qu'il plaça devant lui, au niveau du ventre. Solange ne semblait même pas étonnée de l'entendre, encore moins qu'il comprenne ce qu'on lui disait. Comme s'il en était ainsi depuis la nuit des temps. Tout simplement il parlait, percevait les sons et réagissait en conséquence. Maurepas trouva cela étrange, le sourd-muet n'existait plus, disparu emporté avec les paroles. Mais il n'en dit rien. Toujours absorbé par sa tasse, il ne bougeait pas, vidé de toute pensée, il regardait fixement le même point central, celui qui initiait le départ de la spirale à la surface du liquide, l'origine, le point d'ancrage.

- C'est fini le vent du large alors !

Ce n'était pas vraiment une question qui était sortie de la bouche de Solange, une sorte de constat, une parole qui faisait état de la chose. « Le vent du large », voilà bien une expression qu'avait oubliée Maurepas. Oubliée, occultée peut-être. Rangée tout au fond de son cerveau, un peu comme un objet qu'on retrouve dans le grenier, recouvert par les toiles d'araignée.

Le vent du large, les cargos ventrus regorgeant de matières à déglutir. Les corps en sueur à la manœuvre. Les poulies dévidant à toute allure, hurlant leur cri plaintif filant vers les aigus au fur et à mesure qu'elles prenaient de la vitesse. L'odeur de la graisse quand les rouages s'échauffaient. Et l'horizon. Une absence de réalité, une fuite en avant, aspiré par cet élan, l'homme n'a plus de force, il est vidé de toute velléité et devient volonté ineffable, débordant tout, annihilant tout. Les obstacles à son accomplissement sont renversés comme de vulgaires fétus de paille. Maurepas avait senti cette puissance sans borne venir le titiller, l'aguicher. Le prendre aux tripes.

Il avait à peine treize ans quand, accompagné de son père, il avait pris la route pour le port. Son père devait retrouver un ami au bar de la Capitainerie. Un ami de longue date, un curé qui lui avait rendu service. Autrefois.

Garçonnet, encore empêtré dans l'enfance, il pressentait plus qu'il ne comprenait la raison de cette visite. Ce vieux bonhomme en robe de bure, à la tonsure parfaite, formant un rond luisant sur le dessus de la tête, avait de suite provoqué chez l'enfant un sentiment de malaise. Sa voix douce et suave, sa bouche traversée de minces filets de baves, une bouche rouge écarlate, des dents blanches. Si Maurepas, enfant, n'avait pas encore une idée précise de l'ogre, dont on effraie les marmots dans les histoires, maintenant c'était fait. Son père l'avait poussé délicatement en appliquant sa main dans son dos, lui avait glissé une pièce de monnaie dans la poche tout en lui disant de ne pas trop s'éloigner car il avait à parler. Le visage souriant de son papa avait suffi à le rassurer. Ce regard fixe, sous une chevelure épaisse, de laquelle jaillissaient deux sourcils touffus, un visage durci par le travail dans les cultures, avait la droiture du père. Pour l'enfant, quiconque aurait mis en doute la parole de cet homme se serait vu roué de coups de poing, de coups de pieds jetés de toutes parts sans discernement. Ça lui avait valu de nombreuses retenues, de nombreuses remontrances de l'instituteur et de non moins nombreuses taloches du père. Pris entre ces deux figures de l'autorité, il gardait un

air buté, sûr de son bon droit, mais sachant que le juste doit accepter la correction sans broncher, puisqu'elle venait de ses aînés.

Le port et son effervescence avait coupé court à ses questionnements. Sur le quai se trouvait une roulotte à sucreries. Des guimauves suspendues à leur crochet de métal étaient étirées par de puissantes mains. Elles agrippaient, pour la lover en une large boucle, cette matière molle sous le regard étonné de l'enfant. Reposée à cheval sur son support, elle finissait de s'étendre lentement dans un mouvement à peine perceptible.

- Tu veux quoi mon gars, une rose, une verte ?

Rien, il ne voulait rien, il avait sa pièce au fond de sa poche, sous son mouchoir et il n'avait nullement l'intention de la gaspiller. Il était parti en courant au grand étonnement du marchand. Penché au-dessus de son étal, les deux poings serrés appuyés contre un tablier blanc traversé de lanières de cuir, l'homme au cou puissant, au visage bourru et à la chevelure de feu essayait vainement d'interpeller ce gamin. Un gamin étrange qui courait à travers les places de déchargement comme le vent quand il s'engouffre dans le fond des vallées. Il courait de toute la vitesse de ses jambes, pas bien grasses, jeté en avant, aspirant l'espace comme il aurait gobé de la liberté.

Devant ses yeux ébahis défilaient des groupes de gens, manœuvriers, marins, nègres, journaliers, tous s'affairant sous les cris, les ordres, les coups de sifflet et le bruit des chaudières crachant leurs volutes de fumées âcres, empuanties de suie aux odeurs de graisse chaude. L'enlèvement des ballots demeurés entassés en pyramides vertigineuses rythmaient cette effervescence. Le claquement des cordages qui couraient le long des mâts tantôt barrés en croix tantôt par travers en sémaphores immobiles, résonnait comme des coups de fouet. Plus loin, gisaient d'autres navires endormis, divinités assoupies qu'il ne fallait pas déranger. « Pousse-toi mon gars, reste pas là ! » ; « Amarres envoyées » ; « ¡toma, aquí está la mazza! » ; « attéraz ». Tour de Babel, qui émerveillait ce petit bonhomme de Maurepas, pas bien haut perché, mais le regard porté au-delà de l'enceinte du port.

- Ne mange pas l'océan des yeux, il pourrait bien te prendre dans sa gueule pour te croquer.

Le garçonnet détourna le regard du spectacle démesuré pour faire face à ce père devenu si humain au milieu de la vie portuaire. Il n'était déjà plus celui qui imposait sa propre loi à la loi des hommes. Il avait, là, des proportions bien banales. Un homme parmi les hommes. Ni plus, ni moins.

- C'est où là-bas ?

- Nulle part, allez viens, on rentre !

Pauvre papa qui montra, à cet instant, sa faiblesse. De son piédestal, il venait de choir. Du même mouvement, le garçonnet n'en n'était plus un. Il entrait dans l'histoire des Maurepas.

Le retour par la micheline s'était fait en l'absence de toute parole. Ce papa qui n'était qu'un père, un parmi la multitude des autres, voyait les choses lui échapper. Mais qu'y pouvait-il ? Et n'en avait-il pas été de même avec son propre père ? Mais pour l'instant, son grand bonhomme de fils, assis en face de lui, le nez planté au carreau regardait le paysage défiler. Les troupeaux succédaient aux cultures qui elles-mêmes abandonnaient le plateau que la rivière avait aplani. Les contreforts, que pourfendait le déversement en furie de l'eau vomie par la montagne, glissaient dans le lointain. De ce spectacle, le garçon ne voyait rien. Emporté par d'autres espaces, il chevauchait les mers et les océans. Sur son vaisseau imaginaire, il hissait les voiles, courait d'un bord à l'autre, secourait les marins happés par les déferlantes, évitait tout ce qui traversait le plancher délavé par le sel. L'instant d'après, d'un coup de barre,

il envoyait la proue par bâbord, frôlant de périlleux récifs. Accroché à la roue qui actionnait le gouvernail, il ne bronchait pas quand les embruns lui fouettaient le visage. Tantôt capitaine au long cours, tantôt pirate qui naviguait de port en port, il imaginait ses parents éplorés de le savoir bravant tous les dangers, loin de la maison. Et ses frères et sœurs, heureux de le voir rentrer, buriné par le mauvais temps, les bras chargés de cadeaux, le dévisageraient d'un regard émerveillé. De se découvrir soudainement, enfant dans l'enfance au milieu de cadeaux les plus exotiques.

- Tu as dans l'idée de passer la nuit dans le train ou bien on peut y aller ? On aura une chance de remonter avec le colporteur !

Le père s'activait à retirer les achats du porte-bagages. Le petit gars émergea brutalement de son monde imaginaire, les yeux encore gonflés de rêves. Il attrapa la parka que son papa lui jetait. Il s'en vêtit tout en s'engageant dans le couloir, poussé par cet homme chargé de paquets.

- Tu vas un peu bouger tes fesses, je vois sa carriole, il a fini d'atteler !

La nuit menaçait d'endeuiller le ciel. De petits nuages filaient à vive allure se suicider sur les arêtes neigeuses derrière la barrière de crêtes. Les premières planètes se déguisaient en étoiles sur le firmament. De savoir le repas qui attendait sur le fourneau, il eut le courage d'oublier ces esquifs qui couraient dans le fond de sa caboche. Mais le mal était fait. Son imagination frappée de plein fouet au burin du merveilleux, venait d'entamer son travail de sape. Il prit place au côté du père, tous les deux assis sur la ridelle, les jambes balancées au rythme de l'attelage. Le père posa son bras sur l'épaule du fils. Tous deux regardaient au lointain. Chacun y laissait vagabonder ses songes au gré de l'humeur. Des songes qui prenaient des chemins bien différents sur lesquels ils avaient peu de chance de se croiser.

Sur la place du village, la main dans la main, Solange et sa petite sœur avaient attendu pour rien le retour de leur camarade. Pas bien grande la petiote. Frêle et pas grosse. Un petit bout de vie qui avait pris contre toute attente. « Faut la baptiser bien vite avant qu'elle ne passe. » La famille Antonelle vivait dans le bas du village, dans une pauvre baraque commencée et jamais terminée. Jusqu'à l'héritage inespéré des Paviéran, ils avaient vécu là, sans le sou. Les Antonelle appartenaient aux miséreux, ceux qui vivotaient à la périphérie du village. On ne les aimait pas beaucoup, on les tolérait. On tolérait surtout leur main d'œuvre quand venait la période des récoltes. Longtemps, Isabelle a été la pitchounette de la boîte. On ne l'appelait pas, on la désignait. De peur de faire venir la faucheuse. Faut vous dire, qu'au début de sa vie, comme elle mettait un peu de temps à quitter le monde pour le paradis, on l'a fichue dans une boîte en carton, tout près du fourneau. Comme pour les poussins. Être née l'hiver, c'était partir avec un handicap sérieux. L'hiver n'a pas voulu d'elle, mais on a continué à pas trop lui parler. Excepté Solange. Des heures. Les parents pensaient qu'elle se racontait des histoires, toute seule comme font les enfants quand ils jouent. Non, elle conversait avec la chose qu'on avait rangée dans la boîte en carton. Une préfiguration du cercueil. Ainsi, on avait les bonnes mesures pour l'Amédée, le cantonnier à l'occasion faiseur de cercueils. Et de trous pour y mettre les boîtes. La boucle était bouclée. Mais Isabelle n'avait pas voulu mourir, sa seule figure maternelle, c'était Solange. On ne voyait pas l'une sans l'autre. Et d'un coup, la petiote s'était mise à parler. Comme personne ne l'écoutait, elle causait tout le temps. Avec les adultes qui persistaient à ne faire que la regarder. Avec les oiseaux, qui eux, au moins, lui répondaient quelque chose dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Étrangère avec les oiseaux, ce n'était pas plus étonnant qu'étrangère avec les adultes. Exceptée Solange. Ce qui rendait la situation encore plus déroutante pour la petiote, c'était qu'on répondait à sa sœur.

Elle s'adressait à un adulte, il la dévisageait, puis prenait la grande sœur à part pour lui faire réponse. Solange se tournait vers sa petite sœur, la regardait pour savoir si elle avait compris et en général n'ajoutait mot.

Quand le petit Maurepas revint du port, la nuit était tombée depuis longtemps, il n'avait qu'une idée en tête, retrouver Solange et partager avec elle les émerveillements du voyage. Pour l'enfant, d'avoir accompagné son père et d'être tout simplement sorti du village, avoir pris la micheline qu'avec Solange et la petiote, ils regardaient passer en courant le long de la voie unique, avait été plus qu'un voyage. Une aventure. Il avait très mal dormi, pensant sans cesse à ce qu'il allait lui dire. Au petit matin, il avait fini par s'assoupir, emporter par un navire sur l'horizon flamboyant. À peine levé, il avait avalé son petit-déjeuner à toute vitesse, finissant sa tartine sur le chemin. Trop tôt arrivé devant le puits, il avait attendu, ramassant des caillasses pour jouer à la piquette. Tout seul. Dans le bas, il les a vues, toutes les deux, remontant la rue Grande, sautillant comme seules les fillettes savent le faire.

Solange avait grandi dans les rêves maritimes de Maurepas. Elle avait partagé ses aventures, ses naufrages, la grandeur démesurée des océans. Dans ces voyages cérébraux, accompagnée de sa petite sœur Isabelle, elle n'avait d'yeux que pour son marin. Elle se voyait attendre son retour, dans une cabane de pêcheur, préparant avec amour le repas de leurs enfants pendant que le papa s'embarquait sur des navires qui parcouraient les mers chaudes. Dans les rêves, les distances compriment les espaces et dérivent le temps pour rendre agréables les songes. Au sortir de sa seizième année, Solange continuait de partager la vie imaginée de Maurepas. Le soir, au moment du coucher, de son côté, Isabelle écoutait les histoires de sa grande sœur. Des mots assemblés en vérité qui annonçaient l'avenir radieux d'une belle adolescente marchant bras dessus, bras dessous avec son époux. Dans la petite pièce exiguë et froide qui leur servait de chambre, les deux sœurs se prenaient l'une pour l'autre. À la lumière d'une lune blafarde, ou bien à la douce quiétude de la chandelle quand la chance leur souriait, ou parfois dans l'obscurité la plus totale, leurs imaginations se mêlaient étrangement, faisant des rêvasseries d'amour de Solange celles d'Isabelle. Les murmures parcouraient les cloisons et quand ils traversaient le mur pour se répandre dans la salle commune où dormaient les parents, on leur faisait faire silence. Le temps d'un vol d'hirondelle et les discussions reprenaient bon train. Jusqu'à ce que les yeux se fatiguent, que les paroles se perdent dans les bâillements et que la nuit ensorcelle les esprits rendant perméable réalité et fantasmagories. Mais dans les rêves des enfants se noient ceux des adultes. Le saut dans le vide se produisit à la venue des premiers jours de printemps. Les jonquilles envahissaient le sous-bois au-dessus de ce qu'on n'appelait pas encore le « vieux village ». La tonalité sombre des couleurs avait été délavée par les douceurs qui annonçaient la venue du printemps et le bouleversement végétal. De toutes parts rivalisaient les couleurs. Les merisiers sauvages explosaient en un nuancier de rose. Un coloriste moqueur était passé par les chemins pour jeter ses pastels sur les pentes illuminées qu'un soleil radieux réchauffait, transformant les froideurs de l'hiver en souvenirs oubliées. Isabelle courait la rocaille, les bras chargés de fleurs, le bout des doigts entaillé par les chardons. Insouciante, heureuse de savoir sa sœur accrochée à son amoureux comme la barque à la traîne du voilier. La joie se lisait à la couleur rosée des lèvres qui espéraient un premier baiser.

Lorsqu'Isabelle déboula du sous-bois, chantonnant et riant, de voir sa sœur Solange silencieuse avec ce qui voulait ressembler à un sourire, elle comprit immédiatement qu'il y avait là, dans cette attitude, quelque chose d'anormal. Elle se plaça aux côtés de sa grande sœur, silencieuse elle aussi, le bouquet inondant ses bras, écoutant ce grand gars, beau comme

♦

un dieu, mais idiot comme un âne, palabrant, bombant le torse, jetant les phrases à tort et à travers pour taire le silence et ne pas se rendre à l'évidence. Les explications de Maurepas s'enchaînaient les unes après les autres, le seul naufrage qu'il ne voyait pas, était là devant ses yeux. Solange portait une jolie robe, des chaussettes de laine et de la paille dans les cheveux. Elle avait de petites mains et dans l'une d'entre elles, elle avait attrapé la menotte d'Isabelle. Elle la serrait si fort que le sang y circulait difficilement. Mais pour rien au monde Isabelle n'aurait retiré sa main de celle de Solange tant le désarroi de sa grande sœur était immense. Isabelle reçu l'information comme le condamné au peloton d'exécution reçoit la balle en plein cœur. Les yeux fermés, déchiquetée par les secondes, les longues secondes avant la douleur. Et encore les secondes avant le dernier souffle. Et les dernières fractions de temps avant le néant.

- « Ça y est, je pars pour m'embarquer ! J'ai l'âge. Je prends la micheline du soir. Muguet des Souches m'a recommandé à son cousin. Il est à la capitainerie, il fait la maintenance des quais.

Solange, assommée par la nouvelle avait vacillé. Légèrement. Du haut de ses un mètre vingt, seule Isabelle s'en était rendu compte. Maurepas, emporté par ses rêves de grandeur maritime n'avait vu, n'avait ressenti quoi que ce soit. Dans sa vigie, ou bien sur le gaillard d'avant, il courait par-delà les mers, chevauchant les cumulus, bouffant du nimbus, déchirant les cirrus. Il n'était plus parmi les siens. D'un revers de manche, il les avait balayés.

La réalité venait de frapper fort. Les rêves déchirés tombaient comme des pierres. Les jolies frégates voguant sur les océans avaient la forme de mauvais corbeaux annonçant de tristes oracles. Solange voyait son Maurepas lui échapper pour une tocade aux yeux bleus couleur des mers du sud. Elle essayait de reprendre son souffle. Elle tentait d'encaisser le coup tout en faisant bonne figure. Le sourire crispé, la gorge asséchée et l'impression de choir sans fin dans un monde de noirceur.

Ils s'étaient séparés au bas de la grand-rue. Solange, et deux pas derrière elle, sa petite sœur oubliée. Le vide qui avait empli son esprit avait aussi aspiré Isabelle. Elle s'était retournée d'un coup en entendant la voix de Maurepas et elle avait aperçu Isabelle tenant toujours son bouquet, tourné vers le bas, toute penaude.

« Tu me dis pas au revoir ! » lui lança Maurepas qui n'avait encore rien compris à la pauvre Solange, dont le cœur faisait des embardées à chacun de ses mots, à chacune de ses phrases.

Si, elle allait le lui dire.

- Et toi Zabelle, tu me fais une bise ?

- Je m'appelle pas Zabelle !

Maurepas l'interpelait ainsi pour la taquiner. Toute petite, elle avait une façon à elle de prononcer le mot oiseau qui lui faisait dire zoiseau. Et Maurepas de la moquer avec le sobriquet de zoziau Zabelle. Elle se hissa sur la pointe des pieds et tout en affichant sa mauvaise humeur, elle lui fit deux bises. Les deux filles disparurent très vite dans le chemin qui conduisait aux Ecarts. À cette époque, il était fait de pierraille. Au centre, une rigole créée par le ravinement des eaux de pluie déformait la chaussée. La route défoncée dégringolait sous le village en faisant un grand S pour atteindre le petit hameau que constituaient les baraquements des manouvriers. La première bâtisse était celle des Antonelle. La mère des deux enfants, les mains sur les hanches, les attendait sur le pas-de-porte. Silencieuse, le regard doux. Elle n'aurait pas fait de mal à une mouche. C'était la gentillesse personnifiée et elle sut dans l'instant que sa fille était malheureuse. Très malheureuse. Comme peuvent l'être les jeunes demoiselles quand elles sont amoureuses. Elles entrèrent, silencieuses toutes les trois.

Les deux plus grandes baissèrent légèrement la tête pour ne pas heurter le linteau. L'odeur du lait chaud, les quatre grosses tartines passées sur le fourneau n'apaisèrent qu'Isabelle, le temps de se rassasier. Solange finit par se décider à tremper les lèvres dans son bol. Son ventre se nouait par à-coups, faisant d'affreux gargouillis qui la mettaient mal à l'aise. Elle déchira sa tartine en deux, proposa l'autre moitié à sa sœur et avala celle qui restait dans le but unique de rassurer sa pauvre mère qui se faisait un sang d'encre. Elle lui adressa son plus joli sourire.

- Je n'ai pas faim, j'ai mangé des airelles, elles n'étaient pas très bonnes, elles me sont restées sur l'estomac.

Isabelle lança un regard étonné à sa sœur ce que ne manqua pas de remarquer la mère des enfants.

- Ce n'est pas encore tout à fait la saison, c'est normal. Tu me diras où tu en trouves si tôt. Il m'en faudrait.

Solange leva le nez de son bol, observa sa sœur, avala le morceau de tartine qu'elle mâchonnait, puis déglutit avant d'ajouter : « Au-dessus du vieux village, dans le chemin qui grimpe aux cyprès, à peu près à mi-parcours. Dans le dessous. »

Elle savait que sa mère n'aimait pas crapahuter dans la rocaille et donc qu'elle ne risquait pas d'aller vérifier.

- Je n'aime pas que vous alliez par là-dedans, vous pourriez vous rompre le cou. Surtout avec Isabelle qui ne tient pas bien sur ses jambes.

- Maman ! s'écria Isabelle.

La fin du goûter se déroula silencieusement, laissant chacune à ses idées, ses rêveries. La maman, étonnée de voir sa grande fille si belle et si amoureuse. Isabelle renfrognée d'avoir encore à supporter des remarques sur sa prétendue fragilité. Elle traînait encore derrière elle une boîte à chaussure. Boîte à chaussures qui lui avait sauvé la vie et qui maintenant, la lui pourrissait. Toujours à sa place, sur le côté du fourneau, relique à laquelle personne n'osait toucher. Une fois par mois, sa mère l'époussetait pour la remettre à la même place, calée sur le côté, entre les pieds en fonte, déposée précautionneusement sur une petite tablette de fortune. Solange, elle, était préoccupée, tournant et retournant sans cesse les derniers moments passés en compagnie de Maurepas. Son odeur, ses paroles, la rugosité de sa main, les poils au menton qui faisaient de lui un jeune homme. Leur dernier baiser, sur la joue.

Maurepas attendait, debout, les mains enfoncées profondément dans les poches. Le train des pignes n'arriverait pas avant une bonne demi-heure. S'il était à l'heure. Il suffisait qu'il charge de la marchandise plus haut et il pouvait prendre une heure de retard. Maurepas s'approcha du guichet. Le préposé était occupé dans l'arrière-salle où les colis entreposés s'amoncelaient.

- Félicien !

Maurepas patienta. Si le train avait du retard, Félicien devait être au courant. Encore fallait-il qu'il daigne abandonner ce qu'il faisait. Il vivait dans la pièce du dessus avec sa femme et ses mouflets. Si Luce l'appelait s'en était fini des espérances de réponse.

- Félicien, oh !

Il délaissa son travail. Rejeta sa casquette en arrière. Traversa la salle du dépôt pour entrer dans le petit bureau. Il regarda dans la direction de Maurepas qu'il ne reconnut pas tout de suite. Intrigué, il s'approcha.

- Tiens, c'est ton père qui t'envoie ? Mais j'ai rien pour lui, je crois bien ! Attends, je vais vérifier.

- Non…

Lucien n'avait pas écouté la réponse. Quand il avait une idée, il la suivait vaille que vaille. Il revint quelques instants plus tard en se grattant la tête.

- C'est bien ce que je pensais. Y a rien.

- Je veux juste savoir si la micheline aura du retard.

- À la montée ou bien à la descente.

- À la descente.

- C'est la marraine qui vient faire une visite à ton père ?

- Non. C'est pour moi, je pars pour la ville.

Lucien remarqua la présence de la valise aux pieds de Maurepas. Il se gratta la tête à nouveau.

- Tu t'as fâché avec le vieux ?

- Non.

- Il est au courant que tu y vas ?

- Oui, mentit Maurepas.

Lucien n'insista pas.

- La micheline sera un peu en retard, à cause des moutons sur la voie. Le temps de les faire déguerpir.

- Les bergers continuent d'emmerder les chemins de fer. Pourquoi vous ne voulez pas négocier avec eux.

- Parce qu'ils ont insulté les fonctionnaires.

- Mais c'était à la fête de la cocarde d'y a cinq ans.

- Je viens pas me mêler de savoir vos affaires là-haut. Alors toi et ta valise faites pas perdre de temps au fonctionnaire.

Lucien s'arrêta net. Ce n'était pas son genre. La tirade sur les fonctionnaires pouvait durer jusqu'à l'arrivée de la micheline, retard compris. Maurepas en était à regretter sa question quand il vit Lucien qui ne mouftait plus, les yeux écarquillés. Il mit un peu de temps à comprendre que la suite se déroulait dans son dos.

- Tu ne vas pas aussi en ville ?

La question s'adressait à Solange qui venait de pénétrer dans la petite gare de Saint-Cernin, construite en briques avec une pièce unique à l'étage. Une gare à peine grande comme une bicoque. Elle était noyée dans la végétation qui s'agrippait aux murs. Les épineux couraient le long de la barrière en bois qui délimitait un petit jardin dans lequel Luce faisait pousser le nécessaire pour la consommation quotidienne. Une cheminée grimpait sur le côté. À la base, on avait pratiqué une ouverture pour faire un fourneau. Prévu pour le pain, jamais il n'avait servi. Les chats y avaient élu domicile.

- Pas du tout, je viens dire en revoir.

Lucien constata que Solange n'avait effectivement pas de bagages. Elle avait sa robe à fleurs, un joli nœud dans les cheveux et un paquet dans la main.

- C'est pour toi, dit-elle en tendant le bras en direction de Maurepas. Tu l'ouvriras dans le train.

Solange ne savait pas vraiment pourquoi elle était là. Un espoir de retenir celui qu'elle désirait de tout son cœur ? Peut-être. Tout en sachant que cela n'arriverait pas. Parce qu'il y avait la présence de cette maudite valise. Une valise avec juste le strict nécessaire. Le livret de famille des parents, deux pantalons usés mais solidement rapiécés. Ses chemises de toiles et un gros pull. Diverses bricoles et la photo. Solange dévisagea Lucien qui fit une mimique avant de retourner à ses occupations, dans la salle du fond. Puis elle baissa les yeux, les fixant sur la valise. Comme on fixe le vieil ennemi de toujours qu'on tolère parce qu'il est là. Parce qu'il fait partie du décor. Ou bien qu'il accompagne l'ami qu'on est en train de perdre.

- Tu as fait le chemin pour me le donner, fallait pas. Tu vas remonter comment ? Avec la nuit qui va tomber d'un coup, tu n'aurais pas dû.

Il y avait une chose que Solange ne voulait pas : qu'il se sente obligé de rester pour la raccompagner et qu'il remette son départ. Et en même temps, elle souhaitait de tout son cœur le retenir. Mais pas de cette façon-là. Pas ainsi. Pas par charité. Par amour, voilà ce qu'elle espérait. Alors elle inventa un mensonge auquel voulut croire Maurepas.

- Le père Pontuis va descendre pour charger des colis, il va me raccompagner.

Ils restèrent silencieux tous les deux. L'un face à l'autre. Pour une fois, la micheline était à l'heure. Les bergers avaient eu maille à partir avec les paysans qu'étaient descendus pour régler des histoires de cultures dévastées par les animaux. Pendant ce temps, le conducteur, discrètement, avait viré les quelques bêtes qui stationnaient sur les voies. Et l'affaire était réglée. Le train était à l'heure, même un peu en avance. Lucien pris au dépourvu attrapa son sifflet, rajusta sa casquette et fila sur le quai.

- Hé les amoureux, c'est le moment d'y aller. Le chauffeur a le feu au derrière !

Solange ne laissa pas le temps à Maurepas de réfléchir, elle attrapa sa valise, le prit par la main et l'entraîna sur le quai. Le convoi entrait en gare, soufflant comme un diable sa fumée épaisse par la tuyère. Le bruit devenait assourdissant au fur et à mesure de sa progression. Maurepas tenta de protester, mais sa voix fut couverte par le crissement des mâchoires de frein. Il essaya une nouvelle fois, mais le long coup de sifflet étouffa ses paroles. Grimpant prestement sur le marchepied, Solange déposa la valise dans le couloir. Elle redescendit aussi vite, poussa Maurepas en direction du wagon. Avant qu'il ne monte, elle se hissa à sa hauteur, l'embrassa sur les deux joues, elle passa si près des lèvres, qu'il était bien difficile de distinguer cette embrassade d'un baiser d'amoureuse. À nouveau elle poussa Maurepas, un peu plus fort, puis elle s'enfuit. Ce qu'il ne vit pas, ce sont ses larmes. Le chef de gare la regarda disparaître dans la noirceur de la nuit comme le vent quand il descend le long de la rivière pour s'engouffrer dans la plaine. Il en oublia son coup de sifflet, ce n'est qu'une fois le train en branle qu'il souffla comme un sourd dans son instrument. Il siffla si fort et si longtemps que les passagers mirent tous le nez à la fenêtre croyant à un incident. Plus tard, bien plus tard, quand la mère et le père de Solange vinrent lui parler, il se rappela cette dernière image. Celle d'une robe virevoltant, d'un ruban fouettant l'air et de semelles qui claquèrent le sol, jetant des gravillons sur leur passage. Ce fut la dernière fois qu'on aperçut Solange.

Le train des pignes était arrivé au terminus dans la nuit. La chaleur remontait déjà du sol pour étouffer l'atmosphère. Gagner le port était simple, il suffisait de suivre la faible déclinaison qui conduisait immanquablement au bord de l'eau. Maurepas était debout face à

la mer. L'embarcadère semblait désert. Un chalut au bout du quai finissait de se décrépir. Maurepas était planté là comme un enfant qui aurait perdu sa maman. Étonné de se sentir libre et effrayé à la fois. L'odeur iodée de la mer, portée par la nuit, retombait sur la ville. Maurepas attrapa la valise déposée à ses pieds et reprit son chemin. Un chemin qui ne menait nulle part, puisqu'il ne savait pas où aller. Il avait une destination, mais pas de petits cailloux blancs pour le guider. Il remonta le quai, longeant une série de hangars. Une ombre dépliée par la lumière d'un lampadaire s'étendait sur une partie de la chaussée. Ce fut ce qu'il perçut en premier. Il redressa la tête pour découvrir qu'il y avait là quelqu'un qu'il n'avait pas remarqué et qui faisait les cent pas. Une femme. Il s'approcha d'elle pour lui parler. Elle aussi finissait de se décrépir dans ses chaussures éculées.

- On a le cœur qui chavire mon beau.

Maurepas hésitait. L'allure débraillée et la tenue légère de la dame le mettaient mal à l'aise.

- Tu es encore puceau petit ? dit-elle en écrasant son mégot de cigarette sous le talon de sa bottine.

Les yeux plantés dans le corsage qui dévoilait une poitrine plantureuse, Maurepas ne comprenait pas l'évidence de l'invitation.

- Comment vous vous appelez madame ?

La fille se mit à rire, d'un rire franc et rocailleux qui allait avec la voix éraillée par les trop nombreuses cigarettes. Mais un rire sans moquerie aucune. Elle rajusta son gilet pour qu'il recouvre ses épaules. Un petit air frisquet se glissait par les ruelles. Il venait des montagnes environnantes. Refroidi au contact des glaciers, il n'avait pas encore eu le temps de se chauffer en traversant la plaine.

- Appelle-moi comme tu veux. Sinon ici, on dit Pipette, la Pipette.

- C'est un drôle de nom.

- Si on veut. Qu'est-ce que tu fiches dans le coin, à une heure pareille. Ta maman est au courant que tu traînes par ici ?

Maurepas recula d'un pas. Un mauvais regard s'installa sur son visage, figeant sa bouche dans un rictus qui lui donnait un air méchant et niais en même temps. Un peu comme un petit qu'on aurait surpris le doigt dans la confiture.

- Prends pas la mouche coco. Et dis-moi plutôt ce que tu cherches si c'est pas un dépucelage.

- Une maison…

- Mais encore ?

- La maison du cousin de Muguet des Souches. Comme la femme ne semblait pas réagir, il précisa : Il travaille à la capitainerie.

- À cette heure, tu trouveras personne pour te renseigner au port. Essaye au troquet qui fait l'angle, un peu plus loin, après le hangar. s'il y a de la lumière, cogne aux volets.

Maurepas s'éloigna en saluant la fille.

- Insiste, ajouta-t-elle en sortant un paquet de Gitane maïs.

Il ne l'entendit pas murmurer pour elle-même que c'était un pauvre gars, un de plus qui venait échouer là, à la recherche d'un travail providentiel. Maurepas remonta le long du quai. Deux clochards enroulés dans une couverture finissaient de cuver. Une caisse éventrée étalait ses débris aux pieds d'une grue perchée au-dessus de l'appontement. Le ressac faisait clapoter l'eau, rompant le silence. Un lampadaire au bout du quai éclairait ce qui devait être l'arrière du

bistrot. On pouvait distinguer des poubelles métalliques qui dégueulaient une partie de leur contenu sur le sol. Maurepas passa sa valise dans l'autre main tout en avançant. Ce qui pouvait être un marin négociait avec une catin un moment d'amour dans une piaule minable. Maurepas tenta d'interpeller ce qu'il prenait pour un couple, mais n'insista pas. L'homme n'avait visiblement pas de temps à perdre. Maintenant que le bonhomme s'était décidé pour ce qu'il désirait, plus rien n'avait d'importance. Surtout pas un gamin qui traînait sur les docks à une heure pareille. En arrivant devant le bar, Maurepas resta silencieux un moment. Il entendit une vague conversation. Des bruits de verres qui se cognent. Un brusque éclat de voix. Maurepas s'approcha, toutes les ouvertures étaient masquées par des cloisons en bois. La lumière filtrait par les côtés. Il commença par frapper doucement sur les panneaux en bois, ceux de la porte. À son grand étonnement, après un cliquetis, un type de petite taille en bras de chemise, un tablier bleu serré à la ceinture, passa la tête dans l'ouverture. Il prit tout son temps pour dévisager la personne qu'il avait en face de lui.

- Tu vois pas qu'on est fermé !

Une voix issue de la salle se fit entendre.

- C'est le grec ?

Le petit bonhomme disparut quelques secondes derrière le volet en bois.

- Non, c'est pas lui, c'est un guignol.

- Demande-lui ce qu'il veut.

- Qu'est-ce que tu veux ? questionna le gars en réapparaissant, visiblement à contrecœur.

- Je cherche le cousin de Muguet des Souches…

- Y demande… Comment tu dis ?

- Muguet des Souches

L'homme au tablier répéta le nom. On entendit une autre voix, bien plus grave dire qu'il s'agissait de Chico. Qu'il était parti et qu'il reviendrait peut-être dans deux jours. L'homme répéta ce que Maurepas avait très bien entendu. Puis il referma la porte sur un vague bonsoir. Maurepas frappa à nouveau au volet. Le cafetier répondit sans prendre la peine de rouvrir.

- On t'a dit qu'il était parti pour plusieurs jours, barre-toi maintenant ! Ce petit con va nous faire avoir des ennuis. Cette fois, le propos ne lui était pas destiné. Maurepas n'insista pas. Il reprit sa valise, marcha quelques pas, puis s'arrêta. Il fit demi-tour et tomba nez à nez avec la prostituée qui l'avait renseigné.

- Alors t'as trouvé ce que tu cherchais, dit la femme sur un ton ironique.

Maurepas fit un vague signe de la tête, puis s'apprêta à reprendre son chemin.

- T'as l'air paumé mon gars. C'est quoi ton nom ?

- Maurepas.

- Et ton petit nom ?

- Je m'appelle Maurepas.

Elle prit le temps de reluquer le jeune homme qu'elle avait devant elle, se disant qu'il pouvait bien au moins lui tenir compagnie.

- Je parie que tu sais pas où crécher. Allez, suis-moi, c'est mon jour de bonté, Maurepas. Elle appuya nettement sur le nom, pour se moquer, puis elle ajouta un petit sourire compatissant.

- Viens que je te dis.

Elle l'attrapa par la main. Ce couple étrange, entre mère et fils, amante et amant, s'engagea dans l'une des ruelles qui remontaient vers le centre-ville. Maurepas sentit une sorte de lassitude l'envahir. Il avait sommeil.

Le lendemain matin, Maurepas avait perdu sa virginité. Lorsqu'il se retourna, il découvrit la femme allongée, encore endormie. "Pipette", il n'aimait pas ce surnom qu'on lui avait attribué. Il se pencha au-dessus de son visage, l'étudia comme le ferait le conservateur d'un musée en découvrant une œuvre d'art. Pour la première fois de sa vie, il avait l'occasion de pouvoir observer une fille dans une nudité absolue. Il se dit que cette femme avait été belle autrefois. Elle se tourna vers la porte. Le drap glissa, découvrant la toison pubienne. Elle remonta sa jambe. Maurepas observa le sexe maintenant apparent. Pipette releva la tête.

- Bah alors mon grand, on zieute du côté de la belette pour voir si elle est au repos.

Maurepas se rejeta sur le côté. Il plaça ses bras sous sa tête. Il resta ainsi, silencieux. La Pipette finissait sa nuit dans un demi-sommeil. Maurepas rêvassait, repensant au plaisir de la chair. Émoi qu'il venait de découvrir durant une bonne partie de la nuit. Il eut envie de remettre ça. Doucement, il vint se coller tout contre le corps de la Pipette.

- Hé là mon mignon, on rase pas gratis aujourd'hui.

Elle protesta pour la forme. Puis se laissa retourner. Elle ouvrit les cuisses pour accueillir le sexe turgescent qui cherchait déjà le plaisir.

- Doucement, on n'est pas aux pièces.

Maurepas s'agitait comme une bête, la Pipette eut juste le temps de se retirer avant qu'il ne dépose sa semence en elle.

- T'es un vrai lapin.

Le sperme dégoulinait sur son ventre, elle s'approcha du petit lavabo, avec l'eau qui restait dans la cruche, elle fit une toilette rapide en passant un gant entre ses jambes. Maurepas n'en perdait pas une miette. Il l'observait, intrigué. Il lui était arrivé de surprendre sa mère faisant sa toilette, une fraction de seconde, le temps que la porte lui soit claquée au nez. Il attendit que la Pipette s'habille, il voulait voir comment elle mettait sa culotte, se glissait dans sa robe, enfilait ses pieds dans les bottines usées jusqu'à la corde.

- Je te fous pas dehors. Si tu veux, tu peux laisser tes affaires. Par contre, y a qu'une clef. Tu claqueras la lourde et après faudra que t'attendes. Je rentre pas avant les onze heures.

Un vase crasseux dans lequel une eau saumâtre finissait de croupir. Une poignée de tiges décaties y trempaient. Une nappe en dentelles servait à recevoir ce réceptacle pour des fleurs que personne n'apportait. On se demandait comment un tel ouvrage brodé si finement avait pu arriver en cet endroit. La pièce n'était pas bien grande mais plutôt bien agencée. Chaque chose avait une place fonctionnelle permettant d'économiser l'espace. La lumière passait difficilement par une petite lucarne en hauteur. La pièce baignait dans une pénombre continuelle, même lorsque le soleil irradiait. Pourtant, la chaleur devenait vite étouffante. A cause de la proximité du toit, l'air chauffait très rapidement.

- Dans une demi-heure, il faut que tu déguerpisses.

Elle ramassa son sac à main qui traînait à même le sol, béant. Décrocha la clef qui pendait au clou à hauteur du verrou. Sans un regard derrière elle, la Pipette claqua la porte. Ses talons résonnèrent tout le temps où elle descendit les escaliers. Maurepas s'assit sur le rebord du lit, devant lui, sur le mur, à mi-hauteur, une petite glace était fixée à la cloison. Le reflet de l'ampoule toujours allumée y apparaissait, ainsi qu'une image décolorée par la lumière. On y

devinait une femme éthérée dans une position lascive, qui émergeait d'une palmeraie le tout entourée par des arabesques multicolores. Par la lucarne, on découvrait une petite portion de ciel. À la couleur, Maurepas pensa que la matinée devait être bien avancée. Il s'habilla de son pantalon en velours à grosses côtes et de sa chemise beige clair en coton. Il passa ses bretelles par-dessus ses épaules. Il regarda sa valise. Hésita. Il s'en saisit, se ravisa puis la poussa sous le lit. Il enfila ses chausses de laine. L'une d'elles était trouée et laissait passer le bout du gros orteil. Il mit ses godillots, attrapa sa veste posée sur la chaise. À cause de l'étroitesse de la pièce, la chaise touchait pratiquement les montants du lit. Maurepas passa en revue ce qu'il avait dans les poches. Hésita encore un peu avant de sortir puis se décida. D'un pas rapide, il dégringola les escaliers.

Il fut très étonné de découvrir un spectacle inconnu. Une ville nouvelle, avec des gens qui rendaient la ruelle exubérante. Le bruit fut pour lui le plus désarmant. Les voies fortes des bonnes femmes qui s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre, ou bien directement de la rue. Les enfants qui s'égosillaient, jouant dans le caniveau, d'autres se chamaillant en plein milieu de la chaussée. Un gars qui poussait une charrette leur criait de décamper. Sur sa droite, il aperçut un mât, suivi d'un plus petit, des haubans et l'une des grues dont la flèche dépassait des toitures. Il sourit, se trouva le plus heureux des hommes. Une femme vidait un baquet dans le caniveau. Il s'en approcha. Elle le dévisagea d'un œil mauvais. Toute personne qui sortait de chez la Pipette avait peu de chance d'être appréciée auprès de ces femmes.

- Excusez-moi, mais je cherche la capitainerie.

- Et tu pensais la trouver dans les cotillons de la Pipette, mon cochon ! Mariiiiio, accompagne celui-ci jusqu'à la capitainerie. Des fois qu'il perde son chemin et son âme avec.

De fort mauvaise grâce, un marmot sale comme un pou jeta le bâton qui lui servait à diriger un petit bateau, se gratta le cul, et se présenta devant Maurepas, le dévisageant puis lui fit signe de le suivre. Il s'élança à vive allure, ce qui obligea Maurepas, saluant la mégère d'un geste rapide, à déguerpir au pas de course pour le rattraper. Ils dévalèrent la ruelle. Elle menait directement au port. Maurepas reconnut le café de la veille. À la terrasse, quelques clients buvaient ou un verre de vin ou un café. Le patron avec son tablier toujours ficelé par deux tours de cordon s'affairait au nettoyage des tables qui venaient de se libérer. Le marmot s'arrêta net, tendit le bras en direction du bâtiment en pierres de taille, fit demi-tour et disparut sans demander son reste.

- Merci petit, lui cria Maurepas, encore tout essoufflé.

Il parcourut la centaine de mètres qui le séparait de l'entrée principale, sur le côté de la capitainerie. Enfin, il touchait au but. Il pénétra dans le bâtiment. Il n'y avait personne à part un mauvais bougre affalé sur une banquette en bois. Il reconnut l'un des clodos qui, la veille, dormait enroulé dans une couverture. Un grand type avec une casquette de marin, décorée d'une ancre jaune au-dessus de la visière entra en coup de vent.

- Chico, y a pas de travail pour toi, allez fout-moi le camp avant que je te botte le cul.

Le bonhomme se leva avec une certaine nonchalance, il toucha le bord de son galurin.

- Salut la compagnie.

- Qu'est-ce que tu veux toi, questionna le responsable de la capitainerie sur un ton qui n'attendait pas vraiment une réponse.

Maurepas resta sans voix.

- Oh, je te parle gobe la lune.

Maurepas s'échappa sans demander son reste. Il rattrapa Chico qui avançait en direction des docks. Le dos voûté, les mains dans les poches, il ne donnait pas l'impression d'aller quelque part. Arrivé à sa hauteur, Maurepas lui tapota l'épaule. Chico se tourna d'un coup, l'œil vif, mais très vite, il fut désappointé de ne pas trouver celui qu'il espérait. Il était prêt de reprendre sa route vers nulle part.

- Vous êtes monsieur Chico, s'écria Maurepas.

L'homme prit le temps de dévisager ce drôle de petit gars qui lui donnait du monsieur comme s'il était le président.

- Peut-être bien que j'suis celui-là, répondit Chico intrigué.

- Vous êtes le cousin de Muguet des Souches !

- Tu es de Saint-Cernin ?

Maurepas opina du chef. Chico lui prit le bras, se colla à lui. Cette proximité soudaine incommoda Maurepas. Chico sentait la transpiration et la crasse. Il portait une barbe de plusieurs jours. Sa veste, élimée à chaque coude, descendait à peine sur un pantalon de toile épaisse, lequel n'avait plus vraiment de couleur. Des auréoles de graisse recouvraient le haut des cuisses. Il portait un bonnet fait de grosse laine grise avec deux minces filets rouges. Les chaussures lacées avec de la ficelle accompagnaient chaque pas d'un bruit insolite. Chico réalisa qu'il tenait là l'occasion de boire un coup à l'œil. Il orienta Maurepas vers le bistrot du port.

- Viens, on va parler du pays et de mon couillon de cousin. Tu as bien de quoi offrir un petit canon à un membre de ta famille.

- Je ne suis pas de la famille de Muguet des Souches.

- C'est pas grave, les amis de la famille, c'est de la famille. Allez, raconte un peu comment ça va là-haut.

Trop content de changer de sujet, Chico était prêt à parler de n'importe quoi pour peu que ça mène au bar.

- Il va bien le cousin, toujours à la tâche avec le berger. C'est quoi déjà son nom au chevrier, attends, ça va me revenir. Levrette, un truc approchant.

- Lebret, rectifia Maurepas.

- Lebret c'est ça, se reprit Chico, hilare. Toujours à courir les pâtures, je suppose.

- Pas vraiment, il est mort y a bien une dizaine d'années. De toute façon, votre cousin ne s'est jamais occupé d'accompagner les bêtes.

Chico n'écoutait pas la réponse, il cherchait du regard Batista, le patron du bistrot. Il installa son compagnon de boisson providentiel sur une chaise paillée. Puis il fila à l'intérieur pour trouver soit le patron soit l'arpette qui le remplaçait quand Batista devait s'absenter. Il aurait préféré tomber sur le remplaçant.

- Barre-toi avant que je te casse la tête. Sauf si tu as l'argent que tu me dois, s'écria Batista, un torchon à la main, un verre dans l'autre.

Il était derrière son comptoir et Chico était bien heureux qu'il y ait cette barrière entre eux deux.

- Je suis invité par un ami de la famille.

- Tu as de la famille, c'est nouveau. C'est parce qu'ils ont perdu leur carabine que t'es encore vivant.

- Sois sympa quoi, c'est lui qui régale.

- J'arrive dans deux minutes. Dis donc tu devais pas aider au pont.

- Ils ont pas voulu de moi, mentit Chico.

- Tu penses, dit Batista en rigolant. Hé les gars, ils ont pas voulu de Chico au chantier du pont.

Trois gus attablés au comptoir éclatèrent de rire, ainsi qu'un autre type assis tout seul à une table. Il posa son journal le temps de finir son café. « Hé Chico, c'est pas pour y dormir le pont, c'est pour le construire ! » dit-il en reprenant son journal.

Chico quitta la salle avec un rire forcé pour ne pas trop déplaire à Maurepas qui s'était levé. Il le fit rasseoir à l'une des tables proches de l'entrée tout en lui demandant ce qui l'amenait. Maurepas obtempéra à contrecœur. Il n'avait pas dans l'idée de dépenser son peu d'argent dans un bistrot, mais Chico ne lui laissa pas le temps de méditer.

- Deux amer africain, double.

- T'es le gars d'hier. Finalement, tu l'as trouvé ton cousin.

- C'est pas mon cousin.

- C'est possible, du moment que c'est toi qui payes, ça pourrait être ta tante que je m'en fiche. 2 et 2 qui font 4 francs.

Batista, son plateau sous le bras se planta devant la table, attendant son dû. Il n'était pas bien grand, mais avait cette façon de se camper qui en imposait. Maurepas, assis sur sa chaise, écrasé par la présence de ce personnage haut en couleur, n'osa pas dire quoi que ce soit. Il sortit une petite bourse en peau. Il défit le lacet en cuir, extirpa un billet de 5 francs qu'il tendit au patron du café. Pendant ce temps, Chico avait trouvé un prétexte pour s'éclipser discrètement : retrouver celui qui avait partagé sa couverture durant la nuit. Lorsqu'il aperçut Batista qui revenait avec les boissons, promptement, il fut de retour.

- Parfait, à la tienne petit.

Le patron repartit aussi vite qu'il était venu et ne revint pas. Au final, le pauvre Maurepas fut refait de 1 franc. Il trinqua mollement avec Chico à la disparition de ses 5 francs en se disant qu'à ce rythme-là, il n'allait pas pouvoir tenir bien longtemps.

- Alors, explique à Chico.

Chico vida son verre d'un trait. Puis observa le verre de son vis-à-vis se disant qu'une deuxième tournée avait peu de chance de passer. Maurepas se décida à parler.

- Votre cousin…

- Le berger ?

Maurepas s'apprêta à expliquer une nouvelle fois que ce n'était pas un berger, mais il préféra se concentrer sur l'essentiel.

- Oui, si on peut dire. Il m'a dit que vous vous occupiez de trouver des marins pour embarquer sur les cargos.

- On veut voir du pays, mon gars, c'est bien, tu as trouvé ton homme. Ah les îles, les négresses avec des tétons gros comme des pastèques, qui demandent que ça. Noir comme du charbon. Le rhum qui coule à flot. Tiens en parlant de rhum, tu voudrais pas qu'on s'en jette un petit.

- Non ! Une autre fois.

Maurepas qui tenait à ménager ce picolo, le laissa espérer un futur plus propice. Devant la dénégation, Chico, avec quelques regrets n'insista pas et prit son mal en patience en rêvassant à son futur coup à boire. Et Maurepas continuait de croire en sa bonne étoile, assis au café du port, ayant dépensé le quart de son argent, avec, face à lui, le quai, un vieux chalut éventré, quelques barcasses de pêcheur et un pauvre type qui partageait sa couche avec un paumé du même acabit.

Maurepas avait délaissé la terrasse, Chico finit le verre de son bienfaiteur avant de se lever lui aussi, à contrecœur. Il fit signe à Maurepas de rester là et il fila vers la capitainerie. Maurepas était immobile sur le quai, absorbé par ce qui se déroulait sous ses yeux. Un immense voilier, trois mâts, flambant neuf, on l'eut cru tout droit sorti du chantier naval. Il manœuvrait pour se positionner dans la rade. Les hommes couraient en tous sens. Perchés dans les haubans, d'autres s'affairaient à des hauteurs vertigineuses. Le vent était grand largue et il fallait abattre pour apponter vent debout et laisser dériver pour venir à quai. Chico lui tapa sur l'épaule pour le ramener à la réalité et lui expliquer ce qu'il savait déjà depuis longtemps, qu'on n'embauchait pas.

- Ne t'en fais pas mon gars. Bientôt t'en seras. Un jour.

- Et celui-ci, il n'embauche pas ?

- Tu as entendu ce que dit le capitaine du port. Et puis, auprès de ceux-là, vaudrait mieux pas que tu trouves de place.

- Pourquoi ?

- C'est ce qu'on dit.

- Quand viendront les autres bateaux, les vapeurs avec les machineries à charbon ?

Chico fixa son acolyte, il avait un regard sérieux que ne lui connaissait pas Maurepas. Sérieux et triste. Une profonde amertume ferma tout à coup son visage. Il fit glisser son bonnet sur son front d'un petit mouvement de haut en bas. Puis il porta le regard au lointain, tout là-bas, sur l'horizon. Le soleil inondait le ciel d'un bleu d'azur. Le vent tomba, la brise qui apportait un peu de fraîcheur laissa la place à une chaleur qui envahissait le quai.

- Ils n'ont pas suffisamment de vitesse, ils vont mettre une heure à traverser.

- Pourquoi ?

- S'il n'y a plus de vent ici, c'est qu'il a tourné dans la rade. C'est ce que je pensais, ils vont mouiller là où ils sont.

Les hommes remontaient les voiles, le navire glissait sur sa lancée avec une lenteur pesante. Il fit un léger mouvement pivotant, l'ancre plongea projetant une gerbe d'eau de plusieurs mètres. La chaîne s'inclina en arrière avant de revenir sur l'avant du bateau, puis s'éloigna doucement.

- Tu n'as pas répondu à ma question.

- Quelle question ?…

Disant ces mots, Chico commença à partir.

- Les vapeurs…

Ignorant à nouveau la question, Chico coupa Maurepas.

- Un jour, comme toi, j'ai voulu partir. Et je suis parti. L'erreur, c'est d'être revenu.

Chico parlait tout en se dirigeant vers le bistrot. Il n'avait pas dans l'idée de s'y rendre, mais de mettre fin à cette discussion. Il contourna l'établissement pour disparaître dans l'une des

ruelles, parallèle au quai. Maurepas reprit sa position face à la mer. Sur le pont, un petit groupe de marins se scinda de l'ensemble. Ils vinrent sur tribord pour entamer une nouvelle manœuvre. Maurepas cherchait à savoir ce qu'ils allaient faire, puis il comprit qu'ils mettaient les barques à l'eau. Deux marins à chaque bout moulinaient de concert les treuils faisant descendre les embarcations le long de la coque. D'autres hommes, arrimaient l'échelle qui allait basculer jusqu'à la surface. Tout à coup, il sentit une présence à ses côtés, il se tourna brusquement.

- Du calme l'ami, si j'avais voulu te faire la peau, tu ne te serais rendu compte de rien. Juste de la lumière qui faiblit. C'est toi qui cherches à t'embarquer ?

Maurepas fit juste un geste de la tête, puis il se décala de quelques pas.

- T'es ou trop jeune ou trop vieux. Trop vieux pour faire le moussaillon et trop jeune pour faire le marin. Demain matin, à 6 heures devant la capitainerie, tu demandes Arturo.

Maurepas dévisagea l'homme qui n'attendit pas sa réponse, il partait déjà rejoindre un gars qui le hélait un peu plus loin. Il se retourna vers Maurepas.

- Te monte pas le bourrichon, ceux-là ne prennent personne sur leur navire. Un conseil, reste loin d'eux. À demain l'ami.

L'après-midi pointait à peine, Maurepas ressentit la faim. Il n'avait rien mangé depuis la veille. Il prit la direction du bar, se ravisa, se disant qu'il trouverait ce qu'il cherchait un peu plus haut dans la ville et pour moins cher.

5 heures du matin venaient de sonner à la cloche de l'église. La luminosité du soleil encore sous l'horizon commençait à se déverser dans le bleu de la nuit. Les mains dans les poches, Maurepas se dirigeait vers l'entrepôt au bout du quai. Il était encore empreint des odeurs nocturnes que le sommeil diffuse dans le cerveau. Mantine avait à peine ouvert les yeux quand il s'était servi un café réchauffé sur le gaz. Depuis qu'il avait découvert le véritable prénom de la Pipette, il avait pris l'habitude de l'appeler Mantine à la place de ce mauvais surnom qu'il n'appréciait pas. Les premières fois, ça avait décontenancé la Pipette. Cette façon de la nommer lui rappelait de bons souvenirs oubliés depuis si longtemps. Maurepas partageait la couche de cette fille de mauvaise vie depuis quelques jours déjà. En cette matinée de milieu d'été, Maurepas allait enfin gagner un petit pécule. Il s'était promis de ne pas vivre éternellement aux crochets de cette fille. Il avait rendez-vous avec Arturo un drôle de type pas très causant. Il l'avait retrouvé à la capitainerie deux jours avant comme convenu. Un grand gars, fluet, le regard bleu outremer, la chevelure d'un blond qu'on aurait dit lavée par le sel des embruns. Il portait un débardeur et un pantalon de flanelle, un képi et un tatouage sur le haut du bras. Le nez mutin et le sourcil clair donnaient à son visage une douceur que contrebalançait un regard profond dont la fixité mettait mal à l'aise. « Tu te pointes après-demain au déchargement. » Puis il avait ignoré la présence de Maurepas pour reprendre sa discussion avec le capitaine qu'il traitait comme un égal. Maurepas ne savait trop quoi faire, ce fut le capitaine qui le lui cracha à la figure. « Barre-toi maintenant ! » En quittant la capitainerie, Maurepas eut le temps d'assister à la transaction. De la main à la main. Une belle liasse de billets enroulés sur eux-mêmes tenu par un caoutchouc.

Le soleil flirtait avec l'horizon, Maurepas marchait d'un pas rapide, il arrivait au bout du quai. Là se trouvait le hangar, la porte n'était plus tenue que par le haut. Une grosse chaîne la reliait à l'autre pan qui lui était fixe. La partie basse était suffisamment usée, cassée par endroits, pour permettre à un homme de s'y glisser à quatre pattes. Maurepas approchait du hangar, il cherchait à comprendre ce qui pouvait bien occuper les quelques hommes qui

faisaient cercle autour d'un tonneau. Il y avait une fébrilité largement perceptible. Deux types se faisaient face. Ils frappaient simultanément la surface en bois de la barrique cerclée de ferraille. Les autres gars vociféraient les uns contre les autres. Un temps de silence. « Cinquo ! » Les doigts se déployaient simultanément à une vitesse surprenante, puis le manège recommençait. Les pièces de cent sous sautaient en rythme avec les coups frappés sur le dessus du tonneau. Ponctués par les éclats de voix, les rires sonores s'entendaient bien au-delà du quai. Arturo déboula par l'arrière de l'entrepôt. Immédiatement, les mains regagnèrent les poches, après avoir récupéré les gains.

- « Toi, toi et toi avec moi. Tiens, on a de la visite, je vous présente lou Toca. »

- Maurepas !

Arturo ignora tout simplement ce qui venait de lui être dit, puis il interpella un des gars.

- Simon !

- Oui

- Lou Toca va te remplacer.

- Pourquoi tu fais ça ! Je suis en pleine forme, tu peux compter sur moi !

Arturo s'approcha du type, fit passer sa main dans son dos. Sans qu'on puisse discerner ce qui se tramait, Simon plia soudainement sur sa jambe droite. Il tenta de se rattraper au tonneau, mais le fût bascula et Simon avec.

- Maintenant t'es plus en état de travailler. Et puis j'aime pas qu'on me double, expliqua Arturo tout en redressant le tonneau.

- Je te jure sur la mère que je n'y suis pour rien. J'ai pas voulu marcher dans la combine.

Simon était affalé contre la porte et se tenait le haut de la cuisse. Le sang commençait de perler à travers la toile épaisse du pantalon. Arturo tenait toujours son surin dans la main gauche. Il l'essuya contre sa jambe. Un autre gars resté en arrière et qui visiblement ne voulait pas trop se faire remarquer, recula de quelques pas. Tous les autres firent barrage à sa tentative pour foutre le camp. Arturo se dirigea vers lui. Le couteau monta d'un coup à hauteur de la gorge, très vite nettoyé, il avait retrouvé sa place dans le dos d'Arturo. Le geste avait été ample, une danse vers le visage à peine effleuré. Une ligne rouge était apparue juste sous le menton. Les yeux grands ouverts, le pauvre homme avait murmuré des paroles incompréhensibles, puis s'était affaissé pour tomber à plat, comme une planche soufflée par le vent. Il avait mis toutes ses dernières forces vitales pour tenter de se redresser, de vivre encore un peu, un instant de plus, avant de s'affaler à nouveau. Le bruit mat du corps rompit le silence.

- Tu iras voir le toubib de ma part, il t'arrangera ça, je passerai voir la mère. Arturo s'adressait à Simon, toujours affalé contre la porte du hangar. Elle voulait une place de repasseuse à l'hôtel du port, continua-t-il, elle l'a.

- Merci Arturo.

Simon avait les larmes aux yeux. Il était difficile de savoir si c'était pour sa mère qui trimait comme une esclave dans une cave avec les autres repasseuses pour un salaud qui les payait quand il avait le temps, ou bien si c'était pour sa jambe, maintenant qu'il la savait invalide.

Une vingtaine de minutes plus tard, le groupe crapahutait dans les calanques, marchant péniblement dans la caillasse, ou bien se faufilant dans les fissures de la roche. Plus loin, une faille finissait sur une petite plage de sable, laissant, par temps calme, un passage au pied des rochers. Plus loin, il fallait utiliser une barcasse mouillée dans une avancée caverneuse qui ne

subissait pas trop les effets du ressac. Seul le clapotis de minuscules vagues venant mourir sur la plage ou bien se perdre dans les anfractuosités de la roche, perturbait le silence. Les mouettes préféraient le large où elles virevoltaient autour de quelques chalands qui relevaient leur filet.

L'un du groupe revint avec la barcasse, les six autres gars embarquèrent. Il avait dû se déshabiller complètement pour la récupérer à la nage. Il revêtit ses habits pendant qu'un autre s'occupait de la godille. Ils quittèrent la petite crique pour contourner la falaise qui plongeait dans la mer. S'ensuivait une série de découpes plus ou moins abruptes. Maurepas observait le chatoiement de l'eau. On devinait par endroits les sars qui venaient chercher leur nourriture dans les algues ou encore à même le fond pierreux. Lorsque la plage fut en vue, une belle et longue avancée, Maurepas n'en revint pas de trouver là, une telle étendue protégée par de hautes falaises et une végétation impénétrable. L'accès ne pouvait se faire que par la mer. Les hommes débarquèrent, s'installèrent en tailleur sur le sable, pas un mot ne fut échangé. Ils attendaient quelque chose. Maurepas resta debout, puis finit par s'asseoir sur un rocher, préférant se placer en retrait. Le regard au loin, Arturo, bien campé sur ses deux pieds, semblait observer l'horizon. Le soleil avait pris place dans le ciel pour lui donner son bleu d'azur, profond, dense. Pas un nuage ne venait perturber cette immensité. Maurepas n'avait pas remarqué la barque, d'un gabarit plus important que celle qu'ils avaient utilisée. Elle avait d'abord longé la côte à bonne distance, maintenant elle prenait la direction du rivage. Maurepas comprit que ce n'était pas l'horizon que scrutait Arturo, mais l'embarcation qui s'approchait rapidement. Deux groupes de marins souquaient ferme. Ils avaient une coordination parfaite. L'étrave tranchait le flot pour filer droit.

- En place, on ne va pas avoir beaucoup de temps. Les douaniers sont à l'affût.

Sur son inertie, la barque vint mourir sur le sable se glissant au côté de la première embarcation. Déjà deux hommes à l'avant s'étaient saisis de ballots impressionnants. Le groupe s'élança à la suite d'Arturo. Maurepas dut courir pour suivre le mouvement. À peine les pieds dans l'eau, il reçut un des ballots que lui passait un autre type créant ainsi une chaîne improvisée. Arturo, tout en taillant un morceau de bois avec son surin, surveillait les opérations. En un rien de temps, le chargement fut sur le sable. L'embarcation plus imposante repartit par où elle était venue. Puis les hommes se déplacèrent en direction d'une petite crique qui faisait un arc de cercle étonnamment régulier. Maurepas suivit. Sur la droite, on pouvait deviner une caverne très basse, dont une partie baignait dans l'eau. L'un des gars enleva son pantalon, et s'avança dans le trou béant. On lui passa les ballots qu'il plaça sous l'avancée rocheuse. Pendant ce temps, un autre type avait fait de même, mais il s'était glissé plus profondément. Il s'occupait de pousser le chargement plus au fond.

Une fois la tâche terminée, tous se mirent en cercle autour d'Arturo. Il extirpa de sous sa veste un épais portefeuille. Les billets filaient prestement vers les mains tendues. Tous avaient la même somme. Maurepas s'approcha à son tour. Arturo lui présenta les billets, mais au moment où Maurepas tendit la main pour s'en saisir, Arturo retira la sienne, ôta deux billets puis lui rendit le reste.

- J'ai fait le même travail que les autres, je dois avoir mon argent.

Les deux hommes se faisaient face, les autres reculèrent d'un ou deux pas. Le surin d'Arturo dansa à nouveau devant les yeux de Maurepas. À hauteur du ventre, la chemise de Maurepas se tacha de rouge, mais lorsqu'Arturo voulut ranger son arme, il ne le put. Son bras était bloqué par la poigne ferme de Maurepas que l'entaille au ventre n'avait pas fait sourciller. Un sourire mauvais striait son visage d'un rictus, ses yeux avaient changé de couleur, d'un noir

absolu, ils avaient pris un aspect animal. Arturo lança un rire tonitruant que reprit l'ensemble des hommes.

- Tu loges chez la Pipette, tu lui fourres ta bistouquette, tu veux pas non plus que je vienne vous border. La Pipette, elle tapine pour mon compte. Si tu veux crécher chez elle et plus, c'est pas gratis. Tu bosses pour moi et tu laisses une partie de tes gains.

Maurepas arracha les billets restants des mains d'Arturo, puis il se dirigea vers l'embarcation. Les autres suivirent, silencieux. Arturo resta un moment dubitatif, quelque chose lui échappait, il n'aimait pas ça.

- Qu'est-ce tu fais Arturo ? On va se faire repérer si on reste là.

Arturo se décida à embarquer.

Maurepas était d'abord passé par la capitainerie. Une idée, un espoir, mais rien. Ce bâtiment posé là tel un navire échoué, jeté sur les brisants, semblait n'avoir aucune utilité si ce n'est celle d'y loger le capitaine du port. Toujours amarré dans la rade, le voilier n'avait pas bougé. Lui aussi immobile, paraissait abandonné. Aucune activité. Les voiles enroulées autour des mâts restaient dans leur bâche. Pas un mouvement, personne sur le pont. S'il n'y avait eu la chaloupe accrochée au ponton amovible et la beauté resplendissante du navire, on l'eut pensé comme un inutile archaïsme. Après avoir rêvassé un moment devant ce trois-mâts rutilant, Maurepas avait pris la direction du bar. D'y voir attablée une partie des gars qu'il avait côtoyés le matin du chargement le fit changer d'avis. Il se dirigea vers la maison de la Pipette.

La petite clef était cachée sous la brique, dans le renfoncement de la lucarne. Il étira son bras tout en s'agrippant à la rampe qui émettait un petit bruit peu rassurant. Jusque-là, elle n'avait pas cédé. Mantine s'était décidé d'un coup au moment du café, un matin.

- Quand je partirai, je mettrai la clef sous la brique.

Maurepas n'avait rien dit, mais il avait été très fier de cette marque de confiance. Il en avait oublié de demander de quelle brique il pouvait bien s'agir. À son premier retour du port, il avait dû chercher pendant une heure. Il n'avait trouvé que Mantine qui heureusement avait oublié quelque chose. Sinon il chercherait encore.

Toujours sur la pointe des pieds, maintenu par la rampe en ferraille, il passa à nouveau la main sur le rebord. Il fut très étonné de ne pas trouver la clef. Dans la pénombre que découpait l'agencement des murs, la température était encore supportable. En plein cagnard, c'était autre chose. Il s'installa sur la plus haute des marches de l'escalier en ciment. Ne sachant pas quoi faire, il attendait que le temps passe. Un petit caillou traînait sous la barre de fer de la rampe. Avec son pied, il essayait de le faire revenir vers lui. Puis son attention fut accaparée par les fourmis en file indienne qui se glissaient dans une petite cavité. À l'aide du caillou, il tenta d'obstruer la fissure. Les bestioles devaient pénétrer dans la maison par ce passage, se dit-il. Au pied de l'escalier se trouvait un arrosoir en zinc, posé à même le sol sablonneux. Maurepas allait se lever pour confectionner une espèce de mélasse afin de mastiquer l'accès. Un bruit qui s'échappa de la lucarne entrebâillée, attira son attention. Il se frappa le front avec le dos de la main. Il n'avait pas même pensé à vérifier que la porte était bien fermée. Une légère appréhension s'installa en lui. Un doute, une inquiétude. Il stationnait au milieu de l'escalier, hésitant. Mantine ne rentrait jamais en fin de matinée, elle l'avait prévenu maintes fois. Que pouvait-elle bien faire là ? Il se releva, posa la main sur la poignée, colla son oreille sur la porte, pas de doute, il y avait bien quelqu'un qui déambulait. À peine audible, un frottement, des pieds qui traînent. Il tapa doucement, trois petits coups, il tourna la poignée. Il entra dans la pénombre, Mantine se tenait debout, elle se tourna vers la petite

commode et se mit tout à coup à chercher quelque chose. Maurepas comprit immédiatement qu'il s'agissait d'un prétexte pour ne pas lui faire face. S'il avait été content de la savoir là, à cet instant, il ne l'était plus. Ses yeux commençaient de s'habituer à l'obscurité, une fausse obscurité due uniquement au passage d'un monde illuminé par un soleil éclatant à celui de la petite pièce. Il fit le tour du lit, prit Mantine par les épaules. Elle se dégagea, fila dans le coin cuisine. Pour se donner une contenance, elle éplucha une pomme de terre qu'elle attrapa dans le panier sous l'évier.

- Va chercher de l'eau, s'il te plaît, la cruche est vide.

Le broc, légèrement bleuté en tôle émaillée se trouvait sous la paillasse, Maurepas contourna Mantine, se saisit du pot, se releva et comprit la raison de la présence de Mantine. L'œil tuméfié, la lèvre fendue, un bleu énorme à hauteur de la tempe, elle venait d'être dérouillée, pas seulement dérouillée, humiliée aussi. Il resta pantois, les bras ballants avec son broc, idiot, ne sachant pas quoi faire ni quoi dire.

- Va chercher de l'eau… S'il te plaît !

Il passa à côté d'elle et cette fois-ci, ce fut elle qui resta sidérée, découvrant le maillot de Maurepas inondé de sang. Il vit la direction de son regard, saisit ce qu'elle imaginait. Elle voulait des explications, lui aussi. Il quitta la pièce pour aller chercher de l'eau à la fontaine au fond de la courette. Elle servait pour les quatre ou cinq maisons qui se serraient là. Le chiotte était juste sur le côté, un trou qui donnait directement dans la fosse sceptique, isolé par un clapet en bois pour les odeurs. Sur la cloison intérieure du cabanon, de vieux journaux pendaient à un grand clou rouillé, recourbé vers le haut.

Tout ce qu'il avait pu faire, ce fut d'aller chercher de l'eau. A son retour, Mantine avait nettoyé la plaie. Pour se donner une contenance, pour éviter les mots inutiles, les explications bancales. Que pouvaient-ils faire contre l'inéluctable. Tous les deux appartenaient à Arturo, elle pour avoir le droit de tapiner sous protection et lui parce qu'il n'avait pas d'autres possibilités pour gagner de quoi vivre. Elle aurait voulu lui dire de se méfier, que la contrebande avec Arturo c'était risqué, qu'il lui serait redevable doublement. Pour s'être installé chez une putain qui lui appartenait et devoir son argent au trafic. Elle aurait pu lui dire que l'opium qui transitait par le port, ça conduisait en prison ou bien au cimetière. Mais d'une certaine façon, moins Maurepas en savait, mieux c'était. Il se doutait bien que ce n'était pas très honnête tout ça, mais il avait l'habitude de ne pas poser de questions. Ses origines paysannes, le rapport à la terre, faisaient qu'on effectuait sa tâche, un point c'était tout. Le pourquoi du comment, ça appartenait au curé, le reste, le Bon Dieu s'en occupait.

La nuit suivante, il s'endormit dans les bras de Mantine, ils firent l'amour, pour ne pas se parler, c'était plus commode. Elle se donna, il se perdit dans ses bras, voilà tout. Les jours suivants se succédèrent dans une ronde morose. Ils ne firent plus l'amour, il continua une à deux fois par semaine à donner un coup de main pour le trafic. Soit à décharger de nouveaux arrivages, soit à les rapatrier dans le hangar pour les négociations. Maurepas n'assistait pas à cette partie du trafic, il se contentait d'apporter sa force pour le transport.

Le reste du temps, il le passait au bistrot avec la bande de lascars, ou bien assis sur le quai, les jambes pendantes à rêvasser. Le vent du large, les embruns, la brise légère, l'odeur iodée de l'air qui vibrait à cause de la chaleur, ravivaient une plaie qui ne pouvait se refermer. Le trois-mâts avait quitté la rade depuis quelques jours et aucun autre bateau ne l'attendait. Maurepas voyait ses espoirs de haute mer, de voiles claquant au vent, de fond de cale et de haubans s'évanouir.

Un matin, Arturo vint lui-même le chercher chez la Pipette. Il entra sans frapper, comme s'il était le maître des lieux. Maurepas eut juste le temps de sauter du lit et d'enfiler son caleçon.

- J'ai besoin de toi. Habille-toi fissa !

Bien au chaud, toujours sous le drap, Mantine regardait la scène se dérouler sous ses yeux. Comme un spectateur qui n'est pas directement concerné et qui attend la fin de l'acte un. Ou bien, elle jouait le rôle de l'absente. Celle dont on parle, ou alors qu'on ignore.

Les affaires de Maurepas étaient soigneusement pliées sur la chaise à droite de la porte d'entrée. Arturo attrapa le tout négligemment, puis l'envoya par-dessus le lit vers Maurepas. Les fringues lui arrivaient à hauteur de la figure, il les chopa au vol. Chacun d'un côté du lit, se faisant face, il ne manquait plus que les revolvers à la ceinture pour un mauvais western.

Une fois habillé, Maurepas lorgna du côté de la paillasse. Arturo saisit l'intention de Maurepas.

- Va au bar, tu commandes ce que tu veux, tu mettras ça sur mon compte.

Maurepas se faufila le long du mur, lorsqu'Arturo tendit le bras pour l'arrêter.

- Dis aux autres de se tenir prêts… Qu'est-ce que tu attends ?

Maurepas ne bougea pas. Mantine sut que c'était à son tour d'entrer en scène. Finalement, elle n'était pas côté salle. Son châle était au bout du lit, elle s'en saisit et tout en se levant, elle couvrit sa nudité.

- T'en fais des manières depuis que tu reçois des morveux dans ton pieu !

Maurepas n'eut pas le temps de faire le moindre mouvement, les quelques secondes qu'il passa à hésiter suffirent à Mantine pour venir se coller tout contre Arturo, lui caresser la poitrine, pour finir par l'embrasser à la commissure des lèvres. Arturo glissa sa main entre les cuisses de Mantine, qui s'éclipsa astucieusement vers la petite cuisine. Le pain était encore sur la paillasse, elle attrapa la saucisse sèche qui pendait à son crochet au-dessus du gaz. Elle fourra le tout dans la musette de Maurepas, la lui tendit puis le poussa dehors. Arturo claqua la porte, délassa sa ceinture, coucha Mantine sur le lit et lui arracha son châle.

Maurepas toujours de l'autre côté de la porte, les bras le long du corps, la musette reposant sur le sol, ne savait quelle attitude adopter. Les gémissements de Mantine, lui donnèrent l'inertie nécessaire pour prendre la direction du bar et se payer un bon petit déjeuner aux frais de la princesse. S'il avait attendu un peu, il aurait entendu Mantine hurler de douleur lorsqu'Arturo se mit à jouer avec elle. Cette femme était pour lui une poupée à laquelle on peut faire subir tous les sévices. Mais Mantine, dit la Pipette, avait retenu ses cris suffisamment longtemps pour ne pas attirer l'attention de Maurepas.

Maurepas avait rejoint les autres gars au bistrot. Tous étaient silencieux. Deux se trouvaient en terrasse, devant un pichet de vin blanc. Un autre accoudé au comptoir semblait attendre sa commande. Les trois derniers, installés chacun à des tables différentes, ou bien lisaient le journal, comptaient leurs sous ou encore s'occupaient avec un jeu de cartes. Seul le gars au comptoir, salua d'un vague geste de la main l'entrée de Maurepas.

- Toujours fourré au chaud, s'écria le joueur de cartes solitaire.

Sa remarque tomba à plat, il reprit son activité. Les cartes lui échappèrent des mains pour tomber en vrac sur le sol.

- Tu bois trop de tisane, ça te monte au ciboulot.

C'était celui du comptoir qui parla sans lever le nez du verre qui venait de lui être servi. Maurepas en étendant son bras, saisit deux croissants dans la corbeille en osier, prit une orange dans la coupe à fruits et commanda un grand chocolat.

- C'est l'heure du goûter pour le biquet à maman. Après une bonne pipe, on a besoin de se remplir la panse.

- Tu peux pas la fermer un peu.

Ce fut encore le type accoudé au comptoir qui parla. Cette fois, il tourna la tête vers le joueur de cartes.

- Y a quelque chose qui te revient pas dans ma tronche ? Non, alors occupe-toi de tes fesses, tu seras gentil.

Le joueur ne moufta pas, il ramassa ses cartes, histoire de passer à autre chose.

- Si on ne peut plus plaisanter…

- Non, on peut plus !

Le silence retomba, on n'entendait que le bruit des coups de balai que passait le patron et celui des chaises qu'il retournait de mauvaise grâce sur les tables. A chaque fois, il jetait un regard appuyé en direction de ceux qui occupaient les lieux depuis trop longtemps à son goût.

Les oranges étaient juteuses à point, le chocolat diffusait un fumet agréable. Les croissants rassis ne réussirent pas à atténuer le plaisir de Maurepas. Un vrai petit déjeuner de châtelain. Pour pas un sou. Le deuxième croissant, trempé dans la tasse pour l'attendrir prenait la direction de la bouche grande ouverte de Maurepas lorsqu'Arturo entra au pas de course dans le bistrot.

- On décampe !

Tous réagirent au quart de tour. Maurepas fourra comme il put son croissant dans son bec, il ramassa sa besace, se dirigea d'un pas rapide vers la sortie.

- Hé ! P'tit gars, t'oublies pas quelque chose.

Maurepas se tourna à peine pour répondre : « Arturo m'a dit qu'il paierait pour moi. » suivit un grand éclat de rire collectif.

- Tu verras ça avec lui, pendant que tu y es, tu lui diras de payer mon loyer ! Allez, file les sous.

Il finit sa phrase en changeant de ton, un ton cassant et le plus sérieux du monde qui ne souffrait aucune contestation. Dans son bistrot, il était le seul maître à bord. Il menait sa barque d'une main de fer. Le crédit n'avait pas court, les échanges de bons procédés oui, éventuellement. L'un des gars qui lui refaisait une partie de la toiture buvait et mangeait à l'œil. Mais le patron tenait les comptes précisément. À l'œil oui, mais pas ad libitum. Maurepas jeta une pièce de cinq francs. Le patron mit suffisamment de temps pour rendre la monnaie afin que Maurepas soit obligé de déguerpir. Le petit déjeuner à l'œil, ne l'était pas.

Pas besoin de questions, tous savaient où se situait le lieu de rendez-vous. Un nouveau chargement allait arriver. Le chemin était maintenant bien connu de Maurepas, il fallait une bonne demi-heure pour gagner la plage où s'effectuait le débarquement des ballots. La chaleur était déjà étouffante, la matinée était bien trop avancée pour bénéficier de l'ombre bienfaisante des calanques. La brise qui courait le long du rivage était tombée depuis bien longtemps. Maurepas jeta sa veste sous un abri rocheux, ainsi, il pourrait la récupérer au retour. Personne ne fréquentait ces lieux et surtout, qui aurait l'idée de fouiller puis de s'emparer d'un veston éculé. Il crut discerner l'embarcation, mais les reflets des vagues et le

soleil en pleine figure rendaient difficile la vision. Ce n'était pas habituel, s'il s'agissait des marins du trois-mâts, ils étaient très en retard. Une fois la corniche passée, l'embarcation ne fut plus visible, Maurepas n'y pensa plus, il était préoccupé par une autre idée. Par Arturo. Il n'aimait pas la tournure que prenaient les choses, la façon qu'il avait de l'humilier, de se servir de Mantine comme d'un objet qu'il pouvait maltraiter à loisir, tout cela lui tournait les sangs et le rendait morose. Venait se rajouter son incapacité à trouver un embarquement dans ce port déserté par les navires qui préféraient rejoindre des lieux mieux équipés et où l'envasement ne réduisait pas les chenaux à la portion congrue. Quelque temps auparavant, un navire de commerce avait pointé le bout du nez pour faire escale suite à une avarie. Une fois à quai, le capitaine du port monta à bord, curieusement, aucun des marins ne fut autorisé à quitter le bateau. Une épidémie, ou bien une maladie contagieuse touchait une partie de l'équipage. Ils furent confinés sur l'arrière du navire. La maladie s'était déclarée à l'approche du port, à quelques encablures. Maurepas qui n'avait rien d'autre à faire et surtout beaucoup à espérer, passa les quelques jours de présence du navire de commerce près de l'appontement. Deux jours plus tard, on enterrait l'ensemble de l'équipage dans des cercueils plombés. Durant la nuit, le bateau avait disparu. Et les espoirs de Maurepas avec. Il aurait juré qu'une partie de l'équipage du trois-mâts était montée à bord du navire de commerce. Ce fut la barque qu'il reconnut, la même que celle qui les attendrait là, au milieu de la crique.

Pour la première fois, leur embarcation et celle du trois-mâts arrivèrent de concert sur la plage de sable. Maurepas eut tout le loisir d'observer cet équipage. Les marins ne prêtaient pas la moindre attention à ceux qui étaient à bâbord. Pourtant, ils ramaient avec une parfaite coordination, le visage tourné vers le large. Indifférents à la côte découpée par de nombreux brisants qui se profilait derrière eux. On aurait pu croire qu'ils avaient des yeux dans le dos tant leur direction était précise pour venir s'échouer sur la petite grève de sable, plantée au milieu des parois vertigineuses qui tranchaient les calanques. Le rythme soutenu de leurs rames fit qu'ils accostèrent en premier. D'un mouvement rapide et collectif, ils levèrent leurs rames à la verticale. Quatre hommes restèrent impassibles pendant que deux autres s'avancèrent et firent circuler les ballots sur l'avant. Leur tenue avait quelque chose de ridicule. De vieillot. Ils portaient tous le bicorne des corsaires. Leur maillot de corps rayé rouge et blanc et leur pantalon bleu marine coupé à mi-mollet les faisaient sortir tout droit d'un livre d'histoire. À leur tour, ceux de la bande d'Arturo, arrivèrent sur le sable de la plage. Ils eurent tout le mal du monde à gérer le courant très fort à cet endroit. Au lieu de filer dans l'axe de la crique, ils prirent une dérive qui les plaça de biais. En venant frapper la rive l'embarcation se souleva par le travers et tous basculèrent de leur siège. Le fond était couvert d'eau croupie et sale. Maurepas se releva mécontent d'avoir salopé son unique froc. Il n'eut pas le temps d'y penser beaucoup. Le transfert des ballots se fit à une cadence infernale, tout ça parce qu'ils étaient en retard. Mais Maurepas nota la tension qui habitait Arturo. Jamais il ne l'avait vu dans un tel état, la peur se lisait dans son regard. L'équipage du trois-mâts, impassible, semblait pourtant indifférent à ce petit contretemps. Ce n'était pas le cas. Maurepas comprit que ce qui liait Arturo à ces hommes que personne n'avait jamais croisés à terre, comportait un risque vital. Le dernier ballot sur le sable, les six hommes du trois-mâts se désintéressèrent complètement de la suite des événements. Ils baissèrent leur rame et arrachèrent leur embarcation qui mordait profondément sur le sable avec une facilité qui fit l'admiration de Maurepas.

- Hé gobe la lune, tu te bouges un peu !

Maurepas observa encore un peu la barque s'éloigner gagnant à chaque coup de rame une vitesse impressionnante. Les rames frappaient la surface de l'eau en cadence, il y avait là une mécanique parfaite qui intriguait Maurepas.

- Il faut te botter le cul pour que tu te mettes au boulot !

- Ça va, on n'est pas aux pièces.

Maurepas se saisit d'un ballot, il essayait de le caler sur ses épaules quand une clameur soudaine envahit la plage. Si, une heure avant, il avait prêté un peu plus d'attention à l'embarcation qui se profilait dans les reflets scintillants créés par les vagues, il aurait compris que la barcasse en question n'avait rien à voir avec celle du trois-mâts.

Le coup derrière la tête, un coup de pagaie côté manche, c'était ce dont il se souvenait vaguement. Le goût du sable dans la bouche, ça, c'était maintenant. Et puis une odeur, en forme de souvenir. La place du village, Solange en robe rose, sa petite sœur d'une main, un bouquet dans l'autre, le père, la mère et la musique. L'odeur était tenace. Les souvenirs revenaient par à-coups, le banquet, les danseurs, le vin nouveau. Le vin allait avec l'odeur. La fumée aussi. Les escarbilles dans la nuit, Solange, encore Solange, son parfum aussi et puis cette odeur tenace.

- Holà mon petit, faut te lever.

On le secouait par le col. Le sable dans la bouche et la gueule qui colle lui firent reprendre conscience. Il ouvrit les yeux. Il n'aurait pas dû. Le sable lui provoqua une douleur violente. Plus il clignait de l'œil, plus la sensation d'abrasion se faisait intense.

- Je t'ai cru mort, comme les autres, ça ira mon gars ?

Maurepas avait l'impression de sortir tout droit d'un mauvais rêve. L'odeur, c'était celle du cochon qu'on grillait à la broche, le jour de la fête à la cocarde, avec le manège en bois, celui fabriqué par le charpentier de Gardérance. Et encore la robe de Solange qui virevolte, puis ce fut à nouveau la douleur. Tant bien que mal, soutenu par le gars qui parlait avec un fort accent étranger, inconnu de Maurepas, il marcha en direction de la mer. On le força à s'accroupir. Le clapotis de l'eau qui venait mourir à ses pieds, lui fit un bien fou. Il plongea ses mains et s'aspergea d'eau de mer. Le sel brûlait, il comprit qu'il avait une plaie ouverte à hauteur de l'arcade. Il regarda ses mains, elles étaient pleines de sang, il se rinça à nouveau, malgré les élancements. Ce fut par les douleurs qu'il se réappropria son corps. Il se réveillait en fonction de la souffrance qui naissait au niveau des côtes et aussi de l'avant-bras. Il se tourna vers celui qui l'avait accompagné, il n'aurait pas dû car il découvrit un peu plus loin ce qu'il regretta immédiatement. Sa conscience le poussait vers l'horizon, vers la beauté, l'immensité de l'étendue marine et le miroitement de la lumière, il y avait une raison. Ce n'était pas du cochon grillé, mais un être humain, il se consumait. Maurepas tomba à genou et vomit, il vomit même ce qu'il n'avait pas dans l'estomac, la bile aigre lui brûlait la gorge, mais il continuait à se vider du vide de ses entrailles. D'une embarcation, on avait fait un bûcher, les rames avaient servi à ficeler un pauvre type qu'on avait jeté dans les flammes. C'était la présence du feu et la fumée noire qui grimpait dans le ciel qui avait attiré Kostakis, que tout le monde appelait le grec. Un pêcheur qui s'était installé une cahute sur la côte, dans une petite baie, après les calanques. Là se trouvait une poignée de baraques où vivaient quelques familles de pêcheurs au filet et à la case.

- Je te connais, je t'ai déjà vu à traîner sur le port. Tu fais partie de la clique de lascars qui fricotent avec Arturo. Ceux-là n'en sont pas, mais lui et lui, si. T'as pas l'air qui va avec ces sales types, qu'est-ce que tu fiches avec ces truands de la pire espèce.

Maurepas regarda dans la direction qu'indiquait le grec. En effet, le boiteux et Paolo étaient raides morts. Tous les autres, il ne les connaissait pas. Y compris celui qui finissait de cramer dans les braises. Du moins de ce qu'il pouvait en deviner. Les vêtements complètement noircis faisaient corps avec la peau, le visage grillé laissait deviner des traits saillants. Une partie des cheveux se consumait encore. Le pauvre homme était toujours vivant, il gémissait, la tête fit un petit mouvement sur le côté. Le grec s'approcha du bûcher, il agrippa l'une des rames par la partie qui n'avait pas brûlé et il tira le corps hors des braises. Il regarda l'homme qui agonisait. En allant vers le feu, il ramassa une grosse pierre. Maurepas l'observa, incrédule. D'un coup sec, il fracassa la tête de l'homme.

- Pourquoi ! hurla Maurepas.

- Tu crois qu'il n'a pas assez souffert comme ça. Tu penses qu'il va se relever, prendre la route et retrouver ses gosses et sa bonne femme pour lui faire une bise. Il est foutu, fallait abréger ses douleurs.

Le grec fit le tour des cadavres étendus sur la plage, leur vida les poches, trouva surtout des armes blanches, quelques pièces dans des portefeuilles miteux qu'il jeta par la suite dans le brasier. Il dévisagea Maurepas qui le regardait faire.

- Ils sont morts, c'est pas ça qui les fera revenir.

Le grec pensait que Maurepas l'observait avec dédain, en réalité, Maurepas avait les yeux dans le vague et les idées dans le même état, il ploya sous son propre poids pour s'effondrer sur la grève. Le grec hésita, puis il se décida à abandonner le corps de Maurepas. Il prit la direction de sa barque, grimpa à l'intérieur, sortit les rames. « Hé skata ! ».

Le bercement lancinant de l'embarcation, la nausée aussi qui le reprit à nouveau, les voix qu'il percevait, sans les comprendre. Des voix d'enfant s'y mêlaient avec celles des matrones. Une d'entre elles chantait une douce mélopée qui rythmait le battement du pilon dans le mortier. Maurepas se leva tant bien que mal, le grec finissait de débarquer sa pêche, une maigre pêche à cause du temps perdu pour le sauvetage de Maurepas. Au moment de quitter la plage encombrée de cadavres, Kostakis hésita. Pourtant, prêt à reprendre la mer, il sauta de l'embarcation, attrapa Maurepas et il le glissa sous la traverse qui lui servait de banc, à l'ombre. Il hissa sa voile aurique en montant la vergue. Voyant l'état inquiétant de son passager encore tout sanguinolent, il rentra au portant et à la rame, la brise gonflant à peine le tissu qui faseyait au moindre souffle pour retomber l'instant d'après. Plus au large, il trouva un peu de vent, les calanques faisant un écran qui déventait la côte quand la brise arrivait de terre. Il remonta les calanques pour débarquer sur la crique des Ponchettes. Là, tous furent très inquiets de voir Kostakis rentrer si tôt dans l'après-midi. Les enfants et les femmes laissèrent tomber ce qu'ils avaient entamé pour se rendre sur la grève sans attendre l'arrivée de la barque. Lorsqu'ils furent rassurés, ils reprirent leurs activités en attendant que l'homme étalé de tout son long, laissé dans l'embarcation, émerge de son sommeil. Car Maurepas ronflait comme un sonneur. Il hérita du surnom de « Pohalzo », le ronfleur. C'était un peu mieux que « lou Toca ».

Ce hameau de pêcheurs venait se nicher contre un à-pic qui se dressait à la verticale d'une corniche rocheuse. Un peu plus loin, un écoulement de rochers plantés là par les dieux, se mélangeait agréablement aux pins maritimes qui s'arrachaient de la pente. Le lieu baignait dans une douce quiétude. Les gens qui peuplaient l'endroit, semblaient vivre au rythme d'un autre temps obéissant à d'autres lois. Habituellement, au retour des pêcheurs une agitation soudaine s'emparait des femmes et des enfants. Une agitation joyeuse, mêlée de cris et de

chants. Chacun arrivait à son rythme, sortant de sa cahute, les uns seuls, les autres par groupe. Certaines femmes portaient leur petit, au creux de la hanche.

Maurepas trouva là un accueil chaleureux, il y passa plusieurs jours, dans un alanguissement empreint d'une irréalité bienfaisante. Un repos de l'âme bien plus abîmée que le corps. Les blessures par lesquelles le sang s'épand, se réparent tant bien que mal. L'âme, il n'en va pas de même. Maurepas s'occupait à jouer avec les enfants sur la plage, à aider au retour de la pêche. Il apprit le ramendage des filets dans lequel il s'avéra excellent.

Il fit quelques sorties en mer pour aider à la pêche quand l'un des hommes était mal en point ou bien devait s'occuper de sa famille. Mais il n'aimait pas. L'immobilité de la barque durant de longues heures, ballottée par l'ondulation lancinante de la houle, l'emplissait d'un mal-être nauséeux. Ce qu'il trouvait agréable, c'était de se rendre sur site et longer la côte. Le battement de la rame sur la surface liquide aidait la voile quand la brise ne suffisait pas. Mais lorsque l'occasion s'y prêtait, sa préférence était de s'asseoir sur le promontoire. On y trouvait un banc de pierre fait d'un bloc de granite. Là, face à la mer, le regard vissé à l'horizon, il attendait le passage d'un navire, ce qui ne manquait pas d'arriver une à deux fois dans la journée et il s'y embarquait pour un voyage imaginaire.

Mais ce jour-là, l'horizon était masqué par une brume laiteuse provoquée par la chaleur trop forte de ce début de matinée. La brise du petit matin avait été impuissante à balayer cette pesanteur qui tombait sur la crique des Ponchettes. La moiteur donnait aux personnes une démarche langoureuse, le moindre mouvement coûtait. Les hommes sur la grève poussaient leurs embarcations. Ils ne prirent pas la peine de hisser la voile, pas le moindre souffle. Maurepas s'était installé sur la partie du quai cimenté, les pieds barbotant dans l'eau, un filet sur les genoux. Il en avait fini avec l'avivage de la déchirure. Il préparait la navette en bois pour rafistoler ce filet qui s'était pris dans la rocaille. À ses côtés, une gamine l'observait, elle avança la tête pour mieux le regarder. Il leva les yeux vers elle, il sourit, elle rougit. Puis il reprit son activité.

- Pourquoi tu es parti de ton village ?

Maurepas dévisagea ce qu'il considérait comme une enfant. Elle s'appelait Katerina. Quelquefois, elle le rejoignait sur le promontoire pour lui tenir compagnie lorsqu'il passait le temps, installé sur le banc de granite, le regard dans le lointain. La première fois, elle s'était assise sans dire un mot puis elle était repartie, sautillant comme un moineau. Ses yeux noisette exprimaient une joie de vivre intense. Sans être très belle, elle avait un charme qui révélait une allure des plus plaisantes. Ses cheveux châtain clair, qu'elle portait le plus souvent noués sous une coiffe, étaient en réalité longs et soyeux.

- Pour prendre la mer et découvrir ce qu'il y a de l'autre côté.

Maurepas désignait un point imaginaire dans le lointain. La vapeur persistait à diffracter les rayons dans une blancheur qui fatiguait le regard. On entendit une voix appeler. Une bonne femme était sur l'autre côté de l'anse qui protégeait ce petit port de pêche.

- C'est maman qui a besoin de moi.

- Va, ne la fais pas attendre.

Maurepas remonta le filet sur ses jambes, il se pencha sur la gauche pour tirer le cordage et le nouer au niveau de la déchirure. Lorsqu'il se redressa, il se trouva face au visage de Katerina. Avant qu'il ait eu le temps de faire quoi que ce soit, elle déposa un baiser sur ses lèvres puis elle se sauva en gambadant comme une gazelle.

- Si maman a besoin de moi, c'est que je dois y aller. À bientôt.

- Tu attrapes de bien jolies choses avec ton filet troué, si j'avais su, je l'aurais gardé pour moi.

Kostakis était derrière Maurepas, ce qui fait qu'il ne l'avait pas entendu approcher. Katerina, elle, l'avait vu, mais cela ne l'avait pas empêchée d'embrasser Maurepas.

- Je ne comprends pas ce qui lui a pris.

- Finalement peut-être que Lou Toca n'est pas si mal comme surnom.

Kostakis vint s'asseoir au côté de Maurepas, il avait dans les mains une partie du filet, il observait attentivement le maillage nouvellement refait.

- Tu es vraiment doué pour la réparation de nos filets, mais tu n'y connais rien question fille. Maurepas resta silencieux, les yeux plongés dans le regard bleu délavé de Kostakis, il pensait à ce qui venait de lui être dit.

- Tu croyais qu'elle venait s'asseoir près de toi pour apprendre le métier ! dit-il en concluant son propos par un rire franc et moqueur.

Maurepas ne savait quoi répondre, il ne s'était pas posé la question, Katerina était là, à ses côtés, voilà tout. Si elle trouvait cela agréable tant mieux. Elle avait même relevé ses jupes pour glisser ses jambes sous le filet et venir tout près de lui. C'était dans l'ordre des choses. Sa présence était un quotidien qui accompagnait sa tristesse. Il ne prêtait pas plus d'attention à la poitrine délicate de Katerina apparaissant dans les replis de sa robe lorsqu'elle se penchait. Maurepas était ailleurs et il n'y avait que lui pour ne pas avoir repéré le manège de cette gamine de tout juste âgée de seize printemps.

- Maurepas, j'ai trouvé quelque chose pour toi, qui risque de déplaire à Katerina, moins à sa mère. Quoi que, elle trouve que tu es un bon parti.

Kostakis éclata d'un rire tonitruant. En voyant la tête de Maurepas, il repartit de plus belle.

- Ne t'en fais pas pour celle-là, elle se consolera vite. Mon fiston la dévore des yeux dès qu'il la croise. Et il y en a bien d'autres prêts à lui faire la cour. Ce n'est qu'une tocade.

- Que voulais-tu me dire ? Parle donc au lieu de te moquer de moi !

Kostakis faillit s'étrangler à force de rigoler. Lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il devint très sérieux.

- Je ne t'ai rien dit avant, car je ne voulais pas te faire de fausses joies. Le Patriote est au mouillage pour une semaine, c'est un beau voilier qui fait le commerce de la soie. Ils ont perdu trois gars au cours d'une manœuvre dans les haubans qui a mal tourné. Il y a une place pour toi.

Maurepas n'en croyait pas ses oreilles, le filet lui échappa des mains et faillit tomber dans l'eau, les deux hommes le rattrapèrent in extremis.

- Tu ne me fais pas une mauvaise plaisanterie au moins ?

- Peut-être préfères-tu que je parle à la mama pour savoir quand préparer les fiançailles !

Kostakis, cette fois se contenta d'un sourire. Il aimait beaucoup la petite Katerina qu'il avait vu naître et il la savait très amoureuse de Maurepas.

- Il faudra être gentil avec Katerina quand tu lui annonceras la nouvelle, elle t'aime bien tu sais.

- Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi, jamais je ne pourrai te rendre la pareille. Pour le Patriote, tu peux compter sur moi, j'ai juste quelqu'un à voir, quelqu'un à qui je dois beaucoup et à qui, il me faut dire au revoir.

- Quelqu'une tu veux dire, ajouta Kostakis en prenant congé. N'oublie pas mon filet, j'en ai besoin pour cet après-midi, cria-t-il, d'un peu plus loin, sans même se retourner.

Maurepas suivit du regard Kostakis un moment, puis il se leva, ramassa son filet ainsi que la navette. Il présenta le filet sur le tréteau, il fit le premier nœud de chaise pour constituer la maille de départ, la navette glissait entre ses doigts avec agilité. Il ne lui fallut pas très longtemps pour terminer le ramendage. Tout en tranchant le cordage, il repensa à Katerina. Par inadvertance, il se coupa, le sang marqua de rouge une partie du filet. Il suça son doigt puis l'essuya sur son pantalon. Ce n'était pas la première fois.

Maurepas avait préféré prendre le sentier des muletiers. Kostakis avait insisté pour le déposer par mer, il y avait une bonne brise par le travers, mais Maurepas savait que cela ferait perdre deux bonnes heures sur la pêche. Kostakis avait appris à apprécier Maurepas, il aimait sa présence, il était aussi quelqu'un sur qui l'on pouvait compter. Cependant, il savait une chose, Maurepas n'était pas fait pour vivre parmi la petite communauté des Ponchettes. Tous l'appréciaient, il était devenu un des leurs, mais comme on accueille un ami. Pour passer la journée en bonne compagnie, mais on sait qu'il repartira, car ce n'est pas chez lui. Lorsque Maurepas prit la direction du sentier, le grec sut qu'une page se tournait. Il ne dit rien, se contenta de saluer d'un geste de la main. Maurepas reviendrait, car il avait donné sa parole, cependant ce qu'il ressentit en le voyant s'éloigner ressemblait bien plus à un adieu.

Maurepas grimpait dans la paroi qui surplombait la mer. La première partie de la route était raide, car elle sinuait dans la roche, disparaissant dans les plis rocheux, pour émerger en corniches successives. À chaque contournement, on découvrait le déchirement de la côte que brisaient les calanques. À cette heure de la matinée, le soleil acceptait à peine de se laisser deviner. Il jouait une partie de cache-cache avec l'abrupt de la pente qui s'élançait vers le ciel. La couleur bleutée de la végétation s'écoulait en une multitude de rubans. Des arbres s'agrippaient à la roche pour y survivre, balayés par les vents quand ils devenaient fous. Les chênes-lièges, les pins parasol et le mimosa, ébouriffés, se jetaient les uns contre les autres. Ils se mariaient dans une danse frénétique. Saoulé par le vent, bouleversé par le mouvement végétal, on se sentait perdre pied.

Les derniers lacets conduisaient au passage de la colle Forte, à partir de là, le chemin se séparait en trois routes dont la principale redescendait vers la ville. Une baraque de pierres servait de relais, on y trouvait de quoi dormir si l'on n'était pas trop regardant, y manger n'était pas très coûteux. Trois mauvais bougres y buvaient le vin du pays, un picrate râpeux, pauvre en alcool, légèrement pétillant. Maurepas les salua d'un geste de la main, courba légèrement le buste pour passer la porte basse. Dans la pénombre d'une salle crasseuse, où la poussière avait oublié le balai, se détachait ce que l'on aurait pu prendre pour un comptoir. Un bruit de casseroles parvenait d'une arrière-salle dans laquelle se préparait le repas du jour. Près de la fenêtre fermée d'un volet en bois épais, Maurepas n'avait pas vu Galleta qui prenait son déjeuner à l'une des tables.

- Alors, comme ça, les gars des Planches Noires n'ont pas eu ta peau.

- Ni la tienne à ce que je vois.

Galleta faisait partie du cercle intime d'Arturo, de ceux qui partageaient un peu plus que les autres les affaires et leurs tractations. Les deux hommes restèrent silencieux un moment. Galleta fit signe à Maurepas de s'asseoir, il lui servit un café à peine tiède dans sa propre tasse, qu'il poussa vers lui. Puis il se leva, farfouilla dans l'arrière-salle, on l'entendit gueuler contre la femme qui faisait la cuisine, puis il revint. Il tenait dans la main une liasse de billets roulés les uns dans les autres. Il ôta le lacet, retira quelques billets qu'il jeta sur la table.

- La moitié comme convenu, puisque tu n'as pas fait le transport.

- Merci, c'est trop gentil mais tu oublies de compter les coups et blessures à ce que je vois.

Maurepas avança quand même la main pour récupérer son argent. Galleta s'empara du couteau posé sur la table et le planta au travers des billets.

- Arturo ne veut plus te voir dans ses pattes, ni traîner autour de la capitainerie, encore moins du côté des entrepôts. Il ne veut plus te voir nulle part, c'est plus clair comme ça.

Il défit deux nouveaux billets qu'il ajouta aux autres.

- Ceux-là, c'est de ma part, pour le voyage retour dans ton village, ou en enfer. Je m'en fous, du moment que tu décampes. Par la même occasion, achète-toi des bretelles, tu perds ton froc.

Maurepas arracha le couteau fiché dans le bois, prit les deux billets qu'il ajouta aux autres, les compta silencieusement. Il saisit le poignet de Galleta, le tint très fermement, regarda l'homme en face. Il déposa les billets sur le dessus de la main de Galleta, y planta le couteau d'un coup. La lame traversa les billets et la main pour s'enfoncer profondément dans la table. Maurepas saisit la chevelure épaisse, il écrasa la tête de Galleta sur la table. On l'entendait à peine vociférer.

- Ton argent, j'en veux pas, tu diras à Arturo qu'il foute la paix à Mantine, sinon je vais revenir pour lui faire son affaire. Tu as bien compris le message ?

Les trois gars qui étaient à la terrasse se trouvaient maintenant à l'intérieur. La femme de la cuisine apparut dans l'encadrement de la porte. Maurepas retira le couteau, tout d'abord en le faisant bouger légèrement en avant, puis en arrière, ensuite, lentement il l'extirpa de la main. Le sang s'écoula, il inonda de rouge les billets transpercés de part en part. Les trois types hésitaient sur la conduite à tenir. La fille se jeta sur Galleta pour l'enlacer. Il se tenait la main car elle le faisait atrocement souffrir. La fille hurlait dans une langue que ne connaissait pas Maurepas. Il traversa la salle d'un pas tranquille, passa devant les trois gars qui ne mouftèrent pas. Il y avait quelque chose dans l'allure de l'homme qui les figea sur place. Une présence, mais aussi une détermination qui les désarmèrent. Galleta suivit du regard Maurepas jusqu'à ce qu'il eût quitté la baraque qui servait de relais. Un relais perdu au milieu de nulle part, un relais de brigands qui attendaient une occasion de faire un mauvais coup. Ce jour-là, ils en furent pour leurs frais et Galleta comprit pour la première fois de sa longue vie de truand, ce qu'était la peur. Dans les yeux vides de Maurepas, ce qu'il y découvrit, fut son propre anéantissement.

La route que suivait Maurepas s'éloignait de la côte pour s'enfoncer dans une garrigue de buissons parsemés çà et là de petits arbres. Les genêts se battaient avec les touffes de lavandes dont les effluves se mariaient agréablement avec celles du thym sauvage et de la sauge. Il avançait les mains dans les poches, les yeux hagards, tel un être fantomatique. Ce n'est qu'après une bonne heure de marche dans la poussière de la route qu'il émergea de son rêve éveillé. Le souvenir vaporeux du mas de Galleta lui revint en mémoire. Ce qu'il y avait fait, il était bien incapable de le dire avec précision. Il lui semblait y avoir pris un encas, des odeurs épaisses de nourriture qui mijote encombraient encore ses narines. Trois personnes autour d'une table, une femme dans sa cuisine et Galleta dans la pénombre, peut-être un bambin, il n'en était pas certain.

Il poursuivit sa route sous un soleil ardent qui brûlait la végétation et qui donnait aux couleurs une blancheur fatigante. L'eau lui manquait, mais il avait une capacité à oublier la

soif. Il se contentait de mâchouiller un brin d'herbe ou de la racine de gentiane, quand il en trouvait. Mais ici, l'altitude était trop faible pour qu'elle s'y plaise.

Il déboucha sur le port en plein midi. Les rues n'étaient pas encore désertes. Les femmes accompagnées de leurs enfants trimbalaient leur panier, c'était jour où les paysans des campagnes environnantes descendaient avec leurs produits. Ils se servaient de grandes planches sur deux roues, cela ressemblait à une sorte de brancard bien trop long. Maurepas s'acheta une poignée de prunes d'un violet noir. Plus loin, un marchand servait des crêpes épaisses faites de farine de pois chiche, d'une bonne dose d'eau et selon la richesse, d'une large rasade d'huile d'olive.

Maurepas s'était installé sur un muret surmontant la rue qui filait en contrebas. De là, il pouvait voir les quais de déchargement, désespérément vides. De vieux débris encombraient la chaussée. Au centre de la rade, au mouillage, le trois-mâts avait retrouvé sa place. L'ensemble de l'équipage s'affairait, les uns à débâcher les voiles, d'autres à enrouler les cordages, les derniers armés de balais-brosses frottaient le pont à grande eau. Tous dans leur tenue ridicule d'un autre temps, bicorne vissé sur la tête.

Maurepas essuya ses mains grasses sur la toile de son pantalon. Au gras de l'huile d'olive se mélangea le jus du fruit rouge. Il se leva, descendit la rue en direction de la capitainerie. En passant devant le bistrot, il salua Batista, le patron, qui lui rendit son bonjour d'un petit signe de tête. Aucun des lascars qui faisaient partie de la clique d'Arturo ne se trouvait là.

- Ne cherche pas les autres, ils ne mettent plus les pieds ici. Et je te conseille de faire de même. À bon entendeur.

Maurepas qui n'avait nullement l'intention de commander quoi que ce soit, poursuivit sa route. Arrivé devant la capitainerie, il trouva porte close. Un peu plus loin, Chico qui somnolait, reconnut Maurepas. Il l'interpella sans se déplacer.

- Le capitaine a foutu le camp, c'est pas la peine d'attendre. Le remplaçant n'arrivera que dans une semaine.

Maurepas dévisagea le pauvre homme effondré dans un tas de fripes plus sales les unes que les autres. Il avait beaucoup maigri et vieilli.

- Tu n'aurais pas un sou mon gars, pour un petit canon.

Il se redressa un peu, ce n'est qu'à ce moment que Maurepas découvrit l'autre type, un des gars d'Arturo. En entendant qu'il était question d'un coup à boire, il avait tenté d'émerger de son coma. Maurepas sortit une pièce de sa bourse, il fit mine de la tendre à Chico, puis retira sa main.

- Où je peux trouver Mantine à cette heure ?

- Je ne sais pas, on ne l'a pas vue depuis un moment.

Maurepas allait partir quand Chico se leva tant bien que mal pour s'accrocher à lui.

- Allez, on est presque parents tous les deux.

Maurepas resta silencieux, il s'apprêtait à repousser ce type crasseux qui empestait la merde.

- Je ne sais pas où elle est, mais je sais avec qui elle avait un rencard.

- Je t'écoute.

- Donne la pièce d'abord.

L'autre poivrot tentait de se lever en s'accrochant à son comparse. Chico lui assena un bon coup de savate pour s'en débarrasser et pouvoir négocier sa pièce en paix. En retombant sur son cul, l'autre gars bredouilla ce qui devait être des insultes, puis il replongea dans son coma.

- Alors, la pièce.

Maurepas jeta la pièce sur le sol, Chico se baissa pour la ramasser après avoir regardé celui qui lui faisait face. Un reste de dignité était passé dans son regard. Un reste dérisoire. Maurepas écrasa la main de Chico avant qu'il ne se saisisse de l'argent.

- Dis ce que tu as à dire.

Chico releva la tête, son visage montrait une grande tristesse et un profond désarroi. Il n'était plus humain, tout juste un rebut de la société qui aurait vendu père et mère s'il eut encore des parents.

- La pipette…

- Mantine coupa Maurepas.

- Mantine, se reprit Chico, elle devait rejoindre Arturo sur l'embarcadère. Une barque devait les conduire là-bas.

Le bras de Chico désignait le trois-mâts. Maurepas retira sa chaussure de sur la main, puis il prit la direction de la baraque où vivait Mantine. Dès qu'il eut le dos tourné, l'homme se releva, croqua sa pièce pour tester la validité, un reste d'habitude inutile, remontant à des temps immémoriaux. Il frappa son compagnon de beuverie à la figure, car il tentait de lui chiper sa pièce. Une sorte de lutte au ralenti s'ensuivit, plutôt un emmêlement, Chico finit par attraper l'avant-bras de son comparse, il le mordit profondément, y mettant tout ce qui lui restait de détermination. Dans un hurlement, l'autre lâcha prise. Lorsque Maurepas arriva devant la pauvre maison dans laquelle il avait été recueilli par Mantine, il trouva la porte entrouverte. À cette heure de l'après-midi, c'était l'habitude de Mantine, pour faire circuler un courant d'air frais. Devant la bâtisse, l'ombre bienfaisante mêlée à une brise légère apportait un peu de douceur. Maurepas était heureux à l'idée de la revoir, de l'entendre, de la prendre dans ses bras et retrouver son odeur, sa douceur maternelle et sa mansuétude.

La pièce unique de la petite maison était dévastée, tout était sans dessus dessous, il ne restait que les montants du lit, le matelas avait été emporté, les placards vidés. Le vase était renversé sur le sol, les fleurs étalées dans leur eau pisseuse. La bassine de la cuisine avait disparu, la lucarne avait été brisée, sans doute par un jet de pierres. Maurepas n'osait bouger, il semblait avoir peur d'endommager tout ce qui s'étalait sur le sol. La nappe en dentelle, chiffonnée par terre, déchiquetée par endroit, crasseuse, lui fit mal au cœur. Les larmes lui vinrent. On avait violé l'intimité de cette demeure, on avait bafoué Mantine. La rage succéda aux larmes. La petite glace, accrochée au mur, était brisée. Une pointe rouillée, recourbée à la pince, persistait à la maintenir en place. Maurepas se souvenait d'avoir lui-même effectué ce petit travail un jour que la glace avait glissé et qu'il l'avait rattrapée de justesse. Mantine venait de lui offrir le matériel pour se raser, un blaireau et un savon à barbe acheté le jour même sur un étal. Pour le rasoir, Maurepas utilisait son propre couteau.

Il découvrit dans le reflet fragmenté, une partie de son buste curieusement accolée à l'un de ses bras. Sous les montants du lit, une bille en terre avait roulé. Il se demanda d'où elle pouvait bien venir, souvenir d'école, de jeux dans le caniveau. Il ne l'avait jamais vue auparavant. Il se mit à imaginer la vie de Mantine quand elle était enfant, les habits qu'elle portait. Ce fut à cet instant qu'il réalisa. Il fit demi-tour et ressortit. D'un pas rapide, il prit la direction du port. Vers la capitainerie. Avec un peu de chance, il pourrait le trouver là. Plus il

se rapprochait, plus il accélérait, il en était pratiquement à courir. Bien évidemment, il avait décampé, il ne restait que le tas de fringues. Pas l'ombre d'un doute pour Maurepas, il y avait là, en vrac, les habits de Mantine. Observant les alentours, il espérait apercevoir Chico et son acolyte. Il hésita, puis se décida pour le bistrot. Batista était assis à sa terrasse, il sirotait une boisson anisée qu'il trafiquait. Maurepas fila directement vers lui. Batista mit un peu de temps à comprendre que c'était pour lui parler. De loin, Maurepas l'interpella.

- Je cherche Chico et son comparse, tu ne sais pas où ils se trouvent.

Batista ignora ostensiblement Maurepas. Il se tourna légèrement, prit le feuillet du jour et se mit à lire. Maurepas l'arracha des mains de Batista, il frappa un grand coup sur la table. Le liquide contenu dans le verre se répandit en éclaboussures sur la petite table ronde en fer forgé.

- Je t'ai posé une question !

Batista qui avait l'habitude de jauger les ennuis avant qu'ils n'arrivent comprit qu'il valait mieux arrondir les angles.

- Je ne les ai pas vus depuis un bon moment. Ils sont sans un et ils savent que je vais les virer. Qu'est-ce que tu lui veux à ton cousin ?

- C'est pas mon cousin. Et il s'est foutu de moi. Pourquoi Mantine n'est pas chez elle et que sa baraque est dévastée.

- Les affaires de Mantine ça regarde Mantine et Arturo. Je ne m'en mêle pas.

Devinant que Maurepas ne lâcherait pas le morceau si facilement, il revint astucieusement à Chico.

- Chico, quand il a des emmerdements, il va se planquer du côté des entrepôts. Tout au bout, il y a un ancien poste qui servait aux grutiers. C'est une casbah peinte en rouge. À tous les coups il est là-dedans.

Maurepas fila immédiatement en direction des entrepôts.

- Y a pas de quoi, ronchonna Batista tout en récupérant son feuillet chiffonné par terre.

Sur le chemin, Maurepas regretta de ne pas avoir parlé d'Arturo. Il se consola en pensant que de toute façon Batista ne se serait pas mouillé sur un tel sujet. Avec Arturo, ils se toléraient l'un l'autre. Mais en réalité, Batista se tenait sur ses gardes. Il ne voulait pas devoir quoi que ce soit à ce truand.

Maurepas n'était plus très loin, au bout du quai, il aperçut la petite cahute décrépie dont la couleur était passée, usée par le soleil et mangée par la pluie. Maurepas essayait de ne pas penser à Mantine, il se sentait responsable de l'avoir obligée à être en dette envers Arturo. On ne logeait pas chez une prostituée impunément. Encore moins quand elle était entretenue.

Dans l'élan de son pas lourd, Maurepas enfonça la porte d'un bon coup d'épaule. Le verrouillage intérieur céda d'un claquement sec. La violence du choc ne ralentit pas le corps de Maurepas. Dans la pénombre, il cherchait tout ce qui pouvait avoir l'aspect d'un amas avec un reste de vie. Un rai de lumière réanimait une poussière invisible, il tombait obliquement pour se perdre contre le sol au niveau de la cloison, découpant dans l'obscurité une table sur laquelle on avait oublié une casserole. Une gamelle en fer-blanc y était renversée, une pâte épaisse avait figé, reste du repas d'un grutier. Dans un coin de murs, au plus noir de la pièce, un tas duquel un visage émergeait. Un nez anguleux découpé dans la clarté brisée en une multitude de reflets. Un œil que la terreur écarquillait cherchait une fuite impossible. Dès que Maurepas eut repéré Chico, d'un mouvement de bras prolongé par un élancement du buste, il

se saisit de la tignasse. Il l'extirpa de la cahute, le traînant sans états d'âme jusqu'au bord du quai. Chico cherchait désespérément à se redresser. Il tentait vainement d'accompagner son déplacement d'un mouvement ridicule, déplacement tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre. Lorsque Maurepas lâcha sa prise, Chico se leva d'un coup. Une fois à peu près campé sur ses pieds Maurepas lui assena un coup violent en pleine poitrine ce qui projeta Chico du haut du quai dans une eau sale et grasse. Une énorme éclaboussure gicla au contact du corps. La tête ressortit en premier, avec une grande inspiration pour reprendre vie. D'une main, il s'agrippa à l'un des anneaux en acier qui constituait la base d'une échelle pour rejoindre le quai. Il se hissa péniblement jusqu'en haut. Le pied de Maurepas écrasa la main quand elle se posa sur le dernier barreau. Chico voulut se saisir de la jambe de Maurepas, il fut immédiatement replongé dans cette eau aux reflets moirés. L'odeur de gasoil mêlée de sel pénétra les bronches de Chico qui s'épuisa en vaines inspirations. Il perdit connaissance un instant, retrouva ses esprits lorsqu'il fut arraché de la surface par les cheveux et tiré vers le haut. À mi-corps, il attrapa l'échelle pour soulager sa souffrance. Est-ce qu'il grimpa, fut-il hissé ? Lorsqu'il ouvrit les yeux, Maurepas était sur lui le secouant par l'encolure tout en hurlant à quelques centimètres de son visage. Il pouvait sentir son haleine, mais aussi la fureur qui l'animait. Il n'eut pas besoin de faire répéter les mots vociférés par Maurepas. S'il n'avait pas tout compris, il avait saisi l'essentiel.

- Elle est partie avec d'autres filles et d'autres mômes à bord du trois-mâts. C'est Arturo qui organise ces trucs-là. On lui donne un coup de main pour foutre tout le monde dans la barque. En échange, on a un petit tonneau de rhum. Après on n'a plus de nouvelles pendant une bonne semaine. La pip… Mantine, elle l'a déjà fait. Sa maison, c'est pas nous, on s'est juste servi après. C'était y a deux semaines, trois peut-être… mais ils sont pas revenus.

Maurepas jeta Chico sur le sol et l'oublia. Il longea l'embarcadère, au bout, il prit l'impasse, d'où partait un sentier. Il écarta le grillage, se faufila dans l'ouverture. Il suivit ce chemin qui longeait des blocs de roches jusqu'à l'extrémité ouest du port. Une bordée de cahutes servant aux pêcheurs s'égrenait le long du sentier. De là, il pût rejoindre la plage. Il n'avait qu'une pensée en tête : l'embarcation qui servait au convoyage était-elle encore à sa place ?

La soirée était agréable. Un peu de fraîcheur glissait du ciel avec le soleil couchant qui tombait derrière l'horizon. Le sable avait absorbé la chaleur de la journée, il la restituait jusqu'au visage de Maurepas. Un sommeil profond avait anesthésié sa mémoire pour apaiser sa conscience. En paysan soucieux, habitué à respecter les moments cruciaux de distribution en eau du village, il avait géré son réveil avec précision. Un bruissement, une ombre, le glissement de l'onde sur le bleu de la mer avait suffi à le sortir de son rêve. Roulé tout contre la coque, à l'abri du soleil, il s'était assoupi, là. Il se leva, s'étira, eut un bâillement long et profond. Il se recula, estima la distance qu'il y avait entre la barque et la rive. La chance n'était pas de son côté, pour une fois l'embarcation avait été mise à sec, heureusement, pour la plus grande partie dans la pente de galets. Elle pesait son poids, mais Maurepas était robuste, aidé de ses presque cent kilos, il s'arc-bouta contre l'étrave, se campa fermement sur ses jambes, cala ses pieds dans les galets et d'un grand han, il délogea le bateau de son trou. D'un mouvement lent mais régulier, la coque commença à glisser sur les galets créant un brouhaha continuel fait de crissements et d'entrechocs. Maurepas ne relâcha pas son effort, donnant une vitesse constante afin que la barque ne se fige pas à nouveau dans un écroulement de galets. Elle pénétra dans l'eau sans un remous, fendant les flots de sa haute étrave. Petit à petit, le roulis de galets s'atténua. Dans l'élan, Maurepas sauta dans l'embarcation. Il saisit l'unique rame pour la loger dans l'emplacement situé sur l'arrière. Par des séries de mouvements en

forme de huit aplatis, il donna une allure constante à l'embarcation. La godille avait l'avantage d'être discrète, ne produisant qu'un murmure délicat que l'on pouvait encore atténuer en réduisant la vitesse. La lune était absente et les reflets noirs de l'eau imposaient un silence angoissant que la profondeur accentuait encore. La rive s'éloignait, seules les calanques obscures se dressaient sur la mer. On entendait encore le ressac s'engouffrant dans les grottes.

Lorsque Maurepas eut dépassé l'avancée que formait la côte, il aperçut les lueurs du Trois-mâts doublées par leur reflet sur la surface liquide et se demanda pour quelle raison on ne disait jamais le nom de ce navire pourtant si majestueux. Le bateau avait mouillé au large, à quelques encablures.

Maurepas était encore à bonne distance, lorsqu'il retira la rame. Il voulait entendre. Savoir ce qui se passait à bord. À cette heure avancée de la nuit, l'équipage devait dormir, seul un ou deux marins de quart seraient sur le pont, les autres, en fond de cale, devaient roupiller, entassés dans des hamacs, bercés par le mouvement de la houle. Le capitaine et les officiers, eux seraient installés dans leurs appartements. C'était l'idée que se faisait Maurepas, ne connaissant rien à l'organisation d'un tel navire. Seule son imagination lui servait à visualiser la vie à bord. Une imagination qui avait travaillé quand il s'asseyait dans la campagne, après un dur labeur, tout au bout des cultures en terrasse, à l'abri des oliviers, sous le chant assourdissant des cigales, le derrière bien calé sur la grosse pierre en creux. Ou encore, sur le banc de granite, au bout de la grève qui courait tout à l'extrémité du village des pécheurs. Il avait aussi étudié avec soin les illustrations qu'il avait volées dans la bibliothèque de l'instituteur.

Aucun bruit ne parvenait à troubler la quiétude lascive du liquide. Ce miroir aux proportions gigantesques délivrait une image brisée par les ondulations. La barque continuait de glisser sur les flots. On percevait à peine le clapotis produit par le tranchant de son étrave. Maurepas replaça la godille dans l'engoujure et reprit le mouvement de propulsion. Placé de dos par rapport à son but, il devait prendre un repère côtier pour assurer sa direction. L'allure était régulière et assez rapide. Un bruit inattendu en cette solitude fit irruption. Tout à coup si prêt et si présent que Maurepas lâcha son aviron et, dans le déplacement précipité fit tanguer l'embarcation, ce qui le déséquilibra. Il fut impossible de se rétablir suffisamment rapidement pour éviter le coup brutal porté sur l'arrière du crâne.

Le cri continuait, strident, presque humain, une sorte de complainte, à d'autres moments un appel d'outre-tombe, encore un peu plus tard une voix joyeuse d'enfant qui vous veut pour partager un jeu. La mélodie avait des variations considérables qui s'étendaient sur un spectre important. Les dauphins disparaissaient pour revenir tout à coup, se faufilant tout autour de la barque dans une chorégraphie aquatique. Ils jouaient avec la présence de la quille comme s'il s'était agi de l'un des leurs. Incapable de se situer dans le temps, Maurepas ne sut évaluer la période d'inconscience qui s'était écoulée. Plusieurs heures, une minute, quelques secondes ? Le seul élément tangible, c'était l'embarcation. Elle avait légèrement dérivé parallèlement à la côte, suivant le courant impulsé par l'écoulement de la rivière quelques kilomètres en amont. Lorsque Maurepas comprit ce qui s'était passé, il éclata de rire, un rire nerveux, incontrôlé. Il avait vraiment été effrayé par cette présence inattendue, rompant tout à coup le silence de la mer, pour cette fois assoupie. Il fit barboter sa main, dans le creux de celle-ci, il remonta un peu d'eau qu'il déversa sur l'arrière de sa tête endolorie par le choc. En relevant la tête, il réalisa que la pagaie flottait un peu plus loin. En se penchant sur l'avant du bateau, il brassa l'eau sans grand succès. L'embarcation ne bougeait pas, piégée par la densité liquide qui la maintenait immobile. Un des dauphins se saisit de son avant-bras, en le tirant d'un coup

brusque. Maurepas bascula par-dessus la rambarde. Ne sachant pas nager, il se débattit, avalant de l'eau salée en grandes rasades. Gêné dans ses mouvements par les habits, très vite il s'épuisa et se laissa couler à pic. Les bulles fusaient vers la surface, il regardait le mouvement étrange de l'eau vue par en dessous. Il s'amusa de découvrir l'ombre de la coque, immobile et plus loin celle de la rame. Ses poumons ne contenaient plus une once d'air, il n'avait pas peur, sereinement, il faisait face à son destin. Si près de la mort, venant flirter avec la lisière du néant, il commença à se défaire de ses chaussures. Plus à l'aise, sous le regard goguenard des cétacés qui semblaient s'intéresser à cet être bien maladroit, il trouva les mouvements justes. Entre deux eaux, il s'amusa à profiter de cette découverte agréable. Puis, il remonta tranquillement vers la surface, obliquement pour arriver sous la rame. Il trouvait agréable cette sensation d'apesanteur, de liberté, de légèreté. Sa tête émergea, il emplit ses poumons en manque cruel d'oxygène. Cet apport brutal, lui fit tourner la tête, il était euphorique. Agrippé à la rame, il regagna le bateau qui s'était un peu éloigné à cause du mouvement imprimé par la chute de son corps en avant. S'aidant des pieds, il s'accrocha à l'embarcation pour y faire basculer la godille. Il dût s'y reprendre à plusieurs reprises, elle était épaisse et lourde, elle retomba une fois sur lui, meurtrissant son épaule. Enfin, elle roula dans l'embarcation. Avec beaucoup de difficulté, il réussit à faire tanguer la barque. D'un coup il se hissa jusqu'au rebord, resta immobile le temps de récupérer ses forces et dans un ultime mouvement de rein, il put jeter sa jambe droite par-dessus le rebord. Enfin, il se laissa rouler au fond de l'embarcation. Il était heureux d'être encore en vie. Le firmament s'étalait devant ses yeux, la lune y avait pris place, un quartier montant.

Après s'être reposé un moment, il remit la godille dans l'encoche. Il imprima un mouvement de rotation pour remettre la barque dans l'axe du Trois-mâts. Les dauphins firent un dernier passage. Maurepas se sentait proche d'eux, de leur élément. Il lui fallut un effort considérable pour ne pas se jeter à l'eau et nager, nager jusqu'au bout de ses forces en direction du large. Là où le ciel se confond avec la mer, là où les limites entre la surface et l'immensité se mêlent en une forme indécise, dissolvant toute idée d'existence dans une dilution apaisante. Plongeant ses mains sous la surface, il appela ces princes de la mer, mais ils s'éloignaient déjà dans la direction opposée, préférant oublier cet être mi-homme mi-poisson, mais qui n'était ni l'un ni l'autre.

La présence de la lune ne rendait pas les choses faciles. Maurepas réduisit son allure, cherchant à produire un mouvement souple qui créait un remous le moins bruyant possible. Le silence était total, on percevait simplement le glissement de l'eau le long de la barque. C'était plus une vibration qu'un réel bruissement. L'échelle qui descendait sur l'arrière du Trois-mâts était relevée. La petite embarcation finit sa course pour se caler contre la coque du navire. Maurepas se servit de la paroi pour faire avancer la barque jusqu'à la hauteur de l'échelle. S'il y avait des marins de quart, pour le moment, ils ne l'avaient pas encore remarqué. Une faible clarté, c'était la seule source lumineuse que Maurepas avait observée. Certainement une veilleuse. Une fois à la verticale de l'échelle, il enfila la rame au travers des barreaux, puis la releva légèrement dégageant ainsi le dernier barreau des encoches. Il fit descendre l'échelle lentement jusqu'à ce qu'elle soit entièrement dépliée affleurant avec l'eau. À l'avant, dans la petite partie couverte, il trouva le cordage d'amarrage au fond d'un caisson. Il l'enroula autour de la taille puis fit un nœud. Après avoir vérifié la stabilité de l'échelle, il grimpa en combinant la puissance des mains et le blocage des cuisses. A hauteur du dernier barreau, il se hissa à la force des bras. Il défit le cordage et amarra la barque au plus serré, afin qu'elle ne vienne pas cogner la paroi du navire. À hauteur du pont, il passa la tête. Personne. La clarté venait bien d'une veilleuse placée à l'intérieur du roof. Il enjamba le bastingage, retomba

accroupi, attendit un cours laps de temps afin de vérifier si quelque mouvement se produisait. Rassuré, il se releva, marcha en direction du roof. Le mât central était assez large pour masquer son avancée à d'éventuels marins installés sur l'avant. Il se faufila jusqu'au pied du mât, s'y arrêta cherchant à nouveau à percevoir le moindre bruit, signe qu'il aurait été repéré. Le silence persistant le rassura, il se releva, contourna le mât par la gauche. Ils étaient quatre, solidement campés sur leurs jambes. Chacun d'eux portait à la ceinture un long couteau recourbé. L'un des marins avait au bout du bras une matraque de bois qui pendait. Un autre, tenait un morceau de cordage entouré autour de la main terminé par un matelotage. Le dernier se frottait les mains, simplement, comme s'il se les lavait. Le premier coup vint de droite. La corde épaisse, qu'il évita de justesse, continuait de tourner dans l'élan. Elle passa une autre fois très près de la tête et glissa sur l'épaule. Maurepas recula de deux pas. À peu près derrière lui, il savait la présence d'un cordage, lové sur lui-même. Il dut le contourner sur la gauche et se dégager du pied de mât pour ne pas se trouver acculé. Le couteau passa si vite qu'il n'eut que le temps de rentrer son ventre. Sa chemise eut un léger mouvement, Maurepas se crut touché, les entrailles ouvertes. Mais ce qu'il prenait pour de la matière sanguinolente n'était que sa transpiration qui faisait coller le tissu. Puis ce fut le tour de la matraque, au niveau du plexus. Par miracle, elle ne le heurta pas. D'autres cordages étaient assez proches, de toute leur longueur enroulée, prêts à l'usage, ils formaient un carré sur le sol, un joli arrangement qui n'avait pas d'autre fonction. Maurepas enjamba l'un d'entre eux en marche arrière. Il se concentrait pour ne pas s'y prendre les pieds. La fronde passa au niveau de ses yeux, il sentit le souffle provoqué par son déplacement. L'un des marins, avait contourné le mât et arrivait légèrement par l'arrière, sur sa gauche. Les poings jaillirent de part et d'autre de son buste. L'homme avait l'habitude du combat à main nue, il cherchait à toucher au niveau du foie. Maurepas se baissa, pivota sur lui-même pour contourner le haubanage de la bôme qui barrait sa route. Il obliqua vers tribord, le long du bastingage, pour se garder un côté libre. Maintenant, les quatre hommes avançaient de front, d'une marche lente, tels des automates dont on aurait extrait toute émotion. Ils faisaient les choses mécaniquement, comme mus par un seul objectif. Maurepas essayait de comprendre leur stratégie. Il n'eut pas le loisir d'y réfléchir longtemps, d'autres arrivaient, sortant du roof, portant la même tenue d'apparat. Il se serait agi d'une présentation au capitaine pour une revue qu'ils n'auraient pas été mieux vêtus, leur bicorne vissé sur la tête. Ils devaient dormir en tenue, pensa Maurepas. Ça le fit sourire de les imaginer ainsi dans leur hamac. Les cinq ou six gars qu'il devina dans la pénombre étaient armés de leur couteau recourbé. Ils se trouvaient sur bâbord et traversaient maintenant le pont pour arriver sur sa droite. Les quatre autres lui faisaient toujours face. Maurepas sut parfaitement qu'il ne mourrait pas aujourd'hui. Sinon, ce serait déjà le cas. Contre quatre marins robustes, rompus pour le combat, il n'avait aucune chance. S'il devait son salut, ce serait à autre chose. Les couteaux sortirent de leur fourreau de concert pour être pointés en avant. La certitude de Maurepas vacilla quelque peu. Peut-être avaient-ils comme projet, de s'amuser un peu, avant de l'écorcher vif.

Les coups partaient de toutes parts. Jamais ils ne touchaient leur but, ils effleuraient Maurepas, le poussant à reculer vers le pont arrière. Une issue se profilait pour lui, c'était sauter par-dessus bord. Il n'était plus qu'à quelques mètres du bastingage. Ou bien mourir. Faire les derniers pas, Maurepas n'arrivait pas à s'y résoudre. D'où lui venait cette hésitation, il n'aurait pas su le dire. Et tout spectateur qui aurait assisté à cette mascarade aurait hurlé à Maurepas de quitter le navire au plus vite, regagner son embarcation et décamper rapidement avant d'être étripé. Mais il n'y avait aucun spectateur, et de toute façon, Maurepas n'aurait pas suivi un tel conseil. Comprendre l'incongruité de la situation accaparait toute son attention.

Quelque chose ne collait pas. Mais surtout, il pensait que Mantine était à bord pour partie par sa faute et ça lui était insupportable. Que les pires ennuis lui arrivent, il n'en avait que faire. Et puis il croyait en sa bonne étoile. Mais que quelqu'un soit mis en danger par sa faute, qui plus est une femme, c'était trop lourd à porter. La colère montait tout doucement en lui. Une colère froide et mauvaise qui lui faisait perdre tout sens des réalités. Ces imbéciles dans leur tenue ridicule qui tournaient autour de lui comme des mouches devenaient exaspérants. Suivre continuellement des yeux les mouvements de ses adversaires le plongeait dans une sorte d'étourdissement. Mais au lieu de l'affaiblir, cela décuplait son exaspération pour la transformer en haine envers ces marins. Plus qu'une haine, une démence. Son regard de fauve acculé prenait une profondeur sombre, étrange. L'iris avait disparu, absorbé par l'obscur noircissement qui prenait l'ensemble de l'œil. Dans cette transe, les êtres qui lui faisaient face n'existaient plus que sous la forme d'obstacles à effacer pour arriver à ses fins. Du marin le plus proche, il s'empara du couteau en le lui ôtant des mains sans plus d'effort que si on le lui avait tendu. Il passa l'arme dans sa main gauche et frappa un des marins qui se trouvait sur son côté droit. L'homme fut pris de court, ce qui l'empêcha de parer le coup porté assez haut. Un sang épais et noir s'écoula de la blessure au niveau du poumon. Tous stoppèrent leur déplacement pour se figer dans une immobilité totale. Seul Maurepas se mouvait encore, lentement, afin de se décaler pour pouvoir trouver un meilleur angle d'attaque. Les hommes l'entourant, se regardèrent, pivotèrent sur eux-mêmes, sans une once de précipitation, ils se dirigèrent vers le roof, s'y engouffrèrent pour disparaître. Maurepas émergea de sa transe petit à petit, écarquillant les yeux afin de vérifier qu'il n'avait pas rêvé. Il regarda ses mains, elles étaient vides et ne contenaient aucune arme. Il baissa le regard pour chercher sur le pont, pas plus de couteau qui aurait pu choir sur le sol. Maurepas s'appuya sur le cordage descendant d'une poulie. La tête lui tournait. Ses genoux fléchirent et il lui fallut un effort considérable pour ne pas s'effondrer sur le pont. Lorsqu'il eut récupéré ses esprits, il repensa qu'il n'avait rien mangé depuis deux jours. Il se dit premièrement que c'était idiot et qu'il prendrait soin, une autre fois, de mieux se nourrir, et deuxièmement, il arriva à la conclusion indubitable qu'il avait rêvé. Il s'avança le plus silencieusement possible pour contourner le mât d'artimon et fila vers l'avant du navire.

S'il avait pris le temps de regarder derrière lui, il aurait vu une flaque de sang noir, déjà séché.

Jusqu'à présent, Maurepas était resté indifférent à la fraîcheur qui s'était abattue sur la baie. Le petit matin était tout prêt de pointer. Sur l'horizon, une ligne bleu acier différenciait le ciel de la mer. Du roof, un léger fanal irisait la voûte céleste que la lune avait délaissée, brisée par une traînée laiteuse due aux nuages d'altitude. Maurepas continuait à avancer, il avait dépassé le mât principal. Marchant lentement, focalisant toute son attention afin de détecter le plus petit mouvement suspect. Une légère houle issue du large rendait plus difficile la distinction des sons. Les drisses métalliques, les haubans, généraient une multitude de cliquetis qui se mariaient au couinement des boiseries. Il contourna le roof par bâbord. Une fois à hauteur de l'ouverture, il avança son visage qui, éclairé par la lueur de la veilleuse, se découpait étrangement dans la nuit. Il semblait appartenir à une tête sans corps. L'escalier plongeait à l'intérieur du navire, Maurepas s'engagea dans cette bouche qui ouvrait sur un monde intérieur. Il descendit les marches, se glissant petit à petit dans le ventre de la bête. Ensommeillée, elle se laissait bercer tendrement par le roulis des vagues. Un long boyau traversait le bateau pour finir sur une large porte en arc à double battant. Des petites lanternes maintenaient un faible éclairage parsemant le plancher de formes sombres. Une mauvaise odeur empuantissait l'atmosphère. De chaque côté se trouvaient d'autres portes à intervalles

réguliers. Maurepas testa l'un des loquets, le relevant avec une lenteur calculée, mais la porte résistait. Certainement, elle était verrouillée de l'intérieur. Il n'insista pas et continua son exploration dans un silence absolu. Pas le moindre son ne parvenait à rompre ce monde éteint. La vie semblait avoir fui ces alcôves boisées, charpente d'un imposant bâtiment. Arrivé à la porte suivante, il tenta la même manœuvre, il n'eut cette fois aucun mal à l'ouvrir. À l'intérieur, aucun éclairage. Maurepas extirpa l'une des lanternes de son logement et pénétra. Rien. Ça ressemblait plus à un fond de cale qu'à une salle. Le sol était usé, noirci à certains endroits, de larges rayures teintaient les lattes qui composaient ce plancher épais. Les traverses qui constituaient la charpente du navire, passaient à hauteur d'homme. Après avoir fait, d'un coup d'œil rapide, le tour de cette salle, Maurepas ressortit et continua son exploration, alcôve après alcôve. Chacune des salles était dans le même état, désespérément vide. À croire que ce navire avait été abandonné depuis des lustres. L'odeur de pourriture rendait l'atmosphère irrespirable, cela devenait incommodant et, avant d'explorer la cale du navire, Maurepas dut ressortir à l'air libre. La clarté du petit jour avait à peine augmenté, il avait le sentiment d'avoir passé un temps infini dans le ventre du trois-mâts. L'écoulement des durées semblait différent, l'intériorité de ce monstre de silence et de puanteur emplissait les instants en distillant une angoisse omniprésente.

Lorsque Maurepas se trouva en face de la porte du fond, plus imposante que les autres, il eut une forte appréhension. De derrière celle-ci, un bruit continu et lugubre se faisait entendre. La puanteur venait de là, Maurepas en était convaincu. Il était même certain qu'elle augmentait au fur et à mesure de sa progression. Elle s'emblait s'échapper des moindres espaces de l'encadrement, ainsi que par le seuil. La double porte était difficile à manœuvrer, les gonds résistaient. Maurepas conclut qu'elle était restée fermée depuis très longtemps. Il fut obligé de tirer de toutes ses forces pour l'entrouvrir dans un grincement assourdissant. C'était simplement dû au silence qui amplifiait les bruits, les rendant aussi violent qu'une semonce de tonnerre crevant le ciel. D'un coup d'épaule, il la referma et l'entrouvrit à nouveau, gagnant un peu plus d'ouverture. Il renouvela l'opération jusqu'à ce que l'entrebâillement lui permette de glisser son corps. Il se retrouva sur un palier duquel partaient, de part et d'autre, deux escaliers courts aux marches larges à claire-voie. Il prit celui de droite. Il stoppa à mi-parcours. Avait-il distingué des formes furtives qui circulaient le long des parois ? Ou bien était-ce les ombres projetées par sa propre lanterne ? Il n'aurait pas su le dire. La crainte de se voir anéanti, l'angoisse de la mauvaise surprise, tout se mélangeait en une frayeur que Maurepas contrôlait avec difficulté. Seule l'image de Mantine, son sourire, sa gentillesse, le retenait de prendre ses jambes à son cou, de fuir ce monde d'enfouissement, antre malfaisant dans lequel les pires puanteurs provoquaient une nausée qui tordait les entrailles.

Il venait d'être frôlé. Un mouvement furtif, plusieurs déplacements, des petits yeux noirs. À nouveau, le silence. La lanterne lui avait échappé, renversée sur le sol, elle s'était éteinte. Dans le noir absolu, Maurepas crut faire demi-tour pour ressortir par où il était venu. Son orientation était mauvaise. Projeté dans le vide, il roula. Le bas de son dos heurta une structure anguleuse, puis ce fut le tour de son front. Il se tordit la cheville en atterrissant sur un sol meuble. Des déplacements, des glissements tout autour de lui, puis une morsure au tibia. La chose arriva sur lui, sur son ventre, ses épaules. Il se débattit en hurlant. Le son de sa voix fit un bruit mat, étouffé par la moiteur qui rendait l'air pesant et gras. Maurepas se releva d'un coup, sans plus sentir les douleurs, il envoyait les jambes en tous sens, distribuant les coups de galoches bien souvent dans le vide. Deux ou trois fois, il toucha un rat, pendant que les autres s'échappaient. Ses mains étaient recouvertes d'une terre putride. Elle émettait des vapeurs âcres. Les chaussures de Maurepas s'enfonçaient dans le sol, recouvert d'une mélasse

qui collait à la semelle. Les rats avaient déguerpi, certainement leur proie étant trop difficile à affaiblir. Après avoir parcouru quelques mètres, Maurepas arriva face à l'une des cloisons. Il comprit qu'il n'était pas dans la bonne direction. Il longea la paroi, arrivé à un angle, il essaya de se repérer. Il repartit sur sa droite, heurta une poutre avec le dessus du crâne, puis se prit les pieds dans une structure en bois. Il était revenu au niveau de l'escalier. Il grimpa, poussa sur les montants de la porte avec l'épaule. L'espace d'un instant, il craignit d'être enfermé. Les gonds finirent par céder et l'un des battants s'entrouvrit. Il retrouva la lumière qui, pourtant faible, l'aveugla et lui fit fermer les yeux. Une fois au milieu de ce long couloir, Maurepas hésita. Retourner dans cette salle, avec une nouvelle lanterne, mais il avait la certitude qu'il n'y avait rien d'autre que cette terre maudite. Ou alors, tenter de forcer la seule porte, fermée au verrou. Pour lui, une chose était certaine, l'odeur puante, émanait du lieu qu'il venait de quitter.

Il se trompait.

La porte était faite d'un assemblage de planches parfaitement jointes. Espérer la briser était impensable. Par contre, le verrou ne valait pas grand-chose. L'oreille collée contre le bois, il essayait de saisir les sons, le moindre bruit expliquant un déplacement, une respiration prouvant l'existence d'êtres vivants. Ce fut d'abord un râle, puis quelques soupirs et enfin des pas provoquant des craquements nets à cause du mauvais agencement du plancher. Derrière la porte tout un monde semblait s'éveiller. Maurepas recula de quelques pas puis se jeta de tout son poids contre le battant. Il vint s'écraser contre les planches sans que la porte ne cède. Mais un léger craquement annonçait que le loquet ne tarderait pas à casser. Avant de donner l'ultime coup d'épaule, Maurepas colla à nouveau son oreille contre la cloison. Plus un bruit, le silence absolu. Et à nouveau, cette puanteur. Les lanternes elles-mêmes semblaient perdre de leur intensité. Le ventre fétide du navire donnait cette impression de tout faire pour engluer Maurepas dans la peur et l'angoisse. Ou bien était-il, une nouvelle fois, le jouet de son imagination.

Le verrou ne demandant qu'à céder, Maurepas se contenta d'un léger coup d'épaule pour le briser. Il entrebâilla la porte, ça résistait encore, la visserie était encore engagée pour partie dans l'huisserie. Il poussa le battant en l'attrapant par la tranche. Assailli par l'odeur méphitique, Maurepas dut reculer tout en tentant de respirer le moins possible. Plié en deux, il essayait de contrôler ses émotions. Un spasme contracta son estomac, provoquant une violente douleur. Sans prévenir, une gerbe de vomissures jaillit de sa trachée. Puis ce fut de la bile. L'aigreur lui brûlait la gorge en profondeur. Il se redressa. Une lumière blanche. Un noircissement brutal. Il vacilla. Il se rattrapa à la cloison et tomba à genoux sur le sol du couloir. Un moment s'écoula avant qu'il ne récupère ses esprits. Cette fois, mieux préparé à ce qui l'attendait, il put pénétrer à nouveau ce déversoir d'immondices. Il lui fallut un peu de temps pour s'accoutumer à la faible clarté. Quelques masses informes, apparurent tout d'abord. Et toujours cette puanteur malfaisante, âcre, épaisse, poisseuse. Puis des formes verticales. Semblables à des soldats au garde-à-vous. Immobiles. Des statues, voilà ce que Maurepas pensa. Ni plus ni moins que des figures de bois qu'on aurait pu trouver à la proue d'un navire. Puis il vit les corps, soit à même le sol, soit déposés en travers de planches installées sur des tréteaux. Et l'horreur absolue. Ce que Maurepas avait pris tout d'abord pour des masses informes étaient en réalité des corps agonisants, dénudés. Il s'approcha un peu, la main sur le visage pour se protéger des vapeurs. Et peut-être pour ne pas voir ce spectacle atroce qui prenait forme sous ses yeux. Enchevêtrés, les uns dans les autres, des corps de jeunes hommes écorchés, des femmes éventrées, tous gisaient tels des pantins désarticulés.

Certains corps apparaissaient dans des positions d'une vulgarité incroyable, encore accolés suite à la fornication. Il fallut du temps pour que Maurepas perçoive les quelques rares gémissements des agonisants. Parmi le tas de membres mêlés, un visage décharné lui rappelait une figure connue. Il ne comprit pas tout de suite qu'il s'agissait de Mantine, encore en vie. Il se précipita pour la sortir de ce monceau de cadavres. La grimace qui métamorphosa le visage martyrisé de Mantine l'alerta, mais un peu tard. Son ventre traversé par un pieu se déchira un peu plus. Cela mit fin à ses souffrances dans un soupir ultime. Les muscles du visage se détendirent, un sourire prit forme sur les lèvres de Mantine. Ce fut ce que voulut croire Maurepas, ce à quoi il essaya de se raccrocher pour ne pas sombrer dans une pure folie.

Il se releva, portant serré contre lui le corps nu de Mantine, couvert de sang. Elle n'était plus que plaies. Il pleurait. Mais ses larmes stoppèrent instantanément. Devant lui, ce qu'il avait pris pour des sortes de totem en bois, tout à coup s'animèrent. Toujours alignés, se mouvant avec lenteur, les matelots du trois-mâts passèrent de chaque côté de Maurepas sans un regard sur lui ni pour le corps en travers de ses bras. Maurepas poussa un hurlement de désespoir, il s'effondra sur le sol et pleura. Les larmes inondèrent ses joues. Il ne percevait même plus la puanteur qui émanait des corps en décomposition.

Le jour illuminait l'horizon d'un bleu d'acier. Maurepas son cadavre dans les bras, remontait la travée qui menait à l'échelle du roof. Il circulait au milieu des marins indifférents. Ils vaquaient à leurs occupations. Tantôt sortant par une porte, les bras chargés, ou bien rentrant par une autre, cette fois les mains vides. Incessant flot d'activités sous le regard sidéré de Maurepas, portant sa misère dans ses bras, le visage noirci par les larmes asséchées sur la peau. La moiteur n'était plus qu'une humidité habituelle. Un homme lui adressa un sourire, un autre le salua, deux autres s'écartèrent afin de lui laisser libre l'accès vers la sortie. Aucun ne semblait étonné de voir Maurepas et la dépouille de Mantine. La première marche passée, Maurepas sentit son pied s'appesantir, son allure faiblir. Le trois-mâts ne voulait pas régurgiter sa proie. Plus il retardait l'échéance, plus Maurepas se sentait happé par le navire. Pire, il avait la sensation, étrangement dérangeante, d'appartenir à l'équipage. Il dut trouver en lui une force considérable pour s'arracher de la marche qui s'agrippait à sa semelle. L'effort extirpa son pied du godillot, il en fut de même pour la suivante. Les pieds nus, il eut plus de facilité pour continuer son ascension, lente, longue, interminable, sous les sourires narquois des hommes, un sourire crispé par le sentiment que Maurepas échappait à l'emprise du bateau. Sourire crispé car un des leur brisait le lien qui l'amarrait à ce bâtiment maudit. De rêve en cauchemar, Maurepas devait renouer avec la réalité de ce qu'il était, retrouver son âme, son histoire. Peupler son esprit de tous ceux qu'il avait connus, un à un les nommer, les replacer dans les lieux. Seul un être manquait à l'appel. Un des siens. Il le savait très proche, un homme, peut-être vieux, ni vivant ni mort, ou bien un homme d'église, un sorcier, un faiseur de sortilèges. Et une femme. Car elle n'était plus de ce monde.

Hors du temps, hors de la vie, il marchait, son fardeau paraissant s'alourdir au fur et à mesure de sa progression. Portefaix d'un chemin d'enlisement, la terre cédait sous son poids, il s'enfonçait. De la boue jusqu'au genou, il fatiguait. Les hautes herbes couchées par le souffle tempétueux qui se déchaînait, parcouraient la lande d'une ondulation verdoyante qu'un bleu marine irisait en vagues successives. La fatigue embrumait son cerveau de vapeurs morphiniques, ses membres ankylosés le soutenaient avec la plus grande des difficultés. La pierre qui émergeait du sol, mausolée pour un endormissement apaisant, lui tendait les bras, d'une voix suave et douce, elle l'appelait. « Viens à moi, ici le repos t'attend, en mon sein, je

vais te chérir et te bercer d'un amour bienfaisant. Viens à moi, les rêves délicieux t'attendent, je suis ton havre de paix, meurt en moi, Maurepas. »

- Pohalzo, hé, bonhomme !

Il recouvrit petit à petit ses esprits. Au bout du promontoire, couché sur son banc de granite, il grelottait. Le vent balayait la crique pour se jeter contre le flanc des parois. À son côté, Kostakis était penché sur lui, la main posée sur le front.

- T'as pas l'air dans ton assiette, mon gars ! On dirait que tu reviens d'outre-tombe.

- Tu ne crois pas si bien dire.

- Pour une fois tu portes mal ton surnom. Aucun bruit, ta respiration était rapide, ton sommeil agité, mais pas le moindre ronflement.

Kostakis lui tendit sa gourde. Un mélange encore frais de vin et d'eau. Il ne se fit pas prier.

- Doucement ! Tu vas avaler la peau et la chèvre avec…

Maurepas leva les yeux, il dévisagea son ami, baissa la tête. Une fatigue intérieure, une lassitude pesante annihilait toute son énergie. Au travers de ses loques, il sentait le froid de la pierre sur laquelle il était installé. Elle le pénétrait, s'immisçait en lui, morceau par morceau, le granite se nourrissait de sa chaleur, de son errance interrompue le temps d'un repos. Toute l'âme du monolithe, déposé là depuis la nuit des temps, semblait vouloir lui faire comprendre quelque chose que son esprit ne pouvait entendre.

- Il faudra partir tôt, viens manger à la maison, Nastassia sera heureuse de te voir. Il y aura aussi Katerina… Tu devras lui parler, lui dire que tu pars sur Le Patriote… Mon ami, Périandros t'y attend en fin d'après-midi. Nous nous y rendrons en bateau. Les vents sont au portant, on aura grand largue dès qu'on aura quitté la baie. Je repartirai demain. Périandros me doit beaucoup, il voudra fêter ça.

- Je vais me dégourdir les jambes.

- Ne tarde pas, la mama n'aime pas attendre quand le repas est prêt. Je crois bien qu'elle a fait un souvláki en ton honneur. C'est une surprise, tu feras comme si je ne t'avais rien dit.

- Je vais aller au bout du promontoire respirer un peu l'air du large et j'arrive.

- Au fait, as-tu emprunté des outils ? Le vieux cherche après depuis le matin. Et tu sais que lorsqu'il a une idée en tête, il n'en démord pas.

- Non, ça ne me dit rien. Les racloirs que j'ai pris la semaine dernière, sont à leur place.

- Bon.

Kostakis fit un petit salut de la main, tout en s'éloignant.

- Ne tarde pas trop, dit-il pour la deuxième fois, craignant que Maurepas se perde encore une fois dans ses contemplations, le nez au vent et les yeux perdus sur l'immensité des flots.

Maurepas regarda Kostakis s'éloigner, il avait cette prestance de l'homme sûr de lui, aimé des siens. Sa façon de se mouvoir imposait une sorte de respect pour lui et ceux de son clan. Le chemin filait droit, avec une déclinaison douce qui s'accentuait en arrivant à hauteur de la plage. En contrebas, on pouvait voir le village des pêcheurs avec les premières maisons. Celle de Kostakis était bien plus loin. Sur la plage, les hommes repliaient les filets. Kostakis n'avait rien dit, mais il aurait bien aimé que Maurepas s'occupe du ramendage. En passant trop près des récifs, les cordages avaient cédé et le filet de Kostakis avait tourné pour glisser sur les hauts-fonds. Maurepas savait bien que lorsque Kostakis poussait si loin sur la grève, c'était qu'il avait besoin d'un coup de main. Mais il fallait d'abord qu'il reprenne pied, et recouvre ses

esprits. Il se sentait empli d'une grande lassitude. Le défilement du temps l'avait laissé perdu, ce qui avait une suite logique n'en avait plus. Hier, demain, aujourd'hui se bousculaient dans sa caboche pour tenter vainement de retrouver un semblant d'ordre.

Au-delà de l'avancée sur la mer, le vent s'était levé pour tourner à l'ouest comme l'avait prédit Kostakis. C'était une bonne brise soutenue, l'allure idéale pour filer ses six sept nœuds sans faiblir. Maurepas se leva, puis remonta vers l'extrémité du promontoire naturel que formait la roche basaltique. L'herbe rare tentait de percer entre les failles où l'humidité résistait un peu plus longtemps. Mais surtout, il y avait le pin parasol, arrivé là, on ne sait par quel miracle. Éreinté par les coups de vent, il se jetait pourtant en avant, dépliant une partie de ses branches au niveau du sol. On venait en famille s'y abriter du soleil quand le travail permettait un peu de repos. Les pêcheurs déposaient de grands draps sur lesquels les femmes installaient le repas. Les enfants couraient au gré de leurs jeux ou bien grimpaient dans les branches, voulant prouver qu'ils étaient intrépides. Les adultes les laissaient faire, ainsi, ils se préparaient à voltiger parmi les drisses pour s'envoler vers le sommet du mât.

Maurepas aimait ce lieu paisible. La solitude y était un bienfait déposé par les dieux soucieux des hommes et de leur furie.

Le pin parasol n'était plus très loin. Quelque chose attira l'attention de Maurepas. Ce lieu qu'il aurait pu décrire les yeux clos avait un aspect inhabituel. L'extrémité du promontoire coupait l'horizon bizarrement. En avançant, il comprit ce qui avait changé. On avait fabriqué un petit tertre. Maurepas cherchait à comprendre ce qui avait bien pu passer par la tête des pêcheurs pour faire une telle chose en un lieu si austère. Par ailleurs, il n'avait jamais remarqué qu'il y avait là, sur une bonne longueur, une langue de sable ocre qui se mélangeait à la terre apportée par le ruissellement des eaux. En réalité, s'il avait prêté un peu plus attention aux jeux des enfants, il aurait vu qu'ils y réalisaient des constructions intemporelles. Avec elles, leur imagination recréait des histoires inspirées par les récits des hommes que la mer avait adoptés.

Il ne lui fallut pas longtemps pour voir les outils, jetés là négligemment. Une pioche, une pelle. Il se dit que le vieux allait être content. Il s'avança pour les récupérer. C'est à cet instant qu'il réalisa. Que la mémoire lui revint. Pour en avoir le cœur net, il s'élança vers ce qu'il pensait être une sorte de tertre. Plus petit. Plus bombé. Avec quelque chose dessus, oui, c'était bien ce qu'il croyait deviner. Un bout de bois dressé vers l'horizon. Un peu comme une sépulture. D'ailleurs, comme une sépulture. Celle de quelqu'un tellement aimé qu'on lui aurait fait cadeau de l'horizon et de l'océan avec. Entre les branches du pin parasol un rayon de lumière traversait les nuages. Maurepas tomba à genoux et pria. Il ne connaissait pas les mots du prêtre, mais ce fut une longue prière solennelle, puis un hurlement, puis des coups frappés sur le poitrail. Enfin, la tristesse d'avoir échoué, là au bout de la lande. Puis vinrent les larmes.

« Ci-gît Mantine, celle qui fut mienne. » Mais qui aurait pu lire ce qui n'était pas écrit. Sépulture dont le nom était connu uniquement de celui qui avait creusé la tombe, avec la hargne de sa rancœur envers lui-même. Le pauvre Maurepas se releva, regarda la houle faite de vagues courtes et croisées. Il s'avança au plus près du vide, ajouta un pas, puis un autre. Mais la mer n'avait que faire de son sacrifice. Une brusque rafale le jeta en arrière, les éléments se déchaînaient pour le vouer aux Gémonies. Maurepas regarda une dernière fois l'horizon, puis s'en retourna parmi les pêcheurs.

- Qu'est-ce que tu fais, tout le monde t'attend ?

Maurepas l'avait aperçue, grimpant depuis le bas du chemin. Elle venait à sa rencontre à vive allure, habillée de sa plus belle tenue, les cheveux noués derrière la tête. Pendant tout ce temps, il s'était préparé à ce qu'il allait lui expliquer. Son départ, le fait qu'elle était gentille, que si les conditions avaient été autres… Mais jamais il ne finissait les débuts de phrases. Pour une part, parce qu'il n'arrivait pas à réfléchir et pour une autre part, parce qu'il ne savait comment trouver les mots afin de ne pas blesser Katerina. Elle l'admirait et elle s'était entichée de lui. Il pourrait aussi lui parler de son amour de la mer. Fille de pêcheur, étonnement, elle était la plus mal placée pour comprendre. Comprendre que ce n'était pas la mer qu'il aimait. Les pêcheurs aiment la mer pour ce qu'elle est, c'est un amour profond, chargé de respect et de crainte pour celle qui nourrit. Ce que Maurepas voulait, c'était l'infini du firmament qui court sur l'horizon, l'étendue sans fin de l'océan qui gobe les pensées pour en faire un interminable délitement.

- Katerina…

- Je sais, tu pars. Bon vent. Tu fais la pire des idioties, mais si c'est ce que tu veux… Bon accélère, tu connais Nastassia, elle va être furieuse. Et puis il y a tous les autres qui regardent le souvláki avec envie.

- Tu sais, je t'aime bien, mais…

- Ça va je te dis, tu n'es pas un dieu. T'es mignon, mais y en a d'autres et puis je te le dis encore une fois, tu fais une erreur. Je t'ai souvent observé, t'es pas un pêcheur, mais surtout, t'es encore moins un marin.

Maurepas sourit, il n'éprouvait pas de réels sentiments envers Katerina, mais aimait sa gentillesse, sa voix douce et chantante. Elle était devant lui, marchant d'un bon pas, sa belle chevelure châtain clair dansant au rythme de son déhanchement. Sa longue robe écrue, ondulait dans le même mouvement. Le petit claquement des sandales accompagnait sa marche. Lorsqu'elle s'arrêta brusquement, Maurepas s'attendit à la suite du discours moralisateur. Au lieu de cela, il fut face à son visage que le soleil avait cuivré joliment. Immédiatement, il fut happé par ses yeux, irisés d'un vert lumineux. Le regard absorbait ses pensées, un regard dont la pupille semblait se dilater, un regard aux couleurs changeantes comme la mer, au gré du ciel et de la houle, un regard aux allures marines. Puis la délicatesse de ses lèvres se posant sur les siennes et le goût d'amande de sa langue. Elle le dévorait littéralement. Il sentit d'abord sa poitrine tout contre sa cage thoracique, puis son ventre venir se coller sur sa peau. Son petit corps de gamine entièrement offert. Elle avait passé les bras autour du cou de Maurepas, elle le tenait fermement, empêchant tout mouvement. Pour la première fois, il sentit la force dont était capable la jeune fille. Puis elle se dégagea, lui fît face.

- Comme ça, tu sauras avec précision ce que tu laisses. Et ce que tu perds.

Maurepas se sentit bête, décontenancé, ne sachant que dire. Il ne pouvait qu'observer cette belle femme, cherchant encore à comprendre ce qu'elle pouvait bien faire dans ses bras. Il aurait tant voulu trouver les mots justes, l'aider à comprendre qu'il n'était pas fait pour elle, ni pour vivre ici, que l'emporter avec lui, ce serait l'emporter vers l'inconnu et certainement la misère, le dénuement. Ce qu'elle savait pertinemment. Katerina aimait sa vie au milieu des pêcheurs, elle aimait sa liberté, son indépendance. Elle se rapprocha de lui, ce qu'il prit pour une nouvelle tentative de le prendre dans les bras afin de déposer un nouveau baiser. Mais elle se contenta de l'attraper par la chemise afin qu'il lui fit face.

- Je sais que tu vas partir car tu es un déraciné et tu cherches une terre pour accueillir la grande tristesse qui vit en toi. Je souhaite de tout mon cœur que tu découvres cette terre même si je pense que tu fuis plus que tu ne cherches. Mais j'ai une chose à te demander. Une chose que tu ne peux pas me refuser, que tu me dois. C'est la seule façon pour toi de réparer le malheur que tu as glissé en moi.

Maurepas craignait d'entendre ce qu'il allait entendre, il aurait voulu que le temps s'arrête, que jamais les mots ne sortent de sa bouche, oracle malfaisant aux yeux noisette, fille de l'amour dressée sur ses petits pieds, offrande pour des divinités qu'il ne fallait pas décevoir.

- Je veux un enfant de toi, ce sera ta dette. Je serai dans la cabane sur la plage, je t'attendrai. Sache que je suis féconde, je le sais, je le sens. Les jours sont propices pour que tu sèmes en moi l'enfant qui naîtra.

Le repas ne fut qu'un rêve, les paroles raisonnaient à ses oreilles, mais il ne les entendait pas, juste ce qu'il fallait pour préserver la politesse. Il souriait à toutes les plaisanteries, il embrassa et salua tous ceux qu'il fallait saluer et embrasser. Il accepta les présents et ce fut l'apaisement, celui qui vient après un bon dîner. Kostakis avait beaucoup bu, il s'assoupit. Maurepas sortit sur le devant de la maison où il trouva Nastassia. Il la remercia pour l'excellent repas. Puis il resta un moment face à la mer, indécis. Nastassia, toujours occupée près du baquet n'avait pas bougé.

- Tu peux aller t'allonger un moment avec Kostakis, il a besoin d'un peu de temps, mais il sera vite réveillé.

- Non, je vais aller faire un tour sur la plage, marcher un peu.

- Si c'est ce que tu dois faire, fais-le. Les dieux n'ont que faire des hésitations.

Maurepas se retourna pour voir cette belle femme plantureuse, qui avait donné trois beaux enfants, tous de bons marins. Elle s'était redressée, s'essuyait les mains avec son tablier, elle tourna la tête et son corps suivit donnant cette étrange impression d'une dissociation. Elle resta un moment sans faire le moindre mouvement. Maurepas ne comprenait pas à quoi faisait référence Nastassia, mais ce dont il était certain, c'était que cela ne concernait pas vraiment la promenade au bord de l'eau.

Il faisait un temps agréable, la brise d'ouest qui avait porté le bateau de pêche de Kostakis distribuait sans compter une douceur bienfaisante. L'après-midi s'étirait tranquillement en un début de soirée aux odeurs enivrantes. Les cyprès qui bordaient la tonnelle apportaient une ombre parfumée.

Maurepas et Kostakis attendaient la venue de Périandros, le capitaine du Patriote sur lequel Maurepas devait embarquer. Installés au fond de la cour, ils sirotaient une anisette. Les joueurs de palets poussaient des cris à chaque fois que l'enjeu augmentait en fonction des parieurs.

- Nastassia m'a dit que tu as parlé à Katarina. C'est bien, ajouta-t-il en ayant l'air de méditer sur ce qu'avaient bien pu se dire ces deux-là. Elle n'était pas triste, je crois. Même plutôt calme. Ce n'est pas dans ses façons. Elle est un peu, comment vous dites déjà…

- Fofolle…

- C'est ça, fofolle.

Kostakis prononçait les o en les accentuant, leur donnant une sonorité plus grave.

- Tu veux une deuxième ? demanda Kostakis.

Maurepas ne lui laissa pas le temps de se lever. Il fila à l'intérieur du troquet. Il s'approcha du comptoir. Comme il n'y avait personne, il s'installa sur un tabouret. Il n'avait pas prêté attention à la vieille bonne femme emmitouflée dans une pèlerine usée par les années. Tout d'abord, Maurepas l'avait prise pour un pauvre bougre décharné et pas bien grand. Une tignasse qui n'avait pas vu la brosse depuis belle lurette s'échappait de la capuche. Sans lever la tête, semblant totalement accaparée par le contenu de son verre où un fond de vin attendait, elle interpella Maurepas. Il ne comprit pas qu'on s'adressait à lui. Et surtout, il ne pouvait imaginer qu'en ce lieu qu'il découvrait pour la première fois, on put le connaître.

- Tu es le petit-fils de Camille, c'est ça !

Ce prénom qui surgissait ainsi, inopinément au milieu de nulle part plongea Maurepas dans la perplexité. Il était jeté au milieu de souvenirs oubliés, occultés. Le vieux bonhomme de l'ancien village. Ce grand père fou que tous fuyaient quand il lui arrivait de descendre se fournir en provisions. Il jetait l'argent sur le sol et aucun n'y touchait avant le petit matin. Et il ne serait venu à l'idée de personne de s'en emparer si ça ne lui était pas destiné. Il était un autre usage respecté par la plupart, garder la moitié de la somme pour le tronc de l'église. Sainte Réparate, la vierge brûlée et sauvée par la pluie. La vieille bonne femme repoussa son capuchon pour dévoiler son visage.

- Tu ne me remets pas, hein le Maurepas ! Mais moi, je sais qui tu es.

Maurepas avait beau fouiller dans ses souvenirs, il ne voyait pas à qui il avait affaire. Le patron du bistrot finit par émerger de sa cave. Il prit appui sur le rebord de la trappe pour aider ses mauvaises guiboles à s'extirper de l'escalier afin de retrouver ses appuis sur le sol.

- Deux autres anisettes, s'il vous plaît.

- Minute papillon, laisse-moi souffler un peu. Alors la Bigeot, il est pas bon mon petit vin du pays ! Je vous en remets un autre ? Allez, c'est pour moi.

- Vous êtes de la famille du Bigeot des Ecarts ?

- Tu vois que tu me connais.

- La Marie des Ecarts.

- Comme tu dis. C'est pas mon vrai nom, mais qui s'en soucie dans ce pays de crétins. De toutes les façons, j'y suis plus aux Ecarts, je suis partie à Malouin.

- L'eau est maudite là-bas, tous les habitants ont déguerpi en 1909.

- Ils sont aussi crétins que vous autres ! Au moins, j'y suis tranquille et personne ne vient me casser les pieds avec des histoires que je porterais le mauvais œil. Même le fils, il a peur de moi avec vos méchancetés.

- Elles viennent les anisettes !

Ils restèrent silencieux, lui et la vieille. Le patron, son torchon sur l'épaule remplit deux verres avec l'anisette, posa un broc d'eau. Il plaça le tout sur un plateau en étain. Maurepas laissa un billet sur le comptoir, puis s'apprêta à prendre congé de la Bigeot.

- Alors comme ça, c'était vrai !

- C'était vrai quoi ?

- Que tu étais un idiot !

Maurepas ne répondit rien, il attendait de voir ou voulait en venir la vieille. Elle lui attrapa la main, la retourna, sortit de sous sa pèlerine une lame recourbée. Elle entailla la paume, le sang coula à peine, elle en humecta son doigt et le suça.

- Tu portes la malédiction.

Maurepas arracha sa main de celle de la Bigeot, puis s'éloigna avec le plateau.

- Au pays, ta Solange, elle est crevée de honte. Tu portes la misère dans le ventre des belles mon salaud. Et puis… t'es fait pour la mer comme la truite est faite pour l'eau salée. Ton papé, au lieu d'aller voir les cochonnes, il aurait mieux fait de se gratter le cul.

- Bon, ça va la vieille, faut pas gueuler comme ça, tu fais fuir la clientèle !

Lorsque Périandros arriva, Kostakis se leva d'un coup et s'élança vers lui. Ils parlèrent un moment en grec. Les propos étaient accompagnés d'une gestuelle exubérante. De loin, on aurait pu penser qu'ils réglaient de vieilles histoires, qu'ils allaient en venir aux mains. Ils s'empoignaient, s'attrapaient par le bras, se tenaient la figure et finissaient par de grandes embrassades. Périandros était un homme courtaud et râblé. Une longue chevelure crépue noyait son regard. Il avait des membres massifs et solides auxquels une musculature saillante donnait un galbe athlétique. Il portait un maillot en toile épaisse et un pantalon fait de la même matière. Seules les teintes différaient, un bleu délavé pour le bas et un ocre blanchi par le sel pour le haut. Il marchait pieds nus dans des sandales éculées dont on avait rafistolé les lanières. Maurepas comprit que Kostakis parlait de lui par les regards qu'il portait dans sa direction. Puis les deux hommes se dirigèrent vers Maurepas. Périandros s'installa sur la chaise libre pendant que Kostakis s'occupait d'aller chercher une anisette supplémentaire.

- Alors c'est toi le gars qui veut naviguer ?

Maurepas fit un signe de tête pour confirmer.

- On part ce soir pour Sumatra. Kostakis m'a dit que tu t'embarquais pour la première fois sur un long-courrier. Tu sais ficeler les cordages, il m'a dit aussi.

Kostakis revint avec la boisson dans la main. Il emprunta une chaise à la table voisine.

- Tu pars ce soir. Est-ce que tu veux qu'on prévienne quelqu'un ?

- Non.

- C'est un vapeur, il jauge quinze cents tonneaux sur une longueur de près de trois cents pieds. C'est le Ville de Rio, il est à quai. Pour la partie voile, il y a deux mâts. On est sous pavillon français.

- Kostakis m'avait parlé du Patriote.

Périandros se tourna vers son ami, lui donna une grande tape sur l'épaule. Ils parlèrent en grec, éclatèrent de rire. Ils s'empoignèrent, se secouèrent l'un l'autre puis s'embrassèrent.

- Tu peux l'appeler ainsi et maudire ces salauds de Turcs !

Prévenir. Maurepas eut un moment d'hésitation, une légère hésitation. Qui pourrait-il bien prévenir ? Il ne le savait. De tous les êtres qu'il avait croisés, il avait le sentiment qu'il ne restait que des ombres. Il était encore bouleversé par la rencontre avec la Bigeot des Ecarts que le village considérait comme une sorcière, faiseuse d'anges à l'occasion. Avoir parlé de son grand-père n'arrangeait rien à l'affaire, qui plus est avec cette malédiction et tous les vieux racontars que l'on susurrait au moment de la veillée pour impressionner les enfants. Périandros observait Maurepas comme on juge un quartier de bœuf. L'homme était solide, une bonne musculature, les mains étaient calleuses, le fait de n'être pas très causant n'était pas pour déplaire à Périandros qui avait horreur des vantards et des forts en gueule.

- Kostakis t'a expliqué pour le salaire et les avantages ?

- Oui, ça me va.

- Top là !

Il tendit la main à Maurepas et scella ainsi leur accord.

- Tu peux aller t'installer dans les Casseroles, les bannettes qui se trouvent sur l'avant. Ce sont les moins bonnes. Les autres, c'est à l'ancienneté, tu comprends. En arrivant, demande Paolo, il sait que tu dois venir. Il est pas causant, vous vous entendrez bien.

Maurepas prit congé des deux hommes, il fit quelques pas, se ravisa et revint vers Kostakis.

- Le trois-mâts, tu sais où il va ?

- Au fond de l'eau, il a brûlé entièrement. On dit qu'un gus a réussi à monter à son bord pour l'incendier. Mais on dit beaucoup de choses. On dit aussi que les matelots ont rejoint les enfers et qu'ils y sont à leur place.

Maurepas avait encore sa petite valise. Elle contenait un peu moins de choses. Il ne restait plus aucun pantalon, ni chemise, quant au pull, il aurait pu servir de serpillière. Par chance, il avait retrouvé la photo de Solange, déchirée, il manquait la partie droite de la photo et un morceau du visage. Et le livret de famille, heureusement. C'était la seule trace qui prouvait qu'il avait bien existé quelque part. Il rejoignit les arcades, la criée était déserte, l'odeur du poisson mêlée à la chaleur empuantissait l'atmosphère, elle prit Maurepas à la gorge. La tête se mit à lui tourner, il eut bien du mal à ne pas se vider. Il accéléra pour trouver un peu d'air sur les quais, mais la chaleur, là aussi plombait l'horizon qui tombait comme un couvercle sur l'océan. Les hommes suaient à ne rien faire, le moindre effort inondait les chemises. Le Ville de Rio n'était pas très loin, amarré près des entrepôts, pas âme qui vive à son bord. Le chargement était interrompu, un ballot énorme encore suspendu en l'air attendait d'être déposé par la grue. Le moteur diesel ne ronronnait pas, le grutier avait délaissé son engin. Une fois à hauteur de la passerelle, Maurepas hésita avant de s'engager. Lorsqu'il monta, une voix se fit entendre.

- Qui va là ?

À l'ombre de la passerelle, adossé aux sacs de toile, un marin sommeillait, la casquette sur les yeux. Maurepas allait se présenter, mais il n'en eut pas le temps.

- T'es le nouveau j'parie, moi c'est Paolo, suis-moi…

Maurepas leva les yeux, le soleil noyait l'ensemble du navire dans un halo de lumière. Il se gratta l'arrière du crâne, puis s'engagea sur la passerelle qui grimpait le long du bateau. Une odeur de graisse l'accueillit, puis la masse immobile de ce monstre silencieux l'avala pour ne le recracher qu'au bout de longs mois. Sa valise à la main, planté sur le ponton sous le regard de Paolo, Maurepas se sentit seul, inutile, dépassé. Comme un enfant, mais cette fois, perdu et non émerveillé par le spectacle qui s'offrait à lui.

Quatrième partie

Vent de terre

La semelle battait la terre sèche du chemin. Une chaleur mauvaise s'accrochait au sol poussiéreux. Les rameaux, brûlés par le soleil patientaient jusqu'au soir, dans une immobilité parfaite. La vie n'était qu'un concert assourdissant de grillons embusqués dans les hautes herbes. L'air sec, statique, dispensait une chaleur qui faisait vibrer le chemin grimpant dans la colline. Quelques pas en arrière, Petit Pierre tentait de ne pas se faire distancer par les longues enjambées de Maurepas. Les senteurs rabattues sur le sol se perdaient dans la pierraille. Petit Pierre filait à bonne allure, il ne semblait pas souffrir de tenir ce rythme infernal. Au-dessous du chemin, une poignée d'étourneaux s'égosillaient, certainement perchée dans les épineux qui couraient entre les arbustes. Rien ne pouvait rompre l'allure de Maurepas, ni la raideur de la pente, ni la soif, ni même le moindre bruit suspect en ces terres rendues à la sauvagerie. Les deux filaient bon train, sans un mot échangé. De temps à autre, on percevait le heurt des semelles quand elles percutaient le chemin raviné par les pluies d'orage. Evénement fréquent dans la région lorsque le ciel éventré par la foudre déversait un torrent vertical. Ils avaient laissé Solange sur le pas de la porte. Elle n'avait pas bougé, les regardant s'éloigner jusqu'à ce qu'ils disparaissent, mangés par la végétation. Sans plus se soucier de sa présence, Maurepas puis Petit Pierre, s'étaient élancés vers le mas, avec une seule idée en tête, préparer le départ. Maurepas passait en revue ce qu'il allait emporter pour partir à la recherche de son frère. La sacoche double, sa carabine. Pour les vêtements, il n'avait pas besoin de plus qu'il n'avait sur le dos. Il ne fallait pas oublier la cape en tissu huilé qui pouvait servir d'abri pour bivouaquer. Les sacoches contenaient tout le nécessaire pour la route, elles étaient toujours prêtes pour le cas de grandes misères comme disaient les vieux. Maurepas prenait soin de les vérifier une à deux fois par an. Complétait cette panoplie, la paire de bottes. Une paire de bottes gagnée au long cours à la force de ses bras. Cirées avec application par une préparation que Maurepas avait apprise du grand-père. Une composition à base de noir de fumée, pour la couleur, auquel on mélangeait soigneusement et lentement du blanc d'œuf battu. Ainsi, on obtenait une brillance de qualité honorable. Il fallait ajouter une dose de vinaigre pour lisser, sinon le mélange devenait collant et laissait des traces blanchâtres qui marquaient le cuir durablement. Pour finir, il versait une bonne tasse de bière pour lier l'ensemble et avoir la consistance voulue. Le soir, à chaque fin de semaine, dans son atelier, à la fraîche, Maurepas prenait plaisir à cirer ses bottes, et à rêvasser, il revoyait l'eau dans le sillage à l'arrière des navires, l'eau qui lui avait appris qu'il n'était pas fait pour la mer. Mais ça, il le savait avant même de s'embarquer. Il y a des paroles qu'on ne veut pas entendre, qu'on ne veut pas prendre au sérieux, mais tout au fond de soi, elles s'impriment et lorsque la chose arrive, il n'est point de surprise. Simplement, une grande colère, une colère contre soi.

Les deux hommes avaient passé la Siame depuis quelques lieues, Siame dont il ne restait qu'un minuscule filet d'eau et une bassine dans la roche que la fraîcheur avait oubliée. Pas un gamin ne s'y baignait, découragé par la pesanteur de l'air brûlant. La descente était abrupte, et la remontée éreintante. Les dernières terrasses couraient en dessous, à l'ombre de la colline. Elles servaient de potager. Les tomates s'y pressaient les unes contre les autres, belles, grosses et odorantes si l'on avait pris la peine d'y poser le bout du nez. Quelques courges rampaient sur le sol. Des cougourdes qu'on gardait pour faire des instruments de musique ou bien des

gourdasses qu'on abandonnait une fois vidées. Dans la vallée de la Girance, il existait une tradition qui consistait à les décorer pour la fête des villages.

Ces cultures en contrebas n'appartenaient à personne, on les laissait pour les plus pauvres, quelquefois ceux des Ecarts y venaient planter ou chiper. C'était de là que partaient les pires médisances qui attisaient la rancœur envers ceux que le village tolérait dans son giron, mais pas dans son cœur. Les Ecarts, on disait aussi les écartés, ou encore les manants, mais le terme de cette dernière appellation se perdait. Et les voleurs d'eau. Pourtant, de l'eau il y en avait. Elle était apportée par l'aqueduc des Romains jusqu'au village. On partageait les heures pour l'arrosage. Et ça faisait toujours des histoires. Les mauvaises heures, c'étaient celles de l'après-midi, car l'eau partait en vapeur au lieu de nourrir les plants. Les Ecarts se voyaient attribuer les heures que le comité du village voulait bien leur laisser. Mais ces terrasses-là, elles, avaient les mêmes droits que les terres du pays.

Maurepas stoppa, fit signe à Petit Pierre d'en faire autant, sans se rendre compte que lui aussi s'était déjà arrêté dans le même mouvement. Il écoutait, cherchait à deviner les sons qui traversaient la futaie pour s'assourdir dans les contreforts des Brésans. Il était absolument certain, sans le moindre doute possible, qu'en ce lieu, un tel bruissement animal n'avait rien d'habituel. De toute sa mémoire de paysan.

Le petit muret s'étirait sur une bonne distance. Construit avec les pierres qui remontaient au moment des labours, il supportait le canal. En cet endroit, le conduit émergeait du sol petit à petit. Plus loin dans un enfoncement profond de la paroi, une terre clôturée enfoui sous la végétation luxuriante abritait une maison bourgeoise. Un régisseur en avait la charge, il venait au début de l'automne, partait à l'arrivée de l'hiver, puis revenait au printemps et s'en allait aux fêtes de la Saint-Jean. En des temps anciens, on trouvait là une riche famille, de nombreuses bêtes et des chevaux magnifiques. Une quinzaine de personnes assuraient l'intendance autour des maîtres, une vieille aristocratie du Comté de Savoie, descendant des Carignant. Les deux hommes avancèrent sur le chemin qui surplombait la route menant aux Écarts. En suivant le canal, ils trouvèrent la sente qui grimpait en direction de la prairie de Maurice. Maurepas gardait en mémoire les derniers coups de feu qui avaient failli lui coûter la vie, juste pour avoir mis les pieds sur ce lopin de terre. Il voulait en avoir le cœur net, le bruit entendu au-delà de la futaie n'était pas commun. Aussi, il appela Petit Pierre.

- Tu contournes la sente par le couvert, tu grimpes par la forêt, de là, tu seras en bonne position pour voir si Maurice arrive et surtout s'il est armé. Trois fois tu fais le signal et tu décampes. On se retrouve au mas. Compris.

Petit Pierre acquiesça puis disparut en s'enfonçant dans le maquis. Le craquement sous ses pas s'estompa au fur et à mesure de sa progression. Maurepas put à nouveau se concentrer pour localiser le raffut. Il n'y tint plus, sans attendre que Petit Pierre soit en position de faire le guet, il reprit son avancée. Une fois sur le haut du chemin, là où le canal disparaissait à nouveau dans la terre, il se glissa sous la clôture. Le bosquet touffu de la végétation barrait encore la vue. Il ne voulait pas être à découvert trop tôt, aussi, il préféra rentrer dans le petit bois pour couper en dedans. Les ronces agrippaient le pantalon, et les branchages gênaient sa progression. Il dut se baisser pour, d'un grand coup d'épaule, passer au travers des bouquets d'arbousiers qui recouvraient le terrain accidenté.

Ils étaient là, deux, tout près, le troisième, un peu plus loin.

Magnifiquement racés, d'une belle hauteur, l'œil brillant, la tête dressée, ils savaient la présence de l'homme, et pourtant, ne bougeaient pas. S'approchaient même un peu. Ils semblaient attendre ici depuis longtemps qu'on vienne les chercher. Leurs naseaux soufflèrent

bruyamment, suivi d'un hennissement. La crinière tombait harmonieusement sur l'encolure. Qu'ils étaient beaux et forts, puissants. Pas de cette puissance qu'on trouve chez l'animal de trait, non, une puissance qui en faisait de bons coursiers, endurants et infatigables. Le poitrail était haut. Jamais il n'avait imaginé trouver de telles bêtes entre ici et Gardérance. Trois alezans dont les paysans n'avaient que faire, encore moins le Maurice. Maurepas se demandait où ce dernier avait bien pu faucher de tels chevaux. Ce fils de vagabond, moitié truand moitié coureur des bois, avait fini par s'installer dans une bicoque retapée où il entassait tout un fatras de saloperies qui périclitaient au gré des intempéries. Il n'avait pas le sou. Il braconnait, rendait quelques services pour des habitants pas trop regardants sur la façon. Il était dangereux et tous craignaient ses coups de folie. Maurepas était bien placé pour le savoir. Il avait la gâchette facile, très susceptible quant à la propriété. Il n'hésitait pas régler ses comptes à l'aide des cartouches qu'il fabriquait lui-même. On disait qu'il les remplissait avec l'âme du diable et qu'elles faisaient exploser le ventre comme un pétard dans le cul d'un poulet.

Maurepas appela Petit Pierre tout en quittant la pâture. Il attendit, assis sur le rebord du canal tout contre les renforts du tunnel. Ce dernier plongeait dans la corniche pour ressortir sur l'autre versant, là où jaillissait la source. L'eau apportait une fraîcheur qui sortait par l'ouverture du tunnel. Maurepas n'était plus aussi pressé, il venait de trouver ce qu'il n'aurait même pas imaginé dans ses rêves les plus fous. La possibilité de se venger du Maurice, et pouvoir rapidement retrouver son frère avant qu'il ne parte pour la guerre.

Maurepas s'était presque assoupi, le bruit des buissons et le craquement des feuillages le firent sursauter. Il se jeta sur ses pieds, bien campé prêt à faire face. Écartant la branche qui lui faisait barrage, Petit Pierre pointa le bout du nez, stoppa net en découvrant Maurepas, les deux poings en avant.

- Tu m'as fait peur, l'espace d'un temps, j'ai bien cru que c'était l'autre fada qui s'amenait.

Petit Pierre sourit, puis s'avança pour aller s'installer sur la margelle du canal. Maurepas l'y rejoignit, mais préféra rester debout. Il prit encore le temps de réfléchir sur la conduite à tenir. Il fallait bien calculer et ne rien oublier.

- On passe au mas tout de suite. Et on revient prendre les chevaux à ce voleur !

- Il va vouloir nous retrouver.

- Avant qu'il ait compris son malheur, nous serons déjà loin. Tu n'as pas de selle ?

- Je n'en ai pas besoin.

Maurepas dévisagea Petit Pierre cherchant une quelconque ironie. Il resta impassible. Ce fut même lui qui prit l'initiative. Il se dressa d'un coup et d'une bonne allure suivit le chemin qui bifurquait pour s'engager dans les taillis avant la forêt des chênes liège. Le creusement lui donnait une forme incurvée qui le plaçait plus bas que les arbres. La chaleur stagnante, accompagnée par les mouches et les moustiques rendait ce passage des plus désagréables. Après un faux plat, la route se redressait d'un coup pour suivre la déclinaison avant de déboucher sur le plateau des Bayaux. Là, se dressaient des mas, trois habitables et deux ruines, à bonne distance les uns des autres, comme si les habitants avaient toujours voulu ne pas se voir. Il y avait aussi une ancienne bergerie dans laquelle vivotait Petit Pierre.

- Moi, j'ai l'équipement du vieux, il n'est pas en très bon état, mais il fera l'affaire.

- On prendra chacun une monture ?

- Les trois mon ami, sinon ce pourri de Maurice pourrait bien nous ajuster une nouvelle fois au bout de son fusil.

Ce que ne pouvait savoir Maurepas, c'était que Maurice n'avait même pas idée que trois chevaux puissent se trouver sur sa pâture. En aurait-il eu vent, qu'il les aurait chassés à coups de fouet. Il n'aimait pas plus les chevaux que les hommes et peut-être encore moins les femmes dont il se méfiait par-dessus tout.

Le vent s'était levé, un vent fou qui s'engouffrait dans la vallée au sortir des Déversoirs pour rejoindre la mer en longeant la rivière. Il s'était étoffé au cours de sa longue descente pour venir dévaster les contreforts des Bayaux. Les compagnons de route avaient noué un foulard sur leur visage pour se protéger de la poussière que les bourrasques soulevaient du sol. Le hululement interminable du vent fatiguait autant que la force qu'il jetait sur les corps arc-boutés. Les chevaux, imperturbables, avançaient en brisant la déferlante qui venait buter sur leur poitrail. De leurs puissants jarrets, les bêtes attaquaient la montée pour passer les Murets du Luron, de là une route meilleure traversait les montagnes pour gagner la Ville Franche et ses garnisons où les hommes partaient pour la guerre. Maurepas en avant menait le convoi. Derrière, suivaient Petit Pierre et Solange. Maurepas avait tout fait pour l'en dissuader, mais Solange ne voulait rien entendre. Elle disait avoir quitté Malouin pour venir voir sa sœur qui avait fichu le camp pour suivre le frère de Maurepas, et si on allait à la recherche de son beau-frère, elle était concernée autant que Petit Pierre qui n'était pas de la famille. Maurepas avait expliqué que le voyage serait fatiguant, que monter à cheval sur de longues distances ce n'était pas une chose de femme. Sur ces propos paternalistes, Solange avait attrapé l'un des chevaux par la crinière, lancé la jambe par-dessus le dos de l'animal et sans aucun harnachement, elle était partie au galop. Maurepas avait regardé Petit Pierre, puis s'était gratté la tête, il n'en croyait pas ses yeux. Il connaissait Solange depuis l'enfance, jamais il ne l'avait vue s'intéresser de près ou de loin aux chevaux et la voilà, telle une Amazone passant le fleuve Thermodon pour combattre sur les rives du Bosphore. Il ne comprenait pas non plus cette idée qu'elle avait eue de s'installer au pays de Malouin, déserté par les habitants. L'eau avait pourri dans les puits, donnant une dysenterie foudroyante qui décimait les paysans. Il fallait l'insouciance d'une vieille folle pour aller s'y cloîtrer. À Saint-Cernin, pas un n'avait fait allusion au départ de Solange. Elle avait disparu après que Maurepas eut quitté le village. On la disait tellement prise par le chagrin qu'elle avait préféré partir pour la ville. Et maintenant fière sur sa monture chevauchant au côté de Petit Pierre.

Maurepas profita de l'abri que faisait l'abrupt de la paroi pour se couper du vent. Il mit pied à terre. Il n'avait pas l'habitude de monter à cheval aussi longtemps. De longues heures à suivre la route poussiéreuse serpentant dans l'effondrement qui trouait le massif montagneux avait eu raison du fessier de l'homme. Petit Pierre arrêta son cheval. Solange fit de même. Du haut de leur alezan, dans la lumière du soir naissant, ils attendirent, toisant Maurepas qui faisait les cent pas. Il se demandait si ses deux compagnons ne le narguaient pas, plantés sur leur cheval à ruminer ses paroles sur le long voyage épuisant qui les attendait. Maurepas se décida à parler.

- La nuit va tomber d'un coup à cause de l'encaissement de la vallée.

Solange regardait au loin, elle semblait survoler les sommets, traversant l'épaisseur des montagnes pour attraper l'horizon perdu au-delà des cimes. Les nuages couraient par-dessus la lumière du soleil mangée par les crêtes. Géants des cieux, ils filaient vers l'océan, piégés, ils longeaient la côte pour une échappatoire interminable.

« Là-haut, au bout du sentier, il y a une maison. » Depuis plusieurs lacets, Petit Pierre avait repéré ce bout de ferme, planté dans la montagne. La route poussiéreuse grimpait à flanc de coteau pour franchir la corniche qui dominait encore la vallée creusée par la Girance.

« Elle est abandonnée. » intervint Maurepas ne voyant qu'une ruine à la toiture pour partie enfoncée et n'ayant nulle intention d'y grimper. Solange prit le sentier avant même que Maurepas eut finit sa phrase. Elle poursuivit silencieusement, ignorant les protestations de Maurepas. Petit Pierre, rattrapa la jeune femme. De dépit, Maurepas se saisit des rênes et préféra continuer à pied, il avait trop mal au cul.

Devant le mas, l'homme, jeune, le cheveu court et blond, un gars bien charpenté, attendait, pieds nus. Ses habits n'avaient plus d'âme, ils avaient dû être bleus, ou gris, barrés par de nombreuses pièces de tissu. Le bougre ressemblait un épouvantail placé là pour effrayer les moineaux et autres bouffeurs de graines. Il se tourna, ouvrit la porte, entra pour les retrouver à l'intérieur. Solange pénétra la première, Petit Pierre attendait son maître. Il n'arrivait pas à se défaire de cette habitude. Pour lui, pas d'autre horizon que l'homme détenant le domaine et qui possède la force de travail animal. Lorsqu'ils entrèrent à leur tour, Solange était installée à une grande table, elle mangeait la soupe qui fumait dans une large assiette ébréchée. Avec la main gauche, elle trempait un grand morceau de pain, avant de le porter à la bouche. Devant elle, un pichet de vin rouge. L'homme partageait son repas. On aurait dit un vieux couple, surpris en plein souper par des intrus. Maurepas accrocha sa cape au morceau de corne qui servait de patère. Petit Pierre, debout à ses côtés attendait qu'il prenne place pour s'installer aussi. Deux autres assiettes étaient posées sur la table, remplies à ras bord, encore fumantes.

- Votre sœur…

- Belle-sœur, coupa Maurepas.

- … m'a dit que vous alliez rechercher votre frère parti pour la guerre, continua l'homme sur le même ton.

- On peut dire cela ainsi.

- Les paillasses ne sont pas bien propres, mais vous pouvez passer la nuit.

- C'est comment votre nom ?

- Paille, Paille de la Borne, à cause de la borne qu'est au bout du chemin. La Borne des Romains qu'on dit.

Solange et Petit Pierre étaient allongés sur leur paillasse, mais ils ne dormaient pas. Ils écoutaient. Paille avait posé devant lui la bouteille de gnôle, puis poussé un des verres en direction de Maurepas. Il se versa une bonne rasade de ratafia. Maurepas regardait s'écouler le liquide aux reflets d'orpiment. Paille oublia, ou bien ne souhaita pas remplir son propre verre. Maurepas était las, il avait l'esprit chagrin, il ne pouvait s'enlever de la tête les images de son petit frère, leurs premières bagarres, les regards admiratifs de Lucas. Petit, il aurait donné sa vie pour son Maurepas. Que quelqu'un s'avise de manquer de respect à son grand frère et c'était l'empoignade immédiate. Il fallait l'intervention de Maurepas lui-même pour le calmer. Et le voilà qui s'en allait en guerre contre le monde entier. Qu'avait-il à faire de ces maudits allemands qu'on ne connaissait que par la foire, quand il y avait les combats de lutte.

- T'as donc jamais bougé d'ici ?

Paille n'avait pas l'habitude de parler de lui, il avait l'impression que la question s'adressait à un autre, un qui serait derrière, un qu'il n'aurait pas vu. Il fallut que Maurepas repose sa question, suivi d'un « hein ». Paille fixa son vis-à-vis dans les yeux, puis baissa la tête avant de se lever. Au fond de la pièce, dans la pénombre, on devinait une sorte de porte faite de planches mal jointes. Dans la montée, pendu au mur se trouvait un veston élimé au cuir râpé par les nombreux frottements. Il fouilla dans la poche intérieure et en sortit une photo. Il revint s'installer à la table. Une fois assis sur le banc, il frappa de la main sur la table, à plat,

puis releva le bras dévoilant l'image d'un homme, pipe à la bouche. A ses côtés deux enfants, une fille et un garçon le regardaient. A ses pieds, un berceau dans lequel on entrevoyait un nouveau-né emmailloté dans un linge blanc.

- La maison est à eux. Mais ils sont partis. Un jour, je me suis levé au matin, plus personne. Ils ont tout laissé. J'ai rien touché, j'ai un peu rangé.

Maurepas compris que le pauvre gars avait peur. Peur qu'on le croit responsable, peur de ce qu'on pouvait penser de lui. Il ne craignait pas pour sa vie, Maurepas en était certain, car il était calme. Son couteau à la ceinture, la main posée dessus. C'était une habitude, une façon à lui de se tenir, comme si cette arme était une partie de lui-même. La sentir quand il faisait passer ses doigts dessus, lui suffisait. Il ne s'en servait que pour trancher le pain et la corde sisal que le vieux tenait d'un colporteur.

- Je vais partir maintenant, vous pouvez m'avancer un peu. La dame, elle pèse pas bien lourd et moi non plus. Le cheval pourra nous porter.

- Pourquoi tu veux t'en aller ?

- J'ai fini le travail, comme le vieux avait dit. C'est lui sur la photographie.

- C'était quoi le travail ?

- Refaire le torchis de la grange, là-haut.

- Pour y faire quoi ?

- On avait deux vaches, on pouvait y mettre la paille pour l'hiver. Au bout de la sente, quand elle se perd dans les pins, il y a des bonnes pâtures. Moi je m'occupe de la paille. C'est pour ça mon nom.

- Tu vas aller où ?

- Je sais pas, je vous attendais pour partir.

- Nous ? S'étonna Maurepas.

- Vous ou d'autres, peu importe, mais c'est vous, alors c'est bien.

Maurepas se gratta la tête, voulut boire un petit coup de gnôle, mais le verre était vide. Paille lui en resservit une rasade.

- Elle n'est pas mauvaise, pour du ratafia. Le vieux, il savait y faire. Il a bricolé un alambic qui est caché dans le grenier, sous le tas de planches. Y en a encore deux bouteilles.

Maurepas ne savait pas quoi penser. Il craignait d'être ralenti par ce nouveau passager, il savait aussi qu'il faudrait marcher plus souvent pour soulager la bête de sa charge. Il se dit que Paille pouvait bien attendre d'autres routiers, ça ne manquait pas sur cette voie qui ralliait la Ville Franche. Il quitta son tabouret, but son verre d'un trait, le posa sur la table. Paille se leva à son tour, les deux hommes se firent face.

- Ce ne sera pas possible pour demain.

- Moi je dors derrière, c'est comme ça depuis avant. Bonne nuit. Prenez une couverture, il va faire froid à cause du vent.

- À demain l'ami. Une autre fois, ça aurait été possible.

Maurepas prit la couverture, il s'approcha des paillasses, entre Solange et Petit Pierre il y avait sa place. À son grand étonnement, aucun des deux ne dormait. Leurs yeux luisaient dans l'obscurité. Il se glissa entre les deux corps inertes. Ils étaient froids.

- Tu veux la couverture, proposa Maurepas à Solange.

- Non, prends-la pour toi, j'aime pas avoir chaud.

Maurepas n’insista pas, il s’enroula dans l’épaisseur de la toile, elle sentait la poussière, mais la matière était douce. Très vite, il sombra dans un sommeil profond. Lorsqu’il rouvrit les yeux, le petit matin inondait de lumière l’intérieur de la maison. Elle avait un tout autre aspect. On y retrouvait un peu de l’atmosphère des habitants disparus. Ils semblaient s’être absentés pour la semaine. Peut-être l’odeur de la soupe qui chauffait sur le fourneau y était-elle un peu pour quelque chose.

Maurepas chevauchait devant. La matinée était bien avancée. Il s'en voulait d'avoir dormi si longtemps. Le soleil, pas encore brisé par les nuages d'altitude, glissait sur le fond de la vallée. Le vent patientait en se contentant d'une bonne brise avant de déverser sa fureur sur les pentes arides qui dominaient majestueusement. La poussière restait clouée au sol grâce à la rosée du matin. Pas très loin, dans la montée du chemin, suivait Petit Pierre. Il avait une capacité à tenir sur son cheval tout en dormant à moitié qui étonnait Maurepas. Il se retourna pour s'en amuser. Solange était bien plus en arrière. Elle sortait à peine du lacet que Maurepas avait passé depuis un bon moment. Il allait se remettre droit pour faire face au dernier virage avant le défilé de parois vertigineuses aux couleurs violacées. Mais son attention fut retenue par l'allure inhabituelle du cheval de Solange. Il essayait de comprendre la raison de ce balancement. Soudainement, il réalisa que cela venait de la présence d'un deuxième larron sur le dos de l’animal. La colère s'immisça en Maurepas. On avait ignoré sa décision, il n'avait pas l'habitude qu’on discute ses choix. Il stoppa sa monture, la fit pivoter et attendit l'arrivée des deux autres. Maurepas bouillonnait. Le temps passait trop vite. Ou trop lentement, c'était selon. Il craignait d'arriver bien tard, de rater son frère. La peur se transforma très vite en une colère incontrôlable. Il piaffait d'impatience, il se dit qu'il allait abandonner Paille ici, après tout qu'il se débrouille. Ce n'était qu'un fardeau inutile. Le vent s'était levé. Le soleil passait dans les nuages qui s'enfuyaient vers la mer. Des nuages qui se déchiraient en longs épanchements, semblant de gigantesques coups de pinceaux jetés avec rage dans le bleu brûlé par l'horizon.

Est-ce le regard de Solange, profond, pénétrant et doux à la fois ? Ou bien la tête de Paille, émergeant au-dessus de l'épaule, le visage balayé par la chevelure en bataille de Solange ? Ou tout simplement l'attente, sur ce cheval impassible d'une tranquillité froide ? Toute sa colère se dissipa d'un coup. Leur monture semblait insensible à la charge. Le cheval grimpait la pente sans effort. Petit Pierre était à leurs côtés. Pas un mot ne fut prononcé, des échanges de regards, des intentions suspendues, et surtout l'immobilité qui amène à l'imposture du mouvement. Les deux autres chevaux reprirent la route, comme s’il en allait ainsi de leur propre décision. Plus dépité qu’autre chose, Maurepas tourna la bride, mais il ne l'aurait pas fait que le cheval de lui-même aurait pris sa place à la suite des deux autres. Ils cheminèrent ainsi jusqu'à l'entrée du défilé. Les lacets s'arrêtaient pour laisser place à une longue route à peine sinueuse qui suivait la Girance à bonne hauteur. L'inclinaison était moindre. Il faisait une chaleur moite. L'évaporation du matin se mêlait à l'air brûlant. Les corps supportaient difficilement le frottement des tissus.

Aux alentours de midi, ils s’engagèrent sur une sente qui dégringolait dans la broussaille touffue faisant rempart jusqu’à la rivière. Les quatre cavaliers descendirent de leurs chevaux pour les mener par le licou. Le bruissement cristallin de l’eau pure se jetant sur les roches qui parsemaient le lit de la rivière, prenait une ampleur qui envahissait tout l’espace. Le chemin finissait en pente douce pour mourir au bord de l’eau.

« On fait boire les chevaux, on mange un morceau et on repart. » Maurepas avait déjà mené sa bête sur le rivage. Il s’installa sur un gros caillou plat qui faisait un siège parfait. Il trancha

le gros pain de campagne en larges parts qu'il distribua à chacun. Il restait un morceau de viande fumée, sec et durcit par le temps. Il eut bien du mal à l'entailler. Paille lui tendit son couteau. Maurepas le dévisagea d'un air mauvais. Solange s'empara du canif et avança le bras en direction de Maurepas. Il ne réagit pas. Elle insista, ajouta un joli sourire, Maurepas céda. Solange se tourna vers Paille, ils avaient un regard complice qui agaça Maurepas. Il s'attaqua à la viande une nouvelle fois. Il resta sidéré par la facilité avec laquelle ce couteau pénétrait la carne. Il posa l'ustensile sur la pierre, Paille le récupéra et le remit dans son étui. Chacun eut sa part. Maurepas remisa le restant dans la sacoche de cuir, puis il entama son repas, le visage penché vers la rivière. Il était hypnotisé par l'écoulement. Les tourbillons qui se formaient derrière chaque rocher le fascinaient. Bien plus encore, le petit courant qui se formait à la suite et qui remontait le long de la rive dans la pierraille ne cessait de l'étonner. Il ne prêta aucune attention à ses compagnons, placés derrière lui, debout ou bien accroupis. Petit Pierre s'occupait en tailladant un morceau de bois sec que les flots avaient poussé sur les berges.

Le soleil à l'aplomb dardait ses rayons avec une flamboyance absolue. Sous la chaleur qui se faisait pesante, Maurepas scellait son cheval. Il n'avait pas vu Solange qui arrivait à sa hauteur. Ni Petit Pierre et encore moins Paille. Leurs yeux avaient tous la même couleur, une sorte de bleu opaque. La lumière du ciel s'y reflétait avec fureur. Mais cela, Maurepas ne pouvait pas le voir, car il leur tournait le dos, s'acharnant sur la sangle qui passait sous le ventre du cheval. Elle était trop lâche. Une main arriva sur lui, elle le fit sursauter.

Les roches rouges perdaient déjà leur reflet teinté de rose. L'eau du torrent n'était plus que le miroir du firmament, un aveuglement noyé de bleu que la pâleur des nuages atténuait à peine. La végétation paraissait danser, prise dans les vibrations d'un air saturé de chaleur. Ce même air que l'on aspirait n'apportait pas la vie, il n'invitait qu'à un recommencement sans fin, pour un espoir de fraîcheur impossible à satisfaire. Le corps se couvrait d'une sudation épaisse et âcre, les yeux devenaient brûlants à cause de la sueur qui s'y glissait lorsque l'on avait le malheur de porter le revers de la main. Maurepas se tourna d'un coup, il se retrouva face à face avec les trois autres, dressés devant lui. Petit Pierre tenait toujours son canif dans la main gauche et le morceau de bois mort dans l'autre main. Solange légèrement en avant, agrippait le bras de Maurepas. Elle souhaitait ce contact physique. Paille observa Maurepas, les mains dans les poches. Ils ne semblaient nullement incommodés par la fournaise qui grillait le moindre bout d'herbe. Ce fut Solange qui parla.

- Tu fais quoi ?

- Je tends la courroie sous le ventre…

- Mais après, tu vas faire quoi ?

- Je vais remonter le cheval jusqu'à la route, et puis…

- Non.

- Quoi non ?

- Tu ne vas pas faire ça. On va d'abord se baigner dans le torrent.

- On n'a pas le temps ! J'ai dit qu'on partait après le casse-croûte, alors on part !

Maurepas attrapa les rênes de son cheval avec l'intention de faire se tourner l'animal du côté chemin. Mais il ne bougea pas et Maurepas non plus, car Solange tenait toujours son bras avec fermeté. Une fermeté telle qu'elle resta bien campée sur ses deux jambes lorsque Maurepas tenta d'avancer.

- Vous faites ce que vous voulez, je m'en contrefiche, mais je pars.

- Non, tu ne partiras pas.

Maurepas se dégagea d'un mouvement d'épaule, tira un grand coup sur la lanière du cheval, lequel envoya la tête du côté opposé. Maurepas eut bien du mal à ne pas se retrouver cul par-dessus tête.

- Tu vas avancer satané canasson.

Il se saisit des rênes avec l'intention de fouetter l'animal, Solange le saisit à nouveau par le bras, et le stoppa dans son élan.

- Ne fais pas ça.

- Sinon quoi ?

- Viens te baigner, c'est tout.

- J'ai dit que…

Les mots restèrent coincés dans sa gorge, il faillit s'en étrangler. Solange avait dénoué sa ceinture et commençait à ôter les boutons un à un. Les deux autres qui avaient déjà enlevé leurs chaussures, tombaient le pantalon. Il ne fallut pas plus de temps pour jeter bas les chemises et voir apparaître la poitrine ferme et blanche de Solange. Elle portait un jupon blanc, qu'elle fit glisser découvrant sa toison pubienne.

« La chaleur nous empêchera d'avancer à bonne allure, n'est-ce pas vous autres ? » Les deux gars opinèrent de la tête pendant que Solange déboutonnait la chemise de Maurepas. Ce dernier trop désappointé pour protester se laissa faire. Enfin, tous nus comme des vers, ils prirent la direction de la rive. Solange, Petit Pierre et Paille entrèrent dans le torrent jusqu'à la taille puis s'accroupirent et plongèrent la tête dans l'eau. Maurepas s'avisa de faire de même pour ne pas déparer l'ensemble. À la taille, il crut mourir, à la tête, une barre lui enserra le crâne, une myriade de poignards le pénétrait de toutes parts. Il ressortit immédiatement en courant, se réfugia sur la berge, tout essoufflé. Il reprit ses esprits, puis retourna se baigner précautionneusement. Les trois autres, toujours dans l'eau jusqu'au cou, s'amusaient du courant qui contournait le bassin creusé à même la roche.

Une fois sortis du défilé, les quatre voyageurs aperçurent Lasprepont, un petit village fortifié. Maurepas était fourbu, son dos le faisait souffrir atrocement. L'heure avancée de l'après-midi enrobait la route d'une ombre bienfaitrice. Les platanes majestueux formaient une trouée qui s'avançait au pied des monts de la Trésagne. La voie bien droite avait été tracée par les Romains. Elle rejoignait les hautes montagnes, dernier rempart avant le passage qui faisait frontière vers le comté du Piérongeais. Les chevaux allaient bon train, infatigables. Solange avançait aux côtés de Maurepas, Paille et Petit Pierre étaient légèrement en arrière.

- On fait escale à Lasprepont, les chevaux pourront se rafraîchir et avoir un picotin d'avoine au relais de poste, décida Maurepas.

- Les chevaux ne sont pas fatigués. Toi peut-être.

Maurepas ne releva pas l'ironie, il avait pris sa décision. Il fit un geste du bras en direction des deux autres. Un geste qui désignait l'entrée du village fortifié.

- On repartira au soir. La nuit sera douce et plus propice.

Quelques lieues en amont, après une descente douce, un faux plat prolongeait la route. Les montagnes au loin, la rivière qui roulait au fond des gorges, tout contribuait à créer l'illusion d'une forte inclinaison. Instinctivement les muscles se raidissaient inutilement pour se préparer à l'effort. La route s'échappait dans le lointain pendant que sur la droite, une arche enjambait la rivière à une hauteur vertigineuse. Les cavaliers s'engagèrent sous la voûte de

pierre dont on avait arraché la porte au temps de la révolution. Les saints patrons de la région, eux aussi avait subi le mécontentement du peuple. Les commissaires de la révolution avaient fait buriner les statues qui ornaient la porte. De leur côté, les paysans n'étaient pas très remontés contre les représentants de la chrétienté. Ils avaient regardé silencieusement le saccage.

Le passage avait une largeur suffisante pour un gros chariot. Le pont faisait une demi-lieue de longueur. Il se finissait sur ce qui fut un pont-levis. Depuis longtemps, il avait été empierré, seules demeuraient d'énormes chaînes qui grimpaient dans une tour crénelée. Sa forme carrée, d'un aspect massif, s'élevait suffisamment pour dominer le village. Une fois passé le porche, on pénétrait dans une cour rectangulaire. Au centre, un puits plongeait jusqu'à la rivière du Boquet, avant qu'elle ne rejoigne la Girance. Un trépied supportait un système mécanique pour remonter l'eau. Il servait encore pour l'arrosage. Tout autour de la place, se trouvaient les commerces. Au plus près, tout contre l'entrée, le maréchal-ferrant avait installé son atelier attenant à une gigantesque grange. Ancienne armurerie plusieurs fois transformée, elle avait fini en grenier à fourrage. Debout devant sa forge, habillé d'un tablier en cuir lui descendant jusqu'aux pieds, l'homme observait les arrivants. Le bruit des sabots sur les pavés annonçait de bien loin ceux qui s'engageaient sur le pont, aussi était-il sorti de son atelier pour attendre le travail probable. À ses côtés, un drôle de gamin, pas épais, la tignasse en bataille et sale comme un peigne, suivait lui aussi la progression des cavaliers.

- Vous avez là de belles bêtes. C'est pas commun par ici.

Le cheval de Maurepas s'arrêta de lui-même, anticipant le désir de son maître. Maurepas descendit de sa selle, trop content de reposer son dos et son cul qui le faisaient souffrir atrocement. Les trois autres restèrent sur leur monture comme s'ils ne faisaient plus qu'un.

- C'est pas courant de monter dans la région. Et à deux sur son bestiau non plus. Vous allez le tuer à la tâche.

- Ça ira, répondit froidement Solange.

- La bête qu'est arrivée en dernier, son fer arrière est fendu. Et l'autre vaut pas mieux.

- Donnez un picotin d'avoine déjà. Et de l'eau.

Le maréchal-ferrant claqua du doigt en direction de son arpète. Puis il s'approcha du cheval. Il fit plier la jambe arrière. Le pied était blessé et le fer cassé meurtrissait le sabot.

- Vous venez d'où ?

- De Saint-Cernin.

L'homme se gratta la tête. Regarda les cavaliers comme s'ils débarquaient de la lune. Puis il observa à nouveau les sabots tous plus usés que la normale.

- Et vos bêtes ont passé le col des Tranches ?

- Oui, l'autre route, c'est bon pour les trains. Et ça fait un détour par la vallée.

L'homme continuait à étudier les sabots des chevaux, n'en croyant pas ses yeux. L'aide arriva avec l'avoine. Il repartit remplir les baquets avec ses deux seaux.

- C'est pas dieu possible.

Le maréchal-ferrant tenta de faire entrer le cheval de Maurepas. L'animal se cabra et il en fut de même pour les autres. Le picotin suffit largement à nourrir les trois bêtes. Le pauvre homme n'allait pas gagner grand argent avec ces voyageurs. Il pensa que de toutes les façons, ils n'iraient pas bien loin avec des montures si mal ferrées, des rosses ajouta-t-il dans sa barbe en s'en retournant à son fourneau.

Sous la lune inondant la route d'une blancheur laiteuse, Maurepas cherchait à comprendre les sentiments qui le traversaient. Le petit groupe qu'ils formaient l'insupportait et en même temps, il ne se voyait pas le quitter. Mais le plus terrible, était la présence de Solange. Cette façon qu'elle avait de ne pas tenir compte de ses ordres était une découverte déconcertante pour lui. Il ne reconnaissait plus la Solange qu'il avait laissée en partant pour les océans. La petite fille gentille, effacée, avait disparu pour laisser place à une femme sûre d'elle. Encore plus déroutant, il aimait ça. De plus en plus, il retrouvait la force et l'impertinence d'Isabelle, pourtant la plus petite des deux sœurs, celle pour qui il n'osait avouer son amour.

Le moment du repas avant le départ avait été particulièrement éprouvant. Pourquoi tous avaient fait front commun contre lui pour aller dans un bouge trouver une mauvaise soupe et du pain rassis, alors qu'il avait déniché une auberge peu coûteuse. Il avait assez d'argent sur lui, il pouvait les nourrir, mais il n'y avait rien eu à faire. Il avait de suite regretté sa colère, regretté d'avoir frappé Petit Pierre qui n'y était pour rien. Frapper Solange était impossible, alors sa rage, il l'avait déversée sur le pauvre bougre. Il avait subi les coups sans broncher. Simplement protégé par son avant-bras levé à hauteur des yeux. Il semblait insensible à la douleur. Solange avait attrapé la baguette de sauge à pleine main, l'avait cassée en deux et jetée au sol. Elle avait tourné les talons, suivie des deux autres, le laissant devant l'auberge sous le regard goguenard des deux tenanciers.

- L'est pas bien grâce la petite dame, mais elle sait y faire. Hein la Mathilde. Ce que femme veut, Dieu le veut ! L'épouse opina du chef puis rentra, suivie de près par son mari.

Après une courte hésitation, Maurepas avait salué l'homme puis la femme, bien inutilement, car ils avaient déjà disparu dans leur auberge. Ensuite, il était parti en direction des trois autres par un passage qui s'enfonçait sous de petites arcades joignant des maisons peu larges mais très hautes. Aux fenêtres, pendouillait la lessive du jour, accrochée à des cordelettes qui traversaient la ruelle à bonne hauteur. La venelle prenait une inclinaison de plus en plus marquée pour filer sur l'arrière du village. Le silence s'imposait au fur et à mesure de la progression. Petit Pierre et Paille suivaient Solange qui marchait à bonne allure. Maurepas peinait à les rejoindre. Ils s'échappèrent sur la droite. Le temps que Maurepas arrive, il ne vit plus personne. La ruelle se divisait en deux. D'un côté, elle grimpait pour aller vers le centre du village et de l'autre, elle descendait un peu pour remonter très vite en suivant les anciens remparts. Une petite cour ombragée surplombait la ruelle. À l'intérieur, on avait accolé aux murs un banc de pierre sur toute la longueur. Dans un bac en ciment en forme de fer à cheval, des petits buis s'appuyaient aux maisons. Maurepas grimpa une dizaine de marches pour gagner de la hauteur et tenter d'apercevoir les trois autres. Pas même un claquement de godillots sur les dalles de la ruelle. Il redescendit pour suivre le contournement. Le chemin s'arrêtait d'un coup sur une balustrade pendue dans le vide. On découvrait alors dans l'encaissement de la vallée, le parcours sinueux de la Girance. Sur la gauche, un escalier étroit s'enfilait sous les bâtisses pour déboucher sur une placette ornée de fuchsias décrépis. Il prit à droite et se retrouva dans un embrouillamini de montées et de descentes qui composait une enfilade de ruelles escarpées. La plupart rejoignaient la place de l'église. Le bâtiment semblait enterré. Un portail s'ouvrait sur un trou noyé dans la pénombre. Maurepas rebroussa chemin et opta à nouveau pour le contournement du pays. Toutes les ruelles de cette ancienne fortification avaient un air de ressemblance. C'est au bout de la troisième bifurcation que Maurepas compris qu'il repartait vers le centre. Ne sachant plus que faire, il s'accroupit, puis il sortit sa gourde. Ainsi placé, il vit un portail attaqué par la rouille de toute part. Celui-ci donnait sur un petit escalier court qui se glissait dans les soubassements d'une maison. Sur

l'arrière de la bâtisse, des dégoulinures laissées par un tuyau d'évacuation, certainement des toilettes rudimentaires. Maurepas dut redoubler d'efforts pour pousser le portail qui céda d'un coup. Maurepas bascula en avant, dégringolant les escaliers. Il tenta de se rattraper au mur contre lequel une mauvaise rampe était rivée mais elle céda, accentuant encore le déséquilibre de Maurepas. Il avait bien vu que l'escalier s'arrêtait d'un coup au bord du vide. Tombant d'une bonne hauteur, il eut la chance de se rétablir suffisamment pour amortir le choc. Il fallut un peu de temps à ses yeux pour s'habituer à la faible clarté. Il épousseta ses habits. Ses membres endoloris le faisaient souffrir, mais ne l'empêchaient pas de se mouvoir. Puis petit à petit, il put se faire une idée du lieu. Il s'agissait des anciennes douves de la forteresse. Un enchaînement d'alcôves s'étirait sur une grande longueur. Elles servaient de magasin pour les denrées périssables en d'autres temps. De petits soupiraux laissaient filtrer un rai de lumière qui partait obliquement frapper le mur opposé. L'escalier était maintenant inaccessible. Maurepas traversa la première salle puis la suivante pour se trouver dans une alcôve d'où partaient trois autres salles encore plus grandes. Il alla sur sa droite, revint sur ses pas pour visiter les autres salles. Dans chacune, une enfilade de pièces. Finalement, Maurepas prit sur la droite et passa de salles en salles. Plus il avançait plus elles étaient basses au point que la dernière n'était plus qu'une cave où tenir debout était impossible. Il dut s'accroupir et se faufiler à quatre pattes pour s'engager dans le passage. Quel ne fut pas son étonnement d'être revenu à la partie centrale qu'il venait de quitter. Sous chaque entrée, on pouvait voir, à condition d'être attentif, un petit accès sur le côté qui n'était autre que l'un des chemins suivis par Maurepas.

Combien de temps il avait passé à circuler de salle en salle ? Il ne saurait le dire. Il avait perdu la notion du temps. Dans son esprit, il ne faisait aucun doute que la nuit avait passé et que le petit matin s'annonçait. La tête entre les mains, Maurepas perdait la raison. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Toujours un chemin nouveau et toujours il revenait au même endroit. Cette salle carrée d'une hauteur imposante et que maintenant il connaissait par cœur, était le centre d'un labyrinthe. Un être vivant qui se régénérait à chaque nouvelle expédition, une machine à fabriquer de l'illusion. Maurepas n'avait plus rien à boire, il n'avait pas mangé suffisamment, la tête lui tournait. Est-ce pour cette raison qu'il se trouvait face à face avec une vieille bonne femme ? Elle portait un fichu enveloppant son crâne, une chemise blanche rentrée dans une jupe aux motifs multicolores. Ses pieds étaient noirs de crasse, elle portait ses sandales à la main. De longs cheveux crépus blanchis par l'âge lui faisaient un petit visage à la peau étonnement lisse. Elle quittait une des salles pour se rendre dans une autre. Pensant avoir affaire à une rêverie tout droit sortie de son imagination, Maurepas lui emboîta le pas silencieusement. Il voulait savoir si cette apparition allait s'évaporer ou bien garder suffisamment de consistance pour le sortir de cette enfilade d'alcôves. Ils marchèrent ainsi un bon moment avant de se trouver face à une porte en fer forgé. On découvrait au centre, une rosace à partir de laquelle partaient en étoile les tiges reliées au pourtour de la porte. Entre chaque tige, une nouvelle rosace reprenant le motif, mais cette fois en plus petit. Sur le dessus, on pouvait lire *Abyssus abyssum invocat*. La vieille se tourna pour faire face à Maurepas.

Elle tira de sa poche une grosse clef rouillée. En découvrant l'état de la serrure, recouverte d'une poussière de ferraille, Maurepas sourit. Il pensait qu'au point où il en était, une serrure impossible à manœuvrer n'avait rien de surprenant. Il se voyait déjà finir, errant dans ces caves, oubliées des mortels, où déambulait une vieille folle. Dans un sursaut d'espoir, il arracha la clef des mains de la vieille, l'enfila dans la serrure. Comme prévu, le mécanisme ne céda pas. Maurepas s'acharna sur la porte, la secouant en tous sens. Frappant des poings,

tirant de grands coups de pied, poussant des cris de bêtes. La rage le rendait complètement fou. Au comble du désespoir, il frappa violemment le portail de la tête, un coup tellement puissant qu'il s'ouvrit le crâne. Le sang inonda son visage, il s'affala dans la poussière et ferma les yeux. La vieille s'approcha de lui, prit la clef de sa main, inséra celle-ci dans la serrure, fit jouer le mécanisme, poussa le portail, puis repartit par où elle était venue.

Maurepas grimpa l'escalier qui lui faisait face, il déboucha de sous une maison. Une cour s'étendait devant lui. Petite, mais à cause de la vue qui donnait sur le lointain, elle semblait bien plus grande.

- Tu étais passé où ? T'es dans un sale état !

- C'est à cause du portail, pas moyen de l'ouvrir, heureusement qu'une bonne femme avait la clef…

Un pauvre gars qui n'avait que la peau sur le dos se trouvait sur aux côtés de Solange. Avec lui, une jeune gamine, tout aussi miséreuse. Elle avait une toute petite voix, à peine audible.

- Le portail *Abyssus*, il n'a jamais été fermé, ou alors en des temps anciens.

- C'est une vieille folle qui…

- La vieille folle c'est toi, viens manger, on t'attendait.

- Je vais servir la soupe.

Sous la lune qui dispensait encore une blancheur laiteuse, chevauchant sur la route de la ville Franche, Maurepas ressassait cette histoire. Le visage de la vieille folle, il l'avait maintenant devant lui, il brillait comme un médaillon dans l'auréole que formait la lune. C'est en regardant intensément le ciel qu'il vit se découper dans les hauteurs, deux cavaliers. Une apparition furtive. Il se tourna vers Solange, s'apprêta à lui faire part de sa découverte. Elle somnolait sur sa monture. Plus loin, les deux autres faisaient de même. La nuit était calme, douce, la brise légère. Maurepas avait bien trop mal au cul pour arriver à fermer l'œil. L'aurait-il pu qu'il serait tombé.

Les cavaliers arrivèrent en vue de la Ville Franche au beau milieu de la nuit. De petites fermes basses, isolées les unes des autres, en délimitaient les abords, mais la partie principale se situait en amont. La rivière s'éloignait de la route pour contourner les habitations en suivant l'abrupt de la montagne. La Girance avait longuement entaillé la roche créant à chaque virage des enfoncements dans la paroi. L'eau s'y engouffrait avec violence. En aval, une série de seuils rendaient la rivière infranchissable et particulièrement dangereuse. Il s'y créait de véritables rouleaux, happant les corps vers le fond pour les expulser bien plus loin, après les avoir traînés sur une bonne longueur. Le grondement sourd de la rivière remplissait la vallée d'un brouhaha continuel que l'on finissait par oublier

Ils s'engagèrent sur le pont de bois pour passer les adrets. D'anciens remparts éclairés de lanternes se profilaient sur le lointain. Ils formaient une enceinte depuis longtemps inutile. On trouvait un deuxième pont, un peu plus large, qui donnait accès à la partie principale de la ville. L'entrée du fortin se trouvait sur la gauche. Le casernement était construit dans la montagne, on grimpait de salle en salle pour arriver tout en haut d'un à-pic, où on avait installé la poudrière. Elle était gardée en permanence par des soldats. Ils formaient un bataillon installé à demeure.

Maurepas arrêta son cheval, descendit et fit signe aux autres de l'attendre là. Il se dirigea vers l'une des deux guérites installées dans la muraille. Un soldat de faction attendait la relève.

- Bonjour, je voudrais savoir si les nouvelles recrues sont arrivées de …

- Faut revenir dans une semaine, le chef de corps n'est pas là.

- Mais…

- Dans une semaine je vous dis !

Le type était buté. Maurepas n'en tirerait rien de plus. Il rejoignit les trois autres.

- Il est où Paille ?

- Il est allé se renseigner.

- Le chef de corps n'y est pas. Il faut attendre …

- Il est à l'intérieur, il va revenir.

- C'est impossible. On ne peut pas pénétrer dans le casernement à cause de la réserve de poudre !

Solange n'écoutait plus, tenant son cheval par la bride, elle fit signe à Petit Pierre de la suivre.

- Vous allez où ?

- À l'auberge du Grand Cerf. On va retrouver les autres.

- Quels autres ?

Solange avançait d'un bon pas, son cheval marchant au pas à ses côtés. Elle était suivie de Petit Pierre.

- Valentin et Thérèse, de l'autre soir, précisa Petit Pierre sans même se retourner.

- C'est quoi cette histoire ?

Maurepas voulut rattraper les deux autres, mais son cheval renâclait. Il dut tirer un grand coup sur la bride. Le cheval tourna la tête d'un coup sec, se dégagea, fit quelques pas. Maurepas s'approcha, l'animal s'éloigna un peu plus sous le regard amusé du soldat de faction.

- Viens là saleté !

- C'est pas gagné l'ami, ironisa le gars dans sa guérite, trop content d'avoir un peu de distraction.

Maurepas ne prit pas la peine de répondre, il abandonna l'idée de poursuivre son cheval. Maintenant qu'il était dans les murs de la ville Franche, qu'il allait revoir son frère et d'une façon ou d'une autre le sortir de là, il n'avait plus besoin de ce maudit canasson. Deux traîne-savates à moitié ivres vinrent à passer. Maurepas les questionna sur l'endroit où l'on pouvait trouver l'auberge du Grand Cerf.

- C'est pour manger ou bien pour dormir ? demanda l'un des types, tout en tirant des coups de coude dans les côtes de son acolyte trop occupé à essorer le fond de sa gourdasse.

- L'un et l'autre.

Celui qui venait de s'adresser à Maurepas éclata de rire, tira un nouveau coup de coude à son compagnon de saoulerie.

- Jean Jean, tu entends notre ami, il veut manger et dormir à l'auberge du Grand Cerf. Il répéta la fin de sa phrase en détachant les mots et en appuyant sur le et. Le Jean Jean se mit à pouffer soudainement, dévoilant une dentition clairsemée et jaune comme le maïs.

- Il a pas trop faim j'espère ! Jean Jean tentait d'articuler avec un semblant de sérieux, mais il n'y tint plus et partit dans un fou rire. Les deux types n'en pouvaient plus de se tenir les côtes. Maurepas les entendit encore longtemps gueuler tout au long de la ruelle. Mangés par

l’ombre, ils disparurent. Un autre gars appuyé contre le mur, les mains dans les poches, que Maurepas n’avait pas remarqué, l’interpella.

- L’Auberge est fermée depuis longtemps, depuis qu’on y a appris que les tenanciers égorgeaient les clients. Viens l’ami, c’est par là. Mon nom, c’est Pivoine. Pivoine de Lespente. Et toi ?

- Maurepas, des Écarts. Tu viens d’où ?

- De loin.

Maurepas et Pivoine De Lespentes marchèrent silencieusement. La rue était très peu éclairée, pourtant les pavés luisaient dans la nuit devenue plus fraîche. A cette altitude, dès que le soleil est happé par les cimes environnantes, le froid descend sur la vallée.

Pas un bruit sinon le claquement des souliers.

- Que viens-tu faire ici ? Tu n'es pas un marchand ambulant, ce pays n'est pas le tien et tu n'as pas l'air d'un soldat.

- Je viens chercher mon frère. Lucas.

- Il s'est enfui du domicile ?

- En quelque sorte.

- Papa et maman t'ont chargé de le ramener sinon ça va barder pour lui ?

Maurepas se renfrogna, enfonça les mains dans les poches de sa veste. Il gardait l'œil sur ce type dont il ne connaissait rien. Un gars pourtant qui inspirait confiance. Il était posé, ses paroles étaient douces. Même s'il y mettait une pointe d'ironie, cela restait sans conséquences. Ils continuèrent jusqu'au croisement. De là, une ruelle partait en pente douce entre de tristes maisons hautes, serrées les unes contre les autres.

- Voilà, on y est. Tu continues, après ça grimpe d'un coup. Tu verras une enseigne à demi effacée. Il n'y a rien d'autre, tu ne peux pas la rater.

- Je te remercie.

Maurepas hésita un moment. Il observait le gars en face de lui.

- Pivoine, c'est ça ?

- Pivoine de Lespentes.

- Tu vas faire quoi ?

- Écoute, il fait froid, la nuit est bien avancée et je ne crois pas qu'on soit au bon endroit pour parler.

À l'étage, les volets s'ouvrirent. Un type en liquette pointa le bout du nez.

- C'est pas bientôt fini ! Pouvez pas aller ragoter plus loin. Il y a des gens qui voudraient dormir.

- Ça va, on part.

- Alors ?

- Alors quoi ? Je te pose une question et tu réponds sans répondre et maintenant, tu veux savoir ce que je deviens.

On entendit des éclats de voix venant de la fenêtre.

- Mon frère est parti pour la guerre contre de l'argent. Je viens le chercher. De l'argent, on en a, mais il ne le sait pas.

Le type de la fenêtre réapparut, il était rouge écarlate tenait un broc en faïence à même le corps. Il l'avança au-dessus de la rambarde et le déversa aux pieds des deux hommes.

- La prochaine fois, c'est le seau d'aisance.

Pivoine attrapa Maurepas par le bras pour l'inviter à avancer.

- Viens, il faut qu'on parle.

Ils s'engagèrent dans la ruelle. Le vent s'était levé. Quelques nuages traversaient le ciel blanchi par la lumière de la lune. Un volet claqua dans le lointain. Une lueur s'échappait par une ouverture, un peu plus haut dans la rue.

- C'est là-haut l'auberge, on y est presque.

Maurepas dévisagea son compagnon de route. Pourquoi il appréciait de se trouver à ses côtés, il ne savait l'expliquer. Il n'avait pas envie de se séparer de lui, voilà tout. Pivoine était comme un complément à ce qu'il ressentait au plus profond de son être.

La porte de l'auberge était ouverte. Un fumet de potage emplissait les narines. Cette stimulation attisa la faim de Maurepas, son estomac se contracta d'un coup. S'ensuivit une série de spasmes. La douleur l'obligea de se plier en deux. Il s'accroupit. L'aubergiste, un torchon sur l'épaule lui tendit un quignon de pain.

- Faut commencer par ça. Tu n'as pas mangé depuis quand ?

- Vers la fin de l'après-midi, répondit Solange.

- Bon, c'est l'émotion. Allez mon gars, assieds-toi là.

Maurepas s'installa sur le banc. Ce n'était pas la faim, mais la crainte qui lui tordait les entrailles. Il pressentait que quelque chose n'allait pas, que Pivoine n'était pas là par hasard.

Puis Paille entra. Il avait une drôle de tête. Maurepas, en découvrant Paille sur le seuil de la porte repensa à lui. Comment pouvait-il pénétrer la forteresse ? Par quel tour de passe-passe, s'était-il faufilé à l'intérieur du casernement ? Ce fut Pivoine qui parla en premier.

- Ton frère n'est plus ici.

Paille prit la parole à son tour. On aurait pu penser que tous les deux avaient préparé un discours.

- Pivoine a raison. Ils sont partis hier pour le front. Ils ont fait étape à Toulon et ont embarqué au petit matin.

Ce n'est pas tant ce qui concernait son frère qui étonna Maurepas, mais que Paille appelle Pivoine par son prénom, donnant l'impression de le connaître depuis longtemps.

En son for intérieur, il savait pour son petit frère Lucas. Il faisait semblant d'y croire depuis le début, il se dupait lui-même. Mais il ne jouait là qu'une comédie dont il était le seul spectateur. Solange s'approcha, lui caressa la nuque et l'embrassa sur la joue. Un baiser rafraîchissant. Un baiser froid. Une façon de le convaincre que ce qu'il allait entreprendre était une bonne chose. Tous restèrent silencieux, attendant. Les uns, les yeux rivés au sol, les autres échangeant un regard, puis patientant. Une impression d'éternité se dégageait, rien d'autre à faire que d'être là, autour de Maurepas. Paille regardait ses chausses usées jusqu'à la corde. Solange toujours silencieuse, était plantée au milieu de la salle. Pivoine s'était éloigné dans le fond, près de l'âtre où nul feu ne couvait. Petit Pierre semblait le plus ému, la main sur l'épaule de Maurepas qui s'était assis au bout de la longue table en planches épaisses. Le tenancier, les bras ballants, avait déposé son torchon sur un dossier de chaise. Valentin et Thérèse, l'un à côté de l'autre, à la fois si proches et si lointains appartenaient autant à ce tableau que les autres. Tous attendaient une parole de Maurepas, elle viendrait en son temps,

mais pour l'instant, il se leva et monta à l'étage, il s'allongea sur une paillasse poussiéreuse espérant trouver le sommeil.

Étonnamment, une légère brise apporta une douceur agréable. Le soleil, encore masqué par les montagnes entourant la vallée, ne déversait pas son feu sur cette partie du chemin mal empierrée. Les chardons bleutés portaient en leur fleur les gouttes de la rosée matinale. L'herbe jaunie par la chaleur avait l'aspect du foin. Du fond du vallon, le doux bruit cristallin de l'écoulement de la rivière arrivait aux oreilles. Au loin, dans l'encaissement de la vallée, on devinait la présence de la mer. Les chênes-lièges s'étalaient dans le lit du torrent au milieu des ajoncs sertis de roseaux. Il y nichait quelques cingles plongeurs. Plus rarement le martin-pêcheur. Il arrivait qu'on entende l'écho d'un effondrement de pierraille quand la roche se fendait et qu'un bloc de pierre dégringolait dans la pente. Il s'ensuivait des bruissements, des cris courts que les animaux poussaient. Un affolement soudain ? Une façon de se prévenir les uns les autres ? Une célébration de la nature en furie ? Qui peut le dire ? Certainement pas l'homme qui marche seul, bien trop préoccupé par sa défaite. Pas plus, les cavaliers qui cheminent, à deux sur la même monture, suivis d'un autre cheval tenu par la bride.

Maurepas avançait d'un pas pesant, l'envie n'y était pas. Il redescendait pour regagner la côte. Il ne savait pas très bien si la décision était la bonne. Il en voulait à son frère, il en voulait à la terre entière et pour commencer à Isabelle de n'avoir pas su, à peine mariés, retenir son homme. Solange arriva à sa hauteur, elle arrêta son cheval en serrant la bride, puis passa la jambe par-dessus l'encolure et se laissa glisser. En découvrant Petit Pierre, Maurepas eut un mauvais sourire, il était jaloux. Leur proximité, le fait qu'il partage la même couche et encore plus leurs messes basses, tout cela l'insupportait. Solange remarqua la tête que faisait Maurepas, mais n'en dit rien. Elle se plaça à son côté. Petit Pierre suivait à distance, toujours perché sur le cheval, lequel avait repris son allure. Le bruit des sabots sur la pierre, cherchant des appuis solides était la seule perturbation dans ce paysage où régnait la vie sauvage. Solange fit signe à Petit Pierre de les attendre. Il stoppa, mais resta sur sa monture, immobile.

Maurepas s'arrêta, il se tourna vers la rivière. Un sentier partait dans le dévers, certainement un accès pour les pêcheurs et les braconniers. Ils restèrent ainsi silencieux à observer la lumière qui se glissait dans les branchages. Le mouvement des aulnes bercés par le vent accompagnait le déplacement lent des nuages. Un scintillement de l'eau chatoyait au travers de la végétation. Mais il voyait sans voir, il attendait le moment propice, l'instant où Solange allait se décider à le prendre par le bras, l'entraîner dans le chemin. Dans le contrebas, le sentier se coupait en deux pour aller se perdre dans les ajoncs. Un saule de petite taille coupait la lumière. Solange s'allongea, Maurepas resta debout un temps, puis s'accroupit à sa hauteur. Elle le saisit par la taille, il se coucha auprès d'elle, l'embrassant à pleine bouche. Il avait besoin d'être serré, aimé. Ils se déshabillèrent, firent l'amour rapidement. Ils restèrent allongés, l'un près de l'autre. Le visage de Solange lui apparaissait dans la lumière, il la tint par la nuque et l'embrassa. Ils firent l'amour une nouvelle fois. Avec plus de douceur, de tendresse et plus longuement.

- On descend à la rivière si tu le veux ?

- Tu y as pris goût on dirait. Oui, j'en ai envie.

Ils rattrapèrent le sentier qui rejoignait la rive bien plus bas, lui la tenant par la taille, elle se laissant mener. Maurepas était pieds nus en liquette, Solange était nue sous sa chemise, ses chausses enfilées à la va-vite. Sans raison, ils accélérèrent jusqu'à courir. Solange perdit une chaussure, Maurepas se fit mal au talon et continua un temps à cloche-pied. Ils s'arrêtèrent, se regardèrent, éclatèrent de rire. Puis ils repartirent bras dessus bras dessous, cette fois,

doucement. Maurepas passa son bras sous la chemise, juste pour sentir la chair sous ses doigts. Solange se tourna vers lui, son visage avait pris un aspect plus sérieux.

- Il ne faut pas abandonner.

- Je n'abandonne pas, je vais trouver comment rejoindre Lucas, au port...

- Paille sait où ils sont partis…

- Paille raconte n'importe quoi pour se rendre intéressant.

- Tu sais ce qu'il faut faire, tout au fond de toi, mais tu as peur.

- Qui va nous mener. Et encore, si Paille a raison.

- Paille est ce qu'il est, mais jamais il ne parle s'il n'est pas sûr de lui.

Maurepas ne répondit rien. Ils étaient arrivés sur la rive, l'eau murmurait un chant agréable, un chant qui invitait à la fraîcheur et à la nudité. Ils se dévêtirent, puis avancèrent dans le torrent. L'eau s'étirait sur une grande largeur peu profonde. La sensation était agréable, apaisante pour les pieds abîmés par la marche dans la poussière et la caillasse.

- Valentin et Thérèse savent la route, ils sont nés là-bas. Ils nous conduiront, là où se trouve la mer, entre la Grèce et l'empire d'Orient.

Maurepas embrassa Solange, il aurait voulu se nicher en elle, être absorbé par son corps, entrer en son ventre. Et tenir sa poitrine au creux de ses lèvres. Mais il ne le fit pas, il s'avança dans l'eau, s'accroupit et plongea la tête jusqu'à ce qu'il n'y puisse plus tenir. Il se releva, fit face à Solange.

- Tu as raison, comme toujours.

Elle le rejoignit, se serra tout contre lui.

- Il nous faudra un chariot et d'autres chevaux, glissa Maurepas dans un murmure, à l'oreille de Solange.

- Ils nous attendent déjà.

Maurepas resta un moment songeur, il se baissa pour laisser l'eau filer entre ses doigts.

- Ce sera un long voyage. Comment feras-tu si tu portes notre enfant en toi ?

- Il n'y aura jamais d'enfant entre toi et moi.

- Pourquoi ?

- Il ne fallait pas que tu t'en ailles, que tu me laisses partir en cet endroit où personne ne vit.

- Tu veux parler du village de Malouin… et de son eau pourrie ?

Solange se figea, ses traits se durcirent. Elle pivota, fit quelques pas rapides dans l'eau, éclaboussant tout autour d'elle. Puis, elle s'arrêta et se tourna pour faire face à Maurepas.

- Il faudra partir sans tarder ! Les autres nous attendent. Je leur ai dit que ce soir, nous dormirons une dernière fois à l'auberge et qu'au lever du jour, nous serons déjà loin.

Solange s'allongea, puis se laissa emporter par le courant, elle aimait glisser sur les cailloux, se perdre là où l'eau est plus profonde, se relever et remonter à contre-courant.

Cinquième partie

Vent de Guerre

Les jours se ressemblaient. Ils forgeaient une monotonie que rythmait le cheminement des animaux. Le bruit du chariot sur le sol n'était plus qu'un accompagnement comme un autre. Personne n'y prêtait attention. La fournaise, dans cette partie de la vallée du Chambeyron, enflammait l'air. Le sol ondulait dans le lointain, déformant le paysage. Un désert de caillasses parsemé d'une herbe rase séparait les deux massifs. Il formait un plateau dans les alpages qui menait au col de l'Infernetto. Un accès étroit qui déchirait la lande de terre occupée une partie de l'année par les moutons. Dans un effondrement soudain, le chemin se rétrécissait pour former un ruban sinueux qui courait à flanc de montagne. Le passage était dangereux pour les chevaux et encore plus pour un chariot même d'un faible empattement. Le groupe de voyageurs était à l'arrêt. Valentin et Thérèse s'occupaient de dételer le cheval, Petit Pierre et Paille sortaient de quoi préparer le campement. Le ciel prenait une teinte orangée, de gros nuages venaient s'accumuler contre les parois en un amoncellement épais. Les premiers éclairs striaient le ciel, suivis d'un claquement sec.

- Il va falloir passer le licou aux chevaux pour les arrimer solidement à des pieux.

Maurepas parla tout en sautant de sa monture. Pivoine s'avança, ses bottes à talon frappaient le sol soulevant une poussière fine derrière lui. Il regarda Solange, puis Boris, le tenancier. Il passa entre Valentin et Thérèse qui avaient arrêté ce qu'ils faisaient.

- Il ne sait pas ?

- Non, répondit Solange.

- Qu'est-ce que je ne sais pas ?

Pivoine s'apprêtait à répondre, mais Solange ne lui en laissa pas le temps.

- Ce sont des chevaux que l'orage n'effraie pas.

- C'est possible, mais je ne prends pas le risque. Sur ce plateau désertique, il nous faudra plusieurs heures pour les rassembler. Et encore si on les retrouve !

- Laisse-le planter ses pieux si ça le rassure.

Maurepas était têtu, il ne voulait rien entendre à ce que disait Pivoine.

- On n'accrochera pas les chevaux, un point c'est tout.

Maurepas regarda Solange, surprit par l'aplomb du jeune homme. Mais très vite, ce qui l'intrigua fut tout autre. Solange embellissait de jour en jour. Il aurait bien voulu, encore une fois, tenir son corps nu dans les bras, se serrer tout contre elle, sentir sa poitrine pointer contre son poitrail.

- Fais comme tu veux, mais s'ils foutent le camp ne compte pas sur moi pour leur courir après, finit par concéder Maurepas.

- Ce ne sera pas nécessaire. Par contre, si tu as toujours envie de planter des pieux, tu peux t'atteler à la tâche. Il va falloir installer les piquets pour tendre la bâche. L'eau va tomber comme le déluge.

- La grêle précisa Thérèse.

Ils eurent à peine le temps de finir l'installation qu'une pluie soudaine creva le ciel. Peu de temps après, des grêlons gros comme des billes de plomb s'abattaient sur la bâche. Boris avait

installé les briques pour fabriquer un fourneau, il alluma le feu avec le bois mort ramassé sur le chemin.

- Il reste un peu de soupe, du lard et une bonne miche de pain.

Maurepas, comme d'habitude, avait une faim de loup et il lui était difficile de se contenir. Heureusement, les autres mangeaient peu. Les chevaux se regroupèrent au bord du chemin, légèrement en contrebas. Droits, la tête haute, ils subissaient sans crainte la colère des cieux qui irradiait d'éclats métalliques les nuages noirs.

L'orage avait jeté sur la vallée son manteau de fraîcheur, une fausse fraîcheur que la chaleur du sol allait transformé rapidement en étuve. La nuit avait été un spectacle de sauvage furie, les éclairs cisaillaient les cieux, brisaient les roches et enflammaient le dessous des nuages noirs qui couraient vers les sommets enneigés. Au petit matin, le sol restait dur comme de la caillasse, l'eau n'avait même pas pénétré en profondeur. Une myriade de petites mouches en avait profité pour éclore et envahir les trous tourbeux. Une nuée d'insectes se collait sur tout le corps.

Maurepas cheminait au-devant de la carriole. Il battait des bras sans cesse pour éloigner les moucherons. Solange, accompagnée de Pivoine, était bien plus en avant. Les autres n'étaient pas encore partis, ils finissaient de se préparer. Tous s'étaient mis d'accord pour s'attendre à l'entrée du col. Maurepas ralentit sa monture à hauteur du chariot.

- Comment es-tu sûre de ta route ? Tes souvenirs peuvent être imparfaits.

Thérèse fixait le lointain comme s'il en allait de sa survie. De temps en temps, elle lançait une sorte de cri, presque un mot, une façon à elle de s'adresser au cheval qui tirait la carriole. Elle portait un fichu qui enveloppait ses cheveux noirs comme le jais. Son visage était dur, on y trouvait deux petits yeux obscurs. Sans être belle, elle avait un certain charme. Un charme suffisant pour s'attacher Valentin. Contrairement à l'habitude, il n'était pas à ses côtés, il avait préféré rester avec l'autre groupe pour finir de tout remettre en ordre.

- La route, je l'ai faite avec toute ma famille, j'étais pas bien grande. C'est tout ce qui me reste d'eux, cette maudite route. Elle est gravée en moi. Je peux te dire que bientôt, il y aura une borne romaine. Elle marque le changement de vallée. Tout de suite après, le chemin devient difficile et serpente dans la pente abrupte. Et je serais toi, je m'éloignerais de la carriole et je prendrais garde à ne pas faire un pas de côté.

- Paille m'a parlé de quelque chose, mais il ne sait pas les noms.

- Là où dit Paille, tu ne connais pas.

- Toi, tu connais.

- Ciclyos, au bord de la mer Egée. C'est là qu'il veut dire. Je connais la route jusqu'à Byross, à partir de là, ce sera facile de trouver. Et puis le bruit des canons, les sabres qui s'entrechoquent et la folie des hommes feront le reste.

Maurepas voulait aborder un autre sujet, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Dans la nuit, Valentin avait appelé Thérèse, puis ils avaient rejoint Solange et Pivoine. Tous les quatre avaient tenu un conciliabule. Ils parlaient à voix basse. Tout ce qu'avait compris Maurepas, c'est qu'il s'agissait du franchissement du col. Etre tenu ainsi à l'écart, l'énervait. Que Solange s'acoquine avec Pivoine n'arrangeait rien à l'affaire.

- Valentin est venu te chercher hier soir, pourquoi ?

- Pour savoir les dangers de la route. Yaderdès ! hurla Thérèse. Le cheval avançait pourtant à bonne allure.

- Ça veut dire quoi ?

- Si tu continues à lambiner, je te décolle la tête d'un coup d'épée.

Maurepas ne savait pas très bien à qui s'adressait cette remarque. A lui ou bien au cheval de la carriole. Silencieux, il hésitait. Il souhaitait la questionner à nouveau sur les dangers qu'il devait affronter, mais il n'en eut pas le temps. Thérèse s'écria « Yaderdès » encore plus fort, ce que Maurepas n'eut pas cru possible. Le cheval se mit au trot, Maurepas resta en arrière. Arriva Valentin sur le même cheval que Paille.

- Elle n'aime pas trop parler quand elle conduit la carriole.

- Allez, ya !

Les deux hommes sur leur monture, partirent pour rejoindre le groupe de tête. Boris et Petit Pierre étaient encore à bonne distance. Chacun sur un cheval.

Le froid remontait de la vallée avec les nuages. Ils inondaient de brume une sorte de gigantesque cheminée taillée dans la paroi de la montagne. La route se rétrécissait pour ne plus avoir que la largeur d'un sentier. On n'y voyait pas à dix pas. Le brouillard ne cessait de se répandre pour s'évaporer dans les hauteurs. Le v que formaient les deux parois se terminait avec l'entrée dans la vallée de la Satura. L'un des pans était biseauté, il avait l'aspect d'un roseau que l'on aurait coupé de biais. De l'autre côté, les roches, tel un tas jeté là par on ne sait par quel déferlement, parsemaient la pente. Entre chaque bloc, la végétation tentait d'arracher un peu de vie dans ce lieu austère. La gentiane côtoyait les chardons, quelques courts buissons épineux s'échappaient de la terre dans les interstices rocheux.

Trois cavaliers s'étaient avancés dans le défilé où ils attendaient que le chariot entame sa descente. Au pied de leurs chevaux, ils estimaient la difficulté. Ils savaient qu'il ne servait à rien de s'approcher, car ils ne pourraient rien en cas de souci. Toute la complexité du problème dépendait de la façon de présenter la carriole. Le cheval devait s'engager dans le dévers pour prendre le sentier au plus près du vide et permettre aux roues de s'enfiler dans les deux rigoles creusées à même le chemin. Il était construit dans la paroi d'une largeur suffisante pour les caravanes de contrebande. Et le convoi s'ébranla. Au moment où le cheval entama la descente, dans le virage, les ridelles vinrent frotter la roche. Maurepas sur l'arrière, avait été surpris par le départ impromptu. Thérèse avait lancé son cri et le cheval sans peur aucune, s'était engagé d'un pas lent dans le sentier. Une fois dans la pente, il n'y avait plus la place pour le dépasser, il fallait suivre jusqu'à la sortie du défilé. Maurepas se retrouva avec le tenancier et Paille, Valentin suivait à pied pour ne pas surcharger le chariot dans ce passage difficile. Les roues dérapèrent, emportées par le chemin qui inclinait vers le vide.

- Arrête, tu ne passeras pas, le chariot va verser...

Valentin s'approcha de Maurepas. Il attrapa son cheval par la bride et il le fit reculer. Le chariot ripait dangereusement. Thérèse se démenait pour diriger le cheval au plus près du parapet. Elle voulait que les roues regagnent les ornières, mais pour cela, il fallait qu'elles prennent de l'adhérence.

- Sois tranquille, elle en a vu d'autres, elle passera, chuchota Valentin.

Il voulait faire comprendre à Maurepas qu'il ne fallait pas faire de bruit. Le convoi bascula d'un coup, Maurepas émit un oups à peine audible.

- Yaderdès, ya !

Thérèse était debout sur le marchepied, elle pesait de tout son poids côté paroi. Le cheval s'arracha du sol, poussa sur ses pattes arrière, le chariot ripa encore un peu, mais il se

réengagea dans le sentier. Les roues retrouvèrent les ornières. Elle était passée. Maurepas poussa un hourra en tapant des mains. L'écho résonna dans le lointain, les autres étaient déjà en route, laissant Maurepas à sa joie. Il les regarda s'éloigner.

- Elle est passée quoi ! dit-il plus pour lui-même.

Il essayait de comprendre pourquoi il était le seul à trouver cela excitant. Thérèse avait risqué de verser dans le vide, risqué de s'écraser une centaine de pieds plus bas sur les rochers acérés et tout le monde semblait trouver cela normal. Le cheval estimant certainement avoir assez attendu s'engagea dans le sentier. Surpris par ce départ impromptu, Maurepas fut désarçonné, il chuta côté pente. Pendu par le pied coincé dans l'étrier, la tête en bas, il était impuissant. Le cheval après quelques pas, s'arrêta, bien obligé. Maurepas eut bien du mal à se désengager pour se relever. Il pesta tout seul.

- Qu'est-ce que tu fiches, on t'attend, presse un peu, hurla Solange qui était revenue vers lui.

Elle était complètement indifférente à la situation ridicule de Maurepas, qui pourtant avait risqué sa vie. Cette indifférence le sidéra, lui coupant toute colère. Une fois sur son cheval, il bougonna dans sa barbe, puis talonna l'animal qui, exceptionnellement attendait un signe de son cavalier.

Pivoine avait sifflé. Les chevaux s'étaient arrêtés. Le rapace qui tournoyait dans le ciel fondit sur sa proie. Le pauvre lièvre avait quitté la terre pour s'envoler dans les airs. Tapi dans l'herbe le mulot ne bougeait plus. La marmotte qui avait poussé son cri avait disparu. Un groupe d'hommes, la plupart à pied, trois sur leur monture. Ils barraient le sentier qui passait au travers de la roche pour éviter le contournement du piton. La balle siffla pour se loger dans la paroi. Les trois cavaliers éperonnèrent leur cheval, attaquèrent Paille qui bascula dans la pente. Paille resta agrippé à la bête tant qu'elle tint sur ses pattes. Lorsqu'elle perdit l'équilibre, il sauta dans le vide. Maurepas ne voyait pas bien, toujours derrière le chariot, il entendait et devinait plus qu'il ne comprenait. Une autre balle faucha Thérèse à hauteur de l'épaule. Elle vrilla sur elle-même, mais resta sur son siège. Pivoine lança son cheval sur les assaillants, il avait en main un long couteau avec lequel il sabra les deux premiers brigands. Thérèse se laissa tomber de son siège, sous le marchepied se trouvait une lame. De la main gauche elle trancha la gorge d'un gars. Petit Pierre lança son canif en direction de Solange puis il fila vers les assaillants, sauta du cheval, s'accrocha au cou d'un des hommes et lui arracha la moitié du visage à coups de griffes et de dents. Un des truands se jeta sur son dos, mais Solange, au même instant et tout en glissant de sa monture, planta le canif dans le sommet de son crâne. Maurepas essayait de dépasser la carriole. Boris le retenait expliquant que le chariot allait verser. Maurepas tentait de se frayer un chemin le long de la paroi tout en luttant contre Boris qui le retenait par le paletot. Lorsqu'il put enfin se faufiler, ce fut pour constater les dégâts. Une huitaine d'hommes massacrés, couverts de sang, certains les oreilles arrachées, d'autre les yeux crevés ou bien la panse éventrée.

- Valentin est où ? questionna Maurepas.

Il s'extirpa de l'amas de corps, il boitait, tentait de n'en rien montrer. Son bras était abîmé, il le laissait pendre le long du corps. Dans le dos, il avait une méchante estafilade qui le gênait terriblement pour se déplacer. Pour masquer ses blessures, il s'était dirigé très vite vers une roche pour s'y adosser.

- Je m'en sors pas trop mal.

- C'était quoi cette embuscade ?

- Une compagnie de brigands, s'écria Thérèse en grimpant sur son siège.

Maurepas les regarda un par un, quelque chose lui échappait et il n'aimait pas ça. À cet instant, il réalisa que Paille manquait. Il s'élança vers Boris, l'attrapa par la botte et le fit tomber de cheval.

- Pourquoi tu m'as tenu à l'écart ?

Boris se releva et ne répondit rien, il se tourna vers Solange. Elle mit pied à terre, s'approcha de Maurepas, si près qu'il sentit l'odeur de son corps. Il eut une soudaine envie de la prendre dans ses bras. Il se contenta de lui prendre la main.

- Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ? Vous m'avez laissé en arrière. Si vous m'aviez pris avec vous devant, Paille serait encore en vie.

Solange dégagea doucement sa main, lui caressa la joue comme elle aurait fait à un enfant.

- C'est toi qui n'as pas confiance en nous. Pour ce qui est de Paille, on verra bien.

Il retira la main de Solange d'une manière brusque qu'il regretta sur-le-champ. Le geste de colère avait dépassé son intention. Elle le regarda, lui sourit.

- Ne me mettez plus de côté.

Pivoine prit la parole, mais s'adressa à Solange, ignorant Maurepas. « Peut-être n'a-t-il pas tort. »

- Il n'est pas encore prêt.

- Peut-être que si, mais tu es seule juge.

Maurepas avait la désagréable impression qu'on parlait de lui comme s'il n'était pas là.

- Les enfants, vous pourrez reprendre cette discussion un peu plus tard. C'est une bande de vagabonds, mais elle n'est pas au complet. Il ne sert à rien d'attendre le retour des autres.

Tous remontèrent en selle. Maurepas fut le dernier, il aurait bien voulu parler encore, voulu qu'on lui en dise un peu plus. Mais il n'eut pas le loisir de méditer longtemps. Tous s'étaient mis en route et lorsque Boris arriva à sa hauteur, il lui fit signe de ne pas traîner.

Au dernier lacet qui terminait le passage du col de l'Infernetto, ils trouvèrent le cheval de Paille, en piteux état, claudiquant, le flanc sanguinolent, barré par de longues entailles. La patte arrière droite pliée bizarrement.

- Il faut l'abattre, il boite et souffre bien trop.

Solange, une nouvelle fois, ne tint pas compte de l'avis de Maurepas. Elle trancha la question d'un « non » sans appel. Ils reprirent leur progression silencieusement et pas un mot ne fut échangé jusqu'au bivouac suivant.

Les campements succédaient aux campements. Des installations de fortune perdues dans ces plaines arides où ne poussent que la broussaille et la poussière. Ils parlaient peu. Maurepas ne cessait de penser au cavalier qui avançait à bonne distance, sur les contreforts. Cela faisait quelques jours qu'il les suivait. Par moments, il disparaissait ne donnant plus signe de vie pour réapparaître à la tombée du jour ou bien au petit matin. Maurepas avait essayé d'en toucher un mot à Solange, elle l'avait regardé, mais était demeurée silencieuse, pressant l'allure comme s'ils allaient être en retard à je ne sais quel rendez-vous. Ou bien, s'ils étaient à pied, non pour reposer les montures, mais le cul de Maurepas, elle l'embrassait sur la bouche. Pour le faire taire. Une autre fois, ils avaient fait l'amour, parmi les autres qui dormaient. Ou plutôt faisaient semblant de dormir pour leur laisser croire qu'ils avaient un peu d'intimité. De cela, Maurepas était persuadé. Il avait aussi interrogé Thérèse. Elle lui avait répondu que des cavaliers solitaires partaient pour les villes chercher fortune. Ils

préféraient ne pas trop se faire remarquer pour éviter les mauvaises surprises. Ils restaient proches des convois au cas où, mais suffisamment éloignés pour ne pas être pris à partie.

Dans cette marche hors du temps, il arrivait à Maurepas de se demander pourquoi il faisait ça. Que son frère n'était peut-être même pas sur cette île de misère où l'on rassemblait les soldats pour un débarquement chez les ennemis. Quels ennemis ? Cela n'avait pas de sens pour Maurepas. Aller chercher querelle à des barbares lointains qu'on ne croisait que dans certains ports. Avec lesquels on faisait affaire, ou pas. Si la marchandise ne convenait pas, ça se réglait à coup d'insultes, au poing quelquefois. Mais est-ce que ça valait le prix d'une guerre.

Maurepas s'approcha de Boris, qui pour une fois cheminait seul sur sa monture.

- Tu n'es pas né en la Ville Franche je suppose ?

- Non.

- Tu viens d'où avec un nom pareil ?

- De loin, de la neige et du froid, là où le vent est parfois si glacial qu'il te fait les oreilles en carton.

- Comment en es-tu arrivé à travailler dans cet hôtel borgne ?

- C'est une longue histoire mon ami.

- On a tout le temps pour ça.

- Comme tu veux. Peut-être ne vas-tu pas aimer ce que j'ai à te raconter…

- Dis toujours, on verra bien.

L'homme qui cheminait sur le lointain, s'était quelque peu rapproché. Il cherchait à regagner la plaine, espérant certainement trouver de quoi nourrir sa personne et sa monture. C'était l'hypothèse de Maurepas. L'homme prenait beaucoup de risques à mener le cheval dans la pente. L'animal bien campé sur ses jambes arrière se glissait avec agilité dans les passes pierreuses. Un nuage de poussière se soulevait à chaque avancée. Par à-coups, il bondissait pour se rétablir plus bas. Le cavalier menait sa bête avec dextérité. Le soleil venait flirter avec la colline. La lumière matinale se déversait sur la plaine, chassant le peu de fraîcheur abandonnée par la nuit.

L'histoire de Boris

Maurepas avait pris l'habitude, soit le matin, soit en fin d'après-midi, de placer son cheval aux côtés de celui de Boris. Le temps s'épuisait en une langueur monotone, alors Boris lui, avait pris l'habitude de narrer les aventures qui l'avaient conduit à la Ville Franche. Depuis quelques jours, déjà, ils traversaient la vallée de la Stura. Une large plaine dans laquelle le Tanaro serpente en longues sinuosités. Au marché de Coni, ils avaient assuré le ravitaillement en envoyant Solange accompagnée de Petit Pierre. Depuis, ils avaient repris la route, une route plus fréquentée. Lorsque Maurepas se rapprochait de Boris, ce dernier commençait par ne rien dire. Il savait pourquoi Maurepas venait à sa hauteur. Il continuait à observer au loin, comme s'il cherchait quelque chose de primordial. En réalité, il s'amusait de Maurepas.

- Boris, dis-m'en un peu plus.

- De quoi parles-tu ?

- Allez, après ton arrivée dans la belle maison. Tu sais la vieille tsarine et son fils le prince… comment déjà ?

- Coriakine. Il te plaît celui-ci.

Boris descendit de cheval. Il prit son couteau pour extraire un morceau de silex qui s'était glissé dans le sabot. Maurepas s'impatientait. Il voulait en apprendre davantage sur ce fils de moujik. Maurepas savait déjà que Boris n'avait pas d'autre nom. Il était Boris du lac quand il vivotait dans une cahute au bord de l'eau avec sa famille. Boris des bois longs quand ils étaient à couper les arbres. Il était surtout un fils de serf qu'on appelait en sifflant quand on avait besoin d'une arpète pour un quelconque travail. Un jour d'engrangement du fourrage après les moissons de l'été, lui et sa famille avaient été embauchés dans une grande ferme tout près de Kiev. Là, avait été sa chance. Un type portant manteau de cuir était entré dans la grande cour recouverte de blé. Les paysans frappaient le sol à coup de fléau soulevant une poussière orangée qui irritait les muqueuses. Tous arrêtèrent ce qu'ils avaient entrepris et placèrent leur chapeau sur leur chemise de toile et inclinèrent la tête. Le koulak occupé dans l'étable avec l'une des filles, en n'entendant plus les hommes se tuer à la tâche, lâcha sa prise et saisit sa trique. Une fois sur le pas-de-porte, il la laissa tomber sur le sol, s'avança sur la place pour saluer le Barine. Après avoir rassemblé tout le personnel dans la cour, le koulak les plaça sur deux rangs se faisant face et lorsque le Barine passa en revue ce peuple de serfs et désigna Boris, il négocia et le prix fut payé. Il pleura pour dire qu'on lui enlevait encore des bras, que le blé ne serait pas séché à temps. Il se frappa le visage, fit ses simagrées pour être sûr d'avoir obtenu un bon prix pour celui dont il connaissait à peine la présence et encore moins le nom. Les moujiks vivaient avec les animaux, dormaient avec les animaux et mangeaient avec les animaux. D'ailleurs, ils n'étaient rien plus que des animaux. Battus à coup de trique quand le travail n'allait pas assez vite, payés à coups de pied, ils ne valaient pas la nourriture qu'on leur jetait. Le père de Boris ne souffla pas un mot quand son fils s'en alla en compagnie du Barine. Il ne le salua pas non plus, mais il savait qu'il partait pour une vie meilleure. Que pouvait-il y avoir de pire que la vie d'un moujik, pas même la mort.

Une fois les sabots décrottés, les caillasses ôtées, Boris remonta sur son cheval. Il attendit que Maurepas ait fait de même puis il talonna sa monture pour la mettre au pas. Maurepas vint à son côté au petit trot, puis ralentit l'allure. Il ne dit rien, il attendait que Boris reprenne son récit, car ainsi, le temps passait plus vite.

- C'est la vieille elle-même qui me reçut. Elle m'inspecta de la tête aux pieds et me fit déshabiller. Une fois nu comme un ver, le Barine me fit marcher, et tourner sur moi-même, puis un laquais ramassa mes guenilles pour les jeter au feu. Dehors, à grands coups de seaux d'eau froide, je fus récuré sous toutes les coutures. Le Petit Prince était à la fenêtre d'une belle bâtisse de trois étages. Ce fut la première fois que je le vis.

Maurepas se découvrait une sorte de fascination pour cet être gros et gras, avec une façon de se tenir qui montrait une grande retenue. Maurepas apprenait à connaître l'homme en même temps que la Russie de cet ancien paysan.

Les deux hommes chevauchaient côte à côte légèrement en retrait du chariot. Solange ouvrait la marche en compagnie de Pivoine. Pour une fois, Petit Pierre était installé au côté de Thérèse, il tenait les rênes pendant que celle-ci somnolait. Valentin fermait la marche perché sur sa monture, droit comme un i tel un fier cavalier qui aurait passé sa vie à cheval. Il portait le regard loin en avant, scrutant les hauteurs du contrefort.

- Quand as-tu revu le prince et la princesse ?

- Pas tout de suite. Le Barine m'a confié au vieux laquais de la famille. Un moujik lui aussi. Mais il avait la classe d'un aristocrate. Il parlait peu, mais derrière ce personnage aride se cachait un être sensible. Il m'a enseigné le métier de laquais, mais je n'étais bon à rien. Cependant, il ne perdait pas patience. Pour finir, c'est aux cuisines que j'ai eu ma place. Je faisais aussi le larbin, j'aidais principalement à la préparation des repas. Il y avait là trois femmes, deux s'occupaient du ménage et venaient aider pour le coup de feu. Koshka, ça veut dire matou ou gros chat en russe, préparait les repas, c'était une maîtresse femme au service des Coriakine depuis son enfance. Je ne l'ai jamais entendue parler d'elle, tout ce que j'ai appris, c'est par les femmes de ménage, qui elles-mêmes n'en savaient pas grand-chose.

- Mais tu voyais bien le prince ou la princesse ?

- Au début très peu. D'abord, ils étaient souvent en voyage. Et puis on ne côtoie pas l'aristocratie russe comme ça. Quand la princesse descendait, vers midi, on me chassait pour ne pas encombrer de ma présence Son Altesse. De même quand le Petit Prince quittait son bureau où il officiait. Parfois, on m'envoyait aussi aux écuries pour bouchonner les chevaux. Un jour, j'étais justement aux écuries, j'attendais le retour du Petit Prince et de sa mère. Ils revenaient de leur Datcha au bord de la Baltique. Je m'y suis rendu plus tard. C'est le plus bel endroit du monde, j'aurais aimé, une fois, une seule fois pouvoir y retourner. Voir le soleil se poser sur l'eau, m'y baigner puis rester étendu sur la plage. J'aurais passé mon temps à attendre la venue de l'automne quand les pins changent de couleur dans la lumière tamisée du soir.

- Un jour, tu pourras t'y installer.

- Non.

- Pourquoi non ?

- Tu poses trop de questions, tu devrais apprendre à écouter.

Boris donna quelques coups de talons, le cheval partit au galop, il passa le long de la carriole et fila rejoindre ceux qui cheminaient en tête. Maurepas resta seul, sans comprendre la réaction de son compagnon de voyage. Il allait devoir patienter jusqu'en fin d'après-midi pour que Boris revienne à ses côtés, car il revenait toujours, comme s'il avait besoin de la présence de cet homme qui l'écoutait rappeler les souvenirs de son enfance.

Maurepas somnolait sur sa monture, bercé par l'allure du cheval, rafraîchi par une légère brise qui remontait la vallée pour se perdre dans les épineux. Quelques oliviers se tordaient en

tous sens pour s'arracher à la terre et contempler le ciel. Deux busards, haut perchés dans l'immensité, scrutaient leur proie en tournoyant au-dessus de la plaine.

- Comment vas-tu cosaque ? Impatient de faire la connaissance du futur comte Coriakine ?

- Tu m'as fait peur Boris, je te croyais avec les autres devant.

- C'était le cas. Et puis je me suis dit qu'il fallait prendre des nouvelles du cosaque.

- Je vais bien.

Ils parcoururent un peu plus d'une lieue, chacun à ses pensées. Maurepas encore dans la brume de son endormissement.

- Il y avait au fond de lui une tristesse insondable. Il parlait peu et ne mangeait rien, il chipotait dans son assiette en face de la princesse. La vieille rombière, elle, elle mangeait comme quatre et pourtant ne prenait pas un gramme. Je ne sais pas ce qui avait bien pu se passer dans leur Datcha, mais ils étaient rentrés plus tôt. Peut-être le Petit Prince s'ennuyait-il.

- Comment, si je peux me permettre une question sans que tu t'enfuies…

Boris éclata d'un rire tonitruant.

- Tu n'es pas moins qu'un cosaque, il te manque seulement la tunique. Allez, pose ta question, mais je la devine. Tu veux savoir pourquoi on l'appelait le Petit Prince. Hein ?

- C'est ça.

- Son père, le prince Coriakine commandait une garnison à Tobolsk. On lui attribuait le qualificatif de petit pour le distinguer de ce père qu'il n'avait croisé qu'une fois sauf dans le grand salon. En effet, on trouvait là une multitude de portraits dans des postures d'apparat. Il y était même représenté en compagnie du Tsar lui-même. Les Coriakine étaient une famille issue d'une longue lignée aristocratique. La princesse et le prince étaient les derniers descendants et le Petit Prince devenait donc celui qui porterait le destin de la famille.

Ils arrivèrent à hauteur du chariot. Boris demanda l'une des gourdes qu'il stockait au fond sous la bâche. Petit Pierre disparut un moment derrière la toile, puis revint. Il tendit la gourde à Boris qui la jeta à Maurepas.

- Goûte-moi ça cosaque, après tu pourras dire que tu es un vrai russe !

Maurepas avala une rasade. Ça brûlait la gorge, mais une fois dans l'estomac un goût plus délicat émanait. Il n'aurait pas su le qualifier, il aurait fallu qu'il existe une amande aux saveurs poivrées, ou peut être de la noix encore verte.

- Pourquoi le Petit Prince était-il si triste ?

- Tu es trop pressé cosaque, tu finiras comme eux, chassés et pendus. Je te l'ai dit, je ne savais pas la raison de leur retour. Puis triste, il l'était tout le temps. Sauf quand il venait aux écuries, contempler son étalon à la robe Louvet. C'est ce que j'ai longtemps cru. Ce jour-là, donc j'étais là à bouchonner les chevaux. Le Barine ne savait pas encore le retour de la princesse et quand j'ai réalisé qu'il était là, c'était trop tard pour ne pas déranger le Petit Prince. Je m'excusais pour mon manque de clairvoyance tout en reculant. J'avais peur d'être chassé. Le Barine avait été formel, si on me trouvait dans les mêmes lieux que les aristocrates, quels qu'ils soient, on me fouetterait jusqu'au sang avant de me renvoyer comme un malpropre. Je me jetais sur le sol implorant sa clémence. Il me releva, me sourit et me demanda de l'accompagner pour sa visite aux écuries. Il m'expliqua qu'il était préoccupé, car il ne savait pas comment se débarrasser d'une riche propriétaire qui voulait marier sa fille à un aristocrate pour le nom. Je lui demandais si elle était affreuse, il me répondit de manière évasive. Je le questionnai pour savoir s'il l'avait rencontrée. C'était le cas, dans les soirées

aristocratiques. Elle allait souvent au bal accompagnée d'hommes tous plus entreprenants les uns que les autres. Les officiers se battaient pour sa compagnie.

- Il y avait des échanges de coups ?

- Tu veux dire de coups de sabres et de pistolets. Quatre étaient décédés à cause d'elle.

- Alors c'était une belle femme.

- Riche en tous les cas. A partir de ce jour, je suis devenu l'ami du Petit Prince, un ami intime. Ah, je vois que nous nous arrêterons ici pour le bivouac. Mon pauvre ami, nous avons croqué les derniers concombres en saumure, ton ami Boris ne pourra plus te préparer la solianka.

- Donne-moi encore une rasade de cette gourde que tu portes au côté.

- Tu y prends goût. Elle te passera la faim. Un jour, je te parlerai de ce cosaque qui voulait traverser la Sibérie avec seulement une dizaine de ces gourdes pour toute nourriture.

- Dis-moi ce qu'il est advenu de lui ?

- Tu veux toujours connaître la fin avant le début. L'ami, tu me plais. Ce cosaque a fait quatre lieues et il a fini comme ivrogne dans une yourte au milieu de la toundra.

Boris n'ajouta pas un mot de plus. Il descendit de son cheval, alla rejoindre Thérèse et Valentin qui dételaient le chariot et préparaient le campement. La chaleur était au rendez-vous, ils décidèrent de dormir à la belle étoile.

- Où est passé Pivoine, questionna Maurepas.

- Il est au bord de la rivière avec Solange, il lui montre comment on pêche à la saisie, répondit Valentin tout en déposant le petit-bois qu'il venait de récupérer.

Maurepas se désintéressa de la question et rassembla les briquettes pour constituer un foyer. Tout en réalisant le petit muret en forme de u, il interpella son ami.

- Tu ne peux plus nous faire la soupe habituelle, que vas-tu cuisiner ? s'inquiéta Maurepas.

- Il faudra attendre le retour de Pivoine et de Solange, mais si tout va bien, je ferai une soupe de poisson à la façon russe. Chez moi, on appelle cela l'oukha. Thérèse, il nous reste bien des patates, des carottes et un oignon ?

Thérèse émit une sorte de grognement qui voulait dire oui.

- Mais il va te falloir travailler aussi !

- Que dois-je faire, questionna Maurepas, intrigué qu'on le sollicite pour préparer un repas, lui qui ne savait guère cuisiner que la polenta.

- Tu connais les herbes ? Maurepas confirma d'un signe de tête. Alors trouve-moi du thym, de l'aneth ou de l'estragon. Il reste encore du persil cria Boris. Même grognement de Thérèse. Il aurait fallu du citron.

Maurepas partit explorer les alentours. Il revint une heure plus tard. La soupe mijotait déjà, Solange n'avait rien attrapé, mais Pivoine avait saisi trois belles truites.

- Il faudra que tu m'apprennes ta technique de pêche, demanda Boris tout en observant ce qu'avait rapporté Maurepas. Il y avait de l'aneth et du thym plus une autre plante inconnue de Boris. Qu'est-ce que ces feuilles presque rondes et comme gaufrées ?

- De la mélisse, coupa Pivoine avant que Maurepas n'ait eu le temps de parler. Cette plante donne un goût citronné. Maurepas est plus malin que je ne le pensais, ajouta-t-il.

Maurepas se renfrogna, mais la claque de Valentin sur son épaule l'aida à retrouver sa bonne humeur. L'odeur agréable de la soupe n'y était pas pour rien non plus.

- Demain, la route sera longue, il faudra se coucher tôt et partir de bonne heure pour éviter la chaleur, expliqua très sérieusement Solange. Maurepas dormira avec moi dans la roulotte, tu es d'accord Thérèse ?

La jeune fille sourit, Valentin donna une deuxième claque sur l'épaule de Maurepas et Boris ajouta un clin d'œil appuyé.

- N'oubliez pas tous les deux qu'on doit se lever bonne heure, répéta Pivoine en singeant Solange.

Tous partirent d'un grand éclat de rire, excepté Maurepas qui n'aimait pas beaucoup qu'on évoque ses escapades nocturnes en public.

Le lendemain matin, au jour naissant, tous étaient déjà en route. Maurepas était de bonne humeur. Les mots étaient inutiles, tous comprenaient que la nuit avait été agréable pour lui. Solange était en tête et chevauchait près de la carriole, elle parlait avec Thérèse pendant que Valentin finissait sa nuit à l'arrière. Boris vint se placer à hauteur de Maurepas.

- Le prince Coriakine m'aimait, commença Boris, puis il se tut.

- Oui, je sais cela, vous étiez de grands amis.

- Cosaque, tu ne sais que poser des questions, est-ce qu'un jour, tu vas apprendre à penser par toi-même. Le petit Prince m'aimait, il aimait les garçons, insista Boris. Pourquoi crois-tu que le Barine qui gérait l'immense propriété était venu faire un tour dans une ferme dont il n'avait que faire.

Maurepas n'arrivait pas à comprendre ce qu'on lui disait. Des garçons qui aiment les garçons, des monstruosités contre nature. Il dévisagea Boris essayant de se le représenter tel qu'il apparaissait sous ses yeux.

- Mais… et toi, comment faisais-tu pour… enfin que…

- Cosaque, tu ne comprends jamais rien ! s'écria Boris dans un grand éclat de rire comme il en avait l'habitude.

Il s'approcha de Maurepas et décocha une grande claque dans le dos qui faillit le désarçonner. Le cheval partit d'un coup au galop. Maurepas n'avait pas eu le temps d'attraper les rênes avant que Boris ne cravache le cheval. La bête en furie traversa la lande au triple galop, Maurepas s'accrocha au cou de l'animal, le diable en personne. Le cheval martelait le sol de ses sabots, il faisait jaillir les pierres et la poussière sur son passage. À plusieurs reprises, Maurepas fut sur le point de dégringoler de sa selle, il ne dût sa survie qu'à sa puissante musculature. Le cheval finit sa course au milieu de la petite rivière qui courait dans les roseaux. Il secoua la tête tout en la plongeant dans l'eau qui s'écoulait paisiblement. Lorsqu'il fut rafraîchi suffisamment, il fit quelques pas au trot. Maurepas qui avait récupéré les rênes ramena la bête sur la rive où Solange l'attendait, hilare accompagnée de Pivoine. Boris arrivait un peu plus loin, lui aussi riant aux éclats, fier de sa farce.

- Hé cosaque, s'écria-t-il avant même d'être à hauteur de Maurepas, il te faut encore un peu d'entraînement avant d'être un bon cavalier russe.

Solange et Pivoine descendirent de leur monture pour se rafraîchir, laissant Boris et Maurepas toujours sur leurs chevaux, arrêtés sur la rive.

- Moi aussi, j'aime les hommes, continua Boris. Qu'est-ce que tu crois ! Ce soir-là dans l'écurie, j'ai passé la plus belle nuit de ma vie dans les bras du Petit Prince qui n'avait de petit que ce sobriquet dont l'avait affublé sa mère. Et nous devînmes les plus grands amis du monde. Il me nomma son laquais attitré et nous parcourûmes le monde tous les deux. J'étais

un mauvais laquais, mais un très bon amant. Et nous partîmes pour la Riviera. Ce fut à la fois un voyage merveilleux et la plus horrible des choses.

Maurepas n'avait pas remarqué, mais Boris pleurait, ses grands yeux bleus étaient noyés de larmes. Cet homme n'était plus qu'un pauvre bougre, usé par le temps. Il se laissa glisser de son cheval pour s'approcher de Boris. Il aurait voulu trouver les mots pour consoler son ami. Mais il était encore trop bouleversé par ce qu'il venait de découvrir sur les mœurs de son compagnon de route. Il ne savait plus comment s'adresser à lui. Et puis deux hommes qui s'aimaient, il ne pouvait le concevoir, il en était encore à essayer de s'imaginer la chose. Il fit le tour du cheval de Boris, mais quand il arriva à la hauteur de Boris, celui-ci se redressa d'un coup, lui jeta sa gourde. Il éperonna son cheval et partit au triple galop en hurlant comme un fou.

- Le prince Coriakine, le Petit Prince Coriakine, se reprit Boris en criant de plus belle, avait aussi un défaut, il pouvait être insouciant.

Boris suivait la route en compagnie de Maurepas, l'après-midi s'annonçait étouffante. Heureusement, le chemin s'enfonçait dans une forêt d'arbustes suffisamment hauts pour procurer un peu d'ombre. Le scintillement du soleil au travers des branchages était rythmé par l'allure des chevaux.

- Tellement certain que son appartenance à la plus haute aristocratie russe le mettait à l'abri des ragots et de la haine, il en oubliait la prudence. Mais au retour de la riviera une mauvaise surprise nous attendait. Le Barine était venu nous avertir que le clergé avait monté le petit peuple contre le prince. L'archidiacre de Saint-Pétersbourg lui-même avait envoyé une mise à l'index. Certainement un arrangement entre puissants pour affaiblir le prince Coriakine auprès du Tsar. Nous sommes arrivés en calèche au tout début de l'après-midi. Une fois la calèche engagée sur la route de la ville, après les remparts, ils ont couché un tronc en travers du chemin pour nous empêcher de faire demi-tour. La foule s'était amassée autour de nous. Ils avaient sans doute été prévenus de notre arrivée. Peut-être par des guetteurs. Paysans et gens de la ville nous ont jeté des pierres. Le Barine a tenté de prendre les rênes pour sortir de ce guet-apens. Il a forcé un premier barrage en renversant un groupe armé de fourches et de piques. Pour mon malheur et pour celui du Petit Prince, il a été agrippé et jeté sur le sol puis roué de coups.

- Et la vieille princesse ?

- Comme tu sais bien parler des femmes ! Bien qu'épargnée, elle s'était enfermée dans l'une des tours d'où il fut impossible de la déloger. Elle y est morte folle, bien après les évènements. Il paraît qu'elle avait arrêté de se nourrir. Personne n'a su comment elle a pu survivre ainsi aussi longtemps. Il a fallu la sortir de force plusieurs mois après cette affaire. Elle mangeait sa propre merde et puait tellement qu'il fallut plusieurs tentatives avant d'arriver à pénétrer les lieux. Elle est morte en en sortant.

- C'est une bien triste affaire.

- Oui.

Boris resta pensif un moment. Maurepas n'osait pas le déranger de peur qu'il ne se fâche. Ils sortirent du couvert pour se trouver en plein soleil. La chaleur n'était que fournaise. Heureusement, pas très loin, une forêt se dessinait. Pendant toute cette traversée ils avancèrent silencieusement, se retournant de temps à autre pour voir si leurs compagnons suivaient. Ils entrèrent à nouveau sous le couvert végétal. On n'entendait rien, hormis le concert assourdissant des cigales.

- Je dus ma survie à la chance.

- Qui a repris les rênes après que le Barine a été jeté bas.

- Les paysans ont réussi à stopper la calèche. Ils nous ont sortis comme des chiens, battus, molestés, nous étions couverts de crachats. Heureusement pour ma vie, leur colère allait vers le Petit Prince. Ils nous ont traînés au travers de la ville. Tantôt tirés par le col, tantôt rampant, tantôt courant, nous avons échoués sur la grand-place. Et là, j'ai compris ce qui nous attendait. Ces porcs avaient dressé un bûcher devant lequel se tenaient de prétendus juges. Le procès s'est résumé à la lecture de l'accusation envoyée par l'Archidiacre.

- Ils voulaient te jeter dans les flammes aussi ?

- Evidemment. Mais ces crétins de paysans, bien trop occupés à se régaler de voir les flammes se repaître du Petit Prince hurlant de douleur, m'ont oublié. J'en ai profité pour leur fausser compagnie.

- Tu n'avais plus rien, pauvre homme, tu as dû vivre comme un miséreux à mendier ta nourriture pour ne pas mourir.

- Mon ami, tu portes sur moi le regard d'un enfant sur son père. À la nuit tombée, je suis retourné à la demeure de la princesse. J'avais depuis longtemps trouvé où ils enfermaient leur argent, je n'ai eu qu'à me servir pendant que les gardiens se débattaient avec la vieille folle qui les faisait tourner en bourrique. J'ai volé un cheval, pas celui du Petit Prince, un étalon bien trop fougueux. J'ai chevauché la nuit entière et le jour complet avant de prendre un peu de repos. Puis j'ai remis ça des jours durant pour atteindre une gare éloignée où je ne risquais pas d'être reconnu. J'y ai vendu mon canasson puis je suis monté dans le train pour Vladivostok. La nuit n'est plus très loin, mon ami et je crois que nous arrivons.

- Attends…

Maurepas n'eut pas le loisir de finir sa phrase, Boris avait fait demi-tour pour rejoindre Solange. Petit Pierre et Pivoine discutaient sur le meilleur emplacement pour dresser le camp. Au loin, un plateau légèrement surélevé au milieu duquel se dressait un arbre beaucoup plus grand que les autres, semblait un lieu idéal. Pivoine cravacha son cheval, il fila comme le vent dans cette direction pour aller voir ce qu'il en était.

Il ne fallut pas longtemps pour aménager un campement. L'habitude commençait à porter ses fruits. Ils n'avaient plus besoin de discuter pour savoir qui allait planter les mâts ou bien qui s'occuperait du chariot et de l'attelage. Chacun avait sa tâche à accomplir et s'associait à un autre compagnon pour agir sans échanger une parole.

Ils étaient tous installés autour du feu. Petit Pierre avait tenté d'attraper un lièvre en le poursuivant à cheval. Il s'était arraché la moitié du bras et l'avait raté. Boris eut le réflexe de le tirer à la carabine. La bestiole, bien que déchiquetée, fut placée dans la besace. Ils étaient devant les restes du pauvre animal. Maurepas regrettait la bonne soupe de poissons préparée par Boris. Tous étaient bien silencieux. Le ciel dans lequel scintillaient les étoiles était d'un noir absolu. De temps à autre, quelques chauves-souris emportaient dans leur sillon une poignée d'étoiles pour les remettre aussitôt à leur place. Ce fut Maurepas qui rompit le silence.

- Boris m'a raconté son histoire, il en était arrivé au moment où il rejoignait Vladivostok. Je propose qu'il nous raconte la suite. Ainsi, nos rêves seront riches et doux pour nous accompagner durant notre sommeil.

Tous se regardèrent, puis se tournèrent vers Boris attendant de savoir ce qu'il allait en dire. Boris prit tout son temps. Il attisa le feu, délassa ses chausses, tapota son képi sur sa cuisse. Il

se leva pour aller chercher du bois, le jeta dans le brasier rougi par les charbons incandescents. Il s'allongea sur le côté, s'enroula dans sa couverture et se mit à ronfler.

- Espèce d'imbécile, tu vas arrêter un peu de les faire languir, plutôt de le faire languir. Tu vois bien que notre ami se décompose. Si tu continues à le faire enrager, il va se jeter sur toi et te dévorer à pleines dents.

Boris grogna, puis se redressa, les dévisagea un à un et rigola d'un rire franc. Une façon de dire qu'il était content du tour qu'il venait de leur faire.

- À Vladivostok, j'ai joué l'argent que j'avais et j'ai tout perdu en quelques jours. Alors j'ai fait toutes sortes de petits boulots. Au cours de l'un d'eux, j'ai travaillé pour un vieil homme, Stéphan Ourianov. Je livrais le bois pour le chauffage. J'étais resté pour lui ranger son bois dans l'appentis et voilà qu'il me raconte que son majordome l'a quitté. Ayant accumulé suffisamment d'argent, il voulait s'installer dans sa propre maison avec une femme qu'il avait trouvée certainement dans un bouge. Bref, Stéphan cherchait un homme de confiance. J'avais appris à tenir une maison chez les Coriakine, j'avais des références, il m'a pris à l'essai. Le brave homme avait une fille qu'il aimait par-dessus tout. Elle avait tout juste seize ans et il ne savait que faire pour la contenter.

- Comment se prénommait-elle ? questionna Maurepas.

- Et voilà notre cosaque qui recommence avec ses questions ! Petit Pierre attrape ma flasque et passe-la moi, j'ai le gosier qui se dessèche.

Petit Pierre voulut contenter Boris et fit passer la flasque par l'intermédiaire de Maurepas. Lequel la garda pour lui.

- Son prénom, sinon rien à boire, expliqua-t-il tout en dévissant le bouchon. Puis il s'en servit une grande rasade.

- Oui, ajouta Valentin, le nom de la petite.

- Toi aussi tu t'intéresses à cette jolie fillette. Valia, c'est le diminutif de Vassilissa.

- Vassilissa la très belle, intervint Solange. Ne serais-tu pas en train de nous endormir avec un conte de ton invention.

- Ma belle, les histoires sont la propriété de celui qui les narre, s'il plaît à celui qui l'écoute d'y croire tant mieux, si ce n'est pas le cas, libre à lui. Donne-moi donc cette satanée bouteille. Pour la suite, il m'en faut bien plus qu'une rasade.

Boris vida la flasque d'un trait. Il se leva pour rajouter du bois.

- Tu ne vas pas recommencer avec ce maudit feu. Dis-nous la suite.

- Je la dirai demain sur le chemin, c'est notre dernière étape avant d'entrer dans la grande cité.

Le feu brûlait encore, la lune glissait dans le ciel parmi les étoiles. Les cigales s'étaient un peu calmées. Brisant le silence, on entendit le hululement d'une hulotte. L'arbre bien plus grand que les autres ressemblait à un gardien surveillant des enfants assemblés sous sa protection. Boris avait accepté de continuer son histoire contre une bouteille d'eau-de-vie que Valentin cachait dans le fond du chariot. Lorsqu'il en eut ingurgité le tiers, il s'installa confortablement et tout en attisant le feu, il poursuivit son récit.

- Un brave homme ce Stéphan. Il ne savait que faire pour contenter sa fille. Car cette belle jeune fille portait en elle la tristesse de ne pas avoir connu sa mère, morte en couches. Elle n'avait que de ces sourires plus tristes que des pleurs. Elle mangeait peu, ne prenait plaisir à rien, s'il fallait aller au bal, elle ne le faisait que pour satisfaire son père. Tous les prétendants

se battaient pour un tour de danse, mais ils ne pouvaient rien espérer de mieux. Un jour, le père de la fillette vint me trouver dans la cuisine. Il s'installa à mes côtés et demanda un morceau de pain du fromage et du vin. Nous voilà comme deux comparses à deviser. Il me fit part de son inquiétude, car l'anniversaire de sa fille approchait et il n'avait pas la moindre idée de cadeau. Il me parla de bijoux, de colliers, de robes magnifiques, mais je sentais bien qu'il n'était pas satisfait. Alors il me demanda si je n'avais pas une idée. Je lui parlai de la Riviera, de la gaieté de cet endroit, des fêtes somptueuses que l'on y donnait que tous les plus beaux garçons de Russie s'y pressaient pour dépenser sans compter et courir les amours les plus folles. Je lui expliquai que c'était le paradis des jeunes filles en fleurs. Il me demanda d'évoquer ce lieu le lendemain au cours du dîner tout en faisant le service, l'air de rien.

- Et je parie que la belle est partante pour l'aventure.

- Tais-toi un peu Petit Pierre, laisse-le raconter. Si tu l'interromps à tout bout de champ, on aura la fin quand on sera de retour chez nous.

En parlant, Solange s'était glissée tout près de Maurepas pour trouver un peu de chaleur et se blottir tout contre lui.

- Et laisse un peu ma bouteille tranquille, il n'y en a plus d'autres.

- Tu as raison pour ce qui est de la Riviera, Petit Pierre. La description que j'en fis alluma un peu de joie dans son visage d'ange.

- Tu as l'art de raconter aux filles de quoi les emporter au septième ciel, ironisa Valentin sous le regard plein de reproches de Thérèse.

- Que Dieu t'entende !

Il y eut tout à coup un grand silence. Solange se raidit et tous regardèrent Maurepas.

- Mon ami, laisse donc le Bon Dieu là où il est et écoute plutôt la suite de mon histoire. Un bon mois s'écoule, l'hiver touche à sa fin et nous voilà partis avec le dégel pour la gare de Kiev, de là, nous prenons le train bleu. Le père a dans l'idée de découvrir la vallée des merveilles. Nous voyageons en diligence. Nous sommes retardés par les intempéries, obligés d'écourter notre route. Nous faisons étape dans un relais. Nous demandons le couvert, le pauvre homme veut le meilleur pour sa fille, il montre son argent pour expliquer qu'il peut payer. Après une bonne soupe et un bon repas, eux montent à l'étage pour prendre la chambre la meilleure, celle des patrons. On y met des draps propres, des draps blancs comme la neige, mais le lendemain, ils sont rouges comme le sang, le sang versé par l'homme et sa fille égorgés dans la nuit.

- Je connais une histoire semblable qu'on racontait au village au moment de la veillée.

Boris dévisagea Maurepas, se leva pour tisonner le feu. Puis se tourna vers les autres, « Un besoin pressant qui ne peut attendre. » Il se fondit dans l'obscurité, on entendit le froissement des buissons. Le crépitement du feu prit le relais. Valentin se leva à son tour, fit quelques pas sous le regard inquiet de Thérèse. Il resta debout à fouiller la terre avec la pointe de sa chaussure. Solange s'était redressée, elle dessinait dans le sable avec le bout du doigt. Pivoine se curait les ongles avec la pointe de son couteau, pendant que Petit Pierre fabriquait une sorte d'entassement avec les caillasses. Une légère brise soudaine se déversa sur la plaine.

- Et toi, comment t'es tu tiré d'affaire ?

- Je crois, car je ne suis certain de rien, que la chance m'a souri encore une fois. Je ne me souviens plus très bien. Il me semble avoir été assommé d'un coup de gourdin. Après cette triste mésaventure j'ai fait l'ivrogne. Ma responsabilité dans cette affaire me faisait me sentir

coupable au plus haut point. J'ai erré dans les rues et un jour, au sortir de mon cauchemar, j'ai appris qu'on avait fermé cette auberge et arrêté les tenanciers. Ils furent jugés et pendus haut et court. Je me suis installé dans cette bâtisse à l'abandon dont personne ne voulait reprendre la gérance à cause de la mauvaise réputation. J'y ai d'abord dormi d'un grand sommeil. Puis je me suis mis à servir quelques repas chauds pour les relais de poste. J'y ai accueilli les passants en attendant la venue de la mort ou de la providence.

- Et nous sommes arrivés. Maintenant, il est temps d'aller se coucher expliqua Thérèse tout en attrapant Valentin par le bras. Laisse un peu de liqueur pour demain et viens donc me tenir compagnie.

Vent de folie

Au milieu de la fournaise qui s'abattait sur le sol rocailleux de la cote 150, Lucas repensait à ce qui l'avait conduit ici. La nuit était tombée et pourtant, la chaleur persistait.

- Passe-moi une tige, chuchota Charles.

Lucas fouilla dans sa besace, il en sortit une blague de tabac brun et la jeta à son collègue. Il l'ouvrit, en extirpa une feuille de papier, y déposa ce qu'il fallait de tabac pour avoir une cigarette bien remplie. Il roula la feuille entre ses gros doigts, lécha le rebord tout en faisant glisser la cigarette entre ses deux doigts, assurant ainsi un collage parfait. Il renvoya la blague à Maurepas et alluma sa clope à l'abri d'un rocher.

- Fais gaffe à toi, hier « le petit » s'est fait tirer comme un lapin.

- J'suis pas crétin, répondit Charles.

Lucas se cala confortablement dans la courte tranchée qui prolongeait la faille rocheuse. Il replia sa vareuse pour s'en faire un coussin, puis il ferma les yeux. Les images de la veille défilaient devant ses yeux. Les corps amoncelés, les membres arrachés, la cervelle encore dans le casque et surtout les coups de sifflets, inutiles. Une cacophonie incroyable ! Les ordres et les contre-ordres se couvraient les uns les autres. Les chefs bien planqués dans les canonnières observaient le carnage de loin et brillaient par leur incompétence.

- Qu'est-ce que tu viens foutre dans ce merdier, demanda Lucas.

- Chut, je crois qu'il y a un commando ennemi qui arrive sur nous ! Capitaine, j'ai entendu des pas !

- Calme-toi l'ami, les Turcs n'en ont rien à foutre de venir se risquer la nuit. Bien à l'abri là-haut, ils préfèrent attendre le petit matin pour nous canarder. Ce doit être un renard.

- Un mouflon, coupa Lucas.

Les deux hommes le dévisagèrent.

- Les Turcs savent qu'on n'a rien à bouffer, ces salauds nous appâtent avec de la chair fraîche, expliqua le capitaine. Puis il remonta la tranchée sans dire un mot.

- T'as pas répondu à ma question, t'es un fils de riche, tu devrais être avec les autres connards en bas.

- Tu te trompes, la particule t'induit en erreur. Si nous sommes bien les descendants d'une famille de nobles, nous faisons partie de ceux qui se sont ruinés dans des opérations douteuses. A partir de là, ma famille a commencé à perdre ses relations.

- T'es du Comté de Provence ?

- Tu parles comme un paysan qui viendrait tout droit du Moyen Age. Je suis de Valence.

- C'est bien ce que je disais.

Les deux hommes restèrent silencieux un moment, fumant, l'un sa cigarette roulée main, l'autre sa pipe, bien à l'abri de la rocaille pour ne pas risquer de se faire repérer.

- Tu crois qu'on va y retourner demain ? finit par demander Charles.

- Dis-moi pourquoi t'es pas avec les planqués. Ton père, il a bien encore quelques relations.

- Mon père est un con, ancien officier, il a voulu que je fasse le soldat pour m'endurcir. Je crois qu'il aurait souhaité que je m'engage dans la carrière comme lui.

Charles inhala longuement la fumée bleue de sa cigarette et la souffla en direction du ciel. La nuit était d'une clarté incroyable. Une étoile filante traversa la voûte céleste pour aller se perdre dans l'horizon, sur la mer.

- Alors ?

- Alors quoi ?

- Si tu t'es pas engagé, t'as choisi quelle voie ?

- La poésie et l'enseignement. Je veux être instituteur de la République.

- Tu pouvais pas trouver meilleure façon de provoquer la colère de ton père.

- Tu peux parler, en choisissant de prendre la place d'un riche pour cent mille francs, tu n'as pas dû contenter le tien.

- Un père, j'en ai plus, il est mort éventré par un sanglier… enfin, c'est ce qu'on raconte. A cause de la malédiction. Je l'ai à peine connu. J'ai un grand frère, c'est lui mon père en quelque sorte.

- A mon avis, il doit avoir d'autres chats à fouetter que de s'occuper du petit dernier !

- Dis pas un truc pareil, mon frère, c'est tout pour moi, plus que ma femme. Enfin, c'est pas pareil, elle, je donnerais ma vie pour qu'elle soit toujours heureuse. Un sourire d'Isabelle, et je suis content pour la journée. C'est pour ça que je suis parti, je veux pas qu'elle souffre à cause de mes dettes. En venant ici faire la guerre aux Ottomans, je suis réglo avec mes créanciers.

- Mais pas avec celui d'en bas, celui qui nous attend demain quand on aura passé l'arme à gauche, soupira Charles tristement.

- Celui-là, il peut attendre longtemps, il est pas près d'me voir. Un Maurepas règle ses comptes au village, avec la chapelle d'en haut. Je mourrai pas en terre étrangère.

- Que Dieu t'entende !

- Je croyais que t'étais athée !

- Moi aussi.

Les balles sifflaient de temps à autre. Elles faisaient de petits trous dans la toile des guitounes, et dans les hommes. Les Turcs, placés en surplomb occupaient leur tour de garde, faisait un carton sur tout ce qui pouvait prendre une forme humaine. Comme à la fête foraine. Heureusement, pour Lucas et son groupe, la lune avait préféré fermer les yeux sur ce carnage continuel. Un poilu se glissa dans la tranchée, il enjamba un bras et un pied qui sortaient de terre. Il délivrait les rations d'eau dessalée. Deux cantines étaient fixées au bout d'une perche qu'il portait en travers des épaules. Il avait vu faire ça chez les Chinois.

- Ça tire aussi par chez-v…

Il ne finit pas sa phrase, il s'arrêta net, fixa Maurepas dans les yeux. Il ouvrait grand la bouche pour happer tout ce qu'il pouvait. Une mouche se posa sur son nez, une autre se plaça à la commissure des lèvres. Une large tache de sang se forma à l'encolure de sa chemise kaki. Il garda cette position encore un temps, donnant l'illusion d'un arrêt sur image. Puis lentement, il plaça la main à son cou. L'air manquait de plus en plus. Les cantines basculèrent sur le côté dans un tintement métallique. Quelques balles sifflèrent à nouveau pour aller se ficher dans la terre. Il plia les genoux, s'effondra sur lui-même, abandonné aux mouches qui déjà se collaient sur sa plaie au niveau du poumon gauche.

- Pauv' gars, lâcha Charles.

Maurepas s'approcha du corps, chassa les mouches qui revinrent aussi vite et ferma les yeux du porteur d'eau.

- Il est mort.

- Prends son identité et son affectation, continua Charles.

Lucas s'exécuta pendant que Charles sortait un petit carnet pour noter les informations.

- Donne-moi un coup de main pour le balancer de l'autre côté du talus.

- Fais gaffe, tu as déjà eu la chance que cette balle ne soit pas pour toi, faudrait pas tenter le diable. De là-haut, y'en a un qui reluque chez nous.

- Je t'ai dit que je ne mourrai pas ici.

- Ta malédiction des Maurepas, faudra un jour que tu m'en dises plus.

- Allez pousse au cul au lieu de parler.

Les deux hommes firent rouler le corps pour qu'il dégringole un peu plus bas. Une balle traversa la jambe du porteur d'eau, une autre s'enfonça dans sa poitrine. Lucas se rejeta à l'intérieur du boyau de terre.

- Je croyais que tu risquais rien, ironisa Charles.

- Faut pas non plus provoquer la guigne, elle pourrait se vexer. Putain d'eau dessalée, c'est vraiment dégueu.

- C'est dégueu, mais avec cette chaleur, ça fait du bien quand même.

Un autre gars, que tout le monde appelait le Turc depuis qu'il avait sauvé sa peau en piquant la tenue d'un ennemi mort, passa vite fait en chuchotant.

- Demain, on prend la batterie de la cote 34. Y en a d'autres à nous au-dessus ?

- On est les derniers, tu peux redescendre, gare à tes miches, y a un tireur qui nous a pris pour cible.

Le type fila en marchant accroupi pour éviter de se faire repérer.

- Putain, mais y sont cons, on n'y arrivera jamais, ils nous canarderont avant qu'on ait fait dix mètres. Et puis la batterie ne sera plus à la même place, c'est du 77, artillerie légère.

Lucas écouta son camarade sans dire un mot. Il percevait sa peur, celle qui nouait le ventre et qui faisait dégueuler tout ce qu'on avait dans les tripes. Il arrivait même que ça sorte par les deux bouts ! Maurepas s'allongea tout en se recroquevillant.

- Putain de mouches, on dirait qu'elles savent déjà qu'on est des cadavres en devenir.

Il ferma les yeux, mais la nausée le reprit. A chaque fois, il revivait la même sensation, le mouvement incessant du paquebot qui les avait débarqués après de longues heures d'attente au large. L'odeur de gras mêlé à celle de l'homme, aux vomissures recouvrant le plancher. Ils étaient entassés à fond de cale, les uns sur les autres. La traversée avait été épuisante. Parqués comme des esclaves sur des lits superposés en mauvaises planches. Certains n'avaient même plus la force de se lever et encore moins de manger. Les possibilités d'accéder au pont étaient rares. Une seule fois, Lucas put contempler l'immensité qui déroulait son tapis bleu sur la mer Egée. Départ Toulon, arrivée Lemnos. Cinq jours en mer, cinq jours en enfer. Les gars avaient picolé tout ce qui leur était tombé sous la main, ils s'étaient gobergés, tout ça le premier jour. Les autres jours avaient servi à tout renvoyer par-dessus bord pour nourrir les poissons.

Les obus de 280 tombaient trop court. Assourdissants, ils soulevaient en un souffle chaud une montagne de terre. En retombant, la poussière brûlante prenait une teinte jaunâtre. Respirer normalement n'avait plus cours, tant les organes torturés par les vibrations, le bruit,

la chaleur, criaient leur agonie. Les soldats les plus avancés attendaient, planqués au fond des tranchées. Ils restaient accroupis de peur d'être ensevelis sous des monceaux de terre. Des flashes violents striaient la surface, ils étaient le préambule silencieux aux coups de tonnerre qui allaient succéder. Vingt minutes furent nécessaires pour réajuster les tirs. Vingt minutes, durant lesquelles, les hommes pensèrent être pulvérisés par leurs propres forces armées. Les uns accusaient les Anglais, qui n'y étaient pour rien puisqu'ils étaient occupés sur l'autre versant et que c'était le tour des Français. Les autres incriminaient la marine qui méprisait l'infanterie, c'était bien connu. Pourtant, elle n'était pas à la fête non plus, heurtée par les mines dérivantes ou bien canardée du haut de la presqu'île de Gallipoli.

Cette fureur se déchaîna durant une heure, une heure qui parut une éternité. Pourtant, ce déluge de feu avait quelque chose de rassurant, une continuité dont l'interruption signerait le moment où les hommes allaient prendre le relais. L'instant où, au coup de sifflet du capitaine, il allait falloir quitter les abris de fortune pour exposer les corps aux tirs ennemis. Lucas jeta un coup d'œil à Charles, le pauvre était terrorisé. Il saignait du nez à cause des déflagrations. Le sang noir se mêlait à la terre qui habillait les hommes d'un même costume.

Le capitaine remontait la tranchée passant difficilement au milieu des soldats encore accroupis. Il s'arrêta, consulta sa montre, passa la tête hors de la tranchée puis se rabaissa.

- Les gars, on va y aller dans une minute. On déloge les Turcs de leur planque et surtout, on leur fauche leur putain de canon de 77. Rendez-vous là-haut !

Le coup de sifflet fut long et strident. Une première salve lui répondit avant que les hommes ne s'élancent. La pente empêchait une avancée rapide, il fallait crapahuter dans la rocaille. Le tir de 77 sonna comme un avertissement, il faucha trois gars, légèrement en retrait et projeta Lucas sur le sol. Il lui fallut lutter contre la terre qui retombait. Il se tassa sur lui-même et rampa tout en repoussant l'amas qui se reconstituait. Creusant et poussant sur les pieds, il retrouva enfin la surface. Les sons lui parvenaient étouffés et indistincts. Face à lui un homme d'une stature imposante, la tête entourée d'un turban, tenant son fusil à baïonnette en travers de la poitrine. Lui aussi se relevait péniblement. Il lança un long cri d'attaque dont Lucas ne perçut qu'un vague brouhaha discontinu. Il chercha son fusil autour de lui et réalisa qu'il avait aussi perdu son casque, arraché par le souffle de l'explosion. L'homme se jeta en avant, l'arme dirigée vers le bas-ventre de Lucas. Sous la force du coup, il pivota, et tomba à genoux. La lame s'était plantée dans le ceinturon de Lucas. Le soldat ennemi voulut ressortir son arme pour achever son ennemi, mais Lucas se saisit de la baïonnette à pleines mains, empêchant le soldat d'agir à sa guise. Il y eut d'abord l'apparition de la lame de section triangulaire sortant du ventre de l'Ottoman. Puis il y eut la tâche de sang qui inonda sa tunique. Ensuite ses jambes se dérobèrent. Enfin, il s'effondra au sol tout en fixant Lucas du regard. Derrière lui se tenait celui qu'on appelait « le Turc », un Français râblé du pays d'Auge. Son visage était crispé et il poussait un cri terrible. Les oreilles de Lucas se débouchèrent d'un coup. Le bruit était assourdissant. Les balles sifflaient autour de lui, les explosions se succédaient. Son sauveur se jeta sur le côté entraînant Lucas dans la marmite.

- Ils nous arrosent les salauds. On est cloué sur place, y a rien à faire.

Lucas entendait difficilement le type de son régiment, mais il arrivait à reconstituer le sens général de son propos avec le peu de mots qu'il percevait.

- On va se faire déchiqueter. La moitié du groupe y est restée, les autres font comme nous, ils se planquent où ils peuvent.

- Où est Charles ?

- Plus haut, il est méchamment blessé, mais il était encore vivant quand j'ai foutu le camp.

- Donne ton fusil !

« Le Turc » le dévisagea, il comprit qu'il ne servait à rien de discuter. La dernière image qu'il vit, ce fut le dos de Lucas qui s'élançait à l'assaut sous la mitraille.

Les Moudjahidin avaient quitté leur tranchée pour une attaque au corps-à-corps. Ils ne craignaient pas la mort et déferlaient au nom d'Allah. Les turbans entouraient leur tarbouche rouge. Lucas ne les voyait pas, un seul objectif occupait son esprit, rejoindre la marmite un peu plus haut où se trouvait Charles. Dans une course contre la mort, il ne prenait pas le temps d'observer les alentours. Quelquefois, un obus tombait au milieu des combattants, il ralentissait et rentrait la tête dans les épaules, puis reprenait sa progression. Parfois, les tirs de mitrailleuse fauchaient les hommes en pleine course, alors il enjambait les corps. Rarement, il devait se servir de sa baïonnette pour transpercer celui qui pouvait lui faire face. Le premier fut frappé sous le menton, le coup avait ripé sur la poitrine pour s'enfoncer dans la gorge. Le pauvre type avait gardé la bouche ouverte, son cri avait péniblement passé les lèvres pour terminer en un raclement. Le suivant vint tout simplement s'affaler sur la lame, certainement touché dans son élan par une balle ennemie. Le troisième offrit une résistance acharnée. Dans sa rage, il invectivait Lucas en arabe, seul « Allah » rythmait ce propos incompréhensible pour un Français. Le type, de petite stature était râblé et doué d'une agilité incroyable. Les coups arrivaient par le côté, il fallait ne jamais perdre du regard les petits mouvements sournois de l'homme. Il pouvait se décaler d'un pas ce qui poussait Lucas à frapper dans le vide. Il lui fallut une longue minute d'observation pour comprendre la façon de se déplacer de son adversaire. Ce fut par un coup de crosse à la mâchoire que le Moudjahidin perdit l'avantage. Mal lui en prit de vouloir se relever. Lucas n'avait que faire de ce soldat mais il n'eut pas d'autre choix que de lui enfoncer la baïonnette au travers du ventre. Le pauvre homme retomba sur son cul, assis comme un enfant en tailleur, son dernier regard fut pour Lucas. Un regard de tristesse, sans haine. Puis il ferma les yeux et bascula sur le côté droit.

Trop essoufflé, Lucas fit une pause. Il plia les jambes, ses mains prirent appui sur les cuisses. Une tache rouge, juste au-dessus des hanches, prenait forme sur sa chemise. Le premier coup de baïonnette au sortir de la marmite, mais il ne ressentait aucune douleur. Il avait dû être à peine effleuré, pensa-t-il. Les obus tombaient toujours, mais un peu plus loin. Visiblement, les Turcs perdaient du terrain, mais à quel prix. De nombreux soldats français jonchaient le sol tous dans des positions plus ou moins ridicules. Certains corps avaient été déchiquetés leur donnant un aspect étrange. D'autres hommes avaient le visage enfoui dans la terre, comme s'ils cherchaient déjà à gagner leur tombe. Une balle vint siffler aux oreilles de Lucas, lui rappelant qu'il était à découvert. Il voulut reprendre sa course, mais les jambes ne suivaient plus. La montée était bien trop abrupte, il fallait crapahuter. Pourtant, en habitué des collines, Lucas était un bon grimpeur. Simplement, il était exténué par l'effort fourni. Il préféra passer sous la corniche quitte à rallonger un peu le chemin. La marmite dans laquelle se trouvait planqué Charles était juste au-dessus. Dans un ultime effort, il regagna dans la pente ce qu'il avait perdu en contournant la corniche. Il devait prendre garde à la batterie perchée dans le surplomb à une trentaine de mètres. Rampant sur les avant-bras, il réussit à passer inaperçu. Les Turcs étaient occupés sur l'autre versant à empêcher les troupes françaises de progresser. Une gerbe de terre fut projetée vers le ciel.

- Merde, ce sont les nôtres qui canardent ! murmura-t-il pour lui-même.

Il roula sur le côté et dégringola dans la cuvette où se trouvait son ami. Charles était conscient, il voulut murmurer quelques mots. Lucas lui fit signe de la tête, mais il n'avait rien

compris. La soif, il réalisa que c'était là, la raison de son épuisement. Sa gourde n'était plus à la ceinture, il prit celle de Charles, le fit boire un peu, puis il la porta à ses lèvres. Le liquide épais était chaud et avait ce goût immonde de l'eau qui avait croupi dans des cuves. Mais elle fut la bienvenue lorsqu'elle descendit dans le gosier de Lucas. Déglutir lui était devenu difficile à cause de la sécheresse, mais aussi de la poussière qui collait l'arrière gorge.

Il ne fallait pas tarder, les Turcs avaient fixé les troupes ennemies dans le dévers, ils pouvaient donc se concentrer sur d'autres parties du terrain. Notamment les trous et les pitons où se protégeaient les pauvres types cloués par la mitraille. Lucas chargea Charles sur ses épaules, plaça son fusil en travers et glissa sa tête sous la sangle. Il se releva, fit un effort surhumain pour se sortir de la marmite et entama sa descente. Il contourna à nouveau la corniche, mais au sortir de celle-ci, il tomba nez à nez avec un Turc qui remontait en sens inverse.

Le soldat se figea, sa main gauche se crispa sur le poignard qu'il portait à la ceinture. Une sorte de sabre court à la lame légèrement courbée. L'homme n'avait plus son fusil. Son regard se portait alternativement sur Lucas et sur le fardeau perché sur son épaule. Le raffut continuel dans lequel se mêlaient tirs et explosions, cris et plaintes des agonisants n'existait plus pour les deux ennemis. Les yeux dans les yeux, ils se jugeaient l'un l'autre. Lequel prendrait l'initiative, quelles étaient ses intentions. Pour agir Lucas devait abandonner Charles et le laisser rouler dans la pente. La chance de récupérer le corps était très faible. Le dévers plongeait sur un à-pic rocheux qui propulserait son ami dix mètres plus bas. Le Turc faisait le même calcul, estimant le temps qu'il faudrait à son adversaire pour saisir son arme et le cueillir au bas-ventre d'un coup rapide. Lucas baissa la tête et reprit son avancée. A hauteur du Turc, il ne le regarda pas préférant ignorer l'attaque si elle devait avoir lieu. Le Turc observa cet étrange chargement d'un corps en travers qui se déplaçait en bringuebalant.

- Qu'Allah soit avec toi, dit l'homme en français avant lui aussi de reprendre sa progression.

Lucas marqua un temps d'arrêt, tourna la tête pour voir disparaître cet ennemi qui, l'espace d'un instant, n'en était plus un.

Les combats avaient repris de plus belle. Les Français qui avaient atteint leur « objectif limité » essayaient tant bien que mal de tenir leurs positions. Les tirs se concentraient sur la tranchée que Lucas voulait atteindre. Il ne lui restait que quelques mètres à parcourir. Il s'élança, essayant de briser la direction de sa course afin d'empêcher les Turcs d'ajuster leur tir avec précision. Un premier impact frappa le corps de Charles, Lucas ressentit le soubresaut de son ami. Une montagne de terre se souleva derrière lui. Il comprit qu'il était encore en vie à la pierraille qui retombait sur sa tête. Une pierre le heurta au-dessus de l'oreille, il vacilla, mais, dans un effort surhumain, il réussit à se maintenir debout. Tomber et c'en était fini pour eux deux. Un autre impact provoqua une nouvelle fois un bref tremblement de Charles.

Est-ce le souffle de l'obus percutant le sol, ou bien la course de Lucas qui finit en déséquilibre, mais le résultat fut qu'il se retrouva d'un coup dans la tranchée. Sa chute lui fit perdre connaissance, il avait heurté du crâne un étai de fortune.

Trois hommes se précipitèrent pour les tirer vers l'arrière de la tranchée, mieux protégée des tirs continuels qui venaient frapper la paroi. Lorsque Lucas recouvra ses esprits, il pensait qu'un temps infini s'était écoulé. En réalité, à peine quelques secondes avaient passé.

- C'est pas d'moi qu'il faut s'occuper, c'est lui, réussit-il à gueuler.

- On peut rien faire pour le moment, ça canarde trop ! répondit un des trois soldats, sans grande conviction.

- On va se charger de ton pote, dis-nous comment il s'appelle.

Lucas déclina l'identité de son ami.

- Simon, tu descends avec moi. Les brancardiers se sont fait marmiter, mais le brancard a tenu le coup, expliqua-t-il à Lucas. Trouve-toi un casque, sinon je donne pas cher de ta peau l'ami.

- Ton nom c'est comment, hurla Lucas avant que l'homme ne file.

- Tu demanderas Tintin.

Lucas eut encore assez de force pour regarder les deux brancardiers s'éloigner, puis il s'effondra sur lui-même et s'endormit immédiatement malgré le feu incessant des ennemis.

- Ben mon gars, celui-là, on peut dire qui sait y faire pour la ronflette.

- C'est celui qu'a monté là-haut pour sauver son pote.

- Ben ça alors, tu m'en diras tant. Mon salaud, j'aimerais bien l'avoir avec moi lors du prochain assaut.

- Tu m'auras moi, mais compte pas que j'aille te sortir du trou, je tiens à ma peau.

- Faut croire qu'il a la bonne étoile dans la poche le salaud !

- T'as pas d'autre mot pour saluer notre héros !

- Héros un jour, mort un autre, c'est du pareil au même.

Combien de temps avait dormi Lucas, il l'ignorait. Mais lorsqu'il ouvrit les yeux, ce fut pour découvrir le capitaine le toisant de toute sa hauteur.

- Alors c'est toi le crétin du moment ?

Lucas ne sut pas très bien s'il devait confirmer ou pas. Il opta pour le silence.

- Je n'aime pas les têtes brûlées et encore moins ceux qui prennent des initiatives personnelles, continua le capitaine.

Lucas se releva péniblement. Ses jambes fléchirent quelque peu, mais il réussit tant bien que mal à se maintenir et exécuter le salut réglementaire.

- Ton salut, je me le fous au cul ! Je viens de te le dire et je te le redis au cas où on ne se serait pas bien compris, je n'aime pas les trous du cul dans ton genre.

Lucas dut à nouveau se rétablir, il en profita pour se caler contre le mur. Deux autres poilus vinrent à passer et marquèrent un temps d'arrêt.

- Si vous n'avez rien d'autre à foutre que d'être dans mes pattes, allez donc déblayer le boyau du bas. Et puis pendant que vous y êtes, virez-moi les macchabées qui encombrent le passage.

Les deux soldats regrettèrent d'être venus aux renseignements pour les copains. Ils repartirent en exécutant un salut à peine esquissé, mais se gardèrent bien de faire la moindre remarque.

- Tu as de la chance soldat, le général a besoin d'un fait d'armes pour remonter le moral des troupes. Et comme les rumeurs se propagent plus vite que les ordres, t'as été remarqué. Mais si ça ne tenait qu'à moi, je te ficherais en première ligne pour voir si t'es toujours prêt à faire le malin.

Le genou de Lucas plia d'un coup, il s'effondra sur lui-même.

- Et là, c'est pas le moment de me lâcher. Toubib ! hurla le capitaine.

Un type pointa le bout du nez.

- Remets-moi ce crétin sur pied et vite, faudrait pas qu'il me pète entre les doigts maintenant que le général a prévu de le décorer.

Le capitaine observa le médecin qui releva la chemise du blessé. Deux obus tombèrent à proximité, le médecin se jeta sur le sol, mais le capitaine ne broncha pas.

- Allez au boulot, j'ai pas que ça à faire !

Le toubib se releva, observa l'entaille de Lucas. Il sortit un bandage, repoussa les mouches qui venaient se coller sur la chair boursouflée. Il fit une injection, termina de placer le pansement en entourant le bas-ventre.

- La plaie est mauvaise, mais aucun n'organe n'est touché. Faut juste qu'il mange et qu'il boive, il est déshydraté.

- Toi ! va me chercher une boîte de singe… et rapportes aussi un bidon… avec du vin !

Quelques minutes plus tard, Lucas avait repris ses esprits. Il voulut se redresser, mais le capitaine lui fit signe de ne pas bouger.

- Avec ton estafilade, t'es bon pour « la plage » mon coquin ! On te redescend sur-le-champ. Finalement t'es pas si crétin que ça, je viens de recevoir l'ordre d'attaquer « le haricot », y a peu de chance qu'on se revoie dans ce drôle de monde !

Plusieurs heures s'écoulèrent pour passer de boyau en boyau. De nombreux arrêts étaient nécessaires pour se protéger des balles ou de la terre qui retombait en pluie dans les tranchées. Une partie du parcours se fit à découvert et au pas de course. Le brancard bringuebalait en tous sens, pendant que les balles sifflaient au-dessus des hommes. Les Turcs, bien installés sur les hauteurs, bons tireurs avec leurs carabines de fabrication allemande, occupaient leur temps à dégommer les soldats à découvert. La chance voulait que les Turcs respectent à peu près les brancardiers, une sorte d'accord tacite qui donnait une valeur particulière au pauvre compagnon d'arme tombé au combat.

Lucas était installé à même le sol, sous une tente de forme conique dans l'aile délabrée du corps de logis. Il voulut se relever. Autour de lui, les derniers blessés affluaient de toute part. Certains se tordaient de douleur, roulés sur eux-mêmes. Le pire venait du manque d'eau pour les ablutions. La crasse déposait dans l'air une odeur âcre de chair pourrissante. Les mouches continuaient de s'abattre sur les pauvres hommes. Certains n'avaient même plus la force de lutter contre elles. Elles se délectaient dans les entailles meurtries, mais venaient aussi se poser sur le visage, sur les paupières ou bien les lèvres.

- C'est toi le héros ? lui demanda un infirmier.

Lucas hésita avant de confirmer d'un vague signe de tête.

- Lucas Maurepas, matricule 235, affecté au 3e régiment d'infanterie, c'est bien toi ! Bah alors dis-le, on va gagner du temps. Tu peux marcher ?

Lucas confirma de la tête. L'infirmier passa devant. « Suis-moi, on va t'installer avec les sous-offs. Tu peux dire que t'as de la chance mon petit gars ! »

Ça tombait bien, la plaie qu'il avait au côté venait de se rouvrir.

La journée était toujours rythmée par le bruit des combats. Plus lointains parfois, mais pouvant soudainement se rapprocher. La presqu'île de Gallipoli ne permettait pas, compte tenu de son exiguïté et de sa disposition, de trouver un lieu réellement abrité de la férocité des combats. Pour le moment, il y avait une accalmie relative et chacun pouvait entendre les lamentations continuelles que poussaient les malades. Lucas avait un voisin de lit. Si ce tissu épais tendu par des pieds en ferraille pouvait être qualifiés ainsi. L'homme vivotait dans un

état comateux la plupart du temps. Il lui arrivait de pousser de petits gémissements suivis d'une sorte d'agitation se terminant rapidement par un retour à l'état inerte. Dans la tente des « sous-offs », les repas étaient de bien meilleure qualité. Elle était dénommée ainsi par tradition, on y trouvait principalement tous types de gradés bien que les brigadiers y accédaient rarement.

Lucas attendait la visite du médecin. Une grande perche mal dans sa peau qui ne savait pas commencer ses phrases. Il serrait ses mains dans son dos semblant attendre on ne savait quelle intervention divine. La position du corps lui donnait l'aspect d'un pénitent. Lorsqu'il arriva, d'un pas rapide, l'air renfrogné, Lucas compris que l'homme était pressé d'en finir. Il fit signe à l'infirmière d'approcher, il attendit un long temps avant de s'adresser à elle. Cette dernière, exaspérée par la façon de faire du médecin, tentait de n'en laisser rien paraître.

- Je nettoie la plaie mon capitaine ?

- Oui... Et vous refaites le pansement... Non laissez, je m'en occupe, continuez avec les autres estropiés.

L'infirmière s'éloigna tout en bougonnant que si c'était pour lui faire perdre son temps, elle préférait assurer les soins toute seule. L'officier s'assit délicatement sur le rebord du lit. Resta un moment silencieux. Puis défit le bandage de Lucas, mais n'alla pas plus loin et se mit à pleurer tout doucement, comme un enfant que l'on aurait contrarié.

- Je suis épuisé. Pas physiquement, mais moralement. Je n'en peux plus de voir tous ces soldats estropiés, recouverts par ces satanées mouches. Il y en a partout. Elles arrivent même à passer au travers des filets et des grilles. C'est à se demander comment elles font. Ici, vous n'en avez pas trop ?

Lucas mit du temps à comprendre qu'il s'agissait d'une question. Il répondit que ça allait.

- Je viens de voir le cœur d'un pauvre gars, il était à vif et il battait encore. Un autre suffoquait, les poumons brûlés par une explosion. Je pourrais énumérer une liste d'estropiés tous plus horribles les uns que les autres. Sans même parler des membres amputés à la chaîne. Heureusement, nous ne manquons pas d'opium.

Tout en parlant, l'officier s'était calmé et avait entrepris le nettoyage de la plaie. Lucas aurait aimé connaître son nom, mais il n'osait pas questionner un supérieur. Le médecin, ayant terminé les soins, se leva et observa Lucas.

- Alors c'est vous le héros. Il en faut, c'est bon pour le moral des troupes.

Lucas se sentit invité à prendre la parole.

- Mon capitaine, est-ce que je peux être affecté avec les bidasses ?

- Vous n'êtes pas bien ici ?

- Oh si mon capitaine, mais je voudrais voir un ami qui est soigné dans le campement de la piétaille.

- Je vous autorise à lui rendre visite, mais je veux vous voir de retour ici pour la cantine du soir. Prenez-le comme un ordre. Je ne veux pas de problème avec le commandement. Et n'allez pas attraper une saloperie. Lavez-vous les mains au retour.

Le médecin quitta Lucas d'un pas lent, mais il semblait rasséréné. D'avoir parlé avec un simple soldat lui avait fait du bien. D'avoir été utile aussi. Pour une fois, celui dont il s'occupait avait une chance de survivre. Lucas s'assit sur le rebord du lit pour se lever. Le premier mouvement qu'il fit l'arrêta net dans son élan. Une douleur violente se fit sentir au niveau de la hanche. Ce n'était pas la blessure, elle tirait un peu, mais pas au point de

l'immobiliser. Il se rappela le mouvement brutal qu'il avait fait pour jeter Charles par-dessus le remblai afin qu'il soit protégé au fond de la tranchée. Il attendit une minute avant de faire une nouvelle tentative. Cette fois, il put se mettre debout et marcher. La douleur ne se faisait sentir que dans une certaine position qu'il chercha à identifier. Il ne la trouva pas, mais en poussant sur la porte pour l'ouvrir, il étouffa un cri et comprit précisément ce qu'il ne fallait pas faire. L'infirmière, occupée à nettoyer les haricots et le petit matériel métallique, se tourna vers lui et esquissa un pas dans sa direction.

- Un problème ?

- Non, un faux mouvement, ça ira, merci !

- N'oubliez pas d'être de retour pour le repas du soir, sinon je viens vous chercher par la peau des fesses !

Lorsque Lucas passa sous la tente, il ne trouva pas son compagnon. Une angoisse le saisit. En réalité, il était sous ses yeux, mais il ne le voyait pas. Son esprit refusait de le voir, comme s'il se délectait de la peur qu'il avait lui-même inventée.

- Alors comme ça, grâce à moi, t'es aux petits oignons ?

Charles avait l'air de bonne humeur. Un petit sourire ironique illuminait sa figure. Un sourire que Lucas ne lui connaissait pas. Un sourire qui servait aussi de masque. Un masque pour dissimuler un profond désarroi. Charles avait pris un éclat d'obus dans le bas du dos, et malgré les paroles rassurantes du médecin, il pressentait que son hémiplégie allait durer bien plus longtemps que ce qu'on lui laissait entendre.

- C'est le grand benêt qui s'occupe de toi je parie, continua Charles.

- Ben oui, je connais pas son nom, mais ça doit être ce gars dont tu parles.

- Il s'appelle De Sailly, Fabien De Sailly. Il est de la famille de l'amiral du même nom. Il est un peu bizarre, mais c'est un bon chirurgien. En tous les cas, il ampute correctement.

- Comment tu sais ça ?

- Les infirmières m'ont à la bonne. Je suis un des rares qui peut leur tenir la bavette et qui ne se plaint pas trop.

- Parle-moi plutôt de toi.

- Ici, le toubib c'est un bon à rien. Maréchal des logis Pissetrou. Tu parles d'un nom à la manque.

Les deux hommes restèrent silencieux un moment. Lucas voulait que son ami lui parle vraiment de ce qu'il ressentait, mais il ne savait pas trop comment s'y prendre. Et puis il était mal à l'aise de savoir Charles lui être redevable. Entre eux, leur façon de se considérer avait changé. Ils étaient encore amis, mais plus exactement comme avant. Une des infirmières de la section vint à passer. Elle s'arrêta à hauteur des deux hommes.

- C'est votre sauveur qui vient vous rendre visite. Lucas, c'est votre petit nom n'est-ce pas ?

Mais sa question n'attendait pas de réponse, elle était déjà sur le départ.

- Elle m'aime bien. Je crois même qu'elle me fait du gringue. En plus, elle est célibataire.

Charles meublait comme il pouvait. Il comblait le vide redoutant les questions de son ami.

- J'ai même réussi à connaître son prénom, Sophie. C'est pas jolie Sophie ?

- Si, concéda Lucas. Et les blessures par balles ?

- Une dans la jambe droite et l'autre dans le gras, elle finissait sa course. Pour la jambe, je m'en fous un peu, pour ce qu'elle va me servir.

- Dis pas ça.

Voilà ce que redoutait Charles, obliger son pote à mentir, à faire semblant avec le sourire en coin, mais l'œil triste. Cela provoqua une émotion qu'il ne put soutenir plus longtemps et il fondit en larmes. L'infirmière repassa dans l'autre sens.

- Si c'est pour lui démonter le moral, je vais vous faire interdire la salle !

- Elle raconte ça pour rire, dit Charles tout en s'essuyant avec le mouchoir que lui tendait Lucas.

- Je vous entends, et je ne raconte pas ça pour rire !

Les deux hommes se turent, on entendait plus que les pauvres gars encore conscients qui se plaignaient. Les mots n'en étaient plus, car tout au fond d'eux, ils avaient perdu espoir qu'on puisse faire quelque chose pour les soulager.

- Tu sais, finalement je m'en sors pas si mal.

- Dis pas de conneries !

Pour une fois, Lucas exprima une vérité. Son visage s'était fermé.

- Regarde les autres, tous estropiés à vie. Y en a, leurs mères ne les reconnaîtraient pas… J'ai même pas demandé de tes nouvelles…

- Je m'en sors bien, une belle estafilade au-dessus de la hanche.

- Tu pourras impressionner ton Isabelle… C'est bien vrai que t'es parti à la place d'un autre pour payer tes dettes ?

- Oui.

- T'es un véritable imbécile.

- Je risque rien, je te l'ai dit.

- Tu recommences avec ta malédiction. Si ça se trouve, c'est des histoires de villages. Des raconteries comme ça, je pourrais t'en citer un wagon. Tiens, le voisin de mon père, un rebouteux, il disait qu'il passait sur le feu et qu'il ne sentait rien. Ce con a perdu l'équilibre, il s'est cramé les poils du cul, depuis il ferme son clapet.

Lucas sourit, un vrai sourire. Charles n'en dit rien, mais il était content de retrouver son ami.

- Pour moi, c'est pas une histoire, c'est vrai. T'as bien vu, je suis allé te chercher et je suis toujours en vie. Personne dans les gars de notre section n'aurait parié un rond sur mes chances de réussite. Alors qu'est-ce que t'en dis !

- Que t'as quand même pris un coup de baïonnette et que tu as de la chance d'être encore en vie.

Charles resta pensif, puis il ajouta : « Raconte-moi un peu ton histoire de malédiction, avec les détails, pas comme la fois dernière. »

La terre trembla, les hommes se crispèrent, attendirent un moment. Les deux infirmières qui circulaient au milieu des malades marquèrent elles aussi un temps d'arrêt. Même les plaintes sempiternelles s'arrêtèrent. Un soldat, que la guerre avait rendu fou, fut le premier à briser cette suspension de la vie. Son hurlement débridé, sa crise de folie fit réagir le personnel. Le gars essayait d'arracher les bandages qui entouraient son visage. Il fallut toute la conviction de l'infirmière pour l'en empêcher. Elle lui fit une injection, il se calma tout doucement, elle relâcha son étreinte tout en lui parlant d'une voix douce pour apaiser son agitation.

- Putain d'obus, il n'est pas passé loin ! Je croyais qu'ils n'arrivaient pas jusqu'à « la plage ».

- Ils n'arrivent pas jusqu'à la plage ! Et heureusement, sinon tu ne serais plus là pour me raconter la malédiction.

Lucas émit un soupir, mais tout au fond de lui, il savait qu'il devait au moins ça à son ami pour l'avoir sauvé. On ne sauve pas de la mort impunément, Lucas le savait pertinemment.

- Allume-moi une clope, demanda Charles.

- Les infirmières vont gueuler, c'est pas une bonne idée.

- Elles sont occupées dans l'autre salle, elles diront rien. Elles savent, mais elles font comme si elles voyaient rien. Après, elles arrivent et elles t'enguirlandent pour la forme.

- Comme tu veux.

Lucas ouvrit sa blague, déplia une feuille à cigarette, y déposa une petite montagne de tabac brun. Il roula le tout du bout des doigts, passa sa langue sur le rebord, puis fignola en faisant glisser la cigarette entre ses doigts. Il l'alluma, inspira une bonne bouffée, puis la passa à son ami tout en soufflant une longue volute qui s'éleva dans l'air.

- La malédiction, c'est à cause du grand-père. Moi je n'ai pas connu cet homme, mais mon frère allait le voir dans le haut village. Il était le dernier à y vivre depuis que le curé était devenu fou et qu'on l'avait envoyé chez les bonnes sœurs.

- Comment il s'appelle ton frère ?

- Maurepas.

- C'est son nom de famille, mais son prénom, c'est quoi ?

- On dit pas, comme il est l'aîné, on l'appelle Maurepas, un point c'est tout.

- Ah oui, c'est comme on fait en Provence.

- En tous les cas, c'est comme on fait chez nous. Ça barde dehors, ils doivent en mettre un coup les copains. Crois-tu qu'un jour on va déloger les Turcs ?

- Faudrait que les cuirassés arrêtent de déverser leurs obus de 280 sur le Kérévès Déré. Le « rognon » est trop bien protégé, les conseillers Allemands sont passés par là. Il faudrait aussi qu'ils tentent une nouvelle percée dans le détroit pour prendre les Ottomans à revers.

- Pourquoi ils ne le font pas ?

- A cause des mines et des U-Boote allemands.

- Alors on fait quoi ici ?

- On perd notre temps ! Reprends l'histoire que t'a racontée ton frère.

- C'est pas lui qui m'a dit. Il aurait préféré s'arracher la langue plutôt que d'en parler ! Non, c'est Maurice, un qui peut pas encadrer les Maurepas. Un fou qui vit au même endroit que mon frère. Ils ne peuvent pas se sentir, mais pas un ne quitterait les Ecarts pour tout l'or du monde.

- C'est ton village ?

- Pas vraiment. Mon village, il s'appelle Saint-Cernin, les Ecarts, comme son nom l'indique, ce sont des cultures beaucoup plus haut, à l'écart. On dit les Ecarts pour tout, mais normalement, c'est que pour les terres cultivables, sinon on dit les Bayaux. A cause des habitations et que le bail y est moins cher.

- A toi, y t'a parlé ce Maurice et pas à ton frère ?

- C'est bizarre, mais c'est comme ça. Un jour que j'étais môme, je suis monté porter une lettre à mon frère. Le facteur y va pas jusque là-haut, sinon y serait crevé à force de faire le

chemin. Je savais bien qu'il fallait pas passer par les cultures du Maurice. Il serait capable de te tirer un coup de carabine. Mais ce jour-là, avec son arme à l'épaule, devant le petit passage qui mène à son champ, il m'attendait. En passant par chez lui, on gagne pas loin de trois-quarts d'heure et il le sait bien le saligaud. « Salut petit » qu'il me dit. « Pourquoi tu prendrais pas par le raccourci. » Je le regarde à deux fois, je ne sais pas s'il me tend un piège pour me foutre sur la gueule ou bien s'il est sérieux. Et bien, il était sérieux. « A toi, j'ai rien à reprocher, si tu veux, tu peux aller par mon terrain. Et même, tu peux passer le long du mas, derrière la grange. » qu'il rajoute.

- Et alors tu lui demandes pour quelle raison ?

- Bah non. D'abord, je ne sais pas quoi faire, c'est là qu'il me dit « Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain. Sinon, la lettre que tu lui portes, il l'aura à la Noël ! » Sur le coup, je n'ai même pas trouvé étrange qu'il sache pour la lettre. Elle était rangée dans ma besace. Là-dessus, il enlève le collier qui bloque la barrière et il me pousse vers le passage. J'étais pas fier, j'osais pas regarder derrière moi, mais je savais qu'il me suivait. Nous marchons un moment silencieusement puis il m'attrape par l'épaule, je m'arrête et je me prépare à prendre la dérouillée de ma vie. Maurice, au village tout le monde se méfie, il est retors comme un renard le bougre.

- Et alors ?

- Et alors tu vas te faire engueuler mon colon ! dit Lucas en faisant un petit signe discret.

- Y parlait comme nous ton Maurice ?

L'infirmière en chef se planta au pied du lit de Charles, lui lança un regard noir. Les poings sur les hanches, avec une stature qui en imposait, elle se tourna vers Sophie qui l'accompagnait et qui lui murmura le nom du malade à l'oreille.

- Alors comme ça, monsieur De Latour Charles, se permet de fumer dans le camp des malades. Est-ce que vous vous rendez compte qu'ici, la plupart sont dans un état qui nécessite un air le plus pur possible.

Etonnamment sa voix n'était pas forte, mais elle était d'une fermeté incroyable. D'une certaine façon, elle installait une distance infranchissable entre le malade et le soignant. Sans dire un mot, Charles écrasa son mégot et le maintint en l'air ne sachant qu'en faire. Il n'osait pas le jeter sur le sol, sans réfléchir, il le glissa dans la poche de Lucas. Les deux infirmières échangèrent quelques mots sur l'état du malade, puis elles reprirent leur progression parmi les hommes étalés à même le sol. L'infirmière chef, s'arrêta, pivota sur elle-même et ajouta « Et que je ne vous y reprenne pas ! » puis elle rejoignit Sophie amusée par la situation, mais qui se garda bien de le montrer.

- La peau de vache n'est pas commode, faudrait pas qu'elle soit affectée au commandement des troupes ! ironisa Charles. Bon passons aux choses sérieuses, qu'est-ce qu'il a fait ton Maurice ?

- Bah rien, il est resté en arrière puis il m'a raconté l'histoire du grand-père, selon lui un vrai pourri et tout est de sa faute. Et là, il me raconte une histoire incroyable. Il se serait marié avec une morte à l'église et avec la bénédiction du curé et que c'est pour cette raison que tous les Maurepas ne peuvent pas mourir ailleurs. Il leur faudra rendre compte au village de leur pacte avec le diable. « Le père Maurepas, qu'il me dit, je l'entends pleurer toutes les larmes de son corps quand je vais au vieux village. Il erre autour de la chapelle en priant Dieu. »

- Ton arrière-grand-père est mort comment ?

- J'en sais fichtre rien.

- Et ton père ?

- Je t'ai dit, éventré par un sanglier, sur le chemin du chevrier. Il revenait uniquement pour engrosser la mère. Quand elle a pu eu de gosses, on a su qu'il était mort. Et un jour on l'a retrouvé éventré dans le bois.

- Il y a eu combien de naissances dans la famille ? Vous devez être une palanquée !

- Deux.

- Il ne devait pas revenir souvent, où alors il avait mal fait le boulot. Excuse-moi de lui manquer de respect, mais…

- Le père, le seul souvenir qu'il a laissé, c'est son trou au cul, un jour qu'il a quitté le village !

- Tu parles au sens propre ou bien au sens figuré.

- Au sens que ce crétin voulait que sa femme lui répare son falzar et qu'elle lui a jeté l'aiguille et le fil sur le carrelage de la cuisine pour qu'il le fasse lui-même. Moralité, il est reparti avec son trou au cul !

- Revenons à l'aïeul, y a quand même un truc que je comprends pas, c'est une histoire de village comme on en raconte tant, et toi tu as l'air d'y croire dur comme fer.

- Avant, tout le village nous appartenait, enfin les terres je veux dire. Et depuis cette histoire, on a tout perdu, c'est un signe. Et c'est aussi la raison que me voilà avec toi à tirer sur l'Ottoman au lieu des lapins de garenne.

- Et ce Maurice qui ne vous aime pas, il a une histoire aussi sérieuse que la tienne, j'imagine.

- Lui, c'est à cause des terres. Sa famille voulait pas traiter avec nous pour les moulins. Ils se sont endettés pour la construction et quand ils sont venus nous vendre leur bien, on a fait la sourde oreille. Leurs terres, on les a récupérées pour pas un sou.

- Et les autres paysans du village ?

- A cette époque, quand les Maurepas disaient non, personne n'aurait osé aller contre leur décision. On possédait les moulins, alors ceux qui avaient fait les malins devaient prendre la route pour aller moudre ailleurs. Inutile de te dire que dans les autres villages, ils n'aiment pas trop traiter avec les étrangers.

- Votre famille, c'est quand même quelque chose !

- C'était ! Moi, je m'en fous de toutes ces conneries, c'est du passé. Et mon frère aussi, il s'en fout. Depuis, on a juste ce qu'il nous faut et on fait avec !

- Et quand on n'a pas le sou, on emprunte !

- Comme tu dis.

- Tu lui as jamais raconté à ton frangin ta rencontre avec Maurice, je parie.

- Et ce que je vais te dire non plus. Tu sais, cette histoire de malédiction, j'y crois parce que mon frère … et il ne rigole pas avec cette affaire, une fois… je l'ai entendu dire qu'il finirait tué d'un coup de carabine devant chez lui et que sa sépulture, elle serait nulle part.

- Fais quand même attention que la tienne, elle ne soit pas ici, dans la terre poussiéreuse des Dardanelles ! Au fait, comment elle s'appelle la femme morte de ton grand-père ?

- On disait Gamine, mais son prénom, c'était Clairance. Y en a qui disent qu'ils l'on vue en robe blanche sur la place de l'ancienne église, mais c'est des conneries…

Lucas resta un moment silencieux avant d'ajouter : « Clairance, c'est pas sur la place de l'ancienne église qu'elle erre. C'est sur les hauteurs du mont Viale, on y a une vue magnifique sur les deux vallées. La Girance, c'est la nôtre et la Paillette, celle des autres. Un soir, j'étais monté pour me changer les idées et là, je l'ai vue. Clairance était belle comme un ange et elle m'a dévisagé avec ses yeux aux reflets d'émeraude, puis elle m'a embrassé sur la joue. Et avant que tu le demandes, je n'avais pas bu et j'avais toute ma tête. »

- Tu l'as suivie ?

- Non, là où elle allait, il aurait fallu des ailes à cause de l'à-pic d'une centaine de mètres.

Malgré le bruit incessant des obus qui tombaient en masse sur le « Haricot », dans sa tranchée, Lucas était pensif. Il arrivait même à oublier les feux croisés des Anglais et des Français tentant de réduire en cendres les batteries ennemies. Ces dernières, protégées par une épaisse couche de roche, résistaient au déluge d'obus. La poussière rendait l'air irrespirable, la chaleur n'arrangeait rien à l'affaire. L'eau épaisse avec un goût de mélasse, n'apaisait pas la soif. Rien n'apaisait la soif. La soif faisait partie intégrante du décor, on vivait avec, on mourait avec. Le capitaine consulta encore une fois sa montre, puis se courba, entrant la tête dans les épaules, comme pour encaisser le choc de la déflagration qui n'eut pas lieu. C'était devenu un réflexe, on baissait la tête, on contractait tout le corps au cas où. Mais pour l'instant, les Turcs patientaient, eux aussi, ils encaissaient.

Lucas repassa la journée d'hier dans sa tête, le défilé, le garde-à-vous, la montée des couleurs, la Marseillaise et la remise de la médaille pour fait d'armes. Ce qu'il voyait, c'était un autre, une personne qui lui ressemblait. Il n'arrivait pas à croire qu'il avait été le héros principal de cette mascarade. Qu'avait-il fait sinon voulu se prouver que la mort n'était pas pour lui. Etait-ce seulement pour sauver son ami ? Il n'était plus sûr de rien. La malédiction des Maurepas, et si c'était des racontars. Est-ce que son grand frère croyait seulement à ces bêtises ? Jamais il n'avait accepté d'aborder la question avec lui. Alors, maintenant, il voulait savoir. Il était serein, prêt au combat. La peur lui était étrangère. A ses côtés, certains pleuraient, d'autres parlaient tout haut, bien souvent à leur mère, d'autres encore priaient le bon dieu de les épargner. Et il y avait les résignés, ceux qui attendaient le coup de sifflet pour s'élancer, la peur au ventre.

Le capitaine regarda une nouvelle fois sa montre, l'heure approchait. Ce n'était pas compliqué à deviner, le feu s'intensifiait pour une dernière prestation. Comme au feu d'artifice, le final faisait de son mieux pour laisser une bonne impression. Sauf que là, il s'agissait de rassurer les gars, leur laisser penser que l'ennemi était à terre. Mais qui croyait encore ces sornettes. Depuis le temps, les soldats savaient de quoi il en retournait, c'était à eux de faire le sale boulot. Les obus n'avaient pas atteint leur objectif, avec un peu de chance, ils avaient réduit au silence quelques mitrailleuses, éliminé une poignée de combattants. Mais le plus dur restait à faire. Cent mètres à découvert et à crapahuter dans la pierraille, offerts comme des lapins au chasseur embusqué.

Puis l'image de Charles lui revint en mémoire. Plus exactement, celle de son emplacement laissé vide le temps qu'on apporte un autre estropié. Lucas était venu avec un paquet de clopes tout neuf, négocié avec « le Turc » contre du chocolat de guerre. Il avait écarté le rideau, remonté la salle d'un pas tranquille. Puis un pressentiment, un mauvais pressentiment. Puis l'emplacement, un carré de terre battue, vide. Tout d'abord, il était revenu sur ses pas, pensant s'être trompé de campement, c'est là qu'il avait croisé Sophie, l'infirmière. « Votre ami est mort d'une septicémie, il n'est plus là, ça sert à rien de traîner ici à part pour attraper le typhus ou la dysenterie ! Allez déguerpissez vite fait avant la venue de l'infirmière en chef !

» Elle l'avait repoussé doucement, mais fermement, en direction de la sortie et il s'était retrouvé comme un crétin avec son paquet de clopes à la main. Lucas fut sorti de sa rêverie par l'agitation de la tranchée.

- C'est pour bientôt capitaine, hurla un soldat juste un peu plus loin.

- On y est, que chacun se prépare, s'écria le capitaine.

Il remonta le boyau en courbant les épaules, tous s'engagèrent à la file indienne. Les premiers pas se feraient à portée de tir de l'ennemi, il fallait agir vite. Le capitaine porta la main à son sifflet, mais n'eut pas le temps de souffler dedans, la tête fut enlevée par la mitraille et le corps s'affala en arrière. Sans réfléchir, Lucas ramassa le sifflet, siffla autant qu'il put. Il enjamba le talus qui finissait la tranchée et s'élança, fusil en avant. Les hommes restèrent un moment comme figés. Un long hurlement précéda la folie des soldats qui à leur tour s'élancèrent dans la poussière. Les balles leur arrachaient les membres, ou bien les percutaient de plein fouet, les obus soulevaient des immensités poussiéreuses que le vent animait d'un mouvement dansant. Puis ce fut le tour des Ottomans de sortir de leur trou, ils se jetèrent sur leurs ennemis avec rage. Ils étaient chez eux et on venait prendre leur terre. Au cri d'Allah, ils se déversèrent en vagues successives. Le choc fut terrible et sans merci.

La dernière vision de Lucas fut un cheval, lancé au galop. Un homme grand et beau, suivi par d'autres, sabrait les ennemis. Les têtes tombaient, les balles sifflaient autour du cavalier, mais rien ne l'arrêtait. Il hurlait des mots que Lucas ne comprenait pas, des mots qui lui étaient destinés, du moins, c'était ce qu'il croyait. La douleur fut terrible. Lucas aurait voulu voir encore une fois ce cavalier, lui parler, lui demander si la malédiction existait vraiment. Mais il n'en eut pas le temps.

Vent fort

Maurepas regardait au loin, il était en avant et scrutait l'horizon. Si les troupes austro-hongroises venaient à traverser la plaine de la Branica, elles seraient peu nombreuses, bien plus occupées à l'Ouest sur les rives de l'Isonzo. Ce qu'il fallait craindre, c'était plutôt les groupes royalistes voulant instaurer une monarchie serbe. Depuis combien de temps chevauchait-il ainsi avec son groupe de voyageurs hétéroclite ? Il ne savait le dire. Le temps semblait ne plus avoir d'importance. Il se réglait simplement sur l'allure des chevaux, les pas marquaient l'écoulement des durées, les faisant se succéder les unes aux autres. Le passage par le Piémont italien n'avait été qu'une suite de paysages plus ou moins vallonnés qui les avaient menés en Slovénie.

Maurepas ne comprenait pas la raison qui poussait Thérèse à vouloir à tout prix éviter le bord de mer, bien moins épuisant. Ils auraient pu rejoindre Monfalcone puis couper par Rijeka, mais Thérèse savait la route, un point c'était tout. A part Maurepas, les autres faisaient corps avec elle. Pas moyen de les faire changer d'avis. De guerre lasse et après avoir tenté de les laisser à leur propre sort en suivant un autre chemin, il avait abandonné et il s'était résigné à rejoindre la carriole des deux amants. Il était le seul à les appeler ainsi. Jamais on n'avait abordé le sujet, étaient-ils seulement amants ? Ou bien mariés ? Cette question taraudait l'esprit de Maurepas. Boris vint à sa hauteur et se plaça sur sa droite.

- On ne t'entend plus depuis le village de la Versa, tu fais la tête ?

- Quand je dis qu'il faut éviter les soldats, mêmes italiens, vous devez m'écouter ! On a eu de la chance !

- Tu es en colère alors ! Pivoine sait ce qu'il fait, tu devrais avoir confiance en lui.

- Pivoine, toujours Pivoine, lui il sait tout. En réalité il ne sait rien et il a de la chance.

- Il y a autre chose qui te tracasse ?

- Le cavalier solitaire, il ne nous suit plus depuis plusieurs jours.

Boris dévisagea son ami, mais ne dit pas un mot de plus. Ils chevauchèrent ainsi un bon moment. Arrivés près de Komen, ils croisèrent un groupe de paysans revenant des champs, leur faux à la main. Les hommes se garèrent sur le côté, enlevèrent leur coiffe et se signèrent.

- Je ne comprends toujours pas la raison qui pousse tous ceux que nous rencontrons à faire le signe de croix sur notre passage.

- Ils n'aiment pas les étrangers et préfèrent marquer un respect distant qui n'engage à rien.

Maurepas fit faire demi-tour à son cheval et l'éperonna pour qu'il se mette au trot.

- Que fais-tu ?

- Je vais rejoindre Thérèse !

En quelques pas, il fut au niveau du chariot. Il vint se placer du côté de la femme.

- Peut-on faire confiance aux habitants de ce village ?

- Je ne sais pas.

- Je croyais que tu avais fait la route plusieurs fois !

- Une seule ! Et je n'ai pas en tête tous les culs-terreux que je croise ! Tu veux savoir s'ils sont proches de l'empire ? Comme tous les Serbes, ils préfèrent les Italiens et le mouvement insurrectionnel.

- Donc nous ne risquons rien ?

- On peut dire ça.

- Mais ils sont aussi très méfiants quand ils croisent des voyageurs, intervint Valentin en sortant de la carriole pour prendre place sur le siège avant.

- Alors nous nous installerons à la sortie du village pour établir le campement.

- Il faudra se ravitailler, nous n'avons plus rien à manger et l'eau commence à manquer.

- Et de la gnôle aussi, cria Pivoine en arrivant au galop, bientôt suivi par Solange.

- D'où venez-vous ? questionna Maurepas en s'adressant à Pivoine.

- On a discuté un peu avec les paysans, il y a une auberge qui peut nous accueillir pour rien.

- Et avant que tu ne poses la question, ajouta Solange, ils soutiennent tous la « Main Noire ». Les Austro-hongrois leur ont volé une grande partie de leurs animaux et beaucoup de leurs céréales.

- Si tu es sûre de toi, alors allons dans cette auberge…

Lorsqu'ils entrèrent, Maurepas fut étonné de n'y trouver personne d'autre qu'une femme d'une quarantaine d'années. Elle se présenta « Myriam, je vous attendais ! » Ils s'installèrent à l'une des grandes tables. Elle apporta des couverts et des assiettes, puis un potage de légumes. Tous mangèrent silencieusement. Maurepas demanda s'il y avait des amateurs pour une deuxième tournée et comme il s'y attendait, il fut le seul à réclamer. « Il a bon appétit l'ami ! » dit Myriam en italien. Maurepas en connaissait suffisamment pour comprendre ce qui se disait, le parler était plus compliqué, mais il réussit à faire entendre que la soupe était bonne. Il se coupa une large tranche de pain blanc et sauça le fond de son assiette. En dessert ils eurent droit au panier de fruits frais et du fromage appelé « pule ». Un fromage fait à partir du lait d'ânesse, que l'on ne trouvait qu'en Serbie. Maurepas arrosa son pain d'huile d'olive puis dévora sa tartine accompagné d'un morceau du fromage qu'il piquait de la pointe du couteau.

- Vous êtes italienne, questionna Maurepas avec son italien approximatif.

- Non, je suis Serbe répondit fièrement Myriam, comme si on lui avait fait un affront.

Elle débarrassa la table, ne laissant pas le temps à Maurepas de trancher le pain à nouveau.

- Ça t'apprendra les bonnes manières, lui lança Boris du fond de la salle.

Tous se rassemblèrent autour de l'âtre dans lequel trônaient d'anciennes cendres. Une balayette y était accrochée avec la pelle, Maurepas ne put s'empêcher de nettoyer le foyer.

- Si vous voulez, il y a l'arrière-cour qui est pleine de fumier, le balai est adossé à la porte.

Maurepas fit comme s'il n'avait rien entendu et termina son nettoyage avant de s'installer sur l'un des fauteuils en bois. Petit Pierre, comme à son habitude était resté debout. Valentin et Thérèse étaient côte à côte chacun sur un tabouret. Pivoine et Boris étaient assis sur le banc placé devant la cheminée et Solange avait opté pour le sol sur lequel elle était assise en tailleur.

- Y a pas beaucoup de monde qui loge chez vous ? intervint Maurepas, histoire de dire quelque chose.

- Non pas !

- Est-ce que vous auriez un petit alcool pour nous rincer le gosier, quémanda Pivoine tout en filant une claque sur les fesses de la tenancière.

- Ça peut, répondit-elle en rigolant et en filant vers l'arrière-cuisine.

Elle revint avec un carafon rempli à ras bord.

- Una grappa, pour quelqu'un qu'est pas italienne, c'est peu commun, rigola Pivoine.

- L'alcool des paysans du coin est une vraie saloperie, ça ferait crever un bouc !

Maurepas réalisa tout à coup que l'italien était parlé par tous et bien compris de tous. Même Petit Pierre, par son attitude, montrait qu'il saisissait ce dont il était question. Maurepas se leva et se dirigea vers son ami. Tous firent silence observant avec attention ce qui se passait.

- Je peux parler à Petit Pierre, faut pas vous mettre dans un état pareil, on dirait que je vais l'assassiner.

- Tu ne devrais pas dire ainsi, coupa Solange.

Maurepas ne répondit pas, mais tous retournèrent à leur occupation du moment. Pivoine se curait les dents avec la pointe de son couteau, Valentin délaçait les chaussures de Thérèse qui l'observait avec attention. Boris passait sa carabine au goupillon. Pendant ce temps, Myriam remplissait les verres et les distribuait à chacun.

- T'étais muet et voilà que tu parles italien, où t'as appris ?

- Je ne sais pas, quand j'étais gamin avec le père.

- T'as un père italien toi, depuis quand ?

- Je croyais.

Maurepas n'avait pas vu arriver Myriam qui tendait la grappa. Il se tourna vers elle, la remercia et but son verre d'un trait. Petit Pierre refusa le sien, la tenancière le tendit à Maurepas.

- Ne bois pas !

Elle s'éloigna, se servit, revint se placer face à Maurepas.

- Chez nous, on fait ainsi. Trempe tes lèvres !

Elle fit de même, ils échangèrent leurs verres et croisèrent leur bras.

- Bois maintenant !

Lorsque les verres furent reposés, sans le moindre bruit, tous montèrent à l'étage rejoindre la chambre qui leur était destinée. Maurepas prit le temps de remercier Myriam, puis il monta retrouver Solange. Il avait dans l'idée de passer une nuit agréable en sa compagnie. Lorsqu'il entra, Solange dormait déjà. De la savoir nue dans les draps, son désir décupla, il souffla la bougie et se colla à elle la caressant délicatement. Elle commença par gémir doucement, elle se tourna, se pressa tout contre lui et ils firent l'amour une bonne partie de la nuit.

La stupeur s'empara de Maurepas au moment où il ouvrit les yeux. Tout d'abord la lumière, trop de lumière. Le départ était prévu pour l'aube afin d'éviter la chaleur le plus longtemps possible. Immédiatement, son esprit fut sur le qui-vive. Le silence ajouta à son inquiétude. Il aurait dû y avoir le bruit habituel des préparatifs. Un parfum l'intrigua, il se tourna pour alerter Solange endormie à ses côtés, mais quel ne fut pas son étonnement de découvrir Myriam, nue, collée tout contre lui. Les yeux grands ouverts, elle souriait du mauvais tour qu'elle venait de lui jouer.

- Tu es un amant qui sait y faire, dit-elle en italien.

- Où sont les autres, cria Maurepas en se levant.

Il chercha des yeux les habits qu'il avait posés la veille sur le dossier de la chaise.

- Tu me dois encore un peu de temps.

Myriam se leva dévoilant totalement sa nudité, elle saisit Maurepas par la taille et l'attira à elle. Il tenta de se dégager, mais la fermeté avec laquelle elle le maintenait empêchait le moindre mouvement. Elle le tira en arrière, le recoucha sur le lit et s'installa à califourchon sur lui. Elle fit tout ce qui était nécessaire pour exciter un homme. Son sexe devint turgescent et elle n'eut aucun mal à l'enfourner dans son vagin. Elle l'embrassa goulûment, il voulut détourner la tête pour éviter le baiser. Elle la bloqua fermement et mordit ses lèvres à sang, puis s'agita sur lui tout en le lacérant de ses ongles. Il essaya de ne pas venir en elle, mais plus il se retenait, plus elle jouissait. Il finit par abandonner et laissa aller. Il la serra tout contre lui, embrassa sa poitrine, puis ses lèvres. Son désir fut revivifié. Ils firent l'amour une deuxième fois. Myriam se releva, s'étira sans aucune pudeur. Son sexe dégoulinait, libérant la semence qu'il avait déversée en elle.

- Tu as payé bien plus que le prix convenu, aussi cette auberge te sera toujours ouverte et tu seras accueilli comme un invité de marque.

Myriam disparut dans le long couloir qui menait aux chambres. Lucas s'écria qu'il voulait ses vêtements, mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase que Myriam revenait avec une brassée d'habits.

- Pour récompense, voici une tenue qui te permettra de chevaucher dans de meilleures conditions.

Myriam quitta la pièce. Lorsque Lucas fut vêtu, il se mira devant la glace. La paire de bottes en cuir lui allait parfaitement ainsi que le long manteau fait de cuir également. Il était suffisamment ample pour ne pas gêner les mouvements. Il descendit dans la salle du rez-de-chaussée, sur l'une des grandes tables, il trouva une miche de pain, une terrine de pâté et un grand bol de café fumant. Il chercha du regard Myriam, ne la trouvant pas, il avala rapidement son petit-déjeuner. Au moment de quitter l'auberge, il fit un tour rapide, mais ne vit personne. Il appela plusieurs fois, puis il se décida à quitter les lieux.

Son cheval attendait au milieu de la courette pavée, sellé et prêt à partir. Il grimpa dessus avec une facilité qui le surprit lui-même et s'y trouva installé confortablement. Il l'éperonna, se tourna une dernière fois puis il quitta le village de Komen. Il galopa un moment pour refaire son retard sur le groupe de ses amis. Plus tard, il reprit le trot pour ne pas fatiguer sa monture. Les vignes étaient nombreuses, après il pénétra sous le couvert d'une petite forêt de hêtres et de sapins. Au sortir, il ne remarqua pas l'embuscade, le temps qu'il réagisse, les soldats étaient sur lui et le jetaient bas de sa monture. Un des hommes lui hurla dessus. Maurepas comprit assez vite qu'il avait affaire à l'armée de l'Empereur et que son italien et son français ne l'aideraient pas à se sortir de cette situation fâcheuse. L'homme continuait à crier tout en le menaçant de sa schlague. Le soldat finit par changer de tactique, il s'éloigna et revint accompagner d'un autre type dans un piteux état. Tout en s'adressant au pauvre gars, il désignait Maurepas du doigt.

- Il veut savoir ce que tu fais en territoire ennemi et si tu es un espion des Français ?

- Dis-lui que je viens du village et que j'ai dormi à l'auberge.

Les deux hommes échangèrent quelques paroles.

- Il dit qu'il n'y a plus personne et que tu mens.

- Explique-lui qu'il se trompe, j'ai croisé des paysans qui m'ont dit que…

- C'est impossible, je ne peux pas lui dire ça, coupa l'interprète. Les habitants dont je fais partie ont tous été massacrés par ces soldats.

- Mais puisque je te dis…

Maurepas n'eut pas le temps de finir sa phrase à cause du coup de cravache qu'il prit en travers du visage. Heureusement, son bras le protégea ainsi que l'épaisseur du cuir de son manteau. Il remercia Myriam pour son cadeau.

- Ils vont t'exécuter, murmura le prisonnier des troupes hongroises.

- Et toi ?

- Moi, ils me gardent, car je parle français et italien.

- Quel est ton nom ?

- Jacob, et toi ?

Maurepas donna son nom puis, après un coup de schlague chacun, ils optèrent pour le silence. Pendant ce temps, un groupe de soldats se rassemblait. Ils ajustèrent leur tenue réglementaire, ramassèrent leur képi et s'armèrent.

Maurepas et son interprète furent emmenés par un chemin de traverse jusqu'à une petite clairière. Au milieu de celle-ci, deux bûcherons finissaient d'installer le poteau d'exécution sous une chaleur suffocante. Pas la moindre brise, les arbres, figés, n'apportaient pas la fraîcheur espérée. Seuls quelques oiseaux manifestaient leur présence. L'homme aux côtés de Maurepas tremblait de peur, car il n'arrivait pas à savoir si lui aussi allait être exécuté. Il tomba à genoux, implorant la pitié du hussard, sabre à la ceinture, droit sur son cheval. Jacob pleurait, expliquant qu'il avait une famille à nourrir, qu'il n'avait rien à voir avec ce traître. Tout en se justifiant, il désignait Maurepas du doigt.

Six soldats avaient pris position, ils vérifiaient leurs armes. Dans un mouvement collectif presque parfait, ils reculèrent la culasse, engagèrent le chargeur de cinq cartouches, replacèrent la culasse et se mirent au garde-à-vous, attendant les ordres. L'officier descendit de sa monture, s'avança vers le pauvre Jacob en position de prière, la tête baissée contre le sol. Il lui tira un méchant coup de pied qui le fit basculer sur le côté. L'officier sortit son sabre du fourreau, frappa le dos de Maurepas avec le plat de la lame et lui fit signe d'avancer. Près du poteau d'exécution se tenait un soldat avec de la corde et un bandeau. Maurepas se laissa attacher et accepta qu'on lui couvre les yeux. L'officier hurla un ordre, puis on entendit les culasses reculer pour engager la première cartouche. Maurepas ne put voir l'officier lever son sabre et lorsque celui-ci s'abaissa, les coups partirent avec un peu de retard. Il sentit un violent impact dans la cuisse et un deuxième lui éjecta le bras en arrière, puis ce fut la confusion. Des hurlements, des chocs, d'autres coups de fusil. Maurepas ferma les yeux, attendant son dernier souffle. Sa tête tomba en avant, son corps ne fut plus contenu que par les liens qui le maintenaient attaché solidement au poteau.

- Il dort ! Le jean-foutre, il dort comme un loir !

- Détache-le au lieu de jurer, cria Solange à Pivoine.

- Il faut faire vite, les autres ne vont pas tarder à rappliquer.

Il n'eut pas fini sa phrase que les hommes restés au campement arrivaient fusil en avant.

- A couvert, hurla Boris tout en faisant exécuter un demi-tour à son cheval pour gagner les fourrés.

Petit Pierre avait rejoint Pivoine qui filait une claque à Maurepas pour le réveiller. Lorsqu'il reprit conscience, ce fut pour découvrir un carnage. Les hommes du peloton d'exécution ainsi que l'officier gisaient au sol, certains décapités, d'autres la poitrine transpercé d'un coup de fusil ou bien passé au fil de la lame. Maurepas marcha du mieux qu'il put pour soulager ses compagnons. Valentin déboula avec la carriole fauchant une poignée de soldats avant qu'ils

n'aient la possibilité d'ajuster leur tir. Pendant ce temps, Boris, qui avait contourné le bosquet, revenait sur l'arrière. Il frappa à coups de sabre les hommes qui avaient eu le malheur de se trouver sur son trajet. Sabre volé à l'officier qu'il venait d'égorger.

Le restant de soldats hongrois encore vaillants se regroupa au centre de la clairière. Ils firent feu sur leurs assaillants. Les balles sifflaient au travers de la clairière, l'une d'elle transperça Pivoine de part en part, elle n'eut aucun effet sur lui. Il lâcha Maurepas, se saisit d'un fusil M95, vérifia le magasin, le replaça et ajusta son tir tranquillement alors que les déflagrations continuaient à résonner. Il fit mouche trois fois, avec les trois dernières balles du chargeur. Il jeta le fusil, traversa l'espace qui le séparait des soldats étalés dans l'herbe folle. Il ramassa un autre fusil, vérifia à nouveau le chargeur, et fit feu à quatre reprises. Une nouvelle fois, une balle le traversa de part en part sans sembler l'incommoder le moins du monde. Il essayait d'estimer s'il était plus rapide de remplir le chargeur ou bien de courir jusqu'à un autre M95 jonché sur le sol à une quinzaine de mètres. Le temps qu'il réfléchisse, Thérèse avait sauté de la carriole et armée d'un long couteau, elle égorgeait les quelques soldats encore debout. Valentin se relevait péniblement, car il avait été projeté en arrière à cause de l'impact. Il sauta du haut du siège conducteur pour s'agripper à un homme, il lui arracha l'oreille d'un coup de mâchoire puis lui brisa les vertèbres en tirant brutalement sa tête en arrière.

Lorsque Maurepas recouvra ses esprits, il était brinquebalé en tous sens et le soleil se devinait à travers la toile épaisse de la carriole. Il était bas sur l'horizon et la chaleur retombait déjà un peu. Il voulut se relever, mais un élancement terrible se fit ressentir au niveau de la cuisse.

- Il est réveillé le ronfleur !

Maurepas reconnut la voix de Thérèse. Il tenta encore de se redresser, cette fois en s'appuyant sur son avant-bras, même élancement, il retomba sur sa couche.

Le trot d'un cheval se fit entendre, il arriva par l'arrière de la carriole. Solange passa la tête par l'ouverture et grimpa en s'éjectant du cheval.

- Comment vont tes blessures ? Sais-tu que Thérèse s'est occupée de toi. Elle t'a soigné avec une préparation dont elle a le secret.

- Et les autres ?

- Ils vont bien.

- Mais Boris…

- Boris se porte comme un charme. Je viens de te dire que Thérèse faisait des miracles !

Maurepas resta silencieux, il dévisageait Solange pour essayer de démêler le vrai du faux.

- Comment va mon cosaque préféré ?

Cette fois, ce fut le visage de Boris qui apparut par l'arrière de la carriole, mais il se garda bien de grimper.

- Es-tu rassuré ? Il te croyait mort, cria Solange en direction de Boris.

- L'heure n'est pas venue, ironisa ce dernier, tu devras encore me supporter !

La carriole fut secouée à cause du mauvais état de la route. Solange bascula en avant pour atterrir dans les bras de Maurepas qui fit une affreuse grimace pour l'accueillir.

- Désolée.

- Où étais-tu hier soir ?

- On y est, intervint Thérèse, faut descendre installer le campement. Puis elle cria une suite de jurons dont elle seule connaissait la signification. Le cheval stoppa net et attendit.

- Bouge pas, je reviens dit Solange en s'apprêtant à quitter la roulotte.

- Tu n'as pas répondu à ma question.

- Y a pas de réponse.

Tous s'affairèrent à dresser un abri à l'aide de la toile huilée. Petit Pierre n'avait pas attendu les ordres pour construire un foyer avec les briques entassées dans la carriole. Il salua Maurepas d'un geste de la main, sans dire un mot. Le savoir vivant, lui suffisait.

Lorsque Maurepas put enfin quitter sa paillasse, il découvrit Pivoine et Boris en grande conversation autour des fusils qu'ils avaient volés à l'armée hongroise.

- Voici le faraud du jour ! Etait-elle belle et douce notre logeuse ? plaisanta Boris.

Boris partit d'un grand éclat de rire. Seule Solange ne dit rien. Thérèse réprimanda Valentin prétextant qu'il n'était qu'un bon à rien et l'envoya chercher du petit-bois. Maurepas se renfrogna. Ce fut Petit Pierre qui vint le voir.

- C'est comme ça, on n'a pas pu faire autrement. Sinon, les paysans ne nous auraient pas permis de continuer. Et on y serait encore dans ce maudit village.

- Qu'est-ce qu'il raconte, dit Maurepas en s'adressant aux deux autres.

- Il a raconté ce qu'il fallait raconter, y a rien à ajouter.

Boris attira Petit Pierre vers lui et en compagnie de Pivoine, ils s'éloignèrent. Solange s'approcha de Maurepas et l'embrassa sur la bouche. « C'est ainsi, que veux-tu qu'on y fasse ! » Puis elle s'éloigna, elle aussi, pour aider au déchargement.

La nuit s'annonçait douce, une légère brise traversait la campagne, chacun finissait de grignoter ce qu'il avait sous la main. Une large tranche de pain pour les uns, un peu de viande dessalée pour les autres. Boris attisait le feu pour le relancer.

- On risque pas de se faire repérer ? demanda Valentin.

- Non, le remblai nous protège des regards et de l'autre côté, les bosquets sont touffus.

- Comment va ta blessure, intervint Maurepas, enroulé dans sa couverture.

- C'est plutôt à toi qu'il faudrait poser la question.

- Tu as été traversé par des balles d'un bon calibre, deux fois de suite, et tu as passé l'après-midi à chevaucher.

- Le gras, ça ne compte pas et Thérèse fait des miracles. Hein Thérèse que tu fais des miracles ?

Elle était adossée à la ridelle, elle grogna une sorte de réponse. Solange se leva et vint inspecter la carriole.

- Crois-tu qu'elle tiendra le coup ?

- L'essieu n'a pas souffert, et le cerclage des roues est en bon état, le reste, on pourra toujours rafistoler.

Plus personne ne parla durant un moment, seuls les bruits de la forêt agrémentaient le calme du lieu.

- Salut à tous !

- Paille ! s'écria Petit Pierre qui s'était relevé d'un coup.

- Alors c'est toi qui a attaqué les soldats par l'arrière. J'ai vu un cavalier traverser la clairière comme l'éclair, je ne savais pas que c'était toi.

- Moi, je le savais, ajouta Solange.

- Tu nous suis depuis le début, n'est-ce pas ? questionna Maurepas.

Paille toujours sur son cheval confirma. Ce qu'il craignait le plus, c'était la réaction de Maurepas.

- Pourquoi es-tu resté à distance ? Tu avais peur de…

Maurepas se tut d'un coup, il venait de découvrir l'état du cheval de Paille. La pauvre bête avait la peau du côté droit entièrement déchiquetée. Les naseaux n'étaient guère mieux et l'animal avait perdu un œil. La cicatrisation parvenait à grand peine à atténuer l'horreur que provoquait la simple vue de l'animal.

- Il faut l'abattre, il doit souffrir le martyre s'écria Maurepas.

- Et moi, tu vas m'abattre aussi, dit Paille, calmement.

Maurepas allait demander pour quelle raison, mais sa question resta sur le bord de ses lèvres. Lorsque Paille quitta sa monture et qu'il s'approcha du feu, la lumière éclaira son visage. Il y avait une similitude étonnante entre les blessures du cheval et celles de Paille.

- Je voulais pas que tu nous voies avant que les plaies soient plus supportables. Paille portait une large chemise et un pantalon de toile. Maurepas se mit à imaginer le restant du corps de l'homme debout au milieu du campement. Boris se leva, trancha un morceau de viande et du pain puis le tendit à Paille.

- Merci, dit-il simplement.

- Veux-tu un peu de gnôle ?

- C'est pas de refus.

- Tu m'as impressionné pour un paysan. Trois soldats au premier passage et deux autres au deuxième ! Où as-tu appris à manier le sabre ?

- C'est une longue histoire.

- On n'est pas pressé, hein vous autres qu'on n'est pas pressés ? La route est encore longue, ça nous occupera un peu.

- Alors à chaque arrêt, décréta Maurepas, pour ne pas nous ralentir et que tout le monde en profite. Et pas ce soir, on a besoin de dormir. Demain, il faut partir à l'aube et avoir l'esprit clair. On ne sait pas sur qui on va tomber.

- Les Autrichiens ne se trouveront plus sur notre chemin. Ils sont bien trop occupés avec les Italiens du côté de Trieste.

- Comment tu sais ça ma Thérèse adorée, intervint Pivoine. Serais-tu une espionne ?

- Non, mais je me renseigne avant de trancher la gorge d'un ennemi !

Sur ces derniers mots, chacun gagna sa couche et s'enroula dans sa couverture excepté Maurepas qui était déjà installé. Solange se rapprocha et se colla tout contre lui. Elle ne l'embrassa pas, au grand dam de Maurepas.

- Tu es fâchée contre moi ?

- Non, mais je ménage le blessé, je ne voudrais pas que tu meures à cause de nos ébats. Maintenant tais-toi et dors ! Sinon je vais me coucher près de Petit Pierre ! ajouta-t-elle uniquement pour le faire bisquer. « Espèce de faraud ! » murmura-t-elle en singeant Boris. Maurepas sourit, se pelotonna contre Solange, lui vola un baiser quand même et s'endormit.

Le petit convoi avançait tranquillement. Il avait pénétré la Carniole intérieure depuis plusieurs kilomètres. Les contreforts alpins venaient mourir en une multitude de petits massifs recouverts d'une végétation rase et des épineux que dévoraient les chèvres. La vallée bénéficiait encore de la douceur matinale. Chacun était silencieux, l'esprit absorbé par la succession des paysages qui enchantait la campagne. Seul Maurepas n'avait pas cette préoccupation. Il pensait à son frère, il essayait de l'imaginer faisant face à l'ennemi, dressé sur son cheval, attaquant le sabre levé ou bien le fusil à l'épaule, bien arrimé sur sa monture, alignant un soldat turc et faisant mouche à chaque coup.

- A quoi penses-tu l'ami ?

Pivoine s'était porté à sa hauteur, Maurepas lui raconta sa vision des combats contre l'armée ottomane. Pivoine le dévisagea, attendit un peu avant de lui parler.

- Je ne voudrais pas t'inquiéter inutilement, mais tu imagines cette guerre comme du temps de Napoléon. Les échos que j'en ai eus, sont tout autres.

- Qu'en sais-tu, tu y étais ?

- Non mais j'ai vécu en compagnie des soldats stationnés en garnison de la Ville Franche, peut-être l'as-tu oublié ?

Maurepas ne répondit rien, il hésitait. Avait-il seulement envie de savoir ? Ne préférait-il pas vivre dans une illusion ? Illusion issue d'images d'Epinal tirées des gravures de la Mairie du chef-lieu.

- Veux-tu savoir ce qu'on dit dans les casernements ?

Maurepas tourna vers lui un regard inquiet. Oui, il voulait savoir. Il ne fit qu'un signe imperceptible de la tête, mais Pivoine n'eut pas besoin de plus.

- Les pauvres gars sont planqués dans des trous d'obus pour ne pas se faire tirer comme des lapins. Pendant ce temps, la mitraille découpe et tranche les corps. Non, ce n'est pas comme tu l'imagines. Certains y perdent la raison, d'autres se sont résignés à coup de picole. Mais quand ils quittent leurs abris, pour tenter d'enfoncer les lignes ennemies, c'est la peur au ventre et la chiasse au cul !

- Arrête de le torturer avec tes salades, viens plutôt me tenir compagnie, intima Boris qui voyait le visage de son ami se décomposer. Va rejoindre Solange, elle veut te parler. Maurepas éperonna sa monture et rejoignit la tête du convoi.

- T'avais besoin de lui raconter des idioties pareilles !

- Il a voulu savoir.

- Et tu crois qu'il est mieux avancé maintenant ?

- Non, mais à sa place, je préférerais connaître la vérité. Si un ami me l'avait cachée alors qu'il savait, il ne l'aurait plus été… mon ami.

- J'avais compris. Mais quelquefois, la véritable amitié, c'est de savoir qu'on risque de la perdre pour agir bien. Tu as soulagé ta conscience, c'est tout ce que tu as fait. Mais je t'en veux pas, on fait ce qu'on peut avec notre misère.

Maurepas se plaça tout près de Solange et de Paille.

- Tiens te v'là ? Qu'est-ce qui t'amène ?

- Boris m'a dit que tu avais à me parler.

- Drôle de Boris, je parie qu'il avait plutôt envie de se débarrasser de toi.

Maurepas s'adressa à Paille.

- Veux-tu que nous fassions une pause, ton cheval est bien mal en point.

- Il va bien.

- Et toi ? Lorsque tu t'es déshabillé hier soir, j'ai vu l'état de ton corps, tu ne vaux pas mieux que l'cheval !

- Je vais bien aussi.

- Quand même, tu nous as éblouis hier, intervint Solange pour changer de sujet. La façon dont tu as fondu sur les soldats ! Tu les as terrorisés, ils t'ont cru tout droit sorti des enfers. J'en ai vu faire le signe de croix !

- Ces Hongrois étaient surtout de mauvais soldats. Ils ont fait feu trop vite et sans viser. Dans ce cas, le sabre fait la différence.

- Tu les as décimés ! Et si nous nous en sommes bien sortis, c'est aussi grâce à toi ! Tu peux le remercier au lieu de le regarder comme si tu ne l'avais jamais vu !

- On ne s'arrête pas alors… Ribnica est encore loin ? Thérèse ! Ribnica, c'est loin ?

Thérèse, qui dormait à moitié sur son siège, fut réveillée délicatement par Valentin.

- Ils veulent savoir si…

- J'ai entendu ! Encore au moins cinq heures de route…

Thérèse se laissa aller à nouveau, très vite, elle piqua du nez. Valentin gardait un œil sur sa compagne, au cas où elle viendrait à basculer, ce qui n'était encore jamais arrivé. Pendant ce temps, Solange reprit son allure tranquille, avec à sa droite Paille et à sa gauche, Maurepas. Paille piquait aussi plus ou moins du nez. Maurepas l'observait intrigué.

- Ne t'inquiète pas pour lui. Je ne sais pas comment il tient ainsi, mais il tient !

Tous avaient l'habitude de chevaucher longuement, les distances et les paysages qui se succédaient n'étaient plus qu'une lente progression rythmée par le pas des chevaux. Certains somnolaient pendant que d'autres échangeaient quelques paroles. Ainsi, ils avaient traversé la vallée de la Branica pour gagner les plateaux du Nanos.

Arrivés à Žlebič, petit village précédant l'entrée dans Ribnica, d'un commun accord, ils préférèrent installer le campement à l'écart. Ils avaient envoyé Thérèse et Paille pour le ravitaillement, ils durent négocier longuement pour échanger les louis que trimballaient Maurepas contre de l'argent slovène. Ils revinrent avec une poule, des patates et quelques autres légumes ainsi qu'un énorme pain noir.

- Vous n'avez pas été suivis, questionna Maurepas qui savait que l'or attirait les ennuis.

- On a fait attention, dit Paille en descendant de son cheval. Je suis resté caché un moment avant de repartir et personne n'a suivi Thérèse.

Boris avait préparé une soupe dans laquelle avait cuit la poule. Le fumet agréable avait fait frissonner les narines de Maurepas jusqu'au coucher du soleil. Chacun arrivaient avec une écuelle en bois, pour se faire servir et emportait une bonne tranche de pain frais. Tous, assis en cercle autour du feu, mangeaient silencieusement, excepté Paille qui préférait s'installer plus loin afin de surveiller les allées et venues éventuelles.

- Alors l'ami, puisque Paille est occupé, à toi de nous narrer ton histoire, lança Boris avant de finir son potage.

Petit Pierre se tourna vers Maurepas comme s'il attendait qu'on l'autorise.

- Il ne sait pas dire son histoire. Au village, on le considère comme un benêt incapable sauf d'aider l'Amédée

- C'est qui celui-là ?

- Notre cantonnier.

- Excuse-moi, mais ce n'est pas un benêt qu'on voit, quand on parle avec lui. Tes amis villageois étaient de fieffés imbéciles ! continua Boris. Il se tourna vers Petit Pierre. Qu'en dis-tu ?

- Oh non, je suis pas bien malin et puis je ne comprends rien.

- Il est sourd et muet ! intervint Maurepas, avant de se reprendre « Il était, je veux dire. »

- Comment est-ce possible, tu dois faire erreur !

- Non, c'était bien le cas coupa Solange. Mon père essayait de lui enseigner quelques rudiments et il désespérait d'arriver à quoi que ce soit.

- Comment ça se fait que tu parles maintenant, questionna Boris.

- C'est à cause du coup de carabine, parvint-il à dire d'une toute petite voix.

Paille était debout près du feu, il avait quitté son poste, convaincu que personne ne viendrait pour s'aventurer. Il écoutait lui aussi l'histoire de son ami.

- Raconte, dit-il tout en poussant les morceaux de bois calcinés du bout du pied.

- Il est rentré, il a fait feu et le miroir a cassé. Après, j'ai parlé.

- C'est vrai, j'étais là aussi. Un type, venu pour me régler mon compte, nous a tiré dessus avant de déguerpir, une histoire de pré et de rancune.

- Il en voulait à Petit Pierre alors ? questionna Pivoine qui n'en perdait pas une miette.

- Non, le pauvre était là par hasard. Mais le Maurice n'aimait personne !

- Moi, il m'aimait bien. Souvent, il me laissait du gibier devant la porte. Une fois, que notre toit prenait l'eau, il est même venu pour refaire le paillage.

- Tu ne vivais donc pas seul ? Avec qui partageais-tu ta couche mon cochon ! ricana Thérèse.

- Avec mon âne, celui que m'a laissé père.

- Je savais pas que tu étais ami avec Maurice, continua Maurepas. J'ai toujours cru que tu avais peur de lui.

- J'avais peur de lui, mais il était bon. Je pouvais même braconner sur ses terres. Celui que j'avais peur, c'était le vieux de l'ancien village, ton grand-père. Avant qu'il s'amourache de Gamine, mes parents travaillaient pour lui. En échange on avait droit de pâturage sur les communaux et un lopin de terre pour nous.

- Qu'est-ce qu'ils sont devenus tes parents ? demanda Boris.

- Le père est mort en tombant, il a cassé sa hanche et la mère faisait ce qu'elle pouvait pour me nourrir. Elle s'est usé la vie à la lessive pour les Maurepas.

- Et comment ça se fait que tu t'entends bien avec celui-là, continua Boris tout en désignant Maurepas de la pointe de son couteau.

- Lui, c'est mon maître, alors je dois le respect.

- T'es libre maintenant de faire ce que bon te semble, dit Paille, sur un ton qui marquait son mécontentement.

- Je suis attaché au maître et j'irai nulle part où il ne sera pas.

- T'es un brave gars, intervint Pivoine.

- Et voilà toute son histoire, coupa Maurepas. Je crois qu'il est temps d'aller dormir, demain nous…

- …partons de bonne heure, tu vas nous le répéter chaque soir ? grogna Valentin.

- C'est pas toute mon histoire, intervint Petit Pierre après un long silence.

Petit Pierre avait attiré toute l'attention sur lui. Même Pivoine, occupé à tailler un morceau de bois avait cessé son activité. Thérèse, déjà allongée sur sa couverture, s'était relevée. Appuyée sur les coudes, elle interrogeait Valentin du regard, lequel haussa les sourcils pour montrer qu'il n'en savait pas plus qu'elle.

- Comme je l'ai dit tout à l'heure, mon père travaillait pour le vieux Maurepas, à l'ancien village. Il n'y avait que lui qui avait le droit de monter là-haut. Une fois, j'étais pas bien grand, le père m'a fait signe de me lever. La nuit était tombée et la chaleur aussi. On a pris la pioche et la pelle et on est partis tous les deux. Et si tu me crois pas, tu pourras demander à Baraga, il rangeait les chaises de son café.

- Pourquoi je ne te croirais pas ?

- Attends la suite avant de poser cette question, cosaque. Tu veux toujours mettre la charrue avant les bœufs ! intervint Boris.

- Alors on est montés au village, le vieux village. On n'a pas pris le chemin habituel, on a contourné par la fondrière. On savait qu'il ne fallait plus passer là à cause de la terre qui avait glissé, mais le père, il voulait pas qu'on nous voie.

- C'était pas une réussite puisque tu viens de dire que le gars du bistrot vous a vus, intervint Pivoine.

- Baraga, c'est un fouille-merde, il est toujours là où il faut pas. C'est le seul qui nous a vus, on est passés sur l'arrière, mais fallait qu'il soit là avec ses chaises. On savait pas où il les planquait, il avait toujours peur qu'on lui en vole une ! Tout ça parce que le jour de la fête de la Saint-Jean…

- On s'en fout de la fête de la Saint-Jean bougonna Maurepas, impatient.

- Quand on est arrivés, ton grand-père nous attendait devant sa maison, celle près de la chapelle. Il avait la lanterne.

- Vous êtes montés sans lumière ? s'inquiéta Maurepas.

- Le vieux avait dit comme ça, alors on a fait comme y disait. Et puis mon père y savait le chemin par cœur et moi aussi. Quand il fallait récupérer une de vos chèvres qu'avait foutu le camp par là, c'est moi qu'on envoyait.

- Je me souviens, elles allaient toujours dans la fondrière bouffer les mûriers sauvages. Qu'est-ce qu'elle pouvait gueuler après les chèvres la mère ! coupa Maurepas.

- Et ton père y faisait quoi ? demanda Pivoine.

- Lui, répondit Maurepas, tout en se curant les ongles à la pointe du couteau, il s'occupait des oliviers, pour les cultures, et il louait les terres aux autres.

- Pourquoi as-tu quitté le village ? continua Pivoine.

- C'est à cause de…

- Faudra que tu racontes, mais ce n'est pas le moment. Où en étais-tu, Petit Pierre ?

- On était avec le grand-père, notre pelle et notre pioche sur l'épaule. Il est rentré dans sa maison, il est ressorti avec la gnôle, nous en a versé un godet chacun. Mais avant qu'on boive,

il nous a fait jurer de pas raconter aux cons du village comme il disait. Même moi, j'ai dû cracher par terre.

- Peut-être qu'il savait que tu ne resterais pas éternellement sourd et muet, dit Solange tout en s'approchant de Maurepas pour se serrer contre lui.

- Tu es toute gelée. Pourtant, il ne fait pas bien froid.

- Réchauffe-moi au lieu de parler. Continue Petit Pierre !

- C'est vrai qu'il était spécial le vieux, excuse-moi, mais on disait tous ainsi.

Maurepas sourit, ce qui encouragea Petit Pierre à poursuivre.

- Je crois bien qu'il avait le don de la vision, mais qu'il ne s'en servait jamais. Pour moi, je suis certain qu'il savait. Le don tu l'as aussi, alors tu sais de quoi je parle.

- Si Maurepas a le don de vision, alors y voit pas grand-chose, rigola Boris.

Petit Pierre fit une pause, il resta songeur un moment. Personne n'osa intervenir et tous attendirent qu'il reprenne son récit de lui-même. La lune était pleine, haute dans le ciel. Elle enveloppait la clairière d'une lumière douce mais suffisamment forte pour qu'on puisse y deviner aisément le moindre buisson. La brise était tombée et seuls les animaux nocturnes entrecoupaient le silence de la forêt par leurs cris. Valentin s'était levé d'un coup, puis avait rejoint les chevaux.

- Les salauds, ils nous ont fauché nos sacoches !

Pivoine s'approcha de lui.

- Il me semblait bien avoir perçu un mouvement du côté des chevaux. J'ai juste pensé qu'ils étaient un peu nerveux, à cause des loups. Viens avec moi !

- J'en suis aussi, ajouta Thérèse, sa carabine à la main.

- J'arrive, dit Maurepas.

- Pas besoin, on est assez comme ça, lui répliqua Thérèse.

- C'est mon argent quand même.

- Et alors, tu crois qu'on va pas te le rendre !

Maurepas voulut répondre, mais Solange lui fit signe de se taire et l'embrassa sur les lèvres pour le persuader. Pendant ce temps, le petit groupe arrivait près des chevaux.

- Les crétins, ils ont détaché les bêtes pour les faire partir. Mais ces bêtes-là n'obéissent à personne d'autre qu'au cavalier qui leur appartient.

- Thérèse, tu veux dire l'inverse, intervint Maurepas.

- Crois ce que tu veux, mais as-tu remarqué qu'aucun ne nous n'a changé de monture. Que Paille a attendu que son cheval soit en état de repartir plutôt que d'en choisir un autre.

Pivoine, Thérèse et Paille, grimpés sur leurs chevaux, avançaient de front, au pas. Ils fixaient loin devant eux un point invisible. Le corps droit, la tête haute, ils dépassèrent une grange juste après le pont de pierre qui enjambait la rivière Trziscica. Ils continuèrent ainsi sur un kilomètre, traversant une prairie qui courait jusqu'au pied de la montagne. Les trois cavaliers entrèrent dans le village. Pas âme qui vive. Paille stoppa son cheval, descendit, s'avança vers la première habitation, ouvrit la porte d'un coup de botte et pénétra à l'intérieur. La bâtisse n'était pas haute, il dut baisser la tête. On entendit des cris, il ressortit.

- Ce n'est pas celle-là !

Il poursuivit à pied, tenant sa bête par le harnais, les autres suivaient à cheval. Le claquement des sabots résonnait dans la ruelle.

- Ils ont éteint la lumière à notre arrivée, ce doit être la bonne.

Thérèse et Pivoine descendirent à leur tour de cheval, pénétrèrent avec Paille dans la pauvre maison. Paille avait procédé de la même façon, d'un coup de botte. La famille était attablée terminant leur maigre repas. L'homme s'était levé. Il tenait dans sa paume une poignée de pièces d'or.

- Y a pas le compte, dit calmement Thérèse dans un Slovène approximatif.

- C'est tout ce que j'ai. Le reste, ce sont les autres qui l'ont pris, répondit l'homme.

- Ne nous faites pas de mal, implora la femme, ses trois enfants fourrés dans ses jupons.

Paille s'avança, ramassa l'argent, arma son fusil et fit feu. Pivoine utilisa son sabre et Thérèse acheva à coups de crosse.

Une fois dehors, ils continuèrent à pied laissant les chevaux libres. Ceux-ci suivirent à quelques pas. Un homme courut hors de sa maison pour se cacher, il fut fauché par une balle en pleine tête. Pivoine le retourna, fouilla ses poches et ne trouva rien. Il désigna l'une des maisons, ils y entrèrent. Deux détonations partirent, des cris se firent entendre suivis d'un son mat. Paille ressortit en premier.

- Il en manque encore.

Thérèse pivota sur elle-même, trois individus arrivaient de l'autre côté de la ruelle. Ils chargèrent leurs armes, épaulèrent, visèrent et tirèrent. Pivoine avait patienté, ainsi que Paille et Thérèse. Le premier tir se ficha dans le mur de l'une des maisons, le deuxième blessa l'un des chevaux et le troisième érafla Paille au niveau de la tempe. Après cette attente, un moment de silence, les trois hommes tentèrent de recharger, mais dans la précipitation, ils perdaient du temps. Pivoine s'élança le premier, il sabra un des hommes à la cuisse, trancha la tête du deuxième et transperça la panse du dernier. Thérèse s'approcha de celui qui était encore vivant.

- Le reste, il est où ? dit-elle en montrant l'argent.

- Pitié ! grogna le vieil homme, recroquevillé sur le sol.

- Où ? répéta Thérèse en lui écrasant la jambe là où elle avait été entaillée par le sabre.

L'homme pointa une affreuse baraque derrière lui. Elle tenait debout par l'opération du Saint-Esprit. Paille s'approcha à son tour et termina l'homme en martelant sa tête avec le talon de sa botte. Les os du crâne craquèrent sous la violence des coups. Les trois cavaliers remontèrent la ruelle, entrèrent dans la bicoque. Une femme nourrissait un bambin, deux autres raclaient une écuelle. Il restait un fond de bouillie de sarrasin accompagnée d'un restant de ragoût.

- L'argent ! demanda Thérèse calmement.

La femme sortit de sa robe cinq pièces d'or et les déposa sur la table. Thérèse arma son fusil, mais Pivoine lui abaissa son arme et ils quittèrent la maison. Une fois dehors, Paille enflamma une poignée de foin qu'il jeta sur le toit. La masure, faite de planches hors d'âge jointoyées par de la paille, s'embrasa rapidement.

Il ne leur fallut pas longtemps pour rentrer au campement.

- On s'en va, ordonna Pivoine. Les autres habitants ne vont pas tarder à arriver.

Leurs compagnons avaient anticipé à cause des coups de feu et ils étaient déjà en train de s'affairer.

- Vous avez tout récupéré, demanda Maurepas tout en attelant la carriole.

- Tout, dit Paille.

- Pivoine a raison, il vaut mieux quitter les lieux. Surtout maintenant qu'ils savent que ce sont des pièces d'or. Tu es blessé !

- C'est rien, un mauvais coup, par contre le cheval de Pivoine a pris une balle.

Thérèse était en train de l'enlever à la pointe d'un couteau rougi à la flamme. Le cheval ne broncha pas.

- Boris montera avec moi, proposa Maurepas.

- Ce ne sera pas la peine, il va déjà mieux !

- Mais…

- N'insiste pas, intima Paille. Elle sait ce qu'elle fait.

Ils avaient traversé la vallée de la Carniole Blanche en longeant le massif du Kočevski Rog. La plus longue partie consistait en un chemin forestier perdu dans l'immensité des pins gigantesques. Les paysans du village de Žlebič montés sur de petits poneys importés de Bosnie, avaient bien tenté de poursuivre le groupe de voyageurs, les uns armés de fourches, un ou deux munis de fusils de l'ancien temps. Quelques coups de feu avaient été échangés, mais quand ils s'étaient sentis bien trop éloignés de leur village, ils avaient abandonné la chasse à l'homme.

Durant la nuit, le groupe des cavaliers avait passé Ribnica pour rapidement quitter la route principale et s'engager sur le chemin de traverse. Le passage du col du Kočevski s'était fait à l'aube naissante. Le soleil avait difficilement percé entre les troncs d'arbres pour enfin déverser une clarté diaphane au travers du feuillage. Maurepas aurait souhaité s'arrêter un moment, afin de profiter de cette féerie matinale. Il avait même ralenti le pas, mais les autres, chacun leur tour l'avait dépassé. Il avait dû se garer sur le côté pour laisser filer la carriole. Pas un de ses compagnons ne lui avait adressé la parole, sachant qu'il n'attendait qu'une invite pour proposer l'arrêt. Dépité, sans un mot, il avait repris la route. Déjà, le groupe avait disparu dans le sentier qui se perdait en une succession de virages serrés.

La moiteur qui montait du sol humide, se mélangeait à la chaleur bienfaisante du soleil. Encore quelques heures, et cette tiédeur agréable se transformerait en un foisonnement de chaleur. Maurepas pressa son cheval, puis saisi d'une angoisse infondée, il força encore l'allure. La forêt était de plus en plus sombre, elle semblait se refermer sur lui. La densité du feuillage empêchait la lumière de pénétrer, une brume ondulante et moite enveloppait le paysage. La route n'était plus qu'un mauvais chemin. Bientôt elle fit place à un sentier à peine praticable. Les branchages beaucoup trop bas auraient éraflé la figure de Maurepas s'il ne les avait pas chassés du revers de la manche.

La route se résumait maintenant à un léger creusement que les feuilles mortes recouvraient. La descente devenait très difficile, Maurepas n'eut pas d'autre choix que de continuer à pied, tenant son cheval par le harnais. Il pensa à son frère et au temps qu'il allait perdre, égaré sur une terre inconnue. Il hésitait à faire demi-tour, mais il n'en fit rien, tout simplement parce que la sente avait totalement disparu.

Plusieurs fois il tomba, plusieurs fois il se releva péniblement. A la dernière fois, le cheval ne suivait plus. Il l'appela tout d'abord d'une voix posée, puis il se mit à hurler, se frappa la tête puis la poitrine et de dépit se jeta sur le sol en pleurs.

- Tu en fais un raffut !

Un vieillard, attifé d'un drôle de chapeau tout mou, vêtu d'un long manteau en laine, les pieds entourés de bandages épais, portait des guêtres qui lui enrobaient le mollet. Il s'exprimait en italien, car Maurepas avait juré en patois du duché de Provence. Et il avait été compris, il en était certain.

- Qui es-tu ?

- Mon nom importe peu.

L'homme s'approcha de Maurepas, se pencha sur lui, le regarda dans les yeux, insistant au point de rendre Maurepas mal à l'aise.

- Tu es un de ceux qui courent la forêt, ils ne t'attendront pas.

- Il faut que je retrouve mon cheval ! dit Maurepas tout en se relevant.

- Ton cheval est plus malin que toi, lui ne s'est pas perdu. Accompagne-moi, il est temps que je prenne mon repas.

- Je n'ai pas que ça à faire, je dois retrouver mon frère parti à la guerre.

- Ton frère est aussi bête que toi, vous allez bien ensemble.

- Accompagne-moi jusqu'à la prochaine ville et tu seras récompensé.

Le vieil homme ne prit pas la peine de répondre, il se détourna de Maurepas et s'enfonça sous le couvert.

- Viens-tu ou bien préfères-tu mourir de faim dans cette combe qui ne te mènera nulle part.

- Ai-je le choix ?

- Je crois bien que non.

Tout en parlant, l'homme avançait en s'aidant d'un bâton ramassé sur le sol. Il semblait tenir à peine sur ses jambes, mais il grimpait avec aisance et Maurepas avait du mal à suivre le rythme. Il ne voyait pas où le vieil homme voulait se rendre. Plus ils s'enfonçaient dans la forêt épaisse, plus la lumière s'affaiblissait et plus il faisait frais. Maurepas dut resserrer les pans de son manteau. Ils arrivèrent enfin devant une trouée à peine perceptible dans le fatras de buissons et de racines. Maurepas s'apprêta à forcer le passage en s'engouffrant dans les branchages, les bras en avant pour repousser ce qui pouvait l'être. Ses mains ne battirent que du vent, il se retrouva à plat ventre sur le sol. Une fois la lanterne allumée par le vieillard, il comprit qu'il s'agissait d'une grotte aménagée pour y vivre. Maurepas attendait, légèrement penché en avant à cause du manque de hauteur.

- Ne reste pas debout, prends place.

Le vieillard désigna un banc en pierre sculpté directement dans la roche. Maurepas s'assit. L'homme s'approcha du foyer sur lequel avait été déposée une marmite. Il souleva le couvercle et remplit une écuelle avec une longue louche.

- Tiens, pour une fois qu'il y a un invité pour partager mon repas.

- Suis-je réellement un invité ou bien un prisonnier ?

- Parfois, la différence est subtile, j'en conviens. T'est-il déjà arrivé de te trouver au milieu de convives dont les discussions passablement inintéressantes n'en finissent pas ? Je pense que oui, n'est-ce pas ?

À son tour, l'homme se servit un bol de soupe et s'installa sur un tabouret en face de Maurepas.

- Tu voudrais quitter ces discussions inutiles, et pourtant tu ne le fais pas. N'est-ce point là une forme d'emprisonnement ? Librement consenti, j'en conviens.

Les deux hommes restèrent silencieux, avalant leur soupe tout en émettant des bruits de succion. Maurepas se leva d'un coup, fonça vers la sortie, mais il se retrouva face à une lourde porte. Il tenta de forcer l'ouverture, mais dut se rendre à l'évidence, ses efforts étaient vains. Il envoya discrètement la main derrière lui.

- Peut-être cherches-tu cela ? dit le vieillard avec calme tout en brandissant le couteau de Maurepas. Allons ne fais pas cette tête nous sommes là en amis.

- Je n'en crois pas un mot !

- Si ce n'était pas le cas, en ce moment, tu serais encore en train de chercher ton chemin, épuisé, à court d'eau, crapahutant dans la succession des dénivellations. Encore quelques heures dans ces conditions et la mort deviendrait ton seul guide pour sortir de ces ténèbres. Ici, la forêt est plus dense que la célèbre forêt noire, les esprits y sont encore à la recherche de leur salut.

- Que veux-tu de moi ?

- Que tu te rasseyes et que tu finisses ton potage.

- Je n'ai que faire de ton potage !

- Je ne suis pas pressé… contrairement à toi.

Maurepas obtempéra à contrecœur.

- Je te repose ma question, insista Maurepas.

- Finis ton repas et fais honneur à l'hôte qui t'accueille.

L'écuelle était posée à même le sol, Maurepas s'en saisit, mais au moment de la finir, il eut une hésitation.

- Je te l'ai déjà dit, si j'avais besoin de me débarrasser de toi, ce serait déjà fait. Et ce serait ni en t'empoisonnant, ni même d'un coup de couteau.

- Ah oui, et comment procèderais-tu ?

- Nous parlons d'une éventualité qui ne se présentera pas.

Le vieil homme se coupa une large tranche puis tendit le pain à Maurepas avec le couteau qu'il lui avait subtilisé.

- Je crois que tu y tiens beaucoup.

Maurepas trancha le pain et sauça son bol. Puis il entama la tomme de brebis que le vieux avait déposé sur le banc. Ils finirent leur repas tranquillement, il y eut du vin de Hongrie, d'un noir profond. Puis les deux hommes prirent le temps de fumer une bonne pipe bourrée d'un tabac brun au goût de miel.

- Venons-en à ta question. Tout d'abord permets-moi de te rappeler que tu es en dette envers le pays. Le massacre des paysans dans le petit village de Komen, ça te dit quelque chose ?

- Je ne sais rien, mais une chose est certaine, ils nous avaient dérobé de l'argent.

- Tu veux dire ton argent.

- Mon argent.

- Qui me dit que tu ne mens pas ?

- Qui me dit que ton histoire de paysans massacrés n'est pas un racontar. Après tout, je n'étais pas là pour assister à la scène.

- Sur ce point, tu as raison. Tu devras donc me croire sur parole, de la même façon que je vais te croire pour les pièces d'or.

- Nous y voilà, tu es ni plus ni moins qu'un voleur qui détrousse le voyageur égaré.

- Si la formule te plaît, qu'on la garde.

L'homme fuma sa pipe un moment, soufflant de longues volutes qui allaient se perdre au fond de la grotte. Maurepas qui avait compris qu'il ne servait à rien de précipiter les choses, patienta tout en tirant lui aussi sur sa pipe.

- Tu vas devoir faire un choix crucial ! finit par dire le vieil homme d'un ton puissant qui fit sursauter Maurepas.

Pivoine et Boris étaient devant en compagnie de Solange, ils avançaient le regard fixé au lointain. Est-ce que la route avait une quelconque importance ? Qui pouvait le dire. Suivaient derrière, Petit Pierre et Paille, côte à côte, droits sur leurs montures, la main haut sur les rênes. Est-ce qu'ils conduisaient leurs chevaux ou bien était-ce le contraire ? Les quelques hommes du pays qui les virent passer se posèrent la question, sans réponse. Enfin, venait la carriole. Thérèse donnait du fouet en l'air, mais quelle importance, le cheval filait à bonne allure, battant le pavé avec mesure. Est-ce que Valentin dormait à l'arrière ? En tous les cas, il n'en donnait pas l'air, les yeux grands ouverts, il fixait la toile au-dessus de lui qui gonflait et se dégonflait à chaque mouvement de la carriole.

Ils quittèrent la route forestière en arrivant à proximité du petit village croate de Piščetke. Leur allure avait été régulière. Ils retrouvèrent une route plus carrossable jusqu'à la Dobra, qu'ils longèrent durant quelques kilomètres avant de passer une autre rivière plus importante. Ils avaient délaissé les chemins montagneux pour la plaine. Une plaine qui semblait se prolonger dans le ciel, comme si elle devenait le ciel lui-même. Tout le long de cette route, ils gardèrent leur allure, les chevaux paraissaient eux-mêmes indifférents aux paysages qui se succédaient et insensibles à la fatigue. Dans chaque village qu'ils traversaient, ils provoquaient le même étonnement mêlé de crainte qui poussait les habitants à s'écarter et à se signer. Peu tentaient de s'imposer, très vite, la peur d'être piétinés par les chevaux ou bien renversés par le chariot, les poussait à reculer.

Ils quittèrent le comté de Karlovac pour entrer dans celui de Sisak. Ils retrouvèrent la rivière Kupa au bord de laquelle ils s'arrêtèrent, laissant le village de Lasinja à l'écart. Ils avaient fait une longue étape. Figés comme des soldats de plomb, les cavaliers restèrent sur leur monture. Tous semblaient craindre une nouvelle attaque ou un raid des paysans. La pluie ne les dérangeait pas, même les chevaux étaient indifférents. Elle ne dura pas, laissant place à une moiteur désagréable. La lune glissa sous la terre, plongeant le lieu dans une obscurité totale.

Le soleil n'était pas loin sous l'horizon, une clarté douce naissait petit à petit. Un reflet de lumière donnait une teinte rose à la rivière. Les bosquets illuminés de la même clarté se coloraient en fonction de la risée qui balayait les eaux. Solange jeta un regard derrière elle. Pivoine fit un petit mouvement de la tête qui confirma que le groupe était prêt à repartir. Les chevaux reprirent leur allure de la veille, une bonne allure qui faisait défiler les kilomètres. Les forêts cédaient la place aux plaines traversées par la rivière Kupa en une ronde infinie. La position de chacun restait inchangée. Ils avançaient, sensibles ni à la chaleur, ni à la moiteur qui se déversait sur les immenses étendues herbeuses. Lorsque la fournaise inonda la

campagne aucun ne changea quoi que ce soit à sa position. Toujours le buste droit, le regard fixé sur l'horizon.

Aucun n'aborda le sujet de l'absence de Maurepas, est-ce que cela avait de l'importance ? Pas le moins du monde, ils avaient un but, retrouver Lucas, car l'ordre leur en avait été donné, rien d'autre ne comptait. Pour cela, Thérèse vérifiait que la route ne déviait pas de l'image qu'elle en avait dans son esprit. De temps à autre, elle s'écriait « à dré » ou bien « au dré devant », jamais elle ne nommait la gauche autrement que « pas par là ! ». Valentin confirmait d'un mouvement des yeux, alors Solange - car elle était le plus souvent en tête - changeait de route. Parfois, il arrivait que Pivoine se place bien en avant et lorsqu'il doutait du chemin à suivre, il se garait sur le côté, portait la main à l'étui de sa carabine et patientait jusqu'à l'arrivée du petit groupe. Ce pouvait être aussi Boris, mais dans ce cas, il descendait du cheval, lui passait la main sur le poitrail et le tapotait délicatement. Dès qu'il les voyait approcher, il grimpait sur l'animal et attendait l'indication. Paille et Petit Pierre, invariablement, se déplaçaient ensemble. Jamais ils ne disaient un mot, ils donnaient cette impression de se comprendre sans aucune parole. Un signe et l'autre comprenait qu'il y avait une ornière, ou bien de la mauvaise caillasse apportée la par les pluies diluviennes de fin d'été.

Ils traversèrent une bonne partie de la Croatie. Ils savaient qu'ils feraient une nouvelle étape près de Novska après avoir abandonné les plaines de la Kupa pour celles de la Save. Ils parcoururent le pays avec la même indifférence, la même allure martiale et provoqueraient les mêmes réactions de paysans. Cependant, ils semblaient ne rien voir de tout cela, ils paraissaient absents, leurs yeux avaient perdu leur éclat habituel, même leur visage s'était figé en une mimique indéchiffrable. Quelques brigands eurent l'audace de s'attaquer à eux, ils gisaient dans une mare de leur propre sang, la tête tranchée net.

Tout d'abord, le vieil homme n'avait pas bougé de son tabouret, puis il s'était levé pour s'approcher de Maurepas qui se leva à son tour. Ils se faisaient face, chacun jaugeant l'autre. Malgré la fraîcheur que dispensait la grotte, Maurepas sentait la sueur couler dans son dos. Sa gorge était desséchée, il aurait aimé boire encore une rasade de ce vin à la robe noire que l'on servait en Hongrie. Un instant, il regarda du côté de la petite table, la carafe était presque vide, mais ce fond de liquide grenat lui aurait suffi. Plus rien d'autre n'avait d'importance. Ses jambes se mirent à trembler, il dut faire un effort considérable pour ne pas se rasseoir. Il luttait contre sa propre volonté. Puis il eut faim, une faim insupportable. A nouveau son regard se fixa sur la tablette où un restant de pain côtoyait un morceau de tomme dans laquelle on avait planté un couteau. Il régurgita. Mais cette fois, la tentation fut moins forte. Le temps semblait s'être figé depuis des heures, en réalité seules quelques minutes avaient passé. Enfin, le vieil homme prit la parole.

- Tu as bien résisté. Je n'en attendais pas moins de toi. D'autres auraient succombé à la tentation instantanément.

Maurepas commençait seulement à reprendre ses esprits. Maintenant, il était frigorifié, ressentant réellement la température que la terre permettait de garder inchangée.

- Comme je te l'ai dit, il va falloir faire un choix. Je sais que tu possèdes une grande quantité d'or, et c'est la raison qui a poussé les paysans à vous attaquer.

Le vieux se tut attendant une réaction de Maurepas.

- Pour le moment, je ne vois pas de choix !

- Il vient, il vient. Soit tu me laisses tes sacoches d'or, soit tu me laisses ton cheval.

- Tu es malin, ainsi, je ne pourrais pas quitter les lieux et je serais à ta merci.

- Tu es trop suspicieux, mon ami. Je te donnerai mon âne, tu pourras aisément gagner le prochain village et acheter un cheval. Ils en ont de petits, bien racés, qui viennent de Hongrie et qui ont l'endurance suffisante pour te conduire auprès de tes amis. De plus, qui sait où ce cheval a bien pu se perdre ?

- Voilà une ruse qui ne prend pas avec moi. Tu sais très bien qu'il m'attend et qu'il te sera facile de me conduire à lui.

Maurepas n'eut pas besoin de réfléchir longtemps, il savait qu'il n'y avait qu'une seule solution et que ce choix n'en était pas un.

- Je garde le cheval, fais ce que tu veux de mon or !

- Tu fais là un choix judicieux. Tu es rusé, mais tu sais quand la ruse doit cesser et quand il faut enfin décider d'agir. Pour sceller notre accord, je te propose de porter un toast. J'ai en ma possession un alcool vieux venu de l'autre côté des océans, il te plaira.

- Je préférerais partir sans tarder, je dois retrouver mon groupe.

- Ne te fais donc pas de souci, ils avancent à bon train, mais tu les rattraperas facilement. Il y a une route qui traverse par la montagne, une route oubliée de tous, une route de contrebandiers. Grâce à elle et ton cheval, tu regagneras le temps nécessaire que tu crois avoir perdu.

Maurepas resta debout, mais le vieil homme ne s'en préoccupa pas. Il ignora la volonté de son hôte et servit deux verres d'alcool. Puis il ajouta une feuille de papier.

- Mon ami…

- Cesse de m'appeler ainsi, je ne suis et ne serai jamais ton ami !

- Tu l'es déjà. Mon ami donc, voici le contrat qui nous lie. Ne cherche pas à le déchiffrer, tu n'y arriveras pas, par contre, daigne verser une goutte de ton sang.

L'homme attrapa la main de Maurepas, fit une petite entaille à la pointe d'un couteau qu'il portait à la ceinture et laissa tomber une goutte de sang sur la feuille. A la surprise de Maurepas, le liquide d'un rouge épais, s'évapora instantanément.

- Il fallait que je le voie pour en être sûr.

- Sûr de quoi, questionna Maurepas, intrigué par le changement d'attitude du vieil homme.

- De rien. Parlons peu, mais parlons bien, allons retrouver ton cheval.

L'homme prit la feuille, la déchira et la jeta au feu, il fit de même avec le contenu des verres ne laissant pas à Maurepas le temps de protester.

Une fois dehors, le vieil homme s'engagea dans la pente, et fila droit à travers les arbres. Ils étaient si resserrés qu'il faisait presque nuit alors que le soleil était déjà haut sur l'horizon. Maurepas se prépara pour une longue marche, il devrait se battre contre les branchages enchevêtrés aux épineux. Aussi, fut-il surpris de déboucher si vite sur un chemin de terre praticable. Le cheval attendait là, dans une immobilité si parfaite qu'on aurait pu croire une statue, seule l'incongruité du lieu permettait d'en douter. Le vieil homme s'arrêta et attendit que Maurepas détache les sacoches.

- C'est à toi de le faire, ce cheval pourrait me tuer d'une ruade si je m'approchais trop près de lui.

Maurepas s'exécuta, car une parole donnée était une parole sur laquelle on ne revenait pas. Il aurait pu facilement sauter sur l'animal et filer au grand galop, mais il ne le fit pas. Il tendit la sacoche et grimpa ensuite sur son cheval.

- La route dont je t'ai parlé viendra au bout de quelques kilomètres. Tu la reconnaîtras au premier coup d'œil, et si toi tu ne la vois pas, ton cheval se chargera de la prendre. Adieu.

Maurepas eut à peine le temps d'ouvrir la bouche que le vieil homme avait déjà disparu. Il se demanda même, s'il n'avait pas rêvé. Mais il n'eut pas besoin de se questionner longtemps, que déjà le cheval partait au galop. On aurait dit que lui aussi était pressé de quitter cet endroit inhospitalier.

L'ordre de marche n'avait pas changé depuis Novska. Pivoine ouvrait la route, le chariot suivait en queue de convoi. Thérèse tenait les rênes, assis à ses côtés, Valentin observant l'horizon. Un horizon qu'il ne perdait pas de vue, comme s'il en allait de la survie de tous, comme si, de cet horizon pouvait déferler le déluge ou bien quelques rapaces gigantesques. Paille sur sa monture à l'aspect effrayant chinait indifférent. Ceux qui voyaient l'animal, croyaient sans le moindre doute, qu'il sortait tout droit de terre. Son cavalier, dont la moitié de la figure avait été arrachée par la chute dans le col de l'Inferneto, ne déparait pas. L'animal et l'homme étaient chacun à l'image de l'autre.

Ils avaient délaissé le massif du Psunj pour entrer dans l'immense plaine de la Save. On n'y voyait que des cultures entrecoupées de prairies, de petites forêts et bien souvent des bosquets d'arbrisseaux qui se battaient contre la sécheresse. Lorsqu'ils passaient dans les villages et petites villes, les habitants continuaient à se signer et disparaître chez eux en claquant la porte. S'il s'agissait de paysans dans leur champ, ils arrêtaient ce qu'ils avaient entrepris, récitaient une prière puis se remettaient à l'ouvrage sans lever le nez de la journée. La peur d'attirer le mauvais sort avait pris possession de leur esprit. Aucun ne se demandait s'il s'agissait de Croates pro Serbe ou bien des frankistes de Banovine soutenant une alliance avec la Hongrie. Mais pas un n'aurait imaginé qu'ils chevauchaient ainsi depuis l'ancien duché de Savoie, qu'ils parlaient plus l'italien que le français, dans un patois connu principalement dans l'arrondissement de Gardérance. Par deux fois, des hommes de loi avaient eu l'intention d'arrêter ces intrus. Mais très vite, le plus haut gradé, influencé par la nonchalance de ses hommes, avait préféré le casernement, préféré oublier ces inconnus, qualifiés d'hommes de misère ou de vagabonds.

Le silence entre les cavaliers demeurait depuis le passage de la grande ville de Slavonski, soit une bonne soixantaine de kilomètres et plus de dix heures sur une selle. Ils traversaient maintenant une forêt de chênes qui avait remplacé une étendue de garrigues. Les genévriers y parsemaient de bandes bleutées les sillons d'ajoncs. Paille rejoignit le groupe de tête.

- Tu es inquiet pour Maurepas !

- Un peu, répondit Paille après réflexion

Un grand oiseau vint tournoyer au-dessus d'eux, puis il s'éloigna n'ayant pas trouvé sa pitance. Boris observa le rapace.

- C'est un vautour griffon, continua Paille. Il a préféré d'autres espaces plus tranquilles. Notre présence le dérange ! L'allure est trop rapide.

- Les proies se cachent.

- Je parlais de Maurepas.

- Faisons boire les chevaux.

- Ils n'ont pas soif.

- Ne t'inquiète pas pour Maurepas, il saura bien nous rejoindre. Tu sais ce qui prime : son frère. Il serait le premier à nous reprocher notre retard.

- Tu as raison.

Ils avaient délaissé la rivière bordée de hêtres et sa fraîcheur agréable quand la brise soufflait sur la plaine. Ils ne retrouveraient la Save que dans une bonne centaine de kilomètres. Les longues étendues drainaient un air sec, surchauffé par une lumière qui fatiguait les yeux. Sur le bord du chemin, un vieux poussait péniblement une charrette à bras, sa femme suivait à quelques pas en arrière. L'homme reposa la charrette sur sa béquille, ôta son chapeau et salua. Il resta incliné tout le temps que passèrent les cavaliers. Sa femme salua à son tour, mais elle releva la tête de suite et la garda bien haute. Leur charrette était vide, ils semblaient venir du bout du monde et donnaient l'impression de se rendre à l'autre bout de la terre. Ils marchaient parce qu'il le fallait bien, ils marchaient parce qu'ils ne savaient rien faire d'autre. Ils auraient aimé devenir les compagnons de ces gens. Gens qui avaient un but que l'on devinait à leur maintien, à leur regard fixé sur le lointain et à leur allure imposante. Personne ne leur avait proposé de s'associer au convoi, ils n'en furent pas vexés, encore moins en colère. Leur cheminement était une façon de contempler le temps dans lequel ils étaient enfermés.

Maurepas bougonnait tout seul sur son cheval. Il était fâché contre la terre entière. Il en voulait à ses comparses de l'avoir abandonné lâchement. Il oubliait que s'il s'était retrouvé dans cette situation, c'était principalement de sa faute. Il maudissait le vieux pour l'avoir roulé et il maudissait son cheval qu'il aurait dû abandonner à son triste sort. Au moins il aurait toujours en sa possession son argent, son trésor, le trésor des Maurepas. Il se gardait bien de conclure par l'inévitable. Accompagné de sa cagnotte, mais sans cheval, il serait mort sous peu, même avec la gourde d'eau fraîche que lui avait laissée le vieil ermite.

Maurepas cherchait aussi à comprendre comment il était possible qu'il soit tombé par hasard sur un bonhomme isolé en pleine forêt, perdu dans les dénivellations qui se succédaient. Et comment pouvait-il savoir pour l'or et aussi ce qui s'était passé avec les paysans. D'ailleurs lui-même n'en savait rien, tout ce dont il avait été témoin concernait les détonations. Mais il se doutait que les évènements avaient été plus violents qu'il n'osait se l'avouer.

Tout en entamant la grimpée par la sente qui se faufilait parmi les rochers, il repensait au moment où il avait quitté la grotte en compagnie de l'ermite. Le chemin qui était si près et pourtant si inaccessible. Le cheval, son cheval, qui attendait là comme si tout était normal, comme si on le lui avait sorti d'un relais de poste et qu'un valet avait guidé l'animal jusqu'à son maître.

Très vite, son esprit dut se concentrer sur les difficultés qui rendaient le sentier peu praticable. Depuis des heures, il grimpait, heureusement que sa puissante monture ne paraissait pas gênée par l'effort. La moiteur avait disparu pour laisser place à un air glacial et un brouillard si épais qu'on n'y voyait pas à dix pas. Maurepas n'avait aucun moyen de se repérer. Allait-il vers l'ouest, ou bien le nord, il n'en savait rien. Il devait se fier à la parole du vieil homme. Vieil homme qui s'était joué de lui.

Au détour d'une énorme roche, arrivée là on ne savait comment, un bruissement se fit entendre. Le cheval stoppa net sa progression, il dressa les oreilles, se leva sur ses pattes arrière et envoya les pattes avant à bonne hauteur.

- Oh ! calme l'ami, calme, cria Maurepas qui faillit être désarçonné par le mouvement brusque du cheval.

L'animal ne bougeait plus. Dans une immobilité parfaite, il attendait. Maurepas voulut l'éperonner, mais cette fois, la ruade l'envoya au sol. Un cri rauque et caverneux perça le silence de la brume. Le cheval recula, laissant Maurepas se dépêtrer dans les ronciers qui bordaient le chemin. Il eut beaucoup de mal à enjamber les épaisses branches aux épines acérées. Heureusement, le pantalon épais et le manteau de cuir le protégeaient efficacement. Au sortir du remblai, il se figea d'un coup. Il porta la main à l'arrière de son pantalon pour se saisir de son couteau de chasse. Il regretta d'avoir laissé la carabine fixée sur la selle au lieu de la porter en bandoulière. Dans des endroits aussi sauvages, il savait pourtant la conduite à tenir. Dans son pays, lorsqu'il coupait à travers le Bréhou où les sangliers sauvages déboulaient sans prévenir, qu'il soit à cheval ou bien à pied, jamais il n'aurait délaissé son arme.

Devant lui, sur ses pattes arrière, un ours imposant d'une puissance incroyable. Maurepas n'eut que le temps de se jeter sur le sol pour éviter le coup de patte. Il atterrit à quelques mètres en contrebas. Son couteau lui avait échappé, il était totalement désarmé. Mais à quoi aurait pu lui servir une arme ridicule face à la violence de l'animal. Dressé de toute sa hauteur, il avançait vers Maurepas, qui reculait sans trop savoir sur quoi il marchait et surtout si ses appuis étaient suffisamment solides. Et pouvoir décamper dès qu'il en aurait l'occasion. Mais le dévers jouait contre lui et l'ours lui barrait la route, celle qui lui aurait permis de contourner le rocher. Ainsi, il aurait gagné un peu de temps, mais un peu de temps avant quoi. Il recula encore tout en tournant légèrement la tête, mais sans quitter la bête des yeux. Derrière lui un arbre au tronc épais, il était acculé. La dernière chance qui lui restait était donc de feinter l'animal sur sa gauche en se glissant sous sa patte. Mais avant qu'elle ne ne lui arrache le visage. Il se campa sur ses jambes, enfonça ses bottes dans le sol. Il prit un élan suffisant pour tenter de surprendre l'animal, intrigué par le comportement étrange de sa proie. D'un coup, Maurepas se jeta en avant, malheureusement son pied arrière ripa et il s'étala de tout son long. Etait-ce la peur qui altérait ses facultés, ou bien l'incongruité de la situation, mais il lui semblait que l'animal avait affiché un air moqueur. L'impression ne dura que le temps pour l'ours de fondre sur sa proie.

- Comment as-tu fait pour te sortir d'un tel guêpier ? L'ours en avait après toi, tu n'avais aucune chance, questionnait Petit Pierre, affolé comme s'il vivait lui-même la scène décrite par Maurepas.

Paille avança son bout de bois dans le feu et le remua doucement pour attiser la flamme. Solange, qui était restée en compagnie de Thérèse pour s'occuper de la ridelle de la carriole, vint rejoindre Maurepas, lui écarta les bras afin de s'y nicher.

- Je me demande comment tu as pu battre l'ours à mains nues, ironisa Solange en prenant une voix de fausset.

Maurepas allait répondre, lorsque Boris lui coupa la chique.

- Le cheval, je parie sur le cheval !

- Tu gâches toute l'histoire, chouina Solange.

Maurepas allait se lever, contrarié et vexé, mais Solange ne lui en laissa pas le temps, elle le serra dans ses bras et lui demanda de poursuivre. Elle fit les gros yeux à Boris et à Paille. Maurepas se détendit et il reprit son récit.

- Je me croyais perdu, l'ours avançait sur moi et comme tu l'as très bien dit tout à l'heure, Petit Pierre, je n'avais pas l'ombre d'une chance. Tomber bêtement sur le ventre, ayant perdu mon couteau et n'ayant pas mon fusil, j'attendais le coup de griffe fatal. Vous allez rire, j'ai même prié. Notre père qui êtes aux cieux que votre nom…

Mais Maurepas ne finit pas sa phrase, tous les yeux de ses camarades étaient braqués sur lui. Pas l'ombre d'un mouvement, la forêt s'était tue et le feu avait baissé presque au point de s'éteindre.

- Parle nous plutôt de la suite et laisse les litanies aux prêtres.

Maurepas hésita un moment, il avait une question au bord des lèvres, mais la pression de la main de Solange sur la sienne lui fit comprendre qu'il valait mieux éviter.

- Alors, le cheval ! intervint Petit Pierre pour couper court aux remarques éventuelles.

- Hé bien, il a surgi de nulle part ou plutôt de partout à la fois. Tantôt, il faisait une ruade et jetait ses pattes avant contre le dos de l'ours, tantôt, il attaquait par le flanc. Pour finir, ils se firent face tous les deux. L'ours enragé d'être dérangé dans ses plans, montrait les crocs, il envoya un coup de patte qui frappa le cheval au poitrail. Je l'ai cru mort sur le coup. Il avait plié les jarrets et semblait vouloir se coucher sur le côté. Aucunement. Il s'est redressé d'un coup et a attaqué l'ours au visage, d'un coup de mâchoire, il lui a arraché la moitié de la gueule. Je ne croyais pas cela possible qu'un cheval se comporte comme un carnassier. Pendant ce temps, j'avais roulé sur le côté, mon couteau n'était pas bien loin, j'ai voulu le récupérer.

- Pour quoi faire ? questionna Petit Pierre.

- Ainsi, j'aurais pu aisément attaquer la bête au niveau des vertèbres cervicales pendant qu'elle était occupée à se défendre. Mais l'animal, en reculant, m'avait coupé la route, je n'ai eu d'autre choix que de déguerpir à mon tour pour me réfugier derrière un chêne. De là, j'avais une vue parfaite. L'ours n'était pas hors de combat, loin s'en fallait. Il se frotta le museau, avança à quatre pattes afin de ne pas prendre une nouvelle ruade. Bien mal lui en prit, le cheval chargea et piétina l'animal, il le saisit à la nuque et lui arracha la peau du cou. Peu de temps après, la tête de l'ours pendait en avant, c'en était fini de lui. Mais le cheval s'acharna sur la pauvre bête, d'un coup de dents, il lui ouvrit les entrailles et vous n'allez pas me croire, mais il a bouffé l'ours en fourrant son museau dans le ventre ouvert.

- Si tu n'avais pas bu que de l'eau ce soir, j'aurais volontiers pensé que tu étais saoul comme un cochon, intervint Pivoine. Quoi qu'il en soit, tu as volé la vedette à Petit Pierre !

- C'est vrai, reprit Valentin, tu nous dois toujours la fin de ton histoire.

- Tu en étais au moment où tu accompagnais ton père, vos pioches sur l'épaule, dit Solange après avoir caressé la joue de Maurepas qu'elle trouvait préoccupé.

- Et même qu'il ne fallait rien dire aux cons du village, renchérit Paille et aussi que le grand-père de Maurepas avait le don de vision et qu'il savait que tu ne resterais pas éternellement sourd et muet.

Petit Pierre se tourna vers Maurepas, attendant son assentiment. Mais Maurepas n'eut pas besoin de répondre, Solange le fit à sa place.

- Assez papoté, éteins plutôt le feu et dormons.

Elle se serra tout contre Maurepas, elle avait envie de lui. Il se laissa déshabiller, même s'il était un peu mal à l'aise que les autres soient si prêts. Mais chacun s'était tourné et s'était endormi soudainement.

- Je veux un enfant de toi, murmura Maurepas à l'oreille de Solange.

- Nous verrons, laissons faire les choses, lui répondit-elle. Mais elle savait que jamais ce ne serait le cas.

Depuis qu'ils avaient perdu Maurepas et qu'il avait fini par les rattraper, ils avaient quitté la plaine de la Save pour rejoindre celle arrosée par le Danube. Ils stationnaient près de Smederevo et avaient soigneusement évité Belgrade en passant par la rive droite du fleuve. Ils avaient choisi un petit bosquet pas très éloigné d'une ferme. Dans celle-ci vivait une famille de paysans accueillants qui leur avaient proposé la grange, et même de partager leur repas. Maurepas était méfiant, Paille n'aimait pas l'idée et Thérèse s'en fichait. Les autres attendaient l'avis de Solange. Elle trouvait la bâtisse fort à son goût, le fumet qui s'échappait de la marmite n'était pas pour lui déplaire, elle accepta. Paille et Petit Pierre se chargèrent d'installer les chevaux, Thérèse qui ne voulait toujours pas qu'on s'occupe de l'attelage à sa place, se mit au travail. L'homme et la femme vivaient au milieu d'une famille de deux filles, l'une de six ans et l'autre de bientôt treize, et d'un gars costaud qui était à l'âge où l'enfant cède la place à l'homme. L'homme parlait un mauvais italien. Il avait vécu dans le Piémont et gardait quelques souvenirs de la langue. La femme était silencieuse, une belle et jolie femme. Elle apporta un vin que produisaient les paysans du coin, un vin de pays, un peu âpre mais agréable.

- Qu'est-ce qui vous a poussés à quitter l'Italie ? questionna Petit Pierre.

- Mariama, répondit l'hôte tout en désignant la femme qui s'affairait près de la marmite. Elle n'aime pas les hommes.

- Sauf toi l'ami, coupa Maurepas.

- Ni moi ni les autres.

- Et les enfants alors, ils viennent d'où ?

- On les a recueillis en fuyant Caluso, une petite ville qui n'aime pas trop qu'on s'écarte des évangiles. Depuis, on fait comme si on était une famille et chacun vit sa vie. Moi, je ne veux pas savoir qui elle fréquente et elle non plus. Pour le reste, le travail nous accapare et les enfants font notre bonheur.

- Pourquoi être partis si loin de votre ville natale ? demanda Boris, intrigué.

- Mon village natal, c'est ici, j'en étais parti avec le père pour trouver du travail dans une tannerie. Lui est mort d'épuisement et moi, si je n'avais pas fui, je serais mort aussi. On avait décidé de ne pas se laisser faire. Un type a aidé les manœuvriers à s'organiser, mais le patron savait briser les comités, il avait à sa solde une bande de brigands qui ont passé à tabac les fauteurs de trouble. Pour moi et mon pote, ils avaient d'autres projets, on a préféré pas attendre de savoir lesquels. C'est à ce moment qu'on s'est croisé avec Mariama, elle, elle foutait le camp pour une autre raison, les femmes avaient dans l'idée de la tondre et encore d'autres saloperies. Comme de la forcer à coucher. Bref, on est les meilleurs amis du monde, mais ça s'arrête là.

- Tiens voilà notre Petit Pierre, on va enfin connaître la suite de son histoire, lança Boris en levant son verre.

Boris donna un bref résumé à leur hôte. Il fit signe à Mariama et aux deux filles de venir s'installer. Le jeune homme préféra prendre un tabouret et se placer du côté du feu. Il s'alluma une pipe et passa la tabatière à Pivoine. Petit Pierre se tourna vers Maurepas.

- T'occupe pas de lui et raconte, il a donné son accord, dit Boris quelque peu exaspéré par l'attitude de Petit Pierre.

Il fallut quand même un signe de tête de Maurepas pour qu'il se lance.

- Il faisait nuit noire quand on est monté. C'était en quinze avant la Saint-Jean. Je me rappelle parce que Bigeot, le chevrier, devait aller récupérer un arrivage par le train des pignes. On dit les pignes parce que…

- Tu vas pas nous faire toute l'histoire du pays ! coupa Maurepas.

- Oui, viens-en au fait, intervint Solange, et laisse Bigeot avec ses chèvres.

- Dis-nous plutôt ce que vous alliez foutre avec vos pelles, demanda Boris.

- On allait creuser, répondit Petit Pierre.

- On se doute bien que vous n'alliez pas jouer à la pétanque ! hurla Thérèse, restée tout au fond de la pièce près de l'entrée, car elle préférait surveiller les allées et venues. Mais à part la volaille, personne ne se présenta.

- On a déterré Gamine sous le regard de ton grand-père.

- C'était après le mariage ? questionna Maurepas.

- De quel mariage y parle, ajouta Pivoine.

- Le grand-père qu'était à moitié timbré a voulu faire un mariage posthume comme on faisait avec les soldats morts au combat.

- Tu oublies un détail, ou alors, peut-être n'es-tu pas au courant, mais le mariage s'est fait en présence du curé et de la morte qu'avait déjà été déterrée, puis remise dans son trou après l'office ! raconta Solange.

- C'est une coutume chez vous de promener les cadavres en brouette dans le village, ironisa Pivoine.

- Tu ne savais pas alors !

- Non, je ne savais pas, Solange. Je ne croyais pas qu'il était cinglé à ce point-là !

- Bon alors pour quelle raison vous l'avez déterrée une deuxième fois ? demanda Boris.

- Parce qu'elle ne voulait plus rester qu'il a dit le grand-père. A partir de là, elle n'est plus retournée dans sa tombe.

- Et qu'est-ce qu'il est devenu ton grand-père ? continua Boris, mais cette fois en s'adressant à Maurepas.

- Il est devenu fou et il est parti on ne sait où du côté de Gardérance.

- Pas exactement, dit Petit Pierre après un moment de silence. Il est dans la tombe de Gamine, mais seul, elle, elle préfère courir les vallons. Moi, je l'ai vue plusieurs fois.

- C'est ma bouteille de Grappa que tu as vue trop souvent !

- Y a pas que lui qui l'a vue, murmura Solange.

Là-dessus, tous décidèrent de monter se coucher au grenier, sauf Solange qui voulait rester encore un peu.

Le groupe des cavaliers filait bon train, direction Pojate, leur prochaine étape, dans la vallée de la Morava. D'un côté du chemin, ils côtoyaient de magnifiques collines boisées tandis que sur l'autre, une enfilade d'étangs reflétait un ciel d'azur. Au loin, on pouvait deviner les contreforts des Carpates, mais pour le moment, l'étendue de la plaine courait à perte de vue.

Maurepas s'approcha de Solange qui pour une fois, chevauchait en arrière. Il resta à sa hauteur un moment, ne sachant pas trop comment aborder la question qui le turlupinait depuis le départ.

- Qu'est-ce que tu veux ? finit par dire Solange. Si c'est pour hier soir, je suis restée à parler avec Petit Pierre. Nous avons évoqué le temps passé tout en terminant nos verres.

Oui, c'était bien la question qui taraudait l'esprit de Maurepas. Vexé par la mauvaise humeur de Solange, il préféra rester silencieux et s'éloigner. Boris qui était suffisamment proche pour avoir entendu l'échange se présenta à droite de Solange.

- Tu ne lui as pas tout raconté. Petit Pierre est remonté tout seul se coucher.

- Je sais bien, mais je peux pas tout lui dire.

- Il se doute.

- Je sais, mais je préfère qu'il reste avec ses doutes. Pour le moment, il faut qu'il garde l'esprit clair. Son frère est sa priorité.

Ils continuèrent à chevaucher ensemble un bon moment, observant le paysage que la distance muait invariablement en une répétition de vignes, de cultures de blé et de courtes forêts. Ils n'avaient croisé personne sur leur chemin et n'eurent pas à subir le rituel des paysans inquiets face à ce qu'ils ne comprenaient pas. Peut-être que la rumeur les précédait, surtout depuis que Paille était de retour avec son cheval effrayant. Les pauvres devaient y voir l'incarnation du diable en personne. Pour ajouter à la peur, Paille avait pris l'habitude de se placer en tête, ouvrant la marche de ce carnaval infernal.

- As-tu aimé ça, demanda Boris, toujours à la droite de Solange.

Elle se tourna vers lui, le regarda intensément.

- Oui.

- C'était la première fois, n'est-ce pas ?

Solange confirma d'un mouvement de la tête.

- Tu es bien tombée, Mariama sait y faire.

- Comment peux-tu le savoir ?

- La façon dont elle t'a approchée. Tranquillement. Elle a pris soin de ne pas t'effrayer. Elle a su attendre le bon moment.

- Tu veux dire le moment où j'étais ivre !

- Pas le moins du monde. Au contraire, si tel avait été le cas, elle n'aurait rien tenté.

- Je l'ai aimée et elle me manque déjà. Je ne devrais pas raconter ça, mais à toi, je peux.

- Que va penser Maurepas quand il saura ?

- Je crois que je n'en ai rien à faire. Pendant ses aventures avec les bateaux, il en a pris du bon temps. Moi, je me morfondais en l'attendant. S'il avait été plus malin, à l'heure actuelle, nous serions mariés et j'aurais de beaux enfants.

- Je ne pensais pas que tu lui en voulais à ce point.

- Je ne lui en veux pas, il n'a pas été très heureux avec ses idées de mers et d'océans. Je le sens bien. Il n'en parle pas et quand il le fait, c'est sans joie.

Très loin, là où le ciel et l'horizon se confondaient, une montagne venait trancher ce décor et rappeler que le plateau finirait à un moment ou un autre. Petit Pierre s'était arrêté sur le bas-côté, il était entré dans les vignes.

- Je ne sais pas pour quelle raison il fait ça, dit Solange.

- C'est plus fort que lui, son esprit paysan qui ressort. Il vérifie l'état du raisin pour voir s'il fera du bon vin.

- Et puis je ne la reverrai jamais.

- A ta place, je ne miserais pas un kopeck sur une telle affirmation. Mariama n'a aucune attache, elle pourrait te surprendre et dans ce cas-là, il faudra que Maurepas apprenne à céder sa place de temps à autre, sinon plus. Car il me semble que tu as pris goût à la Mariama et que ce plaisir est largement partagé. Pour une fois, ce n'est pas Maurepas qui a eu à payer le prix de notre passage.

- Qui sait… Si ce que tu dis est vrai, il pourrait le regretter amèrement.

- S'il est malin, il n'aura pas à le regretter, car tu l'aimes aussi et plus que tu ne le laisses paraître. Avoir deux amours, il n'y a rien de plus beau !

- Si tu le dis.

L'histoire de Paille

Une pluie d'orage avait arrosé la plaine du Morava. Un orage soudain, que le début du massif des Carpates avait bloqué dans la vallée. Les voyageurs étaient détrempés. L'intérieur de la carriole n'avait pas été totalement épargné, l'eau avait réussi à pénétrer par les ridelles disjointes. Ils avaient fait une étape de cent vingt kilomètres sans difficultés à part la montée jusqu'au village du Jagolina. Pourtant, la fatigue se faisait sentir, une fatigue mauvaise, liée à l'humidité. Les trombes d'eau s'étaient transformées en vapeur et la chaleur reprenait le dessus. L'installation du campement avait été plus longue qu'à l'habitude. Il avait fallu tout sortir et étendre le linge sur l'herbe afin qu'il sèche. Par acquis de conscience, Thérèse et Valentin avaient tendu la toile cirée. Les chevaux, laissés à eux-mêmes, s'ébrouaient dans le canal d'irrigation qui bordait le village.

Le feu avait eu du mal à partir, il avait fallu s'y reprendre à trois fois à cause de l'amadou humide. Mais maintenant que le bois était bien sec, il crépitait joyeusement. Boris sortit sa blague à tabac, se bourra une pipe et la passa à Pivoine qui préféra se rouler une cigarette. Il l'alluma avec un tison. Boris se leva pour rejoindre Paille, debout, le regard fixé sur le chemin qui menait à la route principale. Il le saisit par l'épaule.

- Ce soir, nous n'aurons pas d'ennui, les hommes se sont fatigués dans les champs à moissonner avant l'orage. Ils vont dormir tôt.

Boris accompagna Paille en le poussant dans le dos afin qu'il rejoigne le groupe et s'installe sur l'une des couvertures. Boris lui proposa son tabac, Paille en prit une pincée qu'il se fourra dans la bouche.

- Je vais chiquer, je n'aime pas la fumée, ça me fait tousser, dit-il tout en s'installant.

Tous savaient pour quelle raison Boris était allé chercher Paille, tous n'avaient qu'une envie, écouter son histoire, mais tous, y compris Boris, savaient qu'il ne fallait pas quémander, que Paille n'aimait pas qu'on le brusque et qu'il parlerait quand l'heure serait venue. Petit Pierre se leva et vint se placer à la droite de Paille. Il s'assit à même le sol et regarda son ami avec un grand sourire. Tous deux partageaient une vie de paysan dans la vallée de la Girance et ils avaient beaucoup de respect l'un pour l'autre.

- Alors, dit Petit Pierre, simplement.

Paille le dévisagea, puis il regarda chaque personne présente autour du feu. Il fallait ça pour qu'il se sente rassuré et qu'il puisse prendre la parole.

- Tout d'abord, Petit Pierre, désolé de te décevoir, mais à l'origine, nous étions grecs. Mon père a quitté le pays quand ma mère était enceinte de moi. On vivait à Ciclyos, au bord de la mer Egée. Mais la vie était devenue trop misérable, alors le père a mis toutes ses économies dans un voyage en France. C'était pas une très bonne idée. On a voyagé dans les soutes et mon père a attrapé la maladie rouge. De paysans pauvres en Grèce, on est devenus paysans pauvres en France. Dès mes seize ans, j'ai été placé comme manœuvrier dans la manufacture de tannage de la vallée du Var. Puis je me suis enfui.

- Là-dedans, on était traité pire que des esclaves. Les gars de Gardérance m'ont raconté. Le patron les aurait laissé crever à la tâche s'ils ne l'avaient pas foutu dans la Girance. Y a eu un procès, les corporations ont protesté, mais on a gagné !

- Tu y as jamais travaillé, plaisanta Solange.

Petit Pierre haussa les épaules.

- Après, je me suis loué à la tâche dans les fermes, reprit Paille. Puis je suis tombé sur un homme bon. Je peux pas dire autrement. Il payait bien, j'avais un lit dans l'arrière de la maison et s'il faisait trop froid, je pouvais dormir avec eux. Je partageais même le couvert.

- Ils te laissaient les restes à finir, demanda Valentin qui lui aussi avait vécu dans des conditions similaires.

- Non, on était tous installés autour de la table et j'avais le même repas qu'eux.

- Celui que préparait la femme ! intervint Petit Pierre qui n'en croyait pas ses oreilles.

- Comme je vous le dis. Et elle était gentille avec moi.

- Y avait des enfants ? questionna Thérèse qui avait fini par s'intéresser.

- Trois, deux petites et un bébé qu'était pas bien fort. Ils l'avaient baptisé vite fait au cas où. Mais à force d'attendre qu'il meure, on s'est lassé et le petit bonhomme a survécu.

- En gros, t'étais le plus heureux des hommes, ironisa Boris.

- Tu crois pas si bien dire. J'étais un peu de la famille pour eux, une sorte d'oncle ou de cousin lointain.

- Un cousin grec, doit pas y en avoir beaucoup dans ton trou paumé, plaisanta encore Boris.

- Bon, je vais me coucher dit Paille, sans autre forme de procès.

Personne n'insista, quand Paille avait décidé quelque chose, y avait pas à y revenir.

- Tu crois qu'il est vexé demanda Boris en s'adressant à Solange.

- Non, il en faut plus que ça. Je ne sais même pas si c'est possible. Je crois juste qu'il veut dormir. Et moi aussi.

- Tu vas rejoindre Maurepas ?

- Pas ce soir, j'ai besoin d'être seule.

- Tu es triste, on dirait.

- Un peu, mais oublions cela pour le moment.

A cause du contournement impossible de la ville de Nis, ils étaient partis très tôt, bien avant le lever du soleil. Ils avaient forcé l'allure autant que permettait la carriole. Heureusement, la pluie intense de la veille et la chaleur étouffante avaient provoqué un épais brouillard. Brouillard renforcé par la présence de la Nisava qui coulait d'est en ouest. La présence imposante des Carpates qui se dressaient à leur droite, avait rendu le voyage plus ardu. Au sortir de la petite vallée creusée par la rivière, la pente s'élevait graduellement jusqu'aux contreforts de la montagne. Petit à petit, la plaine immense avait cédé la place à un paysage enclavé de moyennes montagnes. A chaque plissement du terrain, les montées succédaient aux courtes descentes. Heureusement, la forêt dense en cette partie de la Serbie apportait une ombre qui protégeait du soleil. Voici pourquoi, en arrivant près de Véliko, tard dans l'après-midi, Maurepas était éreinté et n'avait qu'une envie, s'allonger sur le sol pour détendre son dos qui le brûlait. Il avait les fessiers douloureux, ce qui ne lui était plus arrivé depuis la frontière française. Aussi, il ne prit pas part à l'installation du campement, même s'il fit l'effort de proposer son aide. Tous comprenaient qu'il fallait le ménager, même Thérèse se garda de lui envoyer une pique, comme elle savait si bien le faire pour le provoquer. Petit Pierre s'était dépêché de disposer un couchage agréable pour son maître, avant même de penser à sa propre personne.

- Nous avons eu de la chance pour le passage de Nis, finit par dire Maurepas histoire de parler de quelque chose.

- Je ne sais pas si la chance y est pour beaucoup, répondit Paille.

Boris se tourna vers lui, le fixa du regard. Les autres interrompirent leurs activités et un silence pesant s'installa.

- Que veux-tu dire par là ?

- Il veut dire que c'est plutôt l'orage de la veille qu'il faut remercier. Hein Paille, dit Pivoine en pivotant sur lui-même pour le fixer du regard.

- C'est exactement ce que je voulais dire. Je m'occupe du feu pour cuire la viande.

- De la viande, y en a plus, alors ton feu laisse-le tranquille, grogna Thérèse. Il nous reste du pain rassis, une saucisse sèche et une part de Pule.

- Ce truc au lait d'ânesse, j'aime pas.

On entendit à peine la voix de Solange lorsqu'elle parla, elle était occupée avec les chevaux.

- Moi non plus, ajouta Boris, un bout de pain me suffira.

- Bah, moi j'aime bien.

Maurepas attrapa le fromage qu'on lui tendait, il se coupa une large tranche de pain avec quelques difficultés. Il s'entailla légèrement la paume de la main.

- Et la saucisse qui en veut ?

- Sers-toi une bonne part, hein les gars ? demanda Solange.

Maurepas eut un moment d'hésitation. Il sentait bien que quelque chose se passait, mais tiraillé par la faim, il se servit une large moitié de la saucisse et mangea avec avidité. La soirée s'annonçait encore chaude pour un bon moment, aussi chacun s'occupait comme il pouvait, incapable de s'imaginer en train de dormir.

- Un jour, trois types sont arrivés par l'ancienne voie romaine. On venait de terminer d'engranger les foins, madame avait préparé une bonne soupe à la viande et on allait passer à table.

Tout en parlant, il taillait un bout de bois pour en faire une figurine. Un petit bonhomme finement ciselé qui ressemblait à un ange. Il prit le temps de se verser une rasade de vin avant de faire circuler la bouteille.

- On ne pouvait pas se tromper, ces gars-là avaient bourlingué et traîné dans des affaires louches. Mais le patron était persuadé que si on était bon avec autrui alors il ne pouvait en sortir que de la joie. A sa façon de parler, j'ai toujours cru qu'il était pasteur, comme s'il faisait un sermon. Ils ont partagé notre repas. Ils ont dit venir de Lyon, mais c'était pas le chemin, ils mentaient. On a parlé de choses et d'autres, un surtout, pendant ce temps-là, les deux autres observaient la maison sous tous les angles. Quand ils sont enfin partis, j'ai dit au patron et à sa femme, qu'il valait mieux se barricader et prendre le fusil. Le patron m'a dit comme ça « Quel fusil ? ». Il croyait que je n'étais pas au courant. La carabine, un Lebel de l'ancien temps, mais qui tirait juste, était planqué dans le grenier. J'ai pas insisté et j'ai eu tort. Je croyais trop en ses paroles. Pour moi, c'était un homme de science, un homme qui savait. Il ne savait rien du tout le pauvre imbécile ! A la nuit tombée, ils sont revenus !

Paille avait repris son récit comme si le temps qui s'était écoulé avait été anéanti par cette simple phrase. Il était accroupi, il replaçait les bûches qu'il avait dérobées dans une ferme de montagne qu'il avait considérée comme abandonnée. Etait-ce le cas ? Nul n'aurait pu le dire sinon ceux qui y vivaient. Mais Paille était ainsi fait, ce qu'il pensait être, était, et il n'y avait rien à redire. Le chemin qui sinuait au travers des Carpates pour mener à la frontière Bulgare n'avait pas été aussi abrupt que prévu et les garde-frontières pas si difficiles à duper.

Heureusement pour les trois soldats de faction qui auraient terminé là leur courte vie. La descente sur Sofia n'avait guère changé les paysages qui n'avaient que faire des frontières érigées par les hommes. Une route faite de terre tassée, plongeant dans la forêt, traversant quelques villages montagnards isolés, bien souvent placés le long d'un cours d'eau. Tout cela et plus encore avait été effacé par les paroles de Paille, paroles lâchées à la nuit tombante, sous un ciel étoilé que la lune avait déserté. Seuls les bruissements des feuillages, agités par un vent léger persistaient à troubler le silence de la large vallée, libérée par les montagnes qui trônaient alentour.

- Merde, lâcha Boris, la bouteille lui avait échappé des mains et s'était brisée en mille petits éclats. Maurepas pivota d'un coup.

- D'où tu sors ça, on avait dit qu'on prenait que du bois !

- Et de la gnôle !

- Te voilà bien eu, ajouta Petit Pierre, bien mal acquis ne profite jamais.

- Si tu veux croire à ces idioties, tu peux.

- Je n'y crois pas, mais mon père disait toujours ainsi.

Boris pestait contre sa maladresse tout un observant le précieux liquide dont seule la terre allait se délecter.

- Je les ai entendus entrer dans la grange.

A nouveau, Paille parla comme si tout ce qui venait de se dire n'avait pas existé, comme si la bouteille brisée ne l'avait pas été et qu'elle attendait la venue de Boris pour être sortie du coffre de la charrette.

- Il faisait bon, je dormais dans l'appentis en pierre qui se trouvait sur l'arrière de la maison. Le temps que je sorte, ils étaient entrés. J'ai d'abord entendu le cri de la femme, un cri de stupeur. Le patron a voulu parlementer, mais il n'en a pas eu le temps. Quand j'ai poussé la porte, le plus âgé des trois lui tranchait la gorge. Lorsqu'ils m'ont vu, celui qui avait déjà troussé le jupon de la femme, se redressa et remonta son pantalon. L'autre avait le fusil, il a tiré sur moi, m'a manqué de peu. Je suis ressorti et j'ai fait le tour. Il y eut trois coups de feu, un pour la femme et deux pour les filles. J'ai pensé qu'il avait épargné le petit. En réalité, ils ne l'avaient pas encore trouvé. Je l'ai entendu pleurer, j'ai poussé la fenêtre et je suis allé dans la petite chambre, plus un renfoncement qu'une chambre. Il était là, en larmes. Je m'en suis saisi et j'ai enjambé la fenêtre et j'ai couru. Plus loin, il y avait un bois. Là-dedans, je savais que je serais en sécurité. Le premier coup de feu a sifflé à mes oreilles, le deuxième a fauché une poignée de branchages, le troisième m'a touché dans le dos. Ils m'ont cru mort et sont partis sans demander leur reste, emportant tout ce qu'ils purent trouver à revendre. Ils voulaient de l'or, mais la cassette, ils ne risquaient pas de la trouver. Moi, je savais où elle était. Un jour, j'avais vu le patron l'enterrer dans la cour, il la gardait pour les enfants, c'était leur héritage qu'il avait dit à sa femme.

Paille resta silencieux, on aurait dit qu'il pleurait, mais ses yeux étaient secs. Il fixait le feu qui exerçait sur lui une attirance hypnotique. D'un coup, il se leva, monta sur son cheval et quitta le campement. Longtemps on entendit le galop de sa monture, jusqu'à ce qu'il soit absorbé par l'immensité de la plaine. Maurepas voulut se lever pour aller à sa recherche, mais Pivoine lui attrapa le bras.

- Laisse, il a besoin d'être seul. Je crois que ces gens étaient plus que des patrons pour lui et ce qu'il a perdu, jamais ne pourra être remplacé. Il fallait ton passage près de cette ferme abandonnée pour le sauver de sa folie. Maintenant, il a une raison qui le pousse à agir et c'est

grâce à toi. Alors respecte sa tristesse, tout en étant fier de lui avoir redonné la foi. Je crois qu'il est temps de boire à son courage.

- Toi aussi tu as fauché une bouteille de gnôle ! Vous mériteriez que je la brise sur ces rochers.

- Ne t'avise pas de le faire, dit Thérèse qui approchait déjà son écuelle.

- Et l'enfant, qu'est-il devenu ?

- Cosaque, tu es toujours aussi impatient, bois donc et cesse de poser des questions !

Il fallait un guide pour traverser Sophia le plus discrètement possible. La femme dégottée par Thérèse se prénommait Ivelina. Elle était sale et empestait, elle traînait autour d'elle un mélange d'odeurs d'étable, de purin et de fermentation. Ses cheveux blonds n'étaient qu'une sorte de tignasse où régnait une nuée de poux. Etonnamment, elle devait être jolie si l'on ôtait la robe en toile épaisse et son tablier râpeux recouvert d'une veste en velours usée et rapiécée. Un pauvre jupon qui n'avait plus de couleur, ressortait de dessous la robe pour finir sur de mauvaises chausses nouées par de la ficelle.

- Tu n'as rien trouvé de mieux, commença par dire Maurepas.

- C'est pour coucher avec ou bien pour nous mener de l'autre côté de la ville. De préférence sans être accroché par les troupes qui manœuvrent ! crut bon d'ajouter Thérèse.

- J'avais dit de suivre la côte et de remonter par Thessalonique.

- T'avais dit et on a fait autrement, intervint Solange. Qui sait où nous serions. Pour le moment, la route de Thérèse nous a plutôt réussi. On ne pouvait pas deviner que les Bulgares prendraient le parti des troupes austro-hongroises.

- Ils vont s'en prendre aux Serbes et nous sommes exactement au milieu de leur satanée guerre.

Boris, qui venait de prendre la parole, était d'une humeur massacrante. Il avait un mauvais pressentiment. Et puis il n'avait pas confiance en cette femme, surtout une paysanne. Déjà qu'il lui avait fallu un peu de temps pour se faire à l'idée de voyager en compagnie de Thérèse. Pour Solange, la question ne s'était pas posée, dès qu'il l'avait rencontrée, il avait été conquis par son intelligence et sa finesse.

- On fait quoi alors ? finit par s'impatienter Thérèse.

- Elle veut combien d'argent ?

- Tu ne penses qu'à ça, ton foutu argent, comme s'il n'y avait que tes louis d'or qui avaient de l'importance. De toute façon, elle ne veut pas un sou !

Maurepas se trouva bête et ne sut rien dire d'autre que « Bon ! » Tous en déduisirent que c'était d'accord pour qu'Ivelina fasse la guide. Ce n'était nullement la conclusion de Maurepas, mais il préféra n'en rien dire. Seule Solange avait deviné ce qui se tramait dans l'esprit tortueux de son aimé. Mais elle aussi préféra n'en rien dire. Ivelina prit la parole, tous écoutèrent sans comprendre jusqu'à ce que Thérèse se décide enfin à traduire.

- Elle dit que vous êtes tous des crétins de vous écharper ainsi !

- Je ne suis pas certaine qu'elle ait utilisé ces mots précis, ironisa Solange.

- Je résume.

- Alors pour quelle raison on serait tous des crétins, s'impatienta Maurepas.

- Ferdinand est une vraie girouette ! Un jour, il soutient le parti des Hongrois, le lendemain, il a changé d'avis. Il s'en est fallu de peu qu'il choisisse le camp allié des Français. C'est un revanchard de 1913, il n'a pas digéré la Macédoine !

- Ça veut dire quoi en résumé !

- Ça veut dire qu'on la suit.

Ils libérèrent les chevaux et ne gardèrent que la carriole attelée.

- Ne t'inquiète pas Petit Pierre, ils sauront bien se débrouiller et nous retrouver quand on aura besoin d'eux, le rassura Paille en découvrant la tête de son ami.

Ivelina les conduisit à la porte orientale de la ville, mais au lieu de passer par l'entrée principale, elle contourna le mur d'enceinte. L'une des fosses donnait accès aux hommes chargés d'évacuer le fumier et les déjections des chevaux. Accès qui se faisait par une grille. Ce passage restait ouvert la journée et n'était gardé que par un homme. Ivelina se présenta. Le type installé derrière une table, affalé sur sa chaise, se leva, se signa et disparut dans la salle de repos.

- Il faut s'activer, la police de ville ne tardera pas à faire une ronde expliqua-t-elle à Thérèse.

Ils se retrouvèrent dans une ruelle qui traversait un des quartiers les plus pauvres de Sofia. La misère s'y déployait à longueur de rue. Au centre, une rigole déversait sur les pavés une eau sale qui empestait. Lorsque l'écoulement était gêné par des détritus, il se formait par endroits des flaques. D'une rue adjacente, ils perçurent des cris.

- Ce sont des heurts entre partisans du prince et des opposants. Il faut rebrousser chemin.

- On peut passer par l'autre rue, on contournera ce quartier puant, proposa Pivoine.

- J'en suis, ajouta Paille. On va jeter un coup d'œil et on revient.

Ivelina protesta dans sa langue, mais les deux gars n'écoutèrent rien et n'en firent qu'à leur idée. Le temps qu'ils comprennent, il était trop tard, ils se retrouvèrent coincés par les policiers qui arrivaient en sens inverse. Ivelina poussa ses compagnons à agir vite et à abandonner leurs camarades en mauvaise posture.

- Elle dit que c'est trop tard pour eux, expliqua Thérèse.

- On avait compris, répondit Boris.

- S'ils n'avaient pas été aussi têtus, on n'aurait pas été dans cette situation. On ne peut rien faire pour eux.

Maurepas craignait que la situation ne se détériore et qu'ils soient contraints de perdre un temps précieux. Tout ça, sans savoir s'ils auraient la moindre chance de s'en sortir. Il attrapa le cheval par le harnais mais il refusa de bouger. Ivelina, qui avait fait quelques pas en avant, stoppa et attendit de voir. Personne ne réagissait. Maurepas s'énerva sur le cheval, le tirant et le frappant, mais il s'obstinait dans une immobilité parfaite.

- Allez vous autres, on ne peut pas rester éternellement plantés là, on va se faire repérer.

Pas un ne fit mine d'agir, ils semblaient tous figés sur place, même Ivelina restait inactive, comme éteinte. Thérèse, arrêtée dans son mouvement, donnait l'impression de vouloir partir d'un pas alerte, mais ses pieds paraissaient collés au sol. Boris fixait la ruelle adjacente, tentant de déterminer si un danger n'arrivait pas de cette voie. Mais son corps, tourné bizarrement démentait cette intention.

- J'ai compris ! tempêta Maurepas.

Les paroles de Maurepas firent sortir le groupe de sa torpeur. Boris se tourna vers Thérèse qui elle-même fixa Valentin. Solange s'approcha de Maurepas pendant qu'Ivelina semblait s'éveiller d'un long sommeil. Tous attendaient la suite, elle ne tarda pas à arriver.

- Je pars les chercher, vous ne m'attendez pas, Ivelina vous guidera, on se retrouve à la sortie de la ville.

La jeune Bulgare parla avec Thérèse. Maurepas s'impatientait.

- Que veut-elle ?

- Elle dit que vous pouvez nous débrouiller sans elle, le plus dur est fait. La ruelle contourne les quartiers centraux et vous passerez inaperçus. Pendant ce temps-là, elle vient avec Maurepas et moi aussi, sinon il ne comprendra rien à ce qu'elle lui dira.

Maurepas voulut protester, expliquer qu'en tant que chef de groupe, c'était à lui qu'incombait la tâche de sauver ses camarades. A part les murs crasseux qui s'élevaient à bonne hauteur, personne d'autre ne s'intéressa à son discours. Ivelina et Thérèse étaient déjà parties, il dut courir pour les rejoindre.

- J'ai dit que…

Thérèse était en grande conversation avec Ivelina, Maurepas n'aurait pas été présent que cela n'eut pas fait de différence.

- Que raconte-t-elle, finit-il par demander, dépité.

- La police possède une petite bâtisse dans laquelle elle entasse les détenus en attendant que la garde les prenne en charge. Il faut faire vite et arrêter de poser des questions idiotes.

Maurepas aurait bien protesté, mais il sentit qu'il allait perdre son temps. Il suivit les deux femmes dans l'enchevêtrement de ruelles toutes plus puantes les unes que les autres, à croire que les habitants faisaient leurs besoins directement dans la rigole.

Très vite, Maurepas fut incapable de s'orienter dans ce dédale de voies qui se croisaient en tous sens. Lâché en ce lieu, il n'aurait pu retrouver son chemin pour fuir cette partie nauséabonde de la ville.

Tout à coup, Ivelina leva le bras pour faire signe de stopper.

- C'est ici, murmura Thérèse traduisant les paroles chuchotées de la jeune souillon.

- Comment procède-t-on ?

- Elle a dit d'attendre, elle va rentrer se renseigner. Elle connaît un des officiers, s'il est là, elle pourra parlementer avec lui.

Ivelina sourit à Maurepas pour le rassurer, ce qui eut l'effet inverse. Il sentait que les négociations n'allaient pas être si simples. Il vérifia la présence de son couteau dans la ceinture de son pantalon, ainsi que le sabre qu'il planquait dans son long manteau en cuir. Ivelina s'éloigna, pénétra dans la salle principale fort mal éclairée. Il y eut une série d'échanges. Maurepas n'eut pas besoin de la traduction pour comprendre que tout ne se passait pas comme prévu. Ivelina ressortit de la salle de garde, se dirigea vers Maurepas, passa son bras sous la veste, en un tournemain, elle se saisit du sabre et du couteau. Maurepas ne comprit pas tout suite quelle était l'intention de la fille. Il avait même cru qu'elle allait le prendre dans ses bras pour le consoler. De quoi, était la question qu'il était encore en train de se poser quand Ivelina entra à nouveau dans la salle. Cinq hommes armés y étaient assis autour d'une table. Elle égorgea le premier, transperça le plus gros qui émit un soupir comme s'il était déçu de n'avoir pas pu terminer sa chopine. Les trois autres se levèrent, dégainant leur pistolet. Ivelina pivota sur elle-même, attrapa la lampe-tempête et dans une danse lascive

répandit son contenu sur le sol puis enflamma le tout. Les tirs résonnaient encore lorsque Maurepas s'avança. Il put distinguer dans la fumée qu'un des hommes avait le ventre ouvert, un autre avait la tête curieusement inclinée vers l'arrière, quant au troisième, Ivelina s'était jetée sur lui et lui arrachait la peau du cou en refermant sa puissante mâchoire. Le pauvre homme se débattait tant qu'il pouvait, essayant de se défaire de cette goule. Pendant ce temps, le feu prenait de plus en plus, s'attachant déjà aux habits. Paille et Pivoine sortirent en premier. Plus tard, Ivelina, telle une torche vivante, les cheveux en feu, s'extrayant des flammes pour courir se jeter dans la fontaine. Lorsqu'elle en ressortit, sa tête n'était plus qu'une masse informe, noircie, ses vêtements avaient pris une teinte grise et son visage était recouvert de suie. Mais elle était vivante. A peine debout, elle fit un geste de la main, invitant à la suivre.

- Elle dit qu'il ne faut pas traîner ici, les soldats ne vont pas tarder !

Maurepas dévisagea Ivelina, intrigué par cette femme toute menue. Pour la première fois, il découvrit qu'elle était belle, qu'elle possédait une force de caractère qui le laissa pantois.

Le passage de Sofia avait provoqué une tension importante et personne n'avait vraiment envie de dormir. Aucun feu n'avait été allumé de peur d'attirer les regards. Maurepas repensait à Ivelina. Il regrettait qu'elle n'ait pas accepté de partir avec eux. Au moment de se dire adieu, Thérèse avait tenu à offrir de nouveaux habits à la jeune fille. Elle avait fouillé longuement dans une malle avant de se décider pour une robe bleue, un joli tablier en dentelle et un très beau fichu en soie. Malheureusement, elle n'avait pas de chaussures à offrir, elle se défit des siennes et malgré les protestations d'Ivelina, elle ne céda pas tant qu'elle ne les eut pas aux pieds.

Mais ce qui avait le plus intrigué Maurepas concernait la raison pour laquelle Ivelina ne pouvait quitter Sophia. Elle avait une fille dont elle devait assurer la protection. Une fille qui vendait son corps pour survivre. Alors, il fallait que les gens de mauvaise vie craignent son pouvoir, surtout celui qui la logeait et s'occupait de la placer aux endroits propices. Maurepas avait pris la parole « Mais… » Solange ne lui laissa pas finir sa phrase. « C'est comme ça, tu n'y peux rien et nous non plus ! » Il avait tenté une nouvelle intervention, mais cette fois, ce fut Pivoine qui intervint « Puisqu'on te dit qu'on n'y peut rien ! » Et Paille d'ajouter « Tu es fatigant à la fin avec tes questions ! » Maurepas avait accepté de se taire, mais il ne comprenait pas pour quelle raison sa fille n'aurait pu les accompagner. Il se sentait redevable envers Ivelina qui avait sauvé ses deux amis. Il se sentait d'autant plus redevable qu'il avait souhaité les abandonner.

- Dis donc l'ami, tu nous dois une suite !

Pivoine venait de parler, il sentait qu'il fallait se défaire de cette atmosphère pesante. Maurepas ruminait sans cesse de mauvaises pensées qui l'envahissaient.

- Tu en étais resté au moment où les trois malfrats avaient décimé toute la famille, ajouta Petit Pierre qui était impatient de connaître la suite.

- Est-ce une bonne idée, avec ce que nous venons de vivre, coupa Valentin.

- C'est mieux que le silence dit Solange qui sentait que Maurepas n'allait pas bien.

- Pas toute la famille. L'enfant était tombé dans la broussaille lors de ma chute. Et les trois imbéciles étaient trop loin pour l'entendre chougner. Alors j'ai pris soin du petit gars pendant trois ans. On s'entendait bien. Je l'ai nourri tout en continuant à m'occuper de la ferme. Heureusement, on possédait une vache. J'emmenais ce petit gars partout avec moi, je lui avais confectionné une petite charrette en bois avec un siège pour lui.

Il y eut un silence, personne n'osa faire le moindre commentaire respectant ce temps de recueillement. On sentait bien que Paille revivait des souvenirs pénibles.

- Un jour, j'ai entendu parler de trois crétins qui s'étaient vanté d'avoir pillé une ferme. Ils étaient installés à l'auberge du village plus haut sur la route. A peine une demi-heure en coupant dans la montagne. J'ai attendu que l'enfant s'endorme, puis j'ai pris le Lebel, mon couteau de chasse et je suis parti à leur recherche. La nuit était noire comme jamais je ne l'ai vue. C'était à cause du ciel nuageux. L'auberge était à la sortie du village, une auberge mal fréquentée qui servait aussi de bordel. Les serveuses ne restaient pas longtemps, le temps de comprendre ce qu'on attendait d'elles. Je les ai trouvés ivres morts attablés devant leur pichet. L'un d'entre eux tenait encore debout. Le patron a sorti un gourdin en me voyant, puis il l'a remis à sa place lorsque j'ai pointé ma carabine sur sa poitrine. Elle n'était pas chargée, je me suis contenté de l'assommer. Les autres voyageurs ont déguerpi sans demander leur reste. Je les ai égorgés comme des cochons et je les ai regardés se vider de leur sang. Ils ont repris leurs esprits, le temps de se voir mourir. Puis je suis rentré.

Paille se coucha, ferma les yeux et on l'entendit pleurer. Les autres allèrent aussi dormir, excepté Petit Pierre qui resta pour consoler son ami. Maurepas eut un sommeil agité, il revoyait les images d'Ivelina entourée de flammes dans l'embrasure de la bâtisse incendiée. Elle le fixait de ses yeux bleus, elle tentait de lui dire une chose importante concernant son frère Lucas. Mais il n'osait pas s'approcher de peur d'être brûlé vif. Il se réveilla en hurlant, il fallut toute la douceur de Solange pour qu'il se calme. Les autres n'avaient pas réagi, pourtant aucun ne dormait vraiment.

Thérèse, accompagnée de Petit Pierre, s'était rendue dans le village de Varbitsa pour acheter des victuailles. Il leur restait tout juste assez d'argent. Pendant ce temps, installés derrière un muret en pierre, éloignée de toute ferme, les autres avaient établi le campement.

- Il reste combien de jours avant d'arriver à Gallipoli ?

Maurepas était inquiet, l'argent manquait et il commençait à douter. La route était bonne, une route de plaine, mais aride. Aucun couvert pour se protéger du soleil et une garrigue de plus en plus rase résumaient la traversée de la Thrace boréale. Les petits cours d'eau étaient desséchés, il était donc nécessaire de quémander régulièrement dans de petites exploitations agricoles. Et chaque fois, le risque d'être repérés par la police locale ou bien les soldats en déplacements.

- Quatre jours, si nous maintenons notre allure, cinq s'il faut réduire les étapes parce que tu ne supportes pas la chaleur.

- Je ne suis pas le seul à souffrir de la chaleur, hein vous autres ?

Tout le monde dévisagea Maurepas et se garda bien de dire quoi que ce soit.

- Et les chevaux, ils fatiguent, hurla Maurepas contrarié qu'on le laisse seul affronter Thérèse et ses insinuations.

- Ecoute, commença Boris.

- Toi, je te demande rien !

Chacun s'occupa comme il put pour éviter de relancer la discussion. Petit Pierre vérifia que la potée préparée par Boris cuisait doucement, pour cela, il régla la hauteur sur la crémaillère. Solange et Valentin rangèrent la carriole qui n'en n'avait nullement besoin. Boris se leva et accompagné de Pivoine ils allèrent à la recherche de thym sauvage et de sarriette ou de sauge. Paille resta assis adossé à une souche, il s'occupa d'aiguiser son couteau, ce qui n'était pas

nécessaire. Il suffisait de passer le doigt sur la lame pour s'en rendre compte. Ce n'est qu'une fois tout le monde rassemblé autour du feu que Paille continua son histoire.

- Lorsque je suis reparti de l'auberge, j'avais un mauvais pressentiment, il me semblait que j'avais mal agi. Pourtant, les hommes que j'avais tués méritaient leur sort et je pense qu'en leur réglant leur compte, j'ai épargné de nombreuses vies. Ce n'était que des inutiles qui encombraient la terre. Leur méchanceté n'avait d'égale que leur vice. Je n'ai pas attendu pour repartir, je voulais arriver avant le lever du jour et surtout avant que l'enfant ne se réveille.

- Tu ne nous as pas dit comment il s'appelle, intervint Solange tout en servant les écuelles puisque la potée était prête.

- Petit homme, je ne l'ai jamais appelé autrement. Il avait un prénom puisqu'il avait été baptisé, mais personne n'utilisait ce prénom. La peur qu'il ne meure. La femme l'appelait mon enfant, le père disait petit homme et les sœurs, notre frère.

Paille tendit son écuelle, mangea un peu, la reposa sur le sol, but une rasade d'eau avec l'outre pour se rincer le gosier et poursuivit.

- Je jure que j'ai couru. Au départ, j'allais d'un bon pas, puis la peur m'a pris et j'ai filé comme le vent. Il faut bien trente minutes pour descendre, vingt pour un habitué des éboulis, un qui sait comment bondir dans les pierriers. On met autant de temps à monter qu'à descendre. Cent fois j'ai failli me casser la cheville. En dix minutes, je suis arrivé derrière la bâtisse. Tout d'abord, le silence m'a rassuré, j'en ai conclu que l'enfant dormait. Mais ce silence mangeait tout, même la campagne environnante se taisait, pas le moindre bruit de piaillement ni le moindre cri d'épervier. Je suis entré par l'arrière et j'ai vu la porte principale ouverte. J'ai su qu'il était arrivé malheur. Je me suis précipité vers le petit lit, l'enfant n'y était plus. Je l'ai cherché dehors toute la journée et la nuit aussi, puis encore la journée d'après. C'est une vieille qui m'a dit, la mère Piplarde comme on disait, une folle qui vivait isolée un peu plus bas. Un homme qui passait avec son chariot a entendu les pleurs, il a appelé et comme il n'y avait personne, il a pris l'enfant et l'a emporté. Je lui ai dit « mais pourquoi tu n'as pas parlé à l'homme ? » « Que veux-tu que je lui raconte, que l'enfant est gardé par un feu follet qui court la nuit pour tuer ses ennemis ? » J'ai pleuré, j'ai frappé la terre et je suis rentré.

- Et le trésor dans la cassette ? Celle qui était enterrée, questionna Petit Pierre.

- J'ai ce qu'elle contient et je la porte sur moi, à la ceinture. J'ai fait la promesse de la rendre à celui à qui elle revient. Et puis je vous ai attendus.

- Comment ça hurla Maurepas, on n'a plus un sou, on crève de faim et toi tu ne nous donnes pas même une pièce !

- C'est pas mon argent, je n'y toucherai pas et toi non plus !

- Depuis quand on n'a plus d'argent ? Tu trimballes une sacoche de pièces d'or, intervint Pivoine, le plus calmement du monde en se tournant vers Maurepas.

- C'est le vieil homme qui me l'a prise, échangée contre mon cheval.

- Si tu as échangé cette carne contre tout ton or, tu es un crétin, mais surtout, dans la sacoche que tu as laissée, il n'y avait rien, ton or est sur le cheval de Petit Pierre.

- C'est impossible, le vieux a regardé dans les sacoches avant de…

Mais Maurepas n'eut pas besoin de finir sa phrase. Il venait de comprendre qu'il ne lui avait proposé qu'une épreuve et que l'or n'avait aucune importance dans la tractation qui avait eu

lieu. Ce que l'homme cherchait, était avant tout une réponse à ses questions. Et visiblement, il avait obtenu ce qu'il voulait.

Vent debout

Isabelle était furieuse. Elle venait de quitter le sentier qui longeait le canal. Elle avait grimpé d'un bon pas à flanc de colline et maintenant elle traversait le pré de Maurice. Elle se contrefichait de ce qui se disait sur Maurice et son fusil. De toute façon, c'était lui qu'elle voulait voir. Le plus tôt serait le mieux. On était en milieu de matinée et la fraîcheur de la nuit protégeait encore le chemin, mais pas le pré. Le soleil donnait à plein, elle fut tout d'abord aveuglée par la clarté soudaine puis saisie par l'air étouffant. Il donnait cette étrange impression de ne pas permettre une respiration saine. Elle fit une pause avant de reprendre sa route. Elle rajusta son foulard qui maintenait ses cheveux et délaça un peu le cordon qui resserrait son col blanc. Ses chaussures de marche étaient pleines de poussière et un petit caillou maltraitait son orteil, elle en profita pour les tapoter sur un rocher. Elle reprit sa progression jusqu'à la barrière qui fermait le haut de la pâture. Tout en marchant, elle se demanda ce que ce crétin de Maurice pouvait bien faire d'une telle richesse, richesse qu'il laissait à l'abandon. A plusieurs reprises, les Maurepas lui en avaient proposé un bon prix, mais jamais il n'avait voulu céder. Les autres du village ne s'y étaient pas risqués de peur de se retrouver à affronter les Maurepas.

Lorsqu'Isabelle arriva sur le plateau des Ecarts, au seuil des Bréhou, dominé par le mont Viale, elle trouva Maurice, assis sur un tabouret, devant sa ferme. Elle fut assez étonnée, il était connu pour courir les bois à la recherche de gibier et il fallait attendre plusieurs heures avant de le voir débouler. Il déposait le résultat de sa chasse, sans être étonné de trouver quelqu'un chez lui.

Il raclait une peau avant de la mettre au séchoir, d'autres attendaient leur tour, entassées sur le sol.

- Te voilà, je me demandais si tu allais arriver aujourd'hui ou bien demain. A cause de la fatigue du voyage.

Isabelle ne se laissa pas déstabiliser par l'accueil presque chaleureux de Maurice. Elle savait que ce n'était pas dans ses habitudes.

- Tu as tué Maurepas pendant mon absence ! hurla-t-elle.

- Pas le moins du monde. J'aurais bien voulu, mais ce crétin a bougé et je l'ai raté. Ton beau-frère est bel et bien vivant. Il est à la recherche de ton amoureux.

- Puisqu'on en parle, est-ce à toi qu'il doit de l'argent ?

- Tu trouves que j'ai l'air de quelqu'un qui prête de l'argent. Tout ce que j'ai, tu l'as sous les yeux. Cette ferme et le pré viennent du vieux, l'Italien. Il m'avait embauché et le contrat était simple, fermage contre le lot à sa mort. Et ne va pas imaginer que je l'ai estourbi. Le notaire a fait les choses dans les règles et devant témoins. Le Baraga et Bigeot le chevrier.

- Tu parles de deux témoins ! Mais je n'en ai rien à faire de savoir si tu as procédé dans les règles ou pas…

- Pardon, mais moi si. Tu m'accuses d'avoir tué le Maurepas ensuite d'avoir endetté ton mari. S'il était venu me demander de l'argent et que j'en ai eu, je le lui aurais prêté et sans intérêt en plus !

- T'es un menteur, tu hais les Maurepas !

- Lucas, c'est pas un Maurepas, le seul qui en soit un et qui porte le nom, c'est ton beau-frère. C'est avec lui que j'ai des comptes ! Et lui, j'y prêterais même pas un bouton de pantalon pour faire tenir son falzar !

- Alors l'argent, il vient de qui ?

- C'est pas du village, je le saurais. Mais je parierais bien sur la sorcière de Malouin ! Elle vendrait père et mère contre un ducat. Tu pourrais demander à ta sœur aînée, elle a dû convoler en noces avec cette pourriture de chouette !

- Dis pas de mal de ma sœur ! Et puis, elle est partie dans les contrées lointaines !

- Et bien alors elle est revenue ! D'ailleurs, s'il avait besoin d'argent ton Lucas, pourquoi il a pas demandé à son frère ?

- Maurepas a de l'argent ?

- Un peu qu'il en a, il est même parti avec ! S'il avait été moins con, au lieu de le cacher dans la grange, il aurait mieux fait de le distribuer. Mais il a honte, c'est des sous qu'il a extorqués aux crétins du village. Ces mêmes crétins qu'ont peur de lui comme s'il s'agissait du diable en personne ! Je vois que mes propos te donnent à réfléchir. Ton beau-frère, c'est un grippe-sou doublé d'un salaud !

Isabelle était désorientée par les trop nombreuses informations portées à sa connaissance. Ses yeux s'humidifiaient, mais elle refusait que Maurice la voie pleurer. Elle fit un effort considérable pour se reprendre.

- Tu as fait tout ce chemin pour me parler de Maurepas, tu as perdu ton temps. Tu aurais mieux fait de te reposer, le voyage à Gardérance est fatigant, surtout un voyage pour rien apprendre, sinon que Lucas est parti à la guerre !

- Tu jures que tu n'as pas tué Maurepas ? Jure sur la tête de tes parents !

- Mes parents, je les maudis, mais je jure et je crache par terre, si ça peut te convaincre.

Le lendemain, Isabelle n'avait plus eu qu'une idée en tête, monter au village de Malouin pour y retrouver celle que les villageois nommaient la sorcière. En réalité, elle s'appelait Marie Louise Tournau et la seule chose que personne ne connaissait, concernait son âge. Au matin, Isabelle avait aidé sa mère à étendre le linge et donné un coup de main pour éplucher les légumes. Avant de quitter la maison familiale dans laquelle elle vivait la plupart du temps, elle avait jeté un coup d'œil en passant sur la table de la cuisine. On y laissait le courrier apporté par le facteur. Elle avait toujours un moment d'appréhension, craignant la mauvaise nouvelle venue des armées. Lucien, l'homme à tout faire, n'avait pas besoin de la charrette, donc, au plus tôt dans la matinée, elle était partie avec. Descendre jusqu'à la gare, prenait une vingtaine de minutes, ensuite, il fallait passer la Girance pour remonter de l'autre côté de la vallée. Malouin était construit sur un plateau haut perché sur la Dent du Précassé. Par la route sinueuse qui montait à travers les sapins, il fallait une bonne heure et demie. Tout le temps nécessaire pour qu'Isabelle repense à sa rencontre avec Maurice. Elle était partie avec l'idée que c'était un mauvais bougre pourri par la rancœur qui ne connaissait que la méchanceté. Son opinion avait été quelque peu malmenée. Si l'on exceptait sa haine envers les Maurepas et plus particulièrement envers l'aîné de la famille, finalement, il n'était qu'un homme comme les autres. Il est vrai qu'au village, on avait beaucoup de méfiance envers les habitants des Ecarts et lorsque Maurepas, lui aussi, avait décidé de monter s'installer là-haut, beaucoup avait soulevé leur casquette pour se gratter la tête tout en essayant de comprendre.

La route était mauvaise, elle n'était plus entretenue depuis que le village avait été abandonné à cause de l'eau empoisonnée. Les mauvaises langues disaient « empoisonnée »,

en réalité, elle n'était plus potable et filait une bonne chiasse. On pouvait s'en servir, une fois bouillie. Pour grimper là-haut, il fallait se méfier en négociant les derniers lacets, la terre avait commencé de partir à cause des fortes pluies. Isabelle avait préféré descendre de la charrette afin que le cheval soit plus à l'aise pour empiéter sur le talus et s'éloigner du vide.

Lorsqu'elle déboucha enfin sur le plateau, ce fut pour découvrir des maisons délabrées, la plupart, éventrées. L'absence d'entretien avait rendu les toitures fragiles. Et les intempéries dues aux froidures de l'hiver, avaient fait le reste. Petit à petit, les tuiles s'étaient fendillées, laissant l'eau s'infiltrer et faire son travail de sape. L'église tenait encore debout et avait fière allure, mais il ne fallait pas y entrer. Les pigeons y avaient élu domicile et les fientes recouvraient la moindre parcelle placée sous l'imposante charpente. Heureusement qu'il n'y avait plus de curé pour actionner la cloche en bronze, car elle serait tombée sur les fidèles. Une seule maison attira l'attention d'Isabelle, une maison dans la rue principale. Tout d'abord, elle avait pensé que la vieille sorcière avait déménagé pour s'installer plus près du puits principal. Ce qui l'intrigua, c'était que la maison avait un aspect qui rappelait des souvenirs à Isabelle. Ces rideaux, dont le motif lui était familier. Ensuite, par la fenêtre, on devinait un buffet recouvert d'un napperon. Ce napperon, Isabelle était certaine de l'avoir déjà vu quelque part. La porte n'étant pas fermée à clef, elle entra. Sur la petite table de la pièce principale se trouvait une lampe pigeon et à côté une barrette en émail. Aucun doute, il s'agissait de celle de sa grande sœur, Solange. Les habits qui étaient dans l'armoire, elle les reconnut aussitôt, ils appartenaient aussi à sa sœur, elle en aurait mis sa main au feu. Elle appela « Solange ! ».

- Tu cherches ta sœur, elle n'est pas là, on ne l'a plus vue au village depuis plusieurs semaines.

Isabelle sursauta en découvrant cette bonne femme en guenilles, l'œil mauvais et les lèvres tombantes. Sa peau était plissée et si mate qu'elle lui donnait l'air d'être originaire du Maghreb. Elle était tassée sur elle-même, s'appuyant sur un long bâton qui la dépassait d'une tête. Sa tignasse noire n'avait pas vu un peigne depuis la nuit des temps.

- Je croyais qu'elle avait délaissé la région pour aller s'installer en Italie.

- Et bien faut croire qu'elle a changé d'avis ou bien qu'on a raconté des menteries. Les parents n'aiment pas affoler leurs enfants et préfèrent les maintenir dans l'ignorance.

Isabelle rassembla ses souvenirs, non, il ne faisait aucun doute, la vieille devait radoter.

- Ma sœur nous a quittés…

- C'est l'expression juste !

- Laisse-moi parler, s'énerva Isabelle. Elle marqua un temps d'arrêt pour retrouver son souffle.

- Je t'écoute. Je sais que tu n'es pas venue pour me parler de Solange.

- Non, tu as raison, mais pour en finir avec ce sujet, sache qu'elle nous a quittés après le départ de son amoureux…

- Tu parles d'un amoureux !

Le soleil pointait déjà haut dans le ciel, heureusement, les maisons entassées les unes contre les autres dans de petites ruelles, permettaient de garder une température agréable. Isabelle se tourna machinalement vers le clocher de l'église pour avoir une idée de l'heure, seule la grande aiguille existait encore, mais son immobilité ne renseignait en rien sur l'écoulement du temps. Elle était sur le point de passer à autre chose lorsqu'elle réalisa qu'il y avait un sous-

entendu dans les propos de la vieille femme. Elle paraissait avoir gagné en stature, comme si elle pouvait se déplier pour se grandir. Ses yeux fixaient ceux d'Isabelle, elle semblait sonder les profondeurs de l'esprit de la jeune femme.

- Que veux-tu dire au sujet de Camille et de Solange ?

Elle regretta immédiatement sa question. Elle ne voulait pas savoir ce qui s'était passé entre eux. Sa sœur aînée avait fait ce qu'elle avait à faire.

- Tu es bien la seule à l'appeler Camille !

- C'est le privilège de la belle-sœur !

- Beau privilège ! Mais revenons à ce crétin de Maurepas. Avec ses lubies de contrées lointaines, il a délaissé ta sœur sans se soucier de son malheur.

- Ce ne sont que des histoires de cœur, vieille sorcière !

Isabelle aurait voulu reprendre les deux derniers mots qui étaient sortis de sa bouche.

- Sorcière, alors tu es comme tous ces imbéciles qui vivent en bas du mont Viale. Je t'imaginais au-delà de ces croyances.

C'était le cas, Isabelle avait eu une éducation basée sur l'esprit des Lumières et les histoires des villageois la laissaient de marbre. Elle était d'autant plus gênée par l'accusation de la bonne femme.

- Ta sœur, ma belle, elle n'est pas partie, elle s'est jetée du haut du pont, celui qui enjambe la Girance pour la route de Malouin. Et depuis, son esprit hante mon village, alors je lui ai fait un petit nid douillet pour qu'elle se sente chez elle. Voici la raison pour laquelle je vous ai dérobé quelques objets, à toi et à ta famille.

- Tu venais donc rôder la nuit autour de notre maison pour nous chiper nos affaires ! Tu n'es pas une sorcière, tu es une vieille folle qui raconte n'importe quoi !

- Pense ce que tu veux, je n'en ai que faire. Si tu as pris la peine de monter jusqu'ici, ce n'est pas pour m'insulter, je suppose.

- Est-ce toi qui a prêté de l'argent à Lucas ?

- Oui, et il devait me le rendre avant la Saint-Jean et il a tenu parole ! Au prix de sa vie donnée pour l'armée, mais il a tenu parole, je ne l'en pensais pas capable.

- Pour quelle raison est-il venu te voir ?

- Premièrement, il ne voulait pas être en dette envers sa belle-famille, deuxièmement, il avait de grandes idées d'aménagement qui devait faire du rendement rapide. Comme tous les aventuriers, il a mal jugé son affaire.

- C'est à cause de la mauvaise saison, il n'a pas eu de chance !

- Si ça te plaît d'y croire. Mais sache que ton mari est bon à rien en affaires. La prochaine fois, s'il y en a une, tu ferais mieux de t'en occuper. Et enfin, il ne savait pas que Maurepas avait beaucoup d'argent parce que cet idiot de Maurepas vit comme au temps jadis. L'or, on ne doit pas en parler, il faut le cacher. Cet argent, son grand-père et son père, l'ont volé aux paysans qu'ils ont fait travailler à en crever. C'est l'argent du malheur, c'est l'argent de la honte. Ce qui arrive n'est pas cher payé, je te le dis ma belle.

Isabelle n'écoutait plus, elle était déjà en train d'atteler le cheval à la charrette, elle aurait voulu ne jamais être venue, elle aurait voulu être déjà repartie, elle aurait voulu ne jamais savoir.

- Tu ne veux pas partager mon repas ? Nous pourrions bavarder encore un peu. Je te raconterai comment Camille, comme tu dis, a mené la belle vie sur le port des Ponchettes. Comment il a engrossé la fille d'un pêcheur, comment il s'est entiché d'une putain. Ah il est beau le Maurepas ! Tu veux le défendre, mais ce n'est qu'un cochon qui pense avec ce qu'il a entre les jambes ! Ou alors tu as peur que je t'empoisonne ? Il fait si chaud sur le chemin, ma belle, reste encore un peu me tenir compagnie. Tu me parleras de ton amoureux. Est-ce qu'il s'occupe bien de toi quand vous êtes dans le lit ?

Isabelle secoua les rênes et engagea la carriole à pleine vitesse dans la descente. Elle n'avait plus qu'une idée en tête, fuir. Fuir au plus vite. Elle hurlait après le cheval pour qu'il accélère. Elle attrapa le fouet et le fit claquer au-dessus de la tête de l'animal qui, affolé, s'emballa.

Très vite, le chariot arriva dans la partie la plus pentue de la route. Les anciens villageois avaient l'habitude, avant d'entamer la descente, de vérifier scrupuleusement les freins qui venaient frotter le cerclage métallique. Après le premier virage, l'inclinaison n'était plus aussi forte, il fallait donc maintenir une vitesse réduite jusque-là. Mais Isabelle n'avait pas pris la moindre précaution, elle avait lancé l'attelage à tombeau ouvert dans le chemin. La peur du cheval s'alimentait à celle qui conduisait le chariot, et celle d'Isabelle augmentait d'autant, ce qui faisait qu'on ne savait plus qui avait peur de quoi. Le virage, dont le côté droit était pour partie effondré, arriva bien trop vite. Isabelle, dans un sursaut vital, se saisit des rênes et tira en arrière de toutes ses forces, mais il était trop tard. Elle tenta de freiner en resserrant la mâchoire du frein du plus fort qu'elle put. Cela eu pour effet malencontreux de faire déraper l'attelage vers le côté précipice. Elle comprit son erreur et relâcha la pression jusqu'à ce que la carriole se replace dans l'axe. La vitesse demeurait trop élevée, elle n'eut d'autre choix que de laisser l'attelage s'engouffrer dans la petite sente qui filait à flanc de coteau pour rejoindre les anciennes campagnes. La charrette percuta le bas-côté envoyant sa passagère voltiger dans les airs.

La lumière était atténuée par les rideaux épais qui protégeaient sa chambre d'enfant. Isabelle fut toute étonnée de se trouver dans son lit, en chemise de nuit. Elle fut ravie de ce mauvais rêve qu'elle venait de faire et s'amusa à en revivre les derniers instants. Le plaisir le plus grand fut celui de revoir cette vieille sorcière qui était venue hanter sa nuit. Elle se leva pour aller prendre son petit-déjeuner. Elle appela. Personne n'était présent dans la maison, ni ses parents, ni Madeleine sa petite sœur. Sur la table de la cuisine, il y avait un pot de confiture, un bon morceau de pain dans une poche en tissu, sur la plaque en fonte attendait un pot de café que l'on maintenait au chaud. Le beurre était dans l'escalier qui menait à la cave, sur une étagère avec le fromage. Elle se coupa un morceau de fromage de chèvre et s'empara du beurre. La porte de la cuisine n'était pas fermée, l'entrée était seulement protégée par des bandelettes de plastiques qui empêchaient les mouches de pénétrer. Elle étala le fromage sur une tranche de pain, sortit dehors pour prendre le frais.

Sur le pavage de la cour, se trouvait la carriole mise en morceaux. Elle chercha des yeux le cheval qui avait son enclos dans lequel il pouvait gambader librement. L'homme d'entretien voyant Isabelle, se découvrit et la salua.

- Qu'est-il arrivé à notre chariot ?

L'homme ne sut tout d'abord que répondre. Dans sa main gauche, il tenait un marteau et dans l'autre, il serrait un burin avec l'intention de s'attaquer au cerclage en fer de l'une des roues. Roue qui était totalement faussée.

- Madame ne se souvient de rien ?

- Et notre cheval ?

- Il est dans la Girance et il s'en est fallu d'un rien que tu y sois aussi.

Isabelle se retourna pour faire face à son père qui venait de sortir de l'atelier.

- Antoine, veux-tu bien nous laisser, j'ai à parler avec ma fille.

L'homme salua en s'inclinant, remit sa casquette avant de partir rapidement sur l'arrière de la maison où l'attendait son travail d'entretien du potager.

- Peux-tu m'expliquer ce que tu es allée faire au village abandonné ? Tu as de la chance qu'Antoine t'ait aperçue en rentrant de la gare et qu'il ait eu la bonne idée de m'en parler. Tu aurais pu rester des mois avant que quelqu'un ait l'idée de venir par là.

- Je suis allée voir la sorcière, pardon, je voulais dire Marie Louise Tournau.

Le père d'Isabelle dévisagea sa fille comme s'il avait affaire à une demeurée.

- Mais elle est morte depuis belle lurette. C'est le fils Garaga qui l'a trouvée en allant récupérer une poutre. Elle était desséchée par le temps, on aurait dit une momie.

- Je lui ai parlé comme je te parle.

- C'est impossible…

- Elle m'a dit que Solange s'était jetée du pont !

Le père d'Isabelle la fixa d'un regard étrange. Il essayait de démêler le vrai du faux. Et il n'aimait pas la façon dont sa fille lui parlait. Elle avait un ton qui heurtait ses oreilles.

- Qu'est-ce qu'elle a dit Isabelle ? intervint Madeleine que personne n'avait vu arriver.

Elle avait une capacité à se déplacer sans faire de bruit qui surprenait tout le monde et elle aimait s'en amuser.

- Rien, elle n'a rien dit, et puis cesse de nous surprendre avec ta façon de te mouvoir, va dans ta chambre.

- Papa, Madeleine n'est plus une enfant, elle est en âge de se marier et je veux qu'elle entende ce que j'ai à dire !

Epuisé par Isabelle, le père avait accepté de se rendre à Malouin avec sa fille pour en finir avec cette histoire. Madeleine avait insisté pour les accompagner, à force de persuasion, ils avaient cédé. Ils avaient alors emprunté les chevaux du voisin, Isabelle s'était installée sur l'alezan seule et les deux autres sur le même cheval à la robe café au lait. Deux animaux faits pour le labour. Ils n'étaient pas très rapides mais puissants. Isabelle s'arrêta un moment pour voir l'endroit où on l'avait retrouvée, inconsciente. La route défoncée et le ravin lui avaient filé un coup au cœur. Elle réalisa à quel point il s'en était fallu d'un rien qu'elle ne finisse au fond de la Girance, comme sa sœur. Le petit muret, censé protéger du vide, avait dégringolé dans la pente et il fallait une bonne dose d'assurance pour passer l'endroit sans éprouver de vertige.

Mais, à l'arrivée dans le village abandonné, une surprise de taille attendait Isabelle, une surprise bien plus déroutante que les périls auxquels elle avait échappé. Ils appelèrent, fouillèrent le moindre recoin, personne. Le taudis dans lequel vivait Tournau dit la sorcière, n'était plus habité que par les toiles d'araignées et la poussière. Par contre, la maison avec les affaires de Solange existait bel et bien. Mais la réalité qu'avait côtoyée Isabelle s'arrêtait là. De retour chez elle, elle avait disparu dans sa chambre et s'était jetée sur son lit. Elle avait ruminé toute cette histoire l'après-midi entière.

Au moment du repas, elle réapparut. La famille était à table pour le souper. On lui servit une assiette de potage, qu'elle repoussa de la main. La bouteille de vin était au bout de la table, elle se leva, fit le tour et s'en empara puis se servit un verre bien rempli sous le regard atterré de sa mère.

- Je peux en avoir aussi ? demanda Madeleine.

Mais personne ne prit en compte sa question.

- Pourquoi ne pas nous avoir dit qu'elle s'était jetée dans la Girance !

- Alors, elle est morte notre grande sœur, intervint Madeleine.

A nouveau tous ignorèrent son intervention.

- Parce qu'on n'en savait rien, dit la mère des deux filles. On n'a jamais retrouvé son corps.

- Comment on est venu à en parler alors ?

- C'est le cantonnier qui dit l'avoir vue.

- Amédée est un soûlard, il est ivre dès le matin, on ne va pas croire cet imbécile, coupa le père.

- Et après, que s'est-il passé ? interrogea Madeleine en s'adressant à sa mère.

- Il est allé chercher le chef de gare. Ils sont descendus par le sentier des pêcheurs, ils ont remonté la rive dans un sens puis dans l'autre. Ils n'ont rien trouvé. Le chef de gare a appelé les gendarmes, ils ont repris les recherches, mais ça n'a rien donné.

- Mais dans la maison du village abandonné, il y a les habits de ma sœur, même sa barrette en émail !

- C'est certainement cette vieille fadade qui est venue jusqu'ici les dérober. Baraga dit qu'il l'a vue à la nuit sortir de chez le maréchal-ferrant et le lendemain le pauvre avait été volé de mille francs.

- Papa, tu sais bien que ce sont des racontars. Le maréchal-ferrant est un escroc, ainsi, il a pu se faire payer deux fois !

- Mange ta soupe au lieu de ressasser les histoires du passé.

- Quand est-ce que vous l'avez vue pour la dernière fois ? questionna Isabelle, restée silencieuse depuis un moment.

- Le lendemain de la fugue de Maurepas.

- Je me souviens que vous êtes rentrées avec la carriole du père Pontuis, en pleine nuit.

- T'étais même pas née dit Isabelle sans même regarder sa sœur.

- Si j'étais née, j'avais cinq ans.

- Elle a raison expliqua la mère. Solange a même pas mangé, elle a filé dans sa chambre.

- Et elle a pleuré toute la nuit, continua Isabelle.

- Alors c'est la dernière fois qu'on l'a croisée. Si j'avais su, j'aurais pu…

Isabelle ne réussit pas à terminer sa phrase, elle sanglotait. Sa mère s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

- C'est pas la dernière fois qu'on l'a vue.

- Qu'est-ce que tu racontes encore comme idiotie, rétorqua Isabelle à sa sœur dans un dernier sanglot.

- Il ne s'agit pas d'idioties. Deux jours après, elle est venue chercher sa robe bleue dans la chambre. Je m'étais installé avec les poupées pour faire la dînette. Elle m'a même embrassée et m'a dit « adieu ».

- Voilà bien la preuve qu'elle ne s'est pas suicidée alors, dit Isabelle.

- Ne dis pas ce mot.

- Tu crois quoi maman, qu'elle va venir te tirer les pieds pendant la nuit !

Isabelle ne parla plus de la soirée. La soupe était à peine tiède, mais elle la mangea quand même. Dans le verre de vin, elle trempa à peine les lèvres. Puis elle quitta la maison de ses parents, pour rejoindre la sienne, celle des Maurepas, celle de Lucas. Elle n'avait plus qu'une idée en tête, parler avec le Cantonnier.

Amédée, était sur la route qui remontait jusqu'au Village. Il se trouvait à mi-chemin, juste avant la grande ligne droite. Avec sa pelle et sa brouette, il remblayait une partie de la voie qui s'était creusée à force de passage. Il jetait une dernière pelletée de gravillons avant d'ajouter la terre ocre crayeuse qu'il allait chercher à la carrière de ciment. Il suffisait de l'arroser pour qu'elle se tasse, puis à la chaleur, elle durcissait. Amédée faisait une pause. Il sifflotait tout en sortant sa gourde en peau. Dedans, il mettait un mélange de vin rouge et d'eau, idéal pour se rafraîchir. Il l'avait sortie de sous un tas de feuilles, déposé à l'ombre pour maintenir la fraîcheur de la boisson le plus longtemps possible. Lorsqu'il se retourna pour aller s'installer sur le parapet en pierre, il sursauta.

- Que fais-tu là, Isabelle ? Tu m'as fait une de ces peurs. Je ne t'avais pas entendue arriver.

- Tiens, je t'ai apporté une meringue, asseyons-nous un moment.

- Tu veux un peu à boire ?

- Non. Assieds-toi, prends ta meringue, c'est Mère qui les a faites. Moi, je n'aime pas beaucoup alors si ça te dit.

- Oui, évidemment que ça me dit. Tu remercieras ta mère de ma part.

Amédée mangeait sa meringue tout en jetant un coup d'œil de temps en temps à la femme qui était assise tout près de lui. Il essayait de deviner ses intentions à son égard. Il n'osait pas imaginer qu'elle était descendue jusque-là pour ses beaux yeux. Il avait le double de son âge, il n'était pas ce qu'on pouvait appeler un bel homme, et question richesse, la pauvre bâtisse que lui prêtait la mairie était tout ce qu'il possédait. Même la brouette, la pelle et la pioche n'étaient pas à lui. Et tout son salaire passait dans la caisse enregistreuse du café Baraga. Ce qu'il mettait de côté, c'était pour satisfaire ses besoins personnels chez les filles, quand il descendait dans le chef-lieu de canton.

- C'est toi qui as vu ma sœur quand elle s'est jetée du pont.

Le Cantonnier comprit que ce n'était, en effet, pas pour lui faire la cour qu'Isabelle était là. Il se sentit immédiatement mal à l'aise. Il n'aimait pas qu'on vienne lui parler des histoires du village. De part sa fonction, il était au courant de la plupart des trafics. Les hommes mariés qui fricotaient avec les femmes légères, les affaires d'amour qui faisaient les bâtards, les magouilles entre paysans pour s'arranger entre eux au détriment de la commune. Et quand on venait lui offrir un verre, il se doutait bien que ça n'avait rien à voir avec l'amitié. Il y avait toujours un calcul intéressé. Isabelle, c'était avec une meringue qu'elle était venue, mais cela ne changeait pas grand-chose. La différence, il ne s'était pas méfié et il n'aimait pas être pris au dépourvu.

- Ecoute, cette affaire remonte à loin et…

- Je veux juste savoir si tu l'as vue oui ou non. C'est bien toi qui as alerté, non ?

La voix d'Isabelle s'était faite menaçante, Amédée fut déstabilisé. Il ne la connaissait que douce et agréable, toujours gentille avec lui. Au fond, il l'appréciait, car elle était la seule à ne pas le considérer comme un imbécile.

- Oui.

- Oui quoi ?

- Oui je l'ai vue et oui j'ai alerté. Je suis allé à la gare chercher Léon et il a prévenu les gendarmes. Il a le téléphone à manivelle, alors il peut appeler. C'est pour ça que je suis allé à la gare et puis c'est tout près du pont. Y a cent cinquante-cinq mètres, je l'sais parce que…

- T'avais bu ?

- Non j'avais pas bu. C'est tes parents qui ont dit ça, parce qu'ils ne voulaient pas croire que leur fille, pardon, ta sœur, enfin Solange, paix à son âme, avait fait le grand saut. En plus, ce jour-là, la Girance poussait fort à cause de la fonte des neiges d'en haut.

- Tu es allé tout de suite à la gare ?

- Non, j'ai descendu par le sentier des pêcheurs à la truite. Mais elle avait disparu dans le courant. J'ai longé la berge tant que j'ai pu, mais après l'ancien moulin, on peut plus passer. Je jure que j'avais pas bu, ou alors ma gourde, guère plus. On peut pas compter ça, j'y rajoute un tiers d'eau. Un bon tiers, presque la moitié.

Isabelle se leva, elle était sur le point de partir, elle se retourna après quelques pas.

- T'as vu son visage ?

- Non. J'ai su à cause de la robe bleue.

Elle remercia Amédée, puis reprit son chemin. De là où elle était jusqu'au village, il y avait un bon kilomètre. Sur le côté partait un sentier qui gagnait la campagne de son père. Il n'y faisait plus rien pousser, seuls les oliviers donnaient encore des olives, de petites olives noires qu'on emportait au pressoir. Celui que Maurepas avait racheté à la famille du Marcel ainsi que les terres des Ecarts, celles-là même qu'occupaient Maurepas avant de partir à la recherche de son frère.

Isabelle avait passé l'après-midi sous les oliviers à repenser à tout ce qu'elle venait d'apprendre. Madeleine qui savait toujours où la trouver, l'avait rejointe avec son panier dans lequel elle avait mis un pot de confiture, un bout de brioche et une outre d'eau bien fraîche. Elles avaient bavardé toutes les deux, puis Madeleine avait amené sa sœur aînée sur le sujet qui l'intéressait, Solange. Elle aussi voulait comprendre. Elle voulait savoir à quoi s'en tenir avec Maurepas. Depuis longtemps elle voulait faire sa vie avec lui, encore plus maintenant qu'Isabelle était mariée avec Lucas.

- Maurepas n'est pas un bon parti pour toi, et puis tu es beaucoup plus jeune que lui. Au bal de Gardérance, tu avais du succès et je suis certaine qu'un des beaux jeunes hommes avec lesquels tu as dansé n'attend qu'une chose, que tu t'intéresses à lui.

Madeleine avait écouté les explications de sa sœur sans dire un mot, puis elle s'était levée d'un coup.

- Tu veux tout garder pour toi, voilà pourquoi tu m'éloignes de Maurepas.

Elle s'était sauvée en courant, et en larmes. Isabelle avait appelé, mais rien n'y avait fait, sa sœur était contrariée. Elle s'en voulait et en même temps en voulait à Madeleine qu'elle ait pu l'imaginer jalouse. Mais elle était de plus en plus certaine que Maurepas n'était pas un bon

parti. D'abord parce qu'il n'avait pas su aimer Solange et que Madeleine aurait toujours à lutter contre le souvenir de sa sœur aînée.

Isabelle gardait en mémoire le jour de la séparation de sa grande sœur et de Maurepas. Elle était trop petite pour comprendre. Elle avait toujours pensé qu'il partait pour revenir et que Solange l'attendrait. Que son aventure de jeune homme n'était qu'une passade et qu'elle ne durerait que le temps d'une escapade. A cette époque, elle ne saisissait pas bien le sens des mots et encore moins les durées, elle vivait cette histoire d'amour par procuration. Pour elle, il s'agissait plus d'un conte de fée que d'une affaire d'adultes. Maintenant, son opinion était en train de changer. La vie de Solange se dévoilait sous un nouveau jour. Une vie malheureuse, une vie de délaissée qui l'avait plongée dans la plus profonde des tristesses. Qu'elle soit partie en Italie comme on le lui avait raconté, ce dont elle doutait de plus en plus, ou qu'elle se soit suicidée, la ramenait à cette conclusion, Maurepas était un salaud.

Lorsqu'elle quitta la campagne de son père, au lieu de rejoindre la route pour rentrer directement au village, elle avait suivi la sente qui serpentait dans le vallon. Vers les six heures, elle était remontée au-dessus de l'ancien village. Elle avait besoin de marcher pour réfléchir, elle s'engagea à travers l'oliveraie pour rattraper le chemin qui menait au mont Viale. Les voies se rejoignaient sur l'autre versant pour se réunir en un seul sentier qui montait fermement en circulant dans les rochers. Au loin, on pouvait apercevoir toute la vallée du Venon avant qu'il se jette dans la Girance. Malheureusement, on ne voyait pas le haut de la vallée, masquée par l'arête rocheuse, côté par lequel arrivait les orages. Le ciel se couvrit soudainement, noircissant rapidement. Les premières gouttes, de grosses gouttes, s'écrasèrent sur le sol sec suivies d'un ploc puis d'un autre accélérant très vite la cadence. Le soleil fut absorbé par l'épaisseur des nuages, jetant une nuit soudaine sur les pentes du Viale.

La pluie tombait maintenant avec force et quand elle ralentissait, c'était pour laisser place à un vent violent qui balayait la pente. Le chemin, pour partie sur la roche, était glissant. Isabelle ripa plusieurs fois et ne dut son salut qu'à la rapidité de ses mouvements pour se rattraper aux irrégularités de la pierre. De ce côté, la dénivellation impressionnante se jetait dans le vide et la coulée de pierrailles ne laissait guère de chance à celui qui s'y trouverait projeté.

Isabelle préféra rentrer par l'ancien village, le chemin était meilleur par intempérie, même s'il nécessitait un long détour. Son choix fut judicieux, l'instant d'après, un déluge de grêlons s'abattit du ciel de plus en plus noir. Les vestiges des maisons abandonnées, offraient un refuge provisoire pour se protéger de la grêle. Elle courut vers l'une des murailles en préservant sa tête sous le tissu tendu de son foulard. Une poutre encore en place, supportée par deux pans de mur offrait un abri de fortune suffisant. Mais lorsqu'elle posa le pied sur le sol, ce dernier s'ouvrit pour l'engloutir. Elle tomba d'une bonne hauteur dans les fougères épaisses ce qui amortit sa chute. Il s'y trouvait aussi des ronciers qui lui éraflèrent les membres, mais elle eut la chance de ne rien se casser. Le déluge redoubla, ce qu'elle n'aurait pas cru possible. Les trombes d'eau se déversaient sans discontinuer. Elle releva la tête pour découvrir le piège dans lequel elle s'était fourrée. Quelques aspérités offraient une prise suffisante, elle s'y agrippa, appuyant ses pieds sur un restant de poutrelle tombé en travers. Elle cala son autre pied dans l'angle du mur, mais l'eau rendait la surface glissante. Arrivée à mi-hauteur, elle glissa et tomba brutalement sur la poutrelle. Cette fois-ci, sa cheville la fit atrocement souffrir. Elle déchira le bas de sa robe pour s'en faire un bandage qu'elle serra très fort au-dessus du pied. Elle tenta à nouveau de se hisser au niveau du chemin, mais le résultat fut le même, heureusement, elle eut le réflexe de se repousser du mur pour atterrir dans les

fougères. Les ronces à nouveau lui déchiquetèrent la peau, cette fois, plus profondément. Elle s'épuisa en de trop nombreuses tentatives, sans prendre le temps de récupérer, elle y perdit ses forces inutilement. A la dernière chute, elle ne se releva pas.

Combien de temps elle avait passé inconsciente, elle n'aurait su le dire. C'était sa main qui l'avait fait réagir, on tapotait dessus pendant qu'une autre main lui prenait la nuque. L'absence de lumière et l'eau qui dégoulinait sur sa figure obscurcissaient sa vision. Un éclair soudain lézarda le ciel suivi d'un claquement infernal qui illumina les murs délabrés. Isabelle découvrit ce qui avait été une cave ou bien les fondations d'une maison. La silhouette d'un homme à la stature imposante se découpa dans l'enchevêtrement de nuages noirs. Une voix rocailleuse lui susurra à l'oreille des mots qu'elle perçut très bien malgré le brouhaha continuel de la bourrasque. Le vent, piégé dans cette prison de pierres usées, tournoyait sur lui-même avant de ressortir pour aller se perdre dans la nuit.

- L'eau monte très vite, il faut que tu réagisses, tu vas mourir noyée.

Celui qui s'adressait à elle, était posé, il ne paraissait pas inquiet, il se voulait même rassurant. Cette situation lui rappelait des souvenirs d'enfance, d'hommes venus s'occuper d'elle quand elle tombait de vélo, ou bien qu'elle avait eu peur des bêtes comme elle disait. Bêtes qui regroupaient les araignées, les serpents, les lucanes et autres insectes imposants. Ils constituaient une catégorie fourre-tout que son père tournait en dérision. Un seul la prenait au sérieux, ce vieux bonhomme tout tremblotant avec sa canne. Il devait se concentrer avant d'avancer sa cuiller dans la bouche et pour éviter d'asperger la table avec son contenu. Qui était-ce ? Voilà la question qui monopolisait ses pensées, inconsciente du danger grandissant qui se précisait autour d'elle. « Grand papa ! » Elle avait enfin retrouvé le nom qu'elle cherchait.

- Appelle-moi ainsi si tu veux, mais il faut que tu réagisses maintenant !

Isabelle restait préoccupée, une impression gênante, un fait qui ne cadrait pas avec la situation. Pendant qu'on la secouait de plus en plus violemment, elle persistait à réfléchir, à vouloir résoudre cette énigme qui se présentait à elle.

L'eau pénétra ses poumons provoquant une douleur atroce qui la fit réagir. Elle se débattait pour surnager. Ses pieds touchaient à peine le fond. « Il est mort, Grand papa est mort ! » Voilà ce qui ne collait pas, et aussi qu'elle n'était plus la petite fille qui venait enquiquiner ce brave homme. Homme qui pouvait à peine se mouvoir « Porca Pétan ! » s'écriait-il, quand, à bout de patience, il voulait que cette maudite gamine obéisse. Puis il regrettait de suite son emportement et lui caressait la nuque. Une deuxième fois, l'eau entra dans sa bouche, mais cette fois elle eut le réflexe de bloquer l'entrée de sa trachée.

L'homme qui lui avait soulevé la nuque et tapoté la main n'était plus là, pourtant elle sentait sa présence. Elle se débattit pour tenir sa tête hors de l'eau. Elle s'agitait en tous sens, perdant une énergie considérable dans des mouvements inutiles.

- Calme-toi, tu es en train de mourir, il faut te calmer et saisir la corde.

Ce n'était plus la même voix, une voix de femme. L'homme était là, légèrement en arrière, mais ce n'était plus lui qui parlait. Et la voix claire, précise, mais qui imposait l'obéissance, la fit réagir dans le bon sens. Elle s'économisa, réduisant le nombre de brasses et mouvements de jambes au minimum. Elle réussit même à se défaire de ses sandales pour gagner en efficacité.

- Accroche la corde autour de ta taille, Camille et moi allons te hisser.

- Je ne peux pas !

- Laisse-toi couler et attache-toi pendant ce temps-là ! continua la femme.

Isabelle respira un grand coup, elle tira la corde vers elle, fit le tour de sa taille, mais la corde lui échappa des mains. Elle eut toutes les peines du monde à atteindre le fond pour se repousser d'un coup de pied. L'eau avait encore gagné en hauteur.

- Ce n'est pas possible, bafouilla-t-elle.

- Tu n'étais pas loin de réussir, tu dois faire preuve de courage. Bientôt, tu seras épuisée à nouveau et tu te noieras toute seule dans les décombres du village.

Isabelle ne comprenait pas pour quelle raison la femme lui avait dit ces mauvaises paroles, mais cela eut pour effet de décupler sa rage. Rage qu'elle transforma en volonté, volonté de survivre. La deuxième tentative fut la bonne.

- Très bien, maintenant le plus dur reste à faire, il va falloir que tu nous aides en t'agrippant à tout ce que tu trouves à ta portée.

La corde lui coupa le souffle sous l'effet du poids de son propre corps. Tant bien que mal, elle se concentra sur la paroi qui se présentait devant elle. Les trombes d'eau avaient laissé place à une fine pluie, mais qui tombait drues. Une racine avait réussi à se frayer un chemin dans la pierre, Isabelle s'y agrippa, tout en se demandant comment elle n'avait pas vu cette remarquable prise. Ses pieds se calèrent avec facilité dans les pavés disjoints. Le mortier qui les scellait, avait disparu. Dans un dernier effort, elle se hissa sur les coudes pour passer les jambes au-dessus du mur et se retrouver dehors. Elle roula sur le dos et ferma les yeux.

- Bravo, tu as réussi ! Maintenant, tu n'as plus besoin de nous, n'est-ce pas mon amour qu'elle n'a plus besoin de nous ?

Puis les paroles et les mots devinrent à peine perceptibles. Elle aurait souhaité au moins pouvoir remercier ces inconnus, mais la fatigue lui fit perdre connaissance.

Lorsqu'Isabelle recouvra ses esprits, on lui tapotait à nouveau la main et une petite voix douce parvenait jusqu'à sa conscience. Son père essayait de la ramener à la vie. Il la croyait morte et sa sœur sanglotait tout en s'invectivant pour avoir été méchante envers elle. Dans un premier temps, elle s'était imaginée dans sa chambre, allongée sur son lit. L'humidité de l'herbe et la petite pierre entre les omoplates l'en dissuadèrent rapidement.

- Elle a ouvert les yeux, elle est vivante. Mon Dieu, je vous remercie de tout mon cœur, murmura Madeleine tout en s'agenouillant près du corps de sa sœur.

- Tu nous as fait une belle peur ! On t'a cherchée toute la nuit, on est allés jusqu'à la forêt qui borde la crête du mont Viale.

Isabelle s'assit. Elle était pieds nus. Sa robe déchirée avait l'air d'une loque. Heureusement son père avait apporté une couverture épaisse dans laquelle elle s'enroula pour se protéger de la fraîcheur du petit matin. Un peu plus loin, se tenaient trois autres hommes du village qui avaient aidé aux recherches, dont le Cantonnier.

- Qui est-ce qui est venu me sortir de la fosse avec la corde ?

- Je ne savais pas qu'il t'avait sorti d'une fosse ? Amédée, viens voir.

Le Cantonnier s'approcha, tenant sa casquette dans ses mains jointes devant lui comme s'il s'en allait en procession.

- Tu n'avais pas dit que tu avais utilisé une corde pour sortir ma fille. Tu passeras à la maison que je te récompense comme il faut.

- Monsieur, je n'ai rien fait de tel. Je me suis rappelé qu'une fois, on avait retrouvé la fille Maturin, elle était tombée dans les ruines du vieux village. Elle était venue conter fleurette au fils Dampierre, toute la journée on….

- Parle-nous d'Isabelle, tu nous conteras les histoires de cœur du pays un autre jour !

- Pardon monsieur, je voulais seulement dire comment j'en étais venu à l'idée du vieux village. Parce qu'avec la pluie, le chemin est plus praticable, mais il est dangereux à cause des éboulis et des caves masquées par les fougères.

- Oui, oui, mais Isabelle !

- Elle était là où qu'vous êtes, étendue dans l'herbe. Je croyais qu'elle était morte, alors j'ai couru prévenir le maire et il a parti vous prévenir vous.

Isabelle qui avait tout entendu, s'était levée avec l'aide de sa sœur.

- Ce n'est pas toi alors avec la corde ? Et puis il y avait aussi une femme, elle se prénommait Camille.

Le maire qui s'était approché aussi, intervint à son tour.

- Des Camille au village, y'en a pas et avec le temps qu'il faisait, je ne vois pas quelqu'un d'un autre pays se promener ici. Parfois, il y a bien quelques bourgeois de la grande ville qui viennent parader, mais pas en cette époque, il fait trop chaud et pas avec ce déluge.

- Père, je suis certaine que…

- Calme-toi ma fille, avec le froid et la fatigue, tu as déliré. C'est déjà une chance que l'on t'ait retrouvée en vie. Peu importe cette histoire. Amédée, n'oublie pas de passer ce soir, que je te donne la pièce. Et tu resteras manger avec nous.

Isabelle, épaulée par son père à sa droite et sa sœur à sa gauche, n'avait plus qu'une hâte, rentrer chez elle et se retrouver seule. Amédée était resté sur place à se gratter la tête. Les deux autres étaient redescendus vers la place où coulait la fontaine.

- Des Camille, j'en connais un, mais c'est pas une femme. C'est le grand-père Maurepas qui s'appelait ainsi, paix à son âme.

Il se décida lui aussi à regagner le centre du village. Il espérait bien qu'on lui paierait un coup à boire pour raconter ses mésaventures.

Isabelle avait passé l'après-midi à ranger et faire le ménage, car elle n'arrivait pas à dormir. Puis elle avait décidé de retourner à l'ancien village. Une idée l'obsédait, ce qu'elle avait vu lui avait paru si réel. Est-ce que ce qu'elle avait imaginé existait vraiment ?

Elle s'était habillée d'une robe légère, avait mis des chaussures solides pour la marche. Elle avait soigneusement évité la place centrale. Les picolos ne manqueraient pas de se rincer le gosier chez Garaba et voudraient qu'elle raconte. Le patron aurait certainement sorti les tables pour l'occasion, bien à l'abri du soleil sous l'immense platane.

Elle passa le long du parapet qui soutenait la route principale et grimpa d'un bon pas jusqu'au lavoir. Au lieu de suivre le canal, elle remonta par la rue principale qui traversait les ruines. Elle circula autour des décombres, dans les vieilles bâtisses effondrées. Elle ne trouva rien qui correspondait à ses souvenirs de la nuit. Elle s'installa sur la margelle devant ce qui avait été une belle maison. Elle défit ses chaussures pour tremper ses pieds dans le bac en grès. Son regard fut attiré par un reflet rose de l'autre côté, au fond de ce qui avait été une cave. Deux sandales reposaient sur le sol boueux.

Isabelle avait l'impression de perdre la raison. Elle ne savait à quoi se raccrocher. Même ce trou, dans lequel elle pensait être tombée et où elle avait retrouvé ses chaussures ne

correspondait pas à son souvenir. Il n'était profond que d'à peine un bon mètre, comment aurait-elle pu s'y noyer. Cette femme aussi qui s'adressait à elle et qu'elle n'avait pourtant jamais vue, lui rappelait quelqu'un. Elle décida de rentrer et de fouiller dans les affaires qu'elle avait rapportées de chez ses parents. Elle courut plus qu'elle ne marcha, elle traversa la place du village comme le vent. Elle ne répondit pas aux saluts qui lui étaient adressés. Et les buveurs attablés en furent pour leurs frais.

Elle fit un signe rapide à sa mère et à sa sœur qui étendaient le linge avant de regagner sa demeure. Elle avait tenu à passer par la maison familiale pour les rassurer. Elle dit que tout allait bien, qu'elle avait récupéré ses forces et qu'elle allait mettre un peu d'ordre chez elle. Sa mère l'avait interpellée, mais elle n'avait pas jugé bon de répondre.

Elle poussa la porte, vérifia qu'il n'y avait toujours pas de courrier sur la petite commode de l'entrée. Les lettres étaient déposées sur cet affreux meuble auquel tenait Lucas. Elle finirait par le convaincre de le monter au grenier, elle en était persuadée. Au moment de rentrer, elle avait toujours un pincement au cœur, craignant un courrier du Ministère des Armées lui annonçant une mauvaise nouvelle. Elle passa par la cuisine, prit le temps de se verser un verre de lait. Dans le frigo, elle se tailla une belle tranche de pâté, spécialité du père. Une tradition familiale qui remontait à l'arrière-grand-mère. Il restait un quignon de pain pour y étaler la précieuse préparation.

Avant de monter au grenier, elle attrapa un affreux tablier dédié aux tâches très salissantes. Elle grimpa par l'escalier risquant de se rompre le cou à chaque marche à cause de l'usure. Les albums de photos étaient entassés côté soupente. Elle passa l'après-midi à la recherche de la femme et de l'homme qui lui avaient sauvé la vie, au moins dans son imagination. Les recherches furent infructueuses, elle en profita donc pour faire du tri se promettant qu'un jour, avec son Lucas, ils se débarrasseraient de tous ces objets désuets ou bien des doublons. On trouvait une collection de manches d'outils pour le jardin, cassés ou bien usés ou encore qui n'avaient plus la bonne taille, deux tables qui faisaient le régal des termites, une lampe-tempête rouillée dont le verre était fendu, une quinzaine de draps que l'humidité avaient imprégnés et surtout, des vêtements poussiéreux dont pas même un vagabond ne voudrait.

Une chose était certaine, ces personnages qui avaient peuplé son esprit, n'appartenaient pas à sa famille. Elle redescendit, remplit un baquet d'eau, récupéra le savon qui était sur l'évier de la cuisine et elle se lava. Ses cheveux étaient poussiéreux, de nombreuses toiles d'araignée s'étaient accrochées, elle se trempa la tête entièrement. Elle se sécha, entoura ses cheveux dans une serviette et passa une longue chemise blanche. Pieds nus, elle se dirigea vers la chambre. Avant elle passa par la cuisine, et en ressortant, elle se trouva nez à nez avec son père ce qui la fit sursauter.

- Tu m'as fait une de ces peurs !

- Excuse-moi, ce n'était pas mon intention.

Isabelle baissa les yeux, son père tenait à la main une lettre.

- Je te dérange ? Je repasserai plus tard.

- Non, tu ne me déranges pas. Veux-tu boire quelque chose ?

- Je veux bien un café.

- Assieds-toi, je vais en faire.

- Non, ce n'est pas la peine, je disais ça parce que je pensais que tu en avais d'avance.

Isabelle n'écouta pas la réponse de son père qui persistait à rester debout. Elle avait besoin de s'occuper les mains. Elle sortit la cafetière à percolation, un modèle italien que lui avait offert Lucas, tout fier de sa trouvaille. Le café était dans le petit placard du bas dans sa boîte en fer-blanc. Elle versa trois grosses cuillers maladroitement. Elle avait du mal à contrôler les mouvements de son bras tellement elle était tendue. Une partie tomba à côté.

- Laisse-moi faire !

Son père déposa la lettre sur le coin de la table de la cuisine et s'occupa de verser le café puis d'ajouter l'eau. Il alluma le gaz et mit la cafetière sur le feu. Pendant tout ce temps, le regard d'Isabelle passait de son père à la lettre, déposée à l'autre bout de la table.

- C'est le Ministère n'est-ce pas ?

- Oui.

- L'as-tu ouverte ?

- Non, ta mère voulait que je le fasse, mais j'ai refusé.

- Comment se fait-il qu'elle soit arrivée chez vous ?

- Le facteur pensait que tu vivais chez nous en attendant le retour de….

Mais il ne finit pas sa phrase.

Terre de feu

L'homme avait enfilé sa longue tunique noire, puis avait ajusté parfaitement son turban blanc sur sa tête. Ses bottes en peau lui couvraient le mollet. Sa taille était enserrée d'une large bande de tissu blanc. Avant de se vêtir, il avait procédé à ses ablutions matinales. Il aimait dormir à même le sol, sur un tapis. La nuit avait été chaude, mais cela ne l'avait pas empêché de trouver un sommeil profond. Son serviteur attendait à la sortie de la tente, une khaïma spacieuse dans laquelle on pouvait vivre à plusieurs. Lorsque l'homme quitta celle-ci, le serviteur se leva, lui présenta le long fusil qu'il avait soigneusement préparé dès l'aube. Ils étaient installés là depuis longtemps et les paysans s'étaient habitués à leur présence. Lorsque l'homme grimpa sur son cheval, un pur-sang arabe, il fut salué à chaque fois qu'il croisait un des habitants du village. Les marchands arrivés récemment faisaient de même sans savoir pour quelle raison ils agissaient ainsi.

Les généraux savaient la partie perdue, ils avaient replié les cartes d'état-major. La journée n'avait été qu'une succession de fiascos. Les Français avaient salué le courage des Anglais, les Anglais avaient fait de même. Mais en réalité, chaque officier, une fois dans ses quartiers, n'avait qu'un regret, avoir sous la main une armée d'incapables, apeurés par les Turcs. Ils vitupéraient ces paysans bons à manier la fourche, mais pas les fusils.

- Mon commandant !

Un des agents de liaison venait de pénétrer dans le quartier général. Il se mit au garde-à-vous attendant que le lieutenant s'adresse à lui.

- Repos adjudant, je vous écoute.

- Mon commandant, il y a des mouvements de troupes à la cote 150.

- Les Turcs ont décidé d'enfoncer nos lignes de défense ?

- Non, mon commandant, ce serait plutôt l'inverse.

- Qu'est-ce que vous me chantez-là ! Je n'ai pas beaucoup le sens de l'humour surtout quand on vient de prendre une déculottée pareille !

- Mon lieutenant, le capitaine avait prévu votre réaction et il a dit de venir vérifier par vous-même.

- C'est Lefèvre qui vous envoie ?

Le soldat, qui n'avait pas bougé de la porte confirma d'un signe de tête.

- Il n'a pas l'habitude de raconter n'importe quoi, je vous suis.

L'officier enfila sa veste. Il ajusta sa ceinture, plaça son revolver d'ordonnance dans l'étui, mit son képi et fit signe à l'homme de le conduire sur l'observatoire. Il s'agissait d'un éperon rocheux duquel on pouvait avoir une bonne vue d'ensemble des différents accrochages.

Lorsque le commandant arriva, il trouva le capitaine occupé à scruter le terrain des opérations à la longue-vue.

- Bonjour, mon commandant ! dit le capitaine tout en se mettant au garde-à-vous.

- Repos, j'espère qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie.

- Jugez par vous-même, commandant.

Il fixa son œil aux jumelles pendant que le capitaine reprit sa longue-vue pour observer de son côté.

- La cote 150 vous dites ?

- Oui, le mouvement de troupe, à gauche du « haricot ».

- Qu'est-ce que c'est que ce foutoir !

- Je ne sais pas, mais les Turcs perdent du terrain.

- Mais on s'en fout, on est en train de négocier le départ des Dardanelles avec les Anglais. Y sont cons ces crétins ! Je me fais des idées, ou bien y a des chevaux dans le tas ?

- C'est impossible, jamais on aurait… bah merde alors !

- Je ne vous le fais pas dire.

- Excusez-moi mon commandant.

- Ne vous excusez pas, j'aurais pas dit mieux. Mais quel est l'officier responsable de cette attaque à contretemps.

- Je croyais que c'était vous, mon commandant.

- Vous auriez été informé et vous seriez sur le terrain !

- J'ai cru que vous n'aviez pas été satisfait de moi et que vous aviez décidé de prendre les choses en main.

- Les hommes ont fait ce qu'ils pouvaient quoi qu'en pense l'Etat-major. Loin de moi l'idée de tout vous foutre sur le dos, au contraire. S'il y a un responsable de notre échec, c'est moi.

- Et les Turcs. Faut dire qu'on n'avait aucune chance, ils sont trop bien enterrés pour les déloger de leur forteresse. Mais ça, on le savait dès le début !

- Gardez ces remarques pour vous, mais je suis de votre avis.

Le commandant qui avait quitté ses jumelles, reprit son observation.

- Ce sont bien des cavaliers ! Ils arrivent des lignes ottomanes, je ne comprends plus rien. Ce sont des Turcs ou des Français ?

- Peut-être des Anglais, ce serait bien une façon de faire à eux ! Sans prévenir personne pour finir en beauté.

- Ne dites pas de bêtises, ils seraient sur l'autre front !

- Vous avez raison. Quoi qu'il en soit, que fait-on ?

- On fait rien, on regarde, comme au spectacle et on attend le baisser de rideau.

L'homme vêtu de noir, venait du désert. Il avait voyagé le long de la Mer Rouge pour arriver dans ce champ d'oliviers. Plusieurs mois avaient été nécessaires, mais cela n'avait guère d'importance, rien ne pouvait l'arrêter, car il devait tenter sa chance. Comme son père et le père de son père. Cela n'avait rien à voir avec les croyances religieuses, il s'agissait d'autres croyances ancestrales, apportées par le sable quand le sirocco se lève. Pour rejoindre la forteresse, il devait traverser une immense oliveraie. Plus loin, il devrait se frayer un chemin dans les décombres d'une terre ravagée par la folie des hommes. Son pur-sang avançait au pas. Ce cavalier, perché sur son cheval, dominait le plateau aride. A ses côtés, silencieux, son serviteur suivait à pied. Un homme à la peau sombre plus sombre que la nuit. Il marchait pieds nus, vêtu sobrement d'une djellaba. Il était habitué aux longs trajets qu'il faisait au pas de course sa sagaie à la main, Il chassait ainsi, poursuivant l'animal jusqu'à ce qu'il ne puisse plus récupérer. Alors, d'un coup de sagaie, il mettait fin à la souffrance de la bête épuisée.

Les hommes étaient acculés par les Turcs qui occupaient le terrain. Le corps-à-corps avait laissé sur le sol un monceau de cadavres. Une bonne partie d'entre eux avait été fauchée avant

l'assaut des troupes ottomanes par la mitrailleuse bien planquée sur la crête. Le sergent avait été embroché de part en part et finissait d'agoniser affalé sur lui-même. Le bruit assourdissant de la mitraille se mêlait aux explosions provoquées par les grenades de jet. Deux hommes étaient planqués dans une marmite, ils espéraient qu'un jour finirait cet enfer.

- Lucas n'est pas mort ! hurla le premier.

- On s'en fout, si on sort notre nez de ce trou en va se faire tirer comme des lapins. En plus si ça…

Une explosion souleva une gerbe de terre qui retomba sur les deux hommes.

- Putain, c'est pas passé loin ! cria le deuxième en hurlant pour couvrir le bruit continuel.

- Comme tu dis mon zami. Tu crois qu'ils vont lancer encore une attaque ?

- Y z'en s'raient bien cap… On dirait des chevaux !

- T'as les esgourdes qui bourdonnent, moi la fois dernière, j'ai cru entendre des éléph…

- Je te dis qu'il y a des chevaux, ces cons de Turcs sortent la cavalerie !

- Tu dérailles… merde, c'est y pas vrai ! Faut qu'on foute le camp, on n'a aucune chance ! Ils foncent vers nous.

- Je rêve ou quoi !

- Qu'est-ce que tu racontes…

L'explosion eut lieu un peu plus loin, mais elle fut suivie d'un tir de mitrailleuse.

- Je dis qu'on dirait…

- Putain on a chaud au cul !

- C'est pas sur nous qu'ils foncent, c'est sur les Ottomans. Ils déboulent de leurs lignes et ils sabrent les Turcs à tout va.

- La mitrailleuse a fermé sa gueule !

- Y a le groupe du Charpentier qui sort de son trou ! J'en suis, adviendra ce qu'adviendra, mais je vais m'farcir quelques salopards des Carpates !

- J'en suis itou !

Les deux hommes fixèrent leur baïonnette au canon, et s'élancèrent. De toutes parts sortaient des soldats Français. Les Ottomans tentèrent de faire face un moment, mais pris entre deux attaques, ils ne savaient plus comment procéder. Certains tombaient, frappés dans le dos par le sabre des cavaliers, les autres, cherchant à savoir ce qui arrivait, se faisaient embrocher par les soldats du camp adverse. La poussière et la confusion rendaient tout pilonnage impossible sans prendre le risque d'anéantir ses propres hommes.

Ni les chevaux, ni les cavaliers ne semblaient gênés par la forte pente, au contraire, ils montraient une aisance déroutante. Les bêtes se jetaient dans la bataille sans être effrayées par le bruit et la fureur des combats. Leur déchaînement et leur ferveur augmentaient celles des hommes dont la folie se mêlait à celle des animaux.

Les Ottomans un temps déroutés, se ressaisirent et reformèrent leur ligne de défense. Ils se regroupèrent quelques mètres plus haut et se planquèrent dans les tranchées. Les soldats ennemis, comme aveuglés par une haine incroyable, se jetèrent dans les boyaux à corps perdu, baïonnette en avant. S'ensuivit un carnage au cours duquel les corps s'empilèrent jusqu'à épuisement des forces françaises.

Non loin de là, un homme sur sa monture, se penchait en avant, attrapait un soldat par la ceinture et avec une force incroyable, il le colla derrière lui. Puis il fit exécuter un savant demi-tour à son cheval pour quitter le terrain des opérations.

Le serviteur avait stoppé sa course, l'homme à cheval aussi. Ils avaient agi sans se concerter, d'un même mouvement. L'homme vêtu de noir avait tendu les rênes au serviteur qui s'en était saisi. Ils étaient derrière l'entrée d'un ancien fortin sous lequel étaient enterrées les batteries de canons. Les soldats de faction, étaient sur le point d'intervenir, mais ils se figèrent. Il emprunta le chemin de garde pour trouver le meilleur point de vue qui dominait le détroit. Une fois arrivé, il extirpa de son étui une étrange petite fourche très longue, en métal, qu'il ficha dans le sol. Puis il fit glisser son long fusil du même étui. Sans se soucier le moins du monde de la mitraille et des explosions qui résonnaient de toutes parts, il chargea son mousquet de poudre noire, une dose contenue dans un tube en verre. Une poudre qu'il faisait fabriquer pour lui par les meilleurs artificiers du moyen orient. Il la voulait puissante, et n'encrassant pas trop le canon du fusil. Il versa le contenu, en maintenant le fusil incliné afin de ne pas risquer un embrasement malheureux. Dans la poche de l'étui, se trouvait une balle de plomb, il la sortit, ainsi qu'un petit carré de tissu qu'il enfila dans l'arme avant d'y loger la balle. Puis à l'aide d'une baguette, il poussa soigneusement la charge au fond du canon. Le souffle d'un obus de mortier fit vaciller l'homme, mais il se campa sur ses jambes et poursuivit tranquillement son œuvre. Il arma le silex, versa un peu de poudre. Il redressa le chien du fusil. Il plaça son arme en position, vérifia la justesse de la visée. Il était trop tôt, il le savait, mais il tenait à ne laisser aucune place au hasard. L'arme était maintenant à ses pieds, assis en tailleur, il fixait l'horizon.

Maurepas, tout en conduisant son cheval d'une main, maintenait son frère fermement tout contre lui. Il avait parcouru une bonne partie du champ de bataille avec ses compagnons avant de tomber sur Lucas, inconscient face contre terre. Solange avait douté, mais pas lui, il savait que son frère n'était pas mort. Cela ne pouvait être, un Maurepas ne meurt pas ailleurs que chez lui. Un point c'est tout. Maintenant qu'ils étaient si proches l'un de l'autre, Maurepas sentait la respiration de son frère lorsque ses poumons se gonflaient tout contre son dos.

- Il faut déguerpir, les Ottomans ne vont pas rester sans rien faire très longtemps. L'effet de surprise ne joue déjà plus. Regarde les troupes françaises se font décimer à nouveau.

En effet, les Français qui s'étaient jetés dans les tranchées ennemies après avoir tenu leurs adversaires en respect, perdaient du terrain avec le retour de troupes fraîches. Paille avait grimpé la colline et s'était chargé d'assassiner les mitrailleurs à l'arme blanche. Mais sous le feu croisé des Turcs, il devait rebrousser chemin. Au passage, il sabra quelques soldats planqués dans un trou d'obus. Valentin et Pivoine continuaient à frapper tous ceux qu'ils croisaient, changeant fréquemment de direction, empêchant ainsi les Turcs de les ajuster. Thérèse était tombée de son cheval qui avait été fauché par un tir de mitraille. Elle s'était jetée dans l'un des boyaux que tenaient les Ottomans. Armée d'un des fusils volés aux troupes hongroises, elle élimina ses adversaires un par un. Au troisième chargeur, elle fut touchée au ventre. Elle ne dut son salut qu'au retour de son cheval, ensanglanté. Les Turcs encore vaillants, en découvrant ce fauve ravagé par les balles prirent peur, croyant le diable sorti de terre. Boris, de son côté, bien campé sur sa selle, et malgré le terrain difficilement praticable à cheval, droit comme un « i », le fusil bien en main, abattait un à un les soldats qui avaient la mauvaise idée de pointer leur tête pour tenter de comprendre ce qui se passait. Petit Pierre, resté en retrait, assurait le retour de son maître, pour cela, il faisait le ménage et tranchait tout ce qui était encore vivant pour ne pas prendre le risque d'être pris à revers.

- Nous pouvons décamper, hurla Solange pour se faire entendre de Paille.

Paille fit signe à Valentin et à Pivoine qui s'étaient rapprochés de lui. Boris, un peu plus loin, en voyant les trois hommes se regrouper comprit qu'il était temps de filer. En se jetant sur le côté du cheval, il ramassa une grenade tombée tout près d'un soldat français, la dégoupilla et voulut l'envoyer dans la plus proche tranchée. Il n'en eut pas le temps, fauché par le tir ennemi, il tomba en arrière, roula dans la pente. La grenade suivit le même chemin puis stoppa sa descente, arrêtée par un rocher. Le rocher fut pulvérisé et la mitraille traversa tout le plateau.

- Boris ! hurla Maurepas.

- Laisse, s'il doit s'en tirer, il trouvera un chemin.

- Mais son cheval est déchiqueté !

- Tu as mal vu. Attention, ton frère va basculer !

- Maurepas le rattrapa d'un bras, avant qu'il ne dégringole du cheval.

Tous, excepté Boris, crapahutèrent dans la rocaille pour fuir de champ de bataille où les morts s'entassaient et commençaient à pourrir sous un soleil de plomb. Les tirs baissèrent d'intensité, on aurait presque pu penser que le silence était tombé d'un coup sur les pentes du Sedd el Bahr. Mais il n'en était rien, le bruit s'était simplement atténué. Quelques grenades continuaient à déchiqueter les morts, on tirait au jugé pour s'assurer que les hommes encore en état de combattre n'avaient pas dans l'idée de tenter une sortie. Les Turcs attendaient le ravitaillement tant en munition qu'en nourriture, les soldats français, eux, savaient qu'ils devraient patienter encore longtemps avant d'espérer se sortir d'un tel guêpier.

Personne n'entendit la détonation d'un tir isolé.

L'homme vêtu de noir s'était levé. Avant toute chose, il avait pris soin de boire. Puis il s'était rincé les mains et avait attendu qu'elles sèchent au soleil. Il était calme, aucun mouvement précipité, tout en lui semblait prémédité et calculé avec précision. Le temps qui s'écoulait ne paraissait pas l'affecter. Lorsque le soleil eut quitté le zénith et fut légèrement sur la droite, il replaça son fusil en position de tir. Il leva la visée, apporta la correction nécessaire par rapport à la distance qu'il estima à trois cents coudées. La poussière était encore épaisse, mais elle retombait et un peu plus haut, le vent la faisait déjà disparaître. Les deux cavaliers filèrent sur le côté gauche et disparurent, masqués par le piton. L'homme se détendit, respira un grand coup et retint son souffle. Comme il l'avait anticipé, le cheval réapparaissait pour éviter la pente trop abrupte. Il plaça son doigt sur la gâchette. Il avait de longues mains et des doigts effilés. Il glissa l'autre main sous l'arme afin d'ajuster son tir. Maintenant, il suivait la progression des deux cavaliers avec son canon. Celui qui était placé derrière était mal en point. Encore une poignée de secondes et l'autre serait totalement à découvert. Enfin, le passager bascula sur le côté. L'homme appuya sur la détente. Le coup partit parfaitement dans l'axe, la petite bille en plomb fonçait droit sur le cavalier. L'impact fit vaciller le corps. Celui qui avait été touché, l'avait été en plein cœur. La balle avait d'abord fracturé l'omoplate avant d'emporter une partie du poumon puis arraché le cœur encore palpitant. L'homme en noir rangea son mousquet dans son étui, remisa la tige pour bourrer la poudre. Il ne prit pas la peine de décrasser le canon. Son échec était celui de toute sa famille, pourtant, il n'était pas en colère. Il venait seulement de vérifier ce qu'il avait entendu dire. Tuer n'importe quel homme n'est pas la même chose qu'assassiner un homme bien précis. Le destin prend une importance d'autant plus grande.

Lorsqu'il arriva près du serviteur, ce dernier lui tendit les rênes du cheval. Il n'eut pas besoin de questionner, il savait depuis longtemps que la mission de son maître était vouée à l'échec. Il savait aussi qu'il était inutile de l'en dissuader et qu'il serait tout aussi inutile d'en reparler. Le serviteur attrapa la sagaie qu'il avait plantée dans le sol, il suivit son maître encore un moment avant de changer de direction. Il en avait fini avec le travail demandé, il pouvait regagner son village et rendre compte au sorcier de ce qu'il avait vu. Après, il prendrait femme, construirait une maison digne de son courage et avec l'or amassé, il pourrait commercer avec les Berbères.

L'homme à la tunique noire n'avait ni attache ni lieu où se rendre, il abandonna le campement en l'état et partit droit devant lui vers l'orient. Il avait pour unique bagage, un mousquet d'une précision inégalable et un cheval arabe pur-sang. Là où il se rendait, il n'avait besoin de rien d'autre. La guerre qu'il allait faire nécessitait de voyager léger.

Lorsque Maurepas eut replacé son frère derrière lui, il comprit que lui resterait en vie, mais aussi que Lucas était gravement atteint. Par un étrange mouvement, la balle avait fini sa course dans l'épaule de Maurepas, elle avait à peine entamé la chair. Maurepas n'était pas inquiet, son frère était loin de chez lui, il vivrait. Thérèse s'occuperait de le remettre sur pieds, elle ferait des miracles comme Solange aimait à le dire. Mais pour le moment, l'urgence était de passer le fort en ruine sans se faire mitrailler. Une chance, ils étaient dans un angle mort que les défenses ne couvraient pas, toutes dédiées à la protection de la partie ouest de la presqu'île occupée par les troupes franco-anglaises.

Si Maurepas avait été attentif, il aurait aperçu deux hommes s'éloigner. Un grand homme à pied qui courait, une sagaie à la main. Et derrière un cavalier en turban blanc, vêtu d'une tunique noire. Lui ne les vit pas, mais Valentin, Thérèse, bien campés sur leur cheval lancé au galop, le suivaient des yeux. Paille, le sabre porté haut, Solange, ainsi que Pivoine, dont une partie de la cuisse avait été arrachée par un éclat de mortier ne le perdaient pas de vue. Maurepas poussa un cri de sauvage, il voulait fuir le plus vite possible et retrouver le chariot qui attendait près du petit port de Güneyli, caché derrière une baraque de pêcheur abandonnée. La chance voulut qu'il n'y ait aucun groupe de soldats en faction, tous avaient été mobilisés pour repousser l'assaut des ennemis en les fixant dans la pente où il leur serait très difficile de manœuvrer. Et s'il n'y avait pas eu ce sursaut des Français, ils en auraient terminé avec très peu de pertes.

Le commandant avait quitté le poste d'observation en compagnie du capitaine.

- Je voudrais un rapport circonstancié sur ces têtes brûlées et leur coup d'esbroufe.

- Bien mon commandant. Est-ce que nous devons faire mention de la cavalerie anglaise ?

- N'en dites rien, parlez uniquement de nos hommes, expliquez qu'ils ont montré une pugnacité sans pareil au combat. Et trouvez-moi deux trois héros à décorer, la défaite nous paraîtra moins amère.

- Est-il vrai que nous allons abandonner la presqu'île aux mains des Ottomans ?

- Parce que vous pensez qu'il y a eu un moment de cette guerre mal préparée où nous avons tenu un bout de quoi que ce soit ! A part les plages et encore à condition de ne pas s'y aventurer trop souvent sous peine de se faire canarder ! Lorsque vous aurez sélectionné les trois clampins pour les honneurs, vous me les mettez au frais et surtout, vous gardez ça pour vous. Si l'amirauté est de mauvais poil, pas la peine de se faire remarquer par une initiative imbécile.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le petit village de pêche, ils ne furent pas étonnés de voir Boris qui attendait à côté de son cheval. Lui aussi avait été touché à plusieurs endroits. Un morceau de chair du bras avait été arraché par une balle. Sa jambe avait été traversée de part en part par un éclat d'obus et une partie de son visage avait été déchiquetée. On pouvait apercevoir sa mâchoire au travers de la joue.

- Il faut s'occuper en priorité de Lucas, hurla Maurepas, laissant glisser son frère dans les bras de Petit Pierre.

Thérèse était restée sur sa monture ainsi que Paille et les autres. Solange descendit en premier. Elle s'approcha du chariot, abaissa la ridelle de l'arrière. Valentin passa de son cheval à l'intérieur du chariot et prépara un couchage.

- Pivoine et Boris… Maurepas se reprit en voyant l'état de Boris. « Pivoine et Paille, vous vous chargez d'éloigner les importuns, qu'on ne se fasse pas repérer. »

Sans un mot, les deux hommes obéirent. Pendant ce temps-là, on fit passer Lucas de mains en mains jusqu'à ce que Valentin le dépose sur les couvertures.

- Thérèse ! À toi de jouer, il a été touché dans le dos et la tête a cogné, il est sonné. C'était pendant qu'on déguerpissait, pour la tête, je pense que c'est durant le combat.

Maurepas regarda Thérèse qui semblait ne pas comprendre. Il s'énerva.

- Qu'attends-tu pour agir, allez, les miracles, c'est le moment !

- Il n'y a rien à faire, répondit Thérèse, adoptant pour une rare fois un ton doux.

Maurepas se jeta sur elle, il attrapa sa jambe et la fit tomber du cheval. Thérèse se releva péniblement, une fois debout, elle dévisagea Maurepas, puis se tourna vers Solange, semblant attendre qu'elle intervienne, qu'elle tente de raisonner Maurepas.

- Tu ne comprends pas ou quoi, hurla Maurepas, il faut que je te l'explique en quelle langue.

Il s'acharna sur Thérèse, la frappant aux épaules, puis la giflant. Elle ne réagit pas, attendant que Maurepas se calme.

- Thérèse, occupe-toi de Lucas, fais des soins, pendant ce temps, je vais emmener Maurepas faire un tour.

- J'ai autre chose à faire que d'aller me promener, tu me prends pour un demeuré ! cria Maurepas, mais un peu moins fort cette fois.

Solange ne répondit rien, elle se contenta de l'attraper par le bras, de lui prendre la main et ils partirent marcher sous les chênes liège.

- Que se passe-t-il, vous avez tous l'air d'ahuris, vous êtes là, amorphes, sans réactions, qu'y a-t-il ?

- Thérèse va s'occuper de ton frère, elle fera ce qu'il faut pour qu'il soit présentable et puis nous repartirons dès l'aube, avec lui. On lui trouvera une tenue légère pour ne pas qu'il souffre de la chaleur. Le voyage retour sera plus court. Nous longerons la mer et un bateau nous attendra. Valentin a négocié avec des pêcheurs, ils nous chargeront près d'Akçay.

- Lucas ne m'a pas parlé, crois-tu que son mal lui ait ôté la parole ?

- Non. Bientôt, il voudra te voir et te dire son histoire et il faudra que tu l'écoutes, silencieusement.

- Il faut que je lui montre l'argent !

- Tu le lui montreras et surtout, tu le donneras à Isabelle, elle en aura besoin pour élever l'enfant qu'elle porte en elle.

- Mais elle n'en a rien dit ! Et puis je l'aurais su, j'ai le don !

- Tu as le don avec les gens du village, mais pas avec ta propre famille. Pour ta famille, tu n'es bon à rien.

- Elle m'en aurait parlé !

- Elle voulait que ce soit Lucas le premier au courant.

- Est-ce pour cette raison qu'elle a voulu hâter le mariage ?

- Qui peut savoir ? Allez, retournons au chariot !

Lorsqu'ils arrivèrent, tous étaient là. Attendant. Thérèse était encore dans la carriole à s'occuper de Lucas. Maurepas s'approcha, il voulait parler à son frère, mais Solange le lui déconseilla. Maurepas se dirigea vers Valentin et le prit à part.

- C'est quoi cette histoire de retour en bateau ? Vous nous avez trimballés par des routes impraticables, on a failli ne jamais arriver, et là, tu nous sors un retour comme par miracle !

- Le voyage aller en bateau n'était pas possible, les convoyeurs que je connais étaient en mer et ils faisaient route vers l'orient. Maintenant, ils remontent par la Turquie charger une livraison et ils sont d'accord pour pousser jusqu'à Akçay et nous y retrouver.

- Comment as-tu fait pour mettre ce voyage en place alors que nous étions sur la route.

- Ils font toujours ce même parcours, voilà tout ! coupa Solange qui avait remarqué que Maurepas et Valentin se tenaient à l'écart.

- Et combien ça va me coûter, car je suppose que tu vas me dire que ton or ne t'appartient pas et que tu le gardes pour un petit garçon hypothétique.

- Ce n'est plus un enfant, c'est un homme maintenant ! Et pour l'or, ne te fais pas de soucis, c'est arrangé !

Maurepas aurait voulu en savoir plus sur l'enfant devenu homme, il ne comprenait pas comment le temps s'était écoulé. Mais Boris arriva à son tour, invitant tout le monde à se restaurer avant le départ pour le Sud, par la route d'Ezine.

Il leur fallut deux jours pour rejoindre le port de pêche. Ils avaient voyagé pratiquement sans un mot. Seuls les « Yaderdès » et les « A dré » de Thérèse ponctuaient les passages délicats. Dans les premiers plissements de l'Anatolie, la route était déserte, et les lieux peu habités. Lucas n'avait pas desserré les dents, pas une parole pour rassurer son frère n'avait été prononcée. Son regard dans le vide avait perdu de son éclat. Il respirait à peine, il fallait avoir l'œil pour percevoir le mouvement lent de ses poumons.

Après la longue descente partant du petit village d'Ayvacik, ils découvrirent l'immense baie qui ouvrait sur la mer Egée derrière l'île de Mytilène. Et la première vision de Maurepas fut le magnifique trois-mâts au mouillage. Le voilier se trouvait à quelques encablures, là où sa quille ne risquait pas de toucher le fond. Mais il ressentit une sensation étrange, suivie d'un malaise. L'équipage s'affairait sur le pont, ils préparaient le départ et chaque homme à son poste connaissait son rôle. Ces marins, avec leur tenue ridicule, leur bicorne de corsaire, leur veste noire et leur pantalon bleu coupé à mi-mollet, il les connaissait. Pas le moindre doute, il s'agissait du même trois-mâts dans lequel on avait trucidé Mantine, la prostituée qui l'avait accueilli chez elle. Pourtant, il y avait foutu le feu à ce maudit bateau, il ne restait plus qu'un tas de planches, flottant à la surface de l'eau.

- Je ne monte pas dans ce cercueil ambulant ! s'énerva Maurepas. Je les connais, ce ne sont que des pirates sanguinaires qui transportent de l'opium.

- Tu t'attendais à quoi, intervint Boris. Quel équipage accepterait de nous faire passer les lignes Ottomanes au milieu des cuirassés qui se torpillent les uns les autres.

- Quand je dis que je les connais, je veux dire que je connais ceux-là ! Ils tueraient père et mère pour une orgie.

- Et bien si tu les connais, tu nous présenteras, répliqua Solange qui commençait à en avoir assez des critiques continuelles de Maurepas.

Maurepas sentit que Solange lui en voulait et qu'elle était sur le point de se fâcher, et ça, il ne le supportait pas. Il perdit un peu de sa superbe.

- Quand je dis que je les connais, je veux dire que je les connaissais. Enfin, ceux que je connaissais sont morts brûlés vifs, mais ce sont eux, enfin ce sont les mêmes. Je ne sais plus, finit par conclure Maurepas.

- Eh bien, quand on sait pas, on garde ses remarques pour soi !

Et sur ces mots, Solange partit rejoindre Paille qui préparait les chevaux pour le voyage. Car aucun n'envisageait l'idée de les abandonner là. Pas même Maurepas.

- Comment va-t-on procéder, questionna Solange lorsque Valentin vint les rejoindre.

- Il faut attendre la nuit, allumer un feu, le laisser brûler une dizaine de minutes et l'éteindre, puis le rallumer. Ils enverront trois barques, il faudra y coucher les chevaux, nous partirons une fois les chevaux descendus dans la cale. Nous voulons garder la carriole.

- De toutes façons, elle nous encombrerait plutôt qu'autre chose. En as-tu parlé à Maurepas ?

- Pas encore, mais il doit se douter.

- Il ne voit que ce qui le concerne, lui et son frère.

- Et toi aussi !

- Quand il a l'entrejambe qui le démange.

- Tu es dure avec lui.

- Maintenant qu'il en a fini avec cette affaire, est-ce que j'existerai encore dans son cœur, rien n'est moins certain.

- Où iras-tu quand tu seras de retour dans ton pays.

- De l'autre côté de la Girance. C'est une rivière qui sépare les vallées. Je monterai à Malouin, là, il y a une vieille folle. Nous bavarderons, je lui raconterai comment j'ai croisé la route de deux amoureux qui m'ont conduit jusqu'en Turquie.

- Tu vas nous manquer. Thérèse ne le dira pas, et ne le montrera pas, mais elle sera triste.

- Je compte sur toi pour t'occuper d'elle. Est-ce que vous allez rester en terre ottomane ?

- Non, il n'y a que la route qui nous attend.

- Pour aller où ?

- Nulle part. Si nous avons de la chance nous croiserons d'autres errants comme nous et ils feront un bout de chemin en notre compagnie.

Maurepas était sur le pont du navire. L'équipage faisait route au Sud pour quitter le plus rapidement possible la mer Egée. Ils avaient contourné l'île au sortir de la baie. Maurepas était pensif, ce voilier le préoccupait, il avait décidé durant la nuit d'aller inspecter la cargaison qu'il transportait. Les chevaux aussi l'intriguaient, chevaux qui n'avaient pas

bronché durant leur chargement, hissés au palan. Ils paraissaient attendre eux aussi ce départ en pleine mer, comme une suite normale du chemin qu'ils avaient déjà parcouru.

- Quelque chose ne va pas ?

Maurepas regarda Solange, il aurait bien aimé discuter encore une fois de ce maudit navire, lui expliquer qu'il avait déjà croisé ces marins, mais il savait que Solange se fermerait et le délaisserait pour un prétexte quelconque.

- Je repense à Thérèse et à Valentin, mentit Maurepas, histoire de dire quelque chose. Ils auraient pu me parler de leur décision plus tôt.

- Tu croyais qu'ils avaient regagné leur terre d'origine pour tes beaux yeux.

- Je pensais que nous étions plus que des voyageurs partageant un bout de route.

- Nous étions plus que cela, mais tout a une fin. Et puis, qu'auraient-ils fait dans notre région où ils ne connaissaient personne.

- Ils auraient pu s'installer au village, là-haut, je leur aurais trouvé des terres.

- Ne dis pas de bêtises.

- Pourquoi ne pas m'en parler, je ne comprends pas ! s'énerva Maurepas, ce n'est qu'une fois à bord que j'ai compris. Et toi pour quelle raison ne m'as-tu rien dit ?

- Je le savais pas non plus, mentit à son tour Solange.

- Ils ne t'ont rien dit parce qu'ils n'avaient pas à le faire, c'est tout, dit Pivoine qui s'était approché. On a fini d'installer les chevaux avec Petit Pierre.

- Où sont-ils ?

- Dans la cale.

- Mais j'avais dit…

- Tu avais dit et on a fait autrement, tu ferais mieux d'aller voir ton frère.

- Lucas dort toute la journée !

- Et alors ce n'est pas une raison, tu pourrais le veiller, par respect.

Maurepas se détourna et fila dans sa cabine, rejoindre son frère et surtout se coucher. Il se sentait épuisé, les décisions lui échappaient de plus en plus, il perdait pied et il n'aimait pas ça.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque Maurepas ouvrit les yeux. Lucas n'avait pas bougé, allongé de tout son long, entouré de nombreux bandages telle une momie. Il décida de monter sur le pont. Lorsqu'il arriva, personne, pas un marin, ni même un de ses compagnons. Le gouvernail bloqué par un coin émettait un petit claquement à chaque fois qu'il arrivait en butée. Le vent était soutenu et gonflait les voiles toutes hissées pour gagner en vitesse. Le navire tirait un long bord pour remonter au vent et doubler l'île de Mykonos. La puissance du vent couchait le bateau. Les vagues, heureusement peu fortes, heurtaient la coque et jetaient de l'écume par-dessus le bastingage. Maurepas pensa soudainement aux chevaux se demandant comment ils pouvaient supporter une telle inclinaison. Il redescendit par les cabines. Sur l'arrière, un escalier de bois conduisait en cale sèche. Il traversa la coursive dans laquelle on avait placé des bannettes superposées. Toutes étaient vides. Où pouvait bien être ce maudit équipage ? pensa Maurepas. Il avait un mauvais pressentiment, il sentait qu'il vivait une situation qui se répétait. Au fond du dortoir, se trouvait une lourde porte en chêne. Il manœuvra le loquet à grand-peine, fit jouer les charnières en poussant de toutes ses forces. Il découvrit un long couloir agrémenté de petites lanternes diffusant une clarté légère. On

distinguait difficilement les accès des compartiments en bois. Il remonta le couloir, butant plusieurs fois sur les traverses qui renforçaient la structure du bateau. Tout au bout, on devinait une large porte en arc-boutant. Les chevaux devaient s'y trouver puisque Pivoine l'avait dit. L'un des battants n'était pas totalement refermé, il s'y glissa aisément.

Pas de chevaux, mais une terre noire qui empestait la pourriture. Maurepas cherchait dans son esprit ce que lui évoquait cette odeur nauséabonde. Pour quelle raison il associait ces émanations écœurantes à Amédée le Cantonnier. Le bougre n'était pas bien propre et ne voyait l'eau de la bassine qu'une fois par mois, mais ce n'était pas là, la véritable raison, Maurepas le savait. Il s'avança encore un peu en se pinçant le nez. Plus il progressait plus les effluves prenaient les narines et rendaient l'air à peine respirable. Si les chevaux étaient ici, ils devaient être à l'agonie pensa Maurepas. « Les cercueils ! » s'écria-t-il, « Amédée et les cercueils » Il venait de faire le lien. On faisait souvent appel au Cantonnier pour fabriquer « la boîte » comme on disait au village.

Maurepas avait couru comme un fou, fouillant les différentes cabines. Il n'y avait trouvé personne. Passer de l'une à l'autre augmentait son angoisse. Etre seul sur ce navire fonçant toutes voiles en pleine mer n'avait aucun sens. Il grimpa les escaliers quatre à quatre, déboula dans le roof, s'arrêta le temps de vérifier que le gouvernail était toujours calé. Il était important de maintenir un cap plein sud permettant de contourner la péninsule qui s'enfonçait dans la mer Egée. Par la suite, il serait ainsi possible de remonter vers l'Italie. Au loin, il distingua de petites embarcations de pêcheur. Il s'affola, cria à l'aide, traversa le pont pour rejoindre le gaillard d'avant. Il grimpa les marches pour gagner la plate-forme. Les bateaux n'avaient pas bougé, pensant certainement que le voilier se dérouterait en abattant légèrement. Lorsqu'ils réalisèrent que ce ne serait pas le cas, les plus chanceux glissèrent le long de la coque du trois-mâts, les autres furent coupés en deux et les hommes broyés par la déformation des coques. Maurepas remonta le pont à la recherche de l'équipage, mais il n'y avait pas plus d'hommes à l'intérieur qu'à l'extérieur. « Les cabines arrière ! Il faut que je prévienne les autres, nous sommes abandonnés en pleine mer. » Tout en proférant ces mots, il fila vers l'arrière du vaisseau. Les logements des invités étaient accessibles directement. Il manœuvra la poignée, entra dans la pièce principale, il ne trouva personne. On pouvait accéder aux autres pièces par les portes latérales. Affolé, Maurepas hésita, une peur soudaine l'envahit. Il réussit à prendre sur lui, passa les salles en revue une à une. Elles étaient désertes. Non seulement il n'y avait pas d'équipage, mais ses amis avaient eux aussi disparu.

Il erra sur la coursive, cherchant à comprendre ce qui lui arrivait. Il aurait aimé, pour une fois, recevoir l'aide de son frère. Cette situation le plongea dans un profond désarroi, lui qui avait pour habitude de prendre les choses en main. Lucas n'avait qu'à suivre, peu importait son avis ou bien sa désapprobation. Maurepas dirigeait sa famille comme il gérait ses ouvriers.

Un long moment lui fut nécessaire pour se calmer et retrouver un semblant de cohérence. Il était arrivé à la conclusion que soit il faisait un mauvais rêve, soit il y avait là, une intervention mystérieuse qu'il se jura de percer à jour. Il retourna près de la grande roue en bois qui orientait le navire dans la bonne direction. De chaque côté, on avait installé des bannettes, il s'assit se promettant de ne pas fermer l'œil de la nuit et d'attendre le petit jour. Le mauvais rêve finirait bien à un moment ou à un autre.

La lune courait sur l'horizon que déjà l'aube naissait, irradiant la mer d'une teinte mauve. Une fauvette vint se poser sur la bôme du mât d'artimon.

- La côte ne doit pas être loin pour que cet oiseau arrive jusqu'ici !

Maurepas tourna la tête d'un coup, il glissa de la bannette et se rattrapa comme il put au rebord. Solange sourit.

- Et bien, on peut dire que je te fais de l'effet.

- Où étiez-vous, je vous ai cherchés toute la nuit !

- Nous aussi on t'a cherché toute la nuit. Je voulais te parler de notre débarquement. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux pousser un peu plus loin sur la côte et arriver par la crique des Ponchettes.

Maurepas devint tout rouge et Solange ne fut pas dupe de son embarras, il bafouilla une réponse qui n'avait ni queue ni tête et finit par conclure que c'était impossible un point c'était tout. En réalité, il ne souhaitait pas prendre le risque de croiser son ancien ami Kostzakis, et surtout sa fille Katerina et l'enfant qu'elle avait porté.

- On n'a qu'à se placer à quelques encablures de Bordighera, on y sera tranquille et les douaniers sont complaisants.

- Moyennant rémunération, mais on fera à ta façon, après tout, c'est ton argent !

Solange allait partir lorsque Maurepas l'interpella.

- Tu n'étais pas dans ta chambre et les autres non plus !

- En tous les cas, tu as trouvé plus agréable la compagnie des marins ! répondit Solange en revenant sur ses pas.

- Que veux-tu dire ?

- Tu fais ce que tu veux, cela ne me regarde pas.

- Explique-toi ! s'énerva Maurepas.

- Si on ne t'a pas trouvé, c'est que tu étais couché avec les marins… et ces marins ont des tendances qui sont connues de tous !

- De quelles tendances parles-tu ?

- Ne fais pas l'enfant, tu sais bien qu'il y a des hommes qui aiment les hommes.

- Mais, bafouilla Maurepas, outré qu'on puisse le soupçonner d'un tel comportement.

Solange était sur le point de quitter le pont pour regagner ses appartements, lorsque Maurepas se précipita vers elle et l'attrapa brutalement par le bras. Pivoine, qui n'était pas loin, agrippa Maurepas par le col de sa veste et lui ôta le bras de sur Solange.

- De quoi je me mêle hurla Maurepas, à bout de nerfs.

- Il se mêle de me protéger quand un imbécile me maltraite.

- Qui t'a raconté ces histoires de coucheries !

- Le capitaine.

- Quel capitaine, il n'y a plus un marin à bord, ils nous ont abandonnés à notre triste sort.

Maurepas était au bord des larmes. Pivoine s'approcha, lui prit le menton et lui fit signe de regarder derrière lui. Une partie de l'équipage était rassemblée au-dessus du poste du skipper. Ils observaient la scène, silencieusement.

Pour Maurepas, les jours se ressemblaient, le temps passé en mer l'avait plongé dans une sorte de rêverie éveillée où le réel et les songes se mêlaient intimement. Plusieurs fois, il avait tenté de comprendre ce monde dans lequel il était projeté. La nuit venue, immanquablement ses compagnons disparaissaient. Il suffisait qu'il ferme les yeux un instant, ou que son attention soit détournée par un claquement dans la voilure ou bien un grincement. Tous ces

bruits que produisait la structure malmenée par le déchaînement des éléments. Ou encore parce qu'il avait la nausée. De la même façon, il avait épié l'équipage à la manœuvre courant le long du bastingage. L'instant d'après, il n'y était plus. Les chevaux eux-mêmes disparaissaient soudainement. Alors, il se retrouvait seul sur ce navire au milieu des flots. Il ne pouvait s'empêcher de retourner en fond de cale pour vérifier, et finir par se retrouver au milieu de cette terre immonde qui empestait la mort. Maurepas avait même recherché les cargaisons de contrebande, soupçonnant les marins et leur capitaine de faire du commerce illicite. Rien, il n'avait pas trouvé le moindre sac ou la moindre caisse.

De guerre lasse, il avait renoncé. Il se plaçait sur le gaillard d'avant et scrutait l'horizon, ne parlant plus à personne puisque personne ne le prenait au sérieux. Et lorsque le capitaine vint lui-même annoncer les côtes italiennes, il ne fut pas surpris. Le temps, les lieux n'avaient plus d'importance. Seul son frère le souciait encore un peu. Il lui parlait de longues heures attendant un signe de sa tête que la plupart du temps il ne faisait qu'imaginer. Au début, Solange descendait avec Maurepas pour lui tenir compagnie, puis elle avait fini par se lasser. Se lasser qu'il ne la considère pas plus que ça, qu'à nouveau, il l'abandonne. Cela avait même donné lieu à une altercation.

- Tu me délaisses encore. La première fois ne t'a pas servi de leçon !

Maurepas avait dévisagé Solange sans comprendre.

- Lorsque tu es parti au port, faire l'aventurier, t'es-tu simplement préoccupé de ce que j'allais devenir ?

- Tu étais d'accord pour…

- Imbécile, j'étais d'accord pour rien du tout, mais tu ne l'as pas compris. Ton train était la seule chose qui te préoccupait. Est-ce qu'il serait à l'heure ? Est-ce que les moutons allaient encore une fois obliger la micheline à s'arrêter pendant des heures ? Voilà où était ton esprit, en tous les cas pas avec moi !

- Ce n'est pas vrai, j'ai pensé à toi durant tout le voyage !

- Et bien, tu aurais mieux fait de penser à moi avant !

- Et puis tu avais d'autres idées en tête. La preuve, tu es partie pour la grande ville !

- Tu es bien un Maurepas !

- Que veux-tu dire par là ? Précise ta pensée ! lança-t-il comme on lancerait un défi. Et il regretta immédiatement ces mots.

- Les Maurepas ne pensent qu'à eux, les autres sont à leur service. Ils doivent attendre le bon vouloir de ces messieurs, les maîtres des terres. Ah les terres ! vous avez dû en bouffer quand vous étiez petits pour la désirer à ce point. Maintenant, je vais te dire une chose que tu vas bien t'enfoncer dans le crâne. J'ai dit que je partais pour la ville, la grande ville comme tu le dis si bien, parce que je n'avais qu'une idée en tête.

- Laquelle ? demanda bêtement Maurepas.

Au point où il en était, autant enfoncer le clou et aller au bout, quoi qu'il dût en coûter.

- J'ai préféré en finir et je me suis jetée du haut du pont.

- Quel pont ? questionna encore plus bêtement Maurepas.

Pour toute réponse, il reçut une paire de gifles et Solange disparut dans ses appartements.

- Excusez-moi, maître, mais vous l'avez bien méritée !

- Toi le larbin, on t'a rien demandé.

Il ne vit pas le coup-de-poing lui arriver en pleine figure, car Pivoine avait sauté par-dessus la rambarde. Il ne vit pas la suite non plus, car il fut abandonné inconscient sur le sol. Ce furent les marins qui s'occupèrent de le descendre pour l'installer sur l'une des bannettes de l'équipage. Ils le déshabillèrent, profitèrent de lui un temps avant de disparaître tout au fond du navire, là où la porte prend la forme d'une alcôve et où la terre est plus noire que la nuit.

La route qui menait au village grimpait d'un coup après le petit pont en ferraille. Maurepas nota qu'il avait été repeint en vert, certainement par Amédée. Les sabots du cheval de Paille, à quelques enjambées en arrière, claquèrent sur le bois du pont. Lucas, assis derrière Maurepas, fixait le chemin loin en avant, donnant cette impression étrange d'attendre la venue d'Isabelle. Cette impression durait depuis qu'ils avaient quitté le trois-mâts. Maurepas, de son côté, repassait les derniers jours dans sa tête, il tentait de s'assurer de la réalité de ce qu'il avait vécu. Il rechercha aussi à partir de quand, le désarroi ne l'avait plus quitté. Il n'eut pas besoin de fouiller longtemps dans sa mémoire, son engueulade avec Solange en était la cause. Mais quand l'avait-il perdue définitivement ? Il n'était pas certain, mais déjà après la rencontre avec Myriam, Solange n'avait plus été la même. Elle était devenue plus distante, elle continuait à l'embrasser sur la bouche, à coucher avec lui, mais le cœur n'y était plus. Et leur altercation avait été un point final à leur relation, c'était tout.

Au premier virage, il reconnut le sentier qui menait à l'oliveraie du père de Solange. Il eut le cœur serré. Il devait rester à peine cinq cents mètres avant de rejoindre le centre du village, mais Maurepas prenait tout son temps. En entendant le cheval de Paille boiter, il repensa au déchargement des animaux avec le palan. Il ne comprenait toujours pas comment les chevaux pouvaient supporter avec autant de tranquillité leur passage par les barques. Avec une facilité déconcertante, ils repliaient leurs jambes sous eux et patientaient jusqu'à l'échouage de la barque sur la plage. A partir de là, ils descendaient en enjambant le plat-bord, exécutant cette tâche délicate tranquillement, comme s'ils avaient exécuté un pas de danse.

Le plus surprenant, fut l'absence totale de contrôle des garde-côtes, pas même la présence des douaniers qui surveillaient attentivement les débarquements, encore plus en temps de guerre. A quelques encablures, le trois-mâts occupait le centre de la baie, et personne ne s'y intéressait. Il n'aurait pas existé que cela eut été pareil. Les promeneurs qui longeaient le bord de mer ne semblaient pas voir ce gigantesque navire trônant sous le soleil couchant. Ils auraient pu débarquer n'importe quelle marchandise sans être inquiétés le moins du monde. D'ailleurs, Maurepas se demandait quel pouvait bien être leur négoce de contrebande. Les marins n'avaient rien déchargé à part les bêtes et n'avaient pas embarqué non plus le moindre sac. A peine remontés à bord, ils avaient hissé les barques pour repartir aussitôt et disparaître dans la nuit.

Ce voyage retour demeurait pour Maurepas une somme d'incongruités mises bout à bout. Lorsqu'ils avaient quitté la vallée de la Roya, pour rejoindre la vallée de la Girance, Pivoine et Boris avaient disparu l'un après l'autre. Sans un mot, ils avaient quitté la route de Saint-Cernin. Solange avait expliqué que Boris devait se rendre à la Ville Franche pour négocier la vente de son auberge. Pivoine, lui, préférait rejoindre les contamines où se trouvaient stockées les minutions pour en dérober une partie. Solange avait appris à Maurepas que le réel métier de Pivoine consistait à revendre du matériel volé aux armées. Pour sa part, Solange avait délaissé Maurepas au pont qui traversait la Girance pour gagner le village abandonné. Elle préférait la compagnie de la vieille sorcière à celle des crétins du village. De plus, elle ne voulait pas revoir sa famille et supporter leurs questions. Elle avait oublié Isabelle et Madeleine, ne souhaitait aucunement redécouvrir leurs visages, déjà usés par le temps.

Maurepas avait promis qu'il la rejoindrait là-haut, plus tard. Il n'avait pas cru lui-même à ses propres paroles. Passé le pont, Solange et sa monture s'étaient volatilisées. Seule la brume pouvait expliquer cet étrange phénomène. Maurepas était resté un moment, tenant son cheval par la bride, hésitant sur la conduite à tenir. Ce fut Petit Pierre qui le prit par le bras et l'incita à monter à cheval. Lucas attendait bien sagement que son frère se place derrière lui.

Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur du dernier lacet, juste avant le panneau qui annonçait l'entrée du village, le brouillard tomba d'un coup, noyant le paysage dans une forme indiscernable. Ce fut au moment de s'adresser à Petit Pierre pour lui dire que ce temps de merde venait d'Italie et qu'il se dissiperait dès les premiers rayons du soleil, qu'il comprit que Petit Pierre avait lui aussi disparu.

- Il a dit qu'il était pressé de rejoindre les Ecarts pour tenir compagnie à son ami Maurice, indiqua Paille, tout en doublant Maurepas.

- Où vas-tu, tu ne connais même pas le village ?

- Je vais là où nous devons nous rendre tous les deux, mon ami. Nous avons rendez-vous avec la même personne.

Incrédule, Maurepas voulut répondre une façon de se moquer, mais les mots ne dépassèrent pas ses lèvres. Lucas tourna la tête vers le visage de son frère.

- Allez, il faut suivre Paille !

Et il prit les rênes des mains de Maurepas pour conduire le cheval.

Ils avancèrent au travers d'une épaisse brume. Maurepas essayait de deviner le chemin qu'ils empruntaient. La place de la mairie était plus en hauteur et maintenant, ils descendaient. Il s'imagina approcher du lavoir pour passer l'ancienne voie romaine qui menait à l'aqueduc. A moins qu'ils ne soient sur le sentier qui rejoignait les campagnes en contrebas. Mais il ne voyait pas pour quelle raison ils auraient suivi ces deux pistes. Les chevaux firent une pause, au même moment, les nuages qui étaient piégés dans le fond de vallée, s'échappèrent le long des pentes du mont Viale, découvrant le cimetière du village. Tous les habitants y étaient réunis. Ils ouvraient des yeux ébahis en découvrant Maurepas sur son cheval. Isabelle était en tenue de deuil, derrière elle, toute sa famille l'accompagnait. Le curé s'était placé sur le côté, avec le bedeau à sa droite et les enfants de chœur à sa gauche. En voyant Maurepas descendre de son cheval, il se signa et tous firent de même.

Lucas regarda Paille avant de délaisser sa monture. Un temps après, Paille descendit de cheval et se plaça à côté de Maurepas. Lucas s'avança au bord du trou au fond duquel se trouvait un cercueil, le sien. Il s'assit et attendit.

- Il faut que tu l'aides, il n'ira pas tout seul, c'est à toi de le guider.

Maurepas dévisagea Paille, et les larmes coulèrent sur ses joues.

- Mais puisqu'il…

- Ne complique pas, c'est plus difficile pour lui que pour toi !

Pour la première fois, Maurepas remarqua la pierre tombale. On avait inscrit « mort pour la France dans les Dardanelles » et au-dessus, il y avait le nom et le prénom de son frère.

- Comment se peut-il qu'il soit mort loin de son village, la malédiction…

- Si tu es allé à sa recherche, c'est bien que tu te doutais un peu.

- Je me doutais de quoi…

Paille ne répondit pas, mais il prit la main de Maurepas et l'accompagna jusqu'au bord de la tombe. D'un signe de la tête, il lui fit comprendre qu'il devait œuvrer.

Sous le regard effaré de tous, Maurepas descendit dans la fosse. Isabelle voulut l'en empêcher, mais sa sœur cadette la retint. Pas une personne dans la petite foule assemblée là ne bougea. Maurepas souleva le couvercle du cercueil, il tendit la main en direction de Lucas, lequel se laissa guider jusqu'à l'intérieur de sa tombe. Il entra dans le cercueil, y prit place. Maurepas se pencha sur lui et l'embrassa sur la bouche, puis il fit glisser le couvercle jusqu'à ce qu'il retrouve sa position. Avec l'aide de Paille, il remonta.

Paille défit son ceinturon dans lequel se trouvait les pièces d'or et il le jeta sur la tombe.

- Mais ce sont les pièces d'or du petit garçon et tu avais promis…

- J'avais promis de les lui rendre, c'est fait.

Maurepas ouvrit la bouche pour protester, mais Paille avait disparu et son cheval aussi.

On entendit Garaga murmurer « C'est un étranger qu'on met dans notre terre ! ». Maurepas traversa la foule, poussa le maire qui tentait de s'interposer et frappa Garaga. Il le frappa si fortement que celui-ci s'étala de tout son long, basculant en arrière.

- Tu sais ce qu'ils te disent les étrangers ! hurla Maurepas.

Tous les paysans assemblés là, pensaient que Maurepas était devenu fou, mais pas un n'osa ce constat à haute voix. Maurepas embrassa Isabelle et Madeleine, salua leurs parents, cracha aux pieds du curé qui se signa à nouveau. Le bedeau, recula d'un pas et les enfants de chœur se réfugièrent derrière le prêtre. Il monta sur son cheval et prit le chemin des Ecarts, il avait une dernière personne à voir avant de quitter son village pour toujours.

Maurice l'attendait assis sur son billot, devant son mas à l'ombre de l'auvent.

- Te v'là enfin !

- Pourquoi as-tu tenté de me tuer avec ta carabine avant que je parte pour les Dardanelles ?

- J'étais furieux, t'avais marché sur mes terres et les Maurepas, c'est une sale engeance !

- Tu me racontes pas la vérité, c'était pas la première fois que je passais sur tes terres et tu le savais très bien. Et c'est pas nouveau que t'aimes pas les Maurepas. Alors !

- Avant que tu partes chercher ton frère qu'est même pas ton frère, je voulais savoir !

- Tu étais au courant pour lui.

- T'étais bien le seul avec Isabelle et Madeleine à ne pas connaître la vérité. Ton père, il a volé un enfant sur la route de Saint-Cernin, en redescendant des gorges. T'avais cinq ans, mais tu aurais pu deviner, ta mère, elle n'a même pas eu le ballon !

- Ça dit pas pourquoi t'as voulu me trouer la panse !

- Je voulais savoir, pour la malédiction ! Je t'avais dans le viseur, je jure que c'est vrai. La preuve le miroir qu'était placé derrière toi a volé en éclats. Mais c'est Petit Pierre, mon seul ami qu'est mort, il était à trois pas sur ta gauche, c'était impossible qu'il soit touché. Alors c'est la preuve !

- La preuve de quoi ?

- La preuve que t'es une descendance du diable, que t'es le résultat d'un mariage et de funérailles en même temps ! Ton grand-père, cette ordure, a marié Gamine en la ressortant de sa tombe et ça a donné naissance à un monstre, toi !

- Mais mon père et ma mère, c'est eux qui m'ont…

- Ta mère, elle est inféconde. Ton père, il s'est pourtant donné du mal, mais rien n'y a fait ! Rien n'est sorti de son ventre. Maintenant que t'es monté une dernière fois pour me rendre visite, tu peux foutre le camp, parce que j'ai appris aussi une chose, cette partie des Ecarts n'a jamais fait partie de ce putain de village de ploucs ! Et si tu retournes à Saint-Cernin, tu me trouveras toujours sur ton chemin avec mon fusil !

Maurepas grimpa sur son cheval.

- Je te laisse ma ferme et mes terres, je te dois bien ça. Si t'en fais rien, donne-les à un miséreux. Je te laisse aussi mon or, tu le donneras à Isabelle. Trouve une façon de faire pour qu'elle ne sache pas que ça vient de moi.

Maurepas préféra prendre par la piste afin de ne pas avoir à repasser par le village. Il déboucha derrière la gare. Il s'engagea sur le pont qui enjambait la Girance. Il hésita un moment, puis il fit demi-tour. La route filait toute droite en suivant la rivière jusqu'à la mer. Il partit tranquillement au trot, il croisa une femme qu'il eut de la peine à reconnaître. Il s'arrêta, revint sur ses pas.

- Myriam, qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je cherche le village de Malouin.

- Tu es pratiquement arrivée. Dans pas longtemps tu verras un pont, prends-le, la route de l'autre côté te mènera là-haut.

- Merci.

Maurepas reprit sa route, mais avant, il se retourna.

- Tu salueras Solange de ma part !

- Je n'y manquerai pas.

FIN

Annexes

Des nouvelles du royaume des morts…

Lettre première

Ça y est, je suis passé. J'ai enfin réussi. Depuis le temps que je cherchais le lien, la porte, plus exactement la complétude à l'ouverture qui fait le lien. Je vous préciserai tout cela plus tard. Je profite des quelques minutes à ma disposition pour vous dire rapidement ce qu'il en est. Pour l'instant, c'est le vide. Mais c'est tout à fait normal, pour mon premier passage ça ne pouvait en être autrement. On parle d'un tunnel, mais ce ne sont que des balivernes. Il n'y pas plus de tunnel que de lumière blanche. Il faut juste accepter cette idée : au départ, il ne peut y avoir que le néant. Il ne suffit pas de l'énoncer comme une certitude théorique, comme un principe, même philosophique. Il faut devenir ce néant. À partir de là, on peut passer dans l'autre monde. Je dis l'autre monde, mais je pourrais tout aussi bien dire l'autre dimension. Pourquoi pas l'envers du décor, la face cachée, l'autre côté du miroir. Bref, tous ces termes peuvent faire l'affaire. Je dois partir, car le néant aspire à n'être que cela. À chaque visite, je perds une partie de moi, aussi, je dois me ménager si je veux arriver à mes fins. Je sais ma première rencontre tout proche. Il m'attend je le pressens. Je le sais là, tout prés, mais je ne peux pas rester plus longtemps, surtout pour une première visite, pour un premier passage.

Le visiteur qui n'est plus...

Lettre deuxième

Désolé pour l'attente. Si tant est qu'il y en ait eu une. Il faut tout d'abord que je vous parle de la temporalité. L'écoulement de l'autre côté n'a aucun sens, il existe, mais il est imprévisible. Il faut avoir le cœur bien accroché. A vrai dire, je ne m'attendais pas à une telle surprise pour ma deuxième visite. La troisième en réalité, mais de celle-ci, je n'en dis rien, car il semble qu'elle ait échoué. La seule certitude, c'est que j'en suis revenu éreinté. Usé, lessivé pour rien. Mais revenons à la présente traversée. Pour vous dire la vérité, c'est très difficile à expliquer. Vous rendre compte de ces voyages n'est pas simple. Je venais juste de pénétrer l'impénétrable. Je voulais m'avancer, alors j'ai pensé qu'il fallait faire un pas. Ce n'est pas de cette façon qu'il faut procéder, car je me suis trouvé enlisé dans ce qui pourrait très bien ressembler à des sables mouvants. De petits effondrements de terrain sablonneux entourés de mangroves. Enfoncé à mi-corps, jusqu'à la ceinture. Je n'avais aucune crainte. Pas de peur, la tranquillité du lieu était apaisante. Une immense sensation de bien-être. Tout le problème est là. La tranquillité, la sérénité et l'absence de temporalité. Il m'a semblé que, en ce lieu – sans rapport avec notre monde – j'ai passé un siècle à me reposer. Heureux, dans une sorte de béatitude bienfaisante. Quand je dis un siècle, ce n'est pas une image, j'ai effectivement passé un siècle enlisé. Comment je le sais ? Tout simplement parce que la conscience du temps reste. Et il m'a fallu renoncer à cette conscience et là, d'un seul coup, j'ai été expulsé de ce monde. Je n'y ai encore fait aucune rencontre. Enfin, au sens propre du terme, car j'ai deviné sa présence. C'est une femme il n'y a aucun doute. Et un vélo. Plutôt une bicyclette. Avec une sonnette, ou une trompette. Voilà, j'ai

enfin fait mon premier pas dans l'outre monde. Là, les pas sont des non-pas. C'est logique dans le monde du non-être.

Le visiteur qui n'est plus...

Lettre troisième

Ce n'est pas lui qui m'attendait. Je ne voulais nullement faire la rencontre d'une fille. Je craignais une telle rencontre sans réellement savoir le pourquoi. Une intuition. Je suis encore très ému et bouleversé. Le contact fut établi dans l'instant. Un souffle à peine a suffi. Avant la rencontre, j'imaginais me trouver face à face avec une forme spectrale, aux allures diaphanes, une forme évanescente, une présence en quelque sorte plus qu'une consistance. Les mots ne racontent que des idioties, une âme, mais qu'est-ce donc ? Le catéchisme, les discours des prêtres, mais aussi des femmes, tout cela n'a aucun sens. C'est la corporéité qui prime d'abord. La chaire, le contact charnel voilà à quoi je n'étais pas préparé.

Je ne saurais pas dire qui elle était. Pourtant, je l'ai connu intimement. Une proximité féminine, maternelle. Ce n'est pas ma mère, c'est une certitude. Je l'ai cru l'espace d'un instant, à cause de l'odeur, car la femme a une odeur particulière en ce lieu, c'est même ce qui permet de faire la distinction immédiatement. Avant même tout autre contact. Les odeurs sont tellement prégnantes qu'elles vous ensorcellent jusqu'à la nausée. C'est cette odeur qui m'a pénétrée, qui m'a transformé, qui m'a rendu autre. Une dépersonnalisation dont j'avais déjà fait l'expérience dans l'autre monde. Excusez-moi, je suis encore très perturbé, je veux dire dans ce monde-ci, celui d'où je poste mon courrier afin qu'il soit publié. D'ailleurs, permettez que je profite de l'occasion pour remercier Greg Arturo-Reverte, qui a cru en moi, en tous les cas suffisamment pour me publier dans son journal : « Le temps ». Celui que vous devez avoir entre les mains, en ce moment même.

Après m'être délecté de sa saveur jusqu'à la lie, j'ai fait corps avec elle, je suis devenu elle. J'ai compris le nombre d'années qui avait été nécessaire à peaufiner avec une précision sans bornes la totalité de son être. Son non-être, vous préférez certainement cette formulation, cependant laissez-moi vous mettre en garde. Elle n'est pas juste, elle ne correspond à rien en cet endroit que je visite. Le plus étonnant dans l'outre monde, c'est que le temps n'a plus le sens commun. Pourtant, je sais, sans l'ombre d'un doute, qu'elle a atteint les trente-cinq ans et que le jour de son trente-sixième anniversaire la vie s'est arrêtée brusquement, une rupture nette. D'un trait, elle a voulu une coupure sans appel. Elle n'a laissé aucune chance à qui que ce soit de la retenir dans votre monde. Un cri, c'est ce que j'ai ressenti. L'envie de crier aussi, mais l'impossibilité d'ouvrir la bouche et l'étouffement. La noirceur de son être était envahissante, j'ai lutté de toute mon âme pour rester ce que je suis. Mais le suis-je encore ? Je vous jure, mais vous allez vous moquer de moi, mais si je ne fais pas attention, si j'agis sans précaution, je pourrai entrer dans un magasin de femme pour chercher des vêtements. De nouveaux habits pour mettre en valeur mes formes. D'ailleurs, il faut que je me rase et que je perde du poids. J'en ai une envie irrépressible. Je vous quitte pour un rouge à lèvres et un trait de coal noir pour souligner les yeux, mes yeux ! Je deviens fou. Je vous quitte brutalement, essayez de ne pas trop m'en vouloir.

Votre visiteur qui n'est plus...

Lettre quatrième

Au départ, je n'ai pas compris pourquoi l'accès m'était interdit. Rien n'est arrivé, il ne s'est tout simplement rien passé. J'ai attendu, et attendu encore, rien. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi. De toute façon, depuis ma dernière visite, je n'étais plus à ma place dans ce logement. Pourtant, j'y

vis depuis tout petit, j'y suis né. Ce logement, il est autant moi que je suis lui. Enfin, je devrais employer le passé. Je ne le fais pas, car je pense que cela va s'arranger bientôt. J'ai compris une chose : les visites dans l'outre monde ne sont pas sans conséquence. Plus précisément, les rencontres.

Mais commençons par le début. J'arrive à l'appartement. C'était juste au retour de mon troisième voyage de l'autre côté du monde. J'étais encore sous l'emprise de ce transport. Plus exactement, c'était ce que j'avais pensé. Ça a commencé par la clef que j'ai sortie pour ouvrir la porte. Je l'ai regardé comme une chose qui n'était pas à moi. Le porte-clef Harley, auquel elles étaient accrochées, m'est apparu comme une incongruité. J'ouvre avec une forte appréhension. Je passe le seuil, je n'ai pas pu aller plus loin. Ce lieu n'était plus le mien. J'avais l'impression désagréable, d'entrer par effraction chez un inconnu. Sur l'instant, je n'ai pas fait attention à une certaine excitation qui prenait possession de moi. Le plaisir de pénétrer l'intimité d'un homme. De me glisser en lui, découvrant ce qu'il était, à la fois me mettait mal à l'aise et en même temps, me procurait une jouissance immense. J'avais envie de moi comme s'il ne s'agissait pas de moi. C'était ma maison tout en ne l'étant pas. Je n'étais plus moi. Il m'a fallu du temps pour comprendre que mon esprit était envahi de l'essence d'une autre. Celle que j'avais à peine croisée dans l'autre monde. Depuis, je la connais comme je me connais. Se trouver dans l'outre monde avec les non-êtres, s'est emporter au plus profond de soi, leur odeur corporelle, leur intimité la plus secrète. De la même façon qu'une odeur s'immisce dans les vêtements, la présence de cette femme, son esprit, ont pris possession de moi. Heureusement, tout comme les odeurs, cela s'estompe. Voilà pourquoi je peux, en cet instant, vous en dire quelque chose. Je suis soulagé vous n'imaginez pas. Même s'il m'arrive encore de désirer être possédé par un homme, qu'il me prenne et entre en moi. J'ai des envies de sous-vêtements et d'habits qui m'effrayent. Et il est si difficile de lutter. Pour cette nuit, encore une fois, je vais dormir à l'hôtel. Demain, c'est juré je rentre chez moi. Je vais déjà beaucoup mieux. Je le sens.

Voilà pourquoi je n'ai pu entreprendre mon quatrième voyage. Je n'étais plus moi-même ! Je prépare ma prochaine visite dans l'outre monde avec une certaine appréhension.

Votre visiteur qui n'est plus...

La lettre cinquième

Je suis, comment vous dire ? Je ne sais pas par où commencer, ni comment d'écrire cette expérience. Tout d'abord, je l'ai revue. Revue, quel mot affreux. Les mots n'ont que le sens commun, ils ne correspondent plus à rien pour décrire l'expérience, la rencontre, l'interpénétration des âmes, les sensations d'extases infinies par lesquelles j'ai été traversé. La première fois que je me suis perdu en elle, il s'agissait peut-être d'une mise en garde, une façon de m'alerter sur les risques. En toute conscience, j'y suis retourné. Il faut aussi que je vous dise la vérité. Il m'a fallu plusieurs semaines avant de m'extraire de la gangue d'inertie dans laquelle j'étais plongé, une hébétude léthargique, une forme de bonheur évidé de toute sensation. Je vous ai parlé de Greg, mais si Arturo-Reverte, le journaliste. Si vous êtes abonné depuis longtemps au Temps, le présent journal que vous tenez dans les mains puisque vous lisez mes lettres, vous ne pouvez pas ne pas avoir lu les trop fameux articles publiés par ce grand reporter. Il n'écrit plus, pratiquement plus, il se contente d'assister le rédacteur en chef, un imbécile notoire, prétentieux et idiot. Mais revenons à Greg. Je me souviens tout à coup, il a publié un article cette semaine. Il était allé enquêter dans le milieu, il s'est plongé au sein de la pègre et il a écrit un texte courageux. Si vous ne l'avez pas lu, retrouver le numéro 48577, il y est publié sur une page centrale, une page entière. Un jour, je vous en dirais plus, car c'est un personnage énigmatique. Il y a une part de lui qui demeure inaccessible. De son passé, il ne dit jamais rien, ou pas grand chose. Tout ce que je sais, c'est qu'avant d'être grand reporter, il couvrait les faits

divers pour un torchon que je ne nommerai pas. Le nommer serait lui rendre un immense service que je refuse de lui faire. Ce genre de saloperies qui se complaît dans la délation et l'amour de la bassesse ne mérite même pas le nom de torchon. Je crois que ça a été pour lui une plongée dans l'immonde, avant une formidable renaissance.

Revenons à moi et à Arturo, oui, je préfère l'appelé ainsi. Je suis le seul de qui il le tolère. Je crois qu'il n'a plus de famille, ou bien n'en a-t-il jamais eu. En tous les cas, heureusement qu'il a eu l'idée de venir prendre de mes nouvelles. Je ne sais pas par quel miracle il m'a ramené parmi les hommes. Il ne m'en a rien dit, il m'a juste expliqué qu'il m'a trouvé allongé sur le lit au milieu de mes excréments, à demi-inconscient. Je commence seulement à reprendre forme humaine. Je ne me nourrissais plus depuis plusieurs jours. Cela n'explique pas complètement le fait que j'ai perdu autant de poids. Mon allure squelettique et décharnée me donnait un aspect hideux. Je vous jure que plus personne n'osait poser les yeux sur moi, je voyais dans leur regard passer l'ombre de la mort. Arturo a pris soin de moi. Il m'a lavé, nourri tout doucement, à la cuiller comme un bébé. J'avais perdu la parole, il m'a réappris les mots en me plaçant devant l'encrier, la plume à la main. Avant d'arriver au présent article, ce fut une suite incompréhensible de lettres accolées les unes aux autres. Puis, il m'a aidé à retrouver les mots, dans les lettres jetées en vrac sur le papier. Avec une patience d'ange, il m'a fait prononcer ce que je déversais sur les pages blanches comme une vomissure de moi-même. Petit à petit, les mots ont repris vie. De l'amas alphabétique, de l'informe est né la forme.

Il m'est encore difficile de vous parler d'elle. Tout ce que je peux vous dire, c'est son prénom : Solange

Le visiteur de l'outre monde

La lettre sixième

Je deviens fou. C'est plus insupportable que la dépersonnalisation et l'anéantissement. Je ne savais pas qu'il était possible de souffrir autant. Le suicide lui-même n'est pas pour moi. Car il y a pire que la haine, même la haine de soi. Il y a le néant. Le désert. Le non-sens. L'absurde rend *le pire,* ridicule. Il ne reste même plus une probable détérioration. Un effondrement, c'est déjà un avenir, une suite de quelque chose. Mais le trou, la béance ça dépasse l'entendement. Excusez-moi, mais pour le moment, je m'arrête là.

Post-scriptum : je suis hospitalisé. Après le texte précédent, j'ai été pris de démence et je me suis lacéré le visage au canif. J'ai hésité avant d'ajouter ces lignes, mais Arturo a insisté. Dans l'affaire, j'ai perdu un œil. Je me le suis ôté. Je vous en prie, ayez pitié de moi. Dans la prochaine lettre, j'essaierai de rendre compte de mon voyage. Mais sachez des à présent que les mots seront impuissants à traduire cette descente dans l'anéantissant outre monde. Je vous abandonne. Assommé par les médocs, je m'effondre dans une sorte d'endormissement.

Le visiteur de l'outre monde

Lettre septième

Je vais beaucoup mieux. Désolé si je vous ai inquiété. Au final, les blessures sont superficielles. À peine une belle balafre au-dessus la lèvre supérieure. L'œil a juste été écorné. La cornée a été rayée et je vois trouble quand on m'enlève le pansement. Le médecin a dit que cela allait s'arranger.

Maintenant venons-en à mon précédent voyage. Tout d'abord, ce que je n'avais pas perçu, c'était à quel point Solange me manquait. Et c'est toujours le cas. Mais pénétrer l'outre monde avec un tel désir ne peut conduire qu'à la catastrophe. Car le désir de l'être aimé n'est que l'envers de son non-être. Comment vous dire ça plus clairement. C'est comme si le désir de Solange en moi était une absorption de sa substance. Ce qui a fait qu'à mon retour en l'outre monde je me suis retrouvé en un désert de désolation. Une terre brûlée par le froid. Une poussière qui, à peine soulevée par les pas, retombe lourdement sur la surface déchirée d'une roche poreuse d'un gris-anthracite. Quelques brisures de pierre sont éparpillées jusqu'à perte de vue. Aussi loin que porte le regard, la désolation et une terre aride. Mais le plus désolant vient des cieux. Il pèse sur vous déposant des enclumes dans votre esprit. Je dis des enclumes, car c'est l'image qui se rapproche le plus près de ce que j'ai ressenti. À tel point que le simple fait de l'évoquer me fait à nouveau sentir ce poids qui vous enfonce dans l'anéantissement.

Chers lecteurs et très chères lectrices, il me faut comprendre ce qui m'arrive pour pouvoir poursuivre mes voyages. Je sais ce monde inéluctable. Je n'y retrouverai qu'une terre de misère, désespérément évidée l'intérieur. Mais je n'ai plus peur, car j'ai un but, dorénavant, qui gouverne ma vie : renouer avec la présence de cette femme qui habite en moi comme le manteau, la penderie.

Le visiteur de l’outre monde

Lettre huitième

Rien à faire, le désert, toujours le désert et cette poussière qui pèse. Le désespoir me prend par moment. Ce paysage de désolation, pourquoi ? Solange a-t-elle été absorbée par cette entité, ou bien a-t-elle tout simplement disparu ? Mais cela n'a aucun sens, puisqu'elle n'est plus déjà, comment pourrait-elle n'être pas une deuxième fois ! J'ai beau tourner les choses dans ma tête, je ne sors pas de cette contradiction. À chaque fois, que je pénètre l'outre monde, c'est le même recommencement. Je suis jeté dans ce monde désespérant et n'y trouve que de la pierre, de la matière dure, et cette maudite poussière. Le ciel lui-même n'est que le reflet de la poussière. Il est composé d'une non-couleur, pas un gris, ni même un noir, ce n'est pas une teinte, c'est un poids. Imaginer une couleur qui serait une masse. Comme un couvercle de marmite. J'ai presque l'impression de pouvoir le toucher du doigt, mais lorsque je lève le bras, ce n'est pas le ciel qui s'éloigne, c'est mon bras qui se contracte et qui m'absorbe. Je ne suis plus que bras, et désir de toucher. J'ai été tenté de sauter en l'air pour atteindre ce ciel, mais je n'ai pas encore osé. Devenir pieds, ne m'enchante guère. Ou godillot, pas mieux.

Heureusement qu'Arturo est là. Il a sur moi un effet bénéfique. À chaque fois, il me soutient, m'encourage à ne pas renoncer. Je sais bien qu'il tient à ces lettres, mais soyons un peu raisonnable, son journal n'a pas besoin de mes écrits pour vivre. J'occupe un petit espace en cette dernière page où je vous trouve, et depuis, le nombre de lecteurs n'a pas augmenter. Il est stable, c'est déjà ça. Arturo, est un être lumineux, il porte en lui une humanité immense et je voudrais ici, lui rendre hommage. D'ailleurs depuis les deux derniers voyages, il me reçoit chez lui. Là, je peux me reposer deux ou trois jours en sa compagnie, pour reprendre des forces. Il me fait des tortillas, pomme de terre, oignons et poivrons. Elles sont délicieuses. Vous allez très certainement rire de moi, mais ce qui m'aide à quitter l'outre monde, c'est l'odeur des omelettes d'Arturo. Je pense à la saveur qui aiguisera mes papilles et j'empreinte le passage avec un peu moins d'appréhension. Je dis le passage, c'est pour donner une image. Je ne sais pas comment le dire autrement. Un boyau, un estomac, c'est vrai que ça ressemble à une digestion. J'ai l'impression à ce moment, d'être un aliment qui va être ingéré. Non pas, ingéré, mais digéré. J'ai cette sensation que je me fractionne, que je me décompose.

C'est Arturo qui me raccompagne, toujours, car au retour, je suis hors de moi, vraiment. Il me faut un peu de temps pour réintégrer mon corps, alors c'est lui qui n prend soin. J'ai oublié de vous dire, mais vous l'avez deviné, Arturo est espagnol. Catalan pour être plus précis.

Le visiteur de l'outre monde

Lettre neuvième

Je garde espoir. Car je n'ai pas d'autre issue. Je suis lessivé, lavé, vidé et usé. Je sais bien que la solution est là, sous mes yeux. J'arpente chaque parcelle de monde qui s'évide de l'intérieur. Je suis à peu près certains qu'il y avait au moins une sorte de paysage. Un décor apocalyptique soit, mais un décors fait d'autre chose que cette poussière. La roche elle-même disparaît, l'horizon devient poussière, l'air lui-même n'est plus que cette odeur âcre, épaisse qui se colle dans la bouche. Je mange cette terre, je respire cette médiocrité, je suis emplie de ce monde de fumée. À mon dernier voyage, il m'a fallu couvrir des lieux et des lieux avant de trouver un morceau de pierraille et encore elle commençait à se dissoudre en poussière. Il reste un halo de clarté diaphane, mais jusqu'à quand. La grisaille plombe une partie de l'espace dans une dimension irréelle. La poussière a mangé le temps, je rentre et je sors, les instants ne sont plus. Je peux uniquement penser en déroulement, je déroule une sorte de tapis devant moi et le décor se déploie. C'est très difficile à décrire, l'espace découplé du temps est une autre chose que l'espace. Une bande de matière qui serait enroulée sur elle-même et elle ne prend forme que parce que je fais un pas en avant. Du même mouvement, elle se replie derrière moi. Cela crée une sensation angoissante d'anéantissement. Il me semble que plus je pénètre ce monde, plus je deviens moi-même morceau de cet enroulement. Je sais, comme une certitude, que je ne serais jamais absorbé par cette dimension de l'outre monde. Tout simplement parce que si j'en faisais partie intrinsèquement, je créerais un désordre infini qui renverserait l'équilibre universel. Et le déroulement lui-même n'aurait plus aucun sens. Je serais LE déroulement.

Arturo a changé. Il semble inquiet. Il ne mange plus. Pourtant quand je suis de retour, il m'attend toujours avec la même impatience, me fait toujours de ces repas espagnols si délicieux. Mais il ne partage plus avec moi. Entre nous, il place une certaine distance. Nous nous saluons toujours, mais il m'attrape du bout des doigts. Il semble aspiré par l'espace qui nous entoure. Je dois vous faire un aveu, ce monde-ci, je le ressens différemment, ma perception des choses, de leur contenance, de leur masse, de la dimension dans laquelle elles baignent, tous cela influe sur moi. Je ressens les êtres vivants comme éloignés, et les objets, dans leur inertie, je perçois quelque chose d'inexplicable. Arturo me dit de ne pas me formaliser, ce doit être les effets du voyage dans l'outre monde. Le timbre de sa voix s'est modifié, plus grave, légèrement plus grave. La tonalité du monde, aussi, a changé. Je sais maintenant que votre monde, pardon, le nôtre, ce monde-ci quoi, a une tonalité. Je pourrais presque vous la chanter, je n'en suis pas loin. J'ai essayé devant Arturo, ça l'a fait sourire. Je crois que ça lui a fait du bien. Il a eu l'air rasséréné, pour un court instant.

Le visiteur de l'outre monde

Lettre dixième

Il fallait supporter l'effondrement pour comprendre ce que recouvrait cette poussière. Aller au bout de ce dessein. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Épuiser ce monde de délabrements, l'empoussièrement de tout ce qui le composait. Le fractionnement en particules de chaque parcelle de matière. Une suie opaque s'est déversée sur ma conscience. Elle s'est déversée de ce qui n'était pas un paysage, mais un espace de conscience. Sa conscience.

Avant d'aller plus loin, je veux juste préciser une chose. Lors de ce précédent voyage en l'outre monde, j'ai été traversé par un autre effondrement, une sorte d'aplanissement sur moi-même. Une infinie tristesse s'est immiscée, d'abord tout doucement, comme un mince filet d'eau qui susurrerait au creux d'une cascade. Puis, lentement la force de l'écoulement s'est amplifiée au point de faire de mon âme cet univers de misère et de désespérance. Et d'un coup, la lumière. Sous forme de compréhension. La conscience de la matière. L'éclat d'une pensée totale : elle, la femme qui me cherchait depuis cette première rencontre en l'outre monde. Enfin, elle était de retour. Il avait fallu ce chemin de détresse pour la rencontrer, la retrouver et de la même façon la perdre à nouveau.

Elle était là, si prés de moi et à la fois si lointaine, ensevelie sous la poussière et en même temps, elle était cette poussière. En l'outre monde la dualité est un non-sens. Plus vous approchez de l'aspect des choses plus vous perdez leur consistance et plus vous touchez de près la consistance, plus l'aspect vous échappe. Il y a quelque chose de l'ondulatoire et du corpusculaire.

De l'autre côté de ce miroir sans reflet. Il a fallu que je me décide enfin à voir ce que je ne voulais pas voir : la femme délétère. J'ai dû passer au-delà de cette apparence pour la comprendre et la regarder avec sa part d'ombre. Il y avait en elle une telle noirceur qu'elle ne pouvait même pas savoir tellement celle-ci était constitutive de sa personne. Il était nécessaire que j'absorbe cette part d'elle afin de pouvoir à nouveau être en présence de son essence. De l'émanation de sa substance, de sa chaire. Mais en réalisant ce transfert, je perdais une part de ce qu'elle était. Car à cet instant même où j'ai senti la présence de son corps, la part d'ombre qui faisait ce qu'elle était en a été extirpée. Plus libre elle était, mais en même temps, elle a perdu ce qui faisait la nécessité de sa rencontre. Désolé d'être si peu clair. J'essaye seulement de traduire ce passage en l'outre monde qui est finalement une rencontre avec autre que soi. Une dépersonnalisation totale qui fait de l’être différent, une terreur absolue.

Ce dont vous devez vous rendre compte, est presque indicible. Maintenant, cette part d'elle habite en moi. Je suis devenu le morceau d'elle qui fait qu'elle n'est plus pour moi cette personne essentielle que je vénérais. Ce que je recherchais en elle, c'est l'ombre qui la rendait ténébreuse. Ce morceau d'elle qui l'a conduite à l'anéantissement d'elle-même.

Le visiteur de l’outre monde

Lettre onzième

Ils étaient tous là. Je ne les connaissais pas, mais je savais qu'ils m'attendaient. Silencieux, posés là, patients. Aucun ne s'est précipité vers moi. Solange était placée en avant. Juste quelques pas. Et tous les autres derrière. J'ai su de suite ce qu'ils désiraient. Tout comme Solange, ils voulaient que j'entre en contact. Que je vienne les délivrer d'un poids. Tous ont besoin que je les déleste d'une idée qui les appesantit dans le sol, qui les aliène à la terre, qui les gonfle de cette poussière noire. Ce ciment de l'âme. Ils ont l'éternité pour eux et moi, je dois le trouver, lui. Je savais au départ quel but je me devais d'atteindre. Mais c'est une femme, Solange, qui s'est présentée à moi. Une sorte d'initiation. Maintenant qu'ils ont vu, qu'ils savent mon pouvoir, ils ne me laisseront pas en paix. Il y a un vieux qui me rappelle très vaguement quelque chose. Mais c'est difficile à d'écrire précisément puisque je les sais d'une toute autre façon. Eux tous, je les ai appris de l'extérieur, comme on apprend une leçon de l'école élémentaire. On ne sait pas ce qu'elle signifie exactement, mais on en comprend les atours. J'ai pénétré leur âme. Vous croyez que l'âme a à voir avec l'intériorité, c'est une erreur profonde. L'âme n'est qu'extériorité, voilà pourquoi elle rattache les habitants de l'outre-monde à leur vie d'avant.

Une quarantaine. Ils sont une bonne quarantaine à attendre ma visite ! Je ne me sens vraiment pas de refaire le chemin avec chacun deux, de revivre ce que j'ai vécu en présence de Solange. C'est le vieux qui m'a attiré à lui. Il a déformé la courbure du sol. J'ai bien tenté de reculer. Mais plus je cherchais à mettre de la distance entre nos deux corps, plus le sol se déformait et par voie de conséquence, je m'alourdissais.

Depuis, je sais comment il se nomme : Camille. Et je sais la terre et la roche que je vais devoir combattre. Et la poussière. Et la suffocation. Encore et encore. Comment vais-je pouvoir supporter, ne serait-ce qu'une seule fois une telle destruction. Alors pour tous ces êtres de l'outre-monde, je déclare forfait.

J'ai rendez-vous avec Arturo pour lui dire ma décision. Il n'est pas là. Je dois laisser l'article au marbreur. Arturo m'avait prévenu. « Un jour, je devrais m'en aller quelques jours, il faudra t'adresser à Miguel, le marbreur. Et à lui seul. Sinon je ne réponds plus de la publication. » Ça m'a semblé étrange comme réponse. Mais en effet, je suis tombé, presque par hasard, sur ce Miguel, une espèce de baroudeur. Une méchante balafre en travers de la figure. La musculature saillante. Un gars de la légion. Enfin, si l'on s'en tient à ses tatouages. Il ne m'a pas dit un mot. Il m'attendait, devant l'entrée principale. L'œil soupçonneux. J'ai bien cru un instant qu'il allait me zigouiller. Non, il a juste sorti son surin pour se curer les dents, puis il m'a salué de deux doigts portés au front. Bêtement, j'ai fait pareil, ça la fait sourire. Je crois que finalement, c'est un chic type.

Lettre douzième

Je crois que c'est plus simple que ça en avait l'air. Le temps n'a pas de poids dans l'outre monde tout simplement parce que celui-ci en a. Je m'étais étonné, il y a déjà quelque temps de constater une déformation autour de moi. A mon retour de voyage, les objets prennent une forme oblongue. Je ne l'ai plus remarqué tout simplement parce que je me suis habitué. Ce à quoi je n'ai pas fait attention, c'est à la conséquence : l'étirement du temps. Je vois chaque particule de temps se décomposer sous mes yeux. En fonction de sa masse, je suis absorbé plus ou moins. Il y a des contractions tellement fortes qu'un tiers d'année peut se consumer en une mesure de masse. Je sais que cela doit vous paraître étrange, mais pour moi le temps est devenu une masse. Il pèse. Mais comme je n'ai aucun moyen de comparaison, je parle de masse comme je dirais kilogramme ou bien tonne ou hectogramme.

Pour en revenir à mes allers-retours dans l'outre monde, le défilé des différentes personnes que je rencontre n'a plus le même sens quand je suis de retour parmi vous.

Un autre aspect dont il me faut vous parler : mes rencontres avec Arturo. Il se passe quelque chose d'étrange. Tout d'abord, il n'est toujours pas de retour et je continue à donner le présent article au marbreur. Miguel. Je lui ai demandé des nouvelles d'Arturo, il n'a pas su m'en donner. Je l'ai un peu questionné sur le comment de leur rencontre. Il m'a dit ne pas le connaître. Il fait ce boulot contre rétribution. Comme il n'est pas très causant, il a juste précisé qu'ils se croisent au journal et qu'il lui rend service. Ça me parait étrange qu'on laisse faire ainsi les choses dans ce journal. J'espère que vous recevez bien mes articles. Ce qui me rassure, c'est la somme d'argent que je reçois pour ces écrits. J'ai du mal à imaginer qu'ils ne soient pas publiés. Vous vous dites, mais pourquoi ne va-t-il pas vérifier ? C'est l'autre partie étonnante de mon arrangement avec Arturo. Je n'ai pas le droit de lire votre journal. Sinon cela met fin à notre collaboration. Et je ne suis pas suffisamment riche pour me permettre de prendre le risque. Une fois, tout au début, j'ai essayé. Il l'a su. Il doit connaître tous les gus qui distribuent le journal dans ce satané port.

Revenons à mon précédent voyage. Et à Camille. Je sens qu'avec cet homme, je suis proche du but ultime de mon voyage dans l'outre monde. Lorsque le contact avec lui a eu lieu, j'ai subi le même effroi que pour Solange. Heureusement, j'ai trouvé le moyen de ployer le temps. Il suffit de peser sur son écoulement. Par exemple avec de la matière. N'importe laquelle excepté cette poussière infâme. Il me faut prendre de la pierre ou bien de la roche avant sa transformation.

J'ai vu ce qui fait sa part d'ombre. À Camille. C'est un amour absolu. Un amour tel qu'il a perdu la tête. Il a fait quelque chose de mal. J'ai ressenti cette part de ténèbres qui le dévore. Maintenant, elle est devenue mienne. Elle me constitue, mais elle ne m'affecte pas. Plus exactement, elle n'affecte que le temps dans votre monde.

Lettre treizième

Je crains qu'il n'y ait une partie de ce voyage qui m'échappe. Je sens que j'approche de LUI, il est au bout de la file. Celle qui aligne tous ces personnages qui peuplent l'outre monde. Je pourrais les décrire comme une suite d'êtres humains, les uns derrière les autres attendant leur tour au guichet de la poste Principale. De l'autre côté du guichet, le proposé, moi. Cette description n'aurait pas moins de sens que celle que je découvre à chaque visite. Ils sont sages, toujours en file indienne. Ce qui pourrait être effrayant, c'est la façon dont ils se démultiplient à l'infini, mais je crois que le but ultime de ce voyage est là. Comme ils sont beaux, tous, à m'attendre. Ils ont l'éternité pour cela, ils ont appris la patience. C'est tout ce qu'ils leur restent. Plus je me nourris d'eux et de la détresse qui ploie leur volonté et plus je suis amplis de joie. J'ai pensé au départ, que cela allait me pousser vers les confins de la désespérance, une sorte de suicide au ralenti. Quelle erreur d'appréciation !

Mais le but de la présente lettre, n'est pas l'outre monde. D'ailleurs suis-je encore publié dans ce journal ? Nul ne le sait à part vous. Je l'espère de tout mon cœur, vous êtes la composante aléatoire qui fait la réussite de cette expédition. Je ne dis pas cela à la légère, vous êtes le contre poids qui me permet de pénétrer au plus profond de ces contrées. Imaginez une planche, gigantesque, sur laquelle je m'avance. Elle est maintenue par vous qui êtes sur l'autre extrémité. Votre inexistence plongerait l'outre monde dans le néant. Et je crains, maintenant que je suis constitué par son essence, qu'il en soit de même pour votre serviteur.

Si ces lettres ne vous parvenaient plus, je ne sais pas ce qu'il en adviendrait ? Peut-être est-ce déjà le cas, j'ai de plus en plus de mal à distinguer le réel du vrai. Tout devient flou, se modifie. Les formes changent, les distances, vous. Je lis votre monde autrement. Il y a des interstices dont vous n'avez même pas idée, puisqu'ils sont intriqués à ce qui me constitue.

Ce n'est pas de l'outre monde que me vient la crainte, c'est de ce monde-ci. Je vous ai dit que ma perception avait changé. Le monde se comprime et s'étire vers le haut. Mais, ce que je n'avais pas bien perçu, il se fractionne. Il y a des déchirures, des ruptures dans la continuité de l'espace et donc du temps. Je dois avancer avec précaution, ne pas être absorbé par celles-ci. Je les sens incommensurables. Ce sont des failles abyssales. Pour le moment, elles sont prévisibles et minuscules, mais le simple fait de m'en approcher, je ressens une attirance infinie qui m'aspire. Il me faut respecter une distance proportionnelle à leur dimension.

Autre chose, j'ai revu Arturo. Et contrairement à ma première impression, il n'est pas affecté par les transformations de l'espace-temps. Il s'agissait d'une illusion de mon esprit. Ça a fonctionné par contiguïté. Les déformations ont influencé mon esprit et m'ont poussé à appliquer les mêmes étirements à tout ce qui m'entourait. Maintenant que ma vision s'est adaptée, j'ai une meilleure appréciation des choses. Et une certitude : seul Arturo n'est pas affecté !

Lettre quatorzième

Je pense qu'il s'agit de mon avant-dernière lettre. Je suis arrivé à cette conclusion, car vous, habitants d'un espace-temps qui n'est plus le mien, vous avez une forme qui montre un étirement démesuré. Il m'est dorénavant très difficile de vous percevoir. Vous n'avez plus que l'épaisseur d'un trait. Bientôt un cheveu. C'est un signe imparable. Par contre, le poids du temps est un élément particulier qui m'est propice. Il me suffit de me glisser dans des interstices de temps qui pèsent infiniment lourd pour avoir des siècles pour accomplir ma tâche et chose géniale, je ne suis pas affecté. Enfin pas directement. C'est vous qui êtes affectés. Vous vous étirez. L'espace se contracte. Pour vous donner un exemple concret, pour écrire la présente lettre, j'ai pris cent treize ans. Une phrase tous les deux mois. Mais pour vous cela n'aurait pris qu'une heure.

Arturo. Il a beaucoup changé. Pas en forme, car il n'est toujours pas affecté par la distorsion du temps et de l'espace. Son caractère. Il est dur avec moi, je sens en lui une haine qu'il ne tente plus de masquer. Au temps de notre première rencontre ça devait déjà être le cas, mais je ne l'avais pas perçue. Je ne m'explique pas le pourquoi de la chose, mais cela n'a plus aucune importance. Je continue d'écrire pour vous. Je n'ai plus aucun doute sur le fait que vous lisiez mes écrits, sinon je ne serais plus parmi vous depuis longtemps, la planche de salut sur laquelle je m'avance aurait définitivement basculé dans le néant. Voilà aussi la raison qui fait que je continue à prendre la plume, vous êtes ce qui me rattache au monde.

Je n'ai pas grand-chose à vous communiquer sur mon avant-dernier voyage. Il se résume à une chose. Je l'ai enfin rencontré, CELUI qui était le but de mon voyage. Après tous ces autres, IL m'est enfin apparu. Étrangement, d'être arrivé au but de ma quête m'apporte une certaine sérénité, mais peu de réponses. Je sais seulement que je suis apaisé, mes tourments s'en sont allés, une paix intérieure m'a gagné. Les frayeurs, les appréhensions quant aux visites dans l'outre monde s'en sont allées de la même façon. Je vais vous faire une confidence, j'y ai trouvé ma place. C'est un peu comme si j'y étais attendu, un chez-moi empli de connaissances. Il ressemble à un monde de souvenirs, mais où les souvenirs seraient palpables.

Une dernière chose, je sais enfin la tonalité du monde. C'est une note bleu émeraude, de ça aussi, j'ai oublié de vous parler. Les sons ont une couleur. Presque tous, il y en a un qui est particulier, lui n'a pas de couleur, c'est la tonalité de l'outre monde.

Je m'en vais LE rejoindre, IL m'attend. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, de souvenirs à partager. C'est un peu comme s'il était de ma famille, un peu comme si TOUS les êtres qui peuplent ce monde étaient ma famille. IL a une révélation à me faire, je ne sais laquelle, mais je sens qu'il y a là, le sens profond de cette quête. Ce sera le propos de mon dernier courrier.

Lettre quinzième

Je garde le principe de la lettre, mais celle-ci n'est pas du même auteur. Je me présente, je suis Greg Arturo-Reverte. Tout d'abord, vous n'aurez plus de nouvelles de Simon. Il ne s'est jamais présenté, mais son prénom, c'est Simon. Il n'en sait pas plus sur son identité, car il a été victime d'un grave accident. On l'a retrouvé errant sur la route, plongé dans une profonde hébétude. D'après les médecins qui se sont penchés sur son cas, il aurait subi un choc électrique d'une très forte intensité. À mon avis, il n'en est rien. C'est la conséquence qui marque la naissance de son aptitude à passer. Je ne sais pas trouver d'autre mot. Seul lui peut rendre compte. Pour moi, c'est un peu comme s'il se glissait entre deux cloisons. Sauf qu'il n'y a pas de cloisons, après. Même ce « après » n'a aucun sens, car il n'y a pas d'après, il reste une sorte de nausée, de mauvais rêve, de dépersonnalisation, j'ai été

expulsé de moi. Il m'a fallu beaucoup de temps pour apprendre à ne pas me scinder. À chacune de ces expériences, j'en ressors comme si j'avais traversé un rêve, un rêve éveillé, mais un rêve quand même. Peu importe.

Il n'a jamais voulu rien savoir de son identité. Une sorte d'appréhension. Justifié au demeurant. Avec lui, la porte qui ouvrait sur les ténèbres s'est refermée. Il fallait pour cela qu'il retrouve un morceau de lui, de ses souvenirs. Il fallait qu'il soit enfin LUI. Qu'il soit mis en face de ses responsabilités, du pacte qu'il a conclu. Pas vraiment lui, mais les siens. Un pacte avec l'outre monde. Il est le descendant des Maurepas, le dernier. Enfin ! Ce sont des puissances machiavéliques qui anéantissent tout sur leur passage. Il fallait débarrasser la planète de ces monstruosités. Lui n'avait pas encore œuvré, il était tout proche de le faire. J'ai tout manigancé pour le piéger, pour le détruire, pour le renvoyer d'où il vient. Progéniture issue d'une longue lignée générée d'un pacte diabolique, mariage d'un vivant et d'une morte arrachée de terre et jetée sur l'autel d'une église.

Ce reportage sur l'outre monde se termine avec la disparition de son envoyé spécial. Pour ma part, j'ai d'autres tâches qui m'attendent. Je dois retrouver ma place parmi un autre monde parallèle. Nous œuvrons pour la cause, nous gouvernons un peuple tentaculaire que maintenant plus personne n'a le pouvoir de détruire. Vous le connaissez très bien, il est à vos portes et pourtant, vous ne le voyez pas, vous traitez avec lui sans le savoir, il est celui qui vous dirige, vous êtes les marionnettes, nous sommes les marionnettistes. Ce monde, n'est pas un outre monde, c'est celui de la pègre.

Arturo

Communiqué de presse

Le journal tient à vous présenter ses excuses pour cette publication scandaleuse de lettres. Nous vous informons que le dit Greg Arturo-Reverte, n'a jamais été embauché par nos soins. Nous cherchons encore, à l'heure qu'il est, à comprendre comment on a pu se servir de cette tribune à notre insu, pour y publier un reportage qui n'est rien d'autre qu'une escroquerie. Comptant sur votre compréhension et espérant que vous nous resterez fidèles encore longtemps.

PS : Nous avons reçu un dernier courrier d'un prétendu Simon Maurepas, nous l'avons tout simplement passé au broyeur afin de rompre tous liens entre nos lecteurs et ces faussaires de l'information. Et afin de rétablir le rôle premier de notre journal, rester au plus prêt de l'information, nous commençons une enquête sur le traitement des eaux usées et les malversations frauduleuses de l'équipe municipale.

Le directeur de publication et son équipe

Écrire c'est quoi ?

Hein, je vous le demande comme je me le demande. De la même façon. Une vraie question. Pas simplement pour raconter une belle histoire. Mais pour essayer de comprendre. Peut-être vous vous demandez pourquoi je vous prends à témoin. Une partie de la réponse à la question de départ est là. Écrire, déjà c'est écrire à quelqu'un tout en écrivant à personne. Au moment où j'écris ces lignes, vous n'êtes qu'une hypothèse. Une irréalité dans un futur inexistant. Vous êtes sans être. Ni vivant ni mort. En devenir. Pour l'instant, dans mon salon assis devant cette saloperie de télévision que je hais presque autant que moi, j'écris à un spectre. Le silence à peine troublé par le murmure des voisins, un rectangle blanc qui traverse l'écran du téléviseur en parcourant les diagonales, je me surprends à vouloir vous glisser quelques mots à l'oreille. Vous susurrer une petite mélodie. Et voilà que vous prenez vie. Une vie a l'intérieur des méandres de mon cerveau. En un endroit s'allument des myriades de cellules grises juste pour vous.

- Tu es là aussi ?
- Oui, chut…

- Pourquoi tu me dis ça ?

- Il ne faut le déranger, ni le troubler car il croit à ce qu'il écrit.

- Mais ce ne sont que des lubies !

- Chut …

- Tu m'énerves à la fin. J'ai raison.

- Oui tu as raison et c'est par cela qu'il faut te taire et l'écouter.

- Pourquoi.

- Tu me fatigues avec tes questions…

- Alors !

- Mais parce que nous sommes ses lubies.

- Dis-moi une chose, je suis bien une jeune femme, d'une trentaine d'années. A peine.

- Oui…

- Est-ce que je suis Solange ?

- Oui.

- Et toi tu es Ti'Père ?

- Petit Pierre pas petit père…

- Je peux encore te demander une chose ?

- Au point où nous en sommes…

- Est-ce qu'il est amoureux de moi ?

- Oui.

- Je suis heureuse alors. Et de toi est-ce qu'il est amoureux ? Je suis idiote. Tu es un homme.

- Et alors. Puis mince, tu me fatigues vraiment. Je m'en vais.

- Finalement te es comme moi, tu existes par amour.

Mais je vous dois un aveu, j'écris encore pour une autre raison.

- V'là aut'chose !.

Ne pas mourir. Car jour après jour je me sens dépérir. Une partie de la substance qui me compose part en déliquescence. Je n'ai trouvé que ce moyen, ce voyage épistolaire pour contenir l'écoulement de ce fluide qui constitue mon être. Avant de finir entre quatre planches, je veux laisser une trace de mon médiocre passage sur cette terre. Pour le moment qu'ai-je fais de sensationnel pour mériter ma place parmi vous ? Quel acte peut-il faire que je sois digne de me regarder dans le miroir. Et bien la réponse, c'est écrire. Je fais ce pour quoi je suis né. Enfin, je sais la raison qui m'a fait me tenir debout jusqu'à présent. Vous et l'écriture. Ne voyez pas là deux entités, mais une seule. D'ailleurs pas deux mais trois éléments constitutifs de cette conscience en acte qui me pousse à gribouiller depuis que je suis en âge de tenir fermement dans ma mimine un truc qui laisse une trace. Une ligne de vie qui court de manière interrompue, sans aucune discontinuité jusqu'à vous. La trinité se compose d'un ajout à la dualité précédemment évoqué : la mort. La pourriture, les os de mon squelette et la poussière de néant qui me feront nourrir les vers de terre ne sont qu'une terminaison de la plume qui court sur le papier. Je vais, pour le moment mettre une suspension à mon récit. Une respiration pour reprendre haleine. L'altération nécessaire de la chaîne syntagmatique qui jusque-là se faisant une. La rupture immanquable qui ponctue l'écriture est déjà la prémisse d'une césure bien plus définitive.

- Ti Père ! … Ti Père !
- Il n'est pas là, il est reparti.

- Ah…

- Ça fait plaisir !

- Excuse-moi, c'est parce que j'avais commencé la discussion avec Ti Père..

- Je disais ça pour faire le malin… Tu es Solange n'est-ce pas ? Je te reconnais.

- Oui, c'est bien moi…

- Tu voulais lui dire quoi à Petit Pierre.

- Rien, juste que je trouve que quand il dit qu'il écrit pour ne pas mourir, il exagère.

- Qui ça ? Petit Pierre ?

- Tu es idiot ou quoi ?

- …/…

- Mais non, l'écrivain !

- Tu t'intéresse à lui ?

- Oui, et à ce qu'il écrit.

- Et alors ?

- Tu les verrais accrocher à son clavier. Il a les yeux qui brillent, plus rien n'existe. Même la musique qu'il met, il ne l'écoute pas. Je sui certaine qu'on la changerait, il ne s'en rendrait même pas compte. Alors quand il dit qu'il écrit pour ne pas mourir…

- L'un n'empêche pas l'autre…

- Je préfère discuter avec Petit Pierre, tu n'es pas rigolo…

- Désolé.

Écrire est une course contre la mort. On plante le décor, on y pose un personnage, on l'habille d'une peau et d'une âme et il prend vit. Il prend vit littéralement. De notre âme, il s'empare pour ne plus nous appartenir. Je suis comme le docteur Frankenstein, j'ai créé un monstre, mais à peine né, il m'échappe. Je ne suis qu'une mère orpheline de moi-même. De mes entrailles, j'ai extrait un morceau de moi pour que la vie se prolonge. Je veux la naissance, je veux enfanter. Et la maîtrise m'échappe. Le héros prend ses aises et s'amuse de ma candeur. La poésie échappe à ce processus. Il n'est qu'instant et vie dans l'épuisement des mots. Nul rapport avec la question de l'écriture qui traîne à ses chevilles une ribambelle de cadavres et de spectre. Le poème naît de la lumière, point n'est besoin de la durée. Écrire, c'est jeter de l'encre au rythme du marathonien. C'est un rythme et une respiration que le martèlement des pas engendre, c'est le pas suivant qui emporte avec lui le pas qui suivra. L'élancement du corps fait exister la ligne de fin en jetant au lecteur des décors, un asphalte et d'autres héros qui viennent peupler d'errance de vieux cercueils refermer sur la mémoire. Mais la poésie, c'est une existence qui s'essouffle, un rêve qui prend forme et un emportement. C'est faire l'épreuve d'une vie qui se brûle la cervelle. Et se jeter dans la beauté du monde pour pleurer enfin sa noirceur.

Je m'use en d'innombrables mots qui s'enchaînent autour de mon âme, ils pèsent le poids de marbre et se noient dans la Tamise. Tu crois lecteur que j'écris pour toi, c'est faux. J'écris pour une femme, ou bien un homme qui n'existe que dans ma conscience. Il habite au plus profond de mon esprit où vivent des noirceurs qu'il faut combattre afin que naissent les histoires. Sinon je m'entraîne, ils m'entraînent au loin de vous lecteur providentiel qui lever le voile de mon angoisse. Quand vient le bout de la ligne, je cours à la suivante, je m'accroche à la virgule pour ne pas oser un point qui pourrait être final.

Je croyais en donnant naissance à Maurepas, ce personnage arrivé de nulle part que je serais son maître, mais ce n'est pas le cas. Je voudrais le voir mourir, c'est impossible. Je voudrais lui jeter un bouquet de fleurs à la figure, lui crever le cœur ou tout simplement lui faire porter une chaussure rouge et des lunettes de clown, mais c'est irrecevable. Il en a décidé autrement. Je jure que je n'y suis pour rien. Comment est-il possible qu'à peine né, il me perde ? Alors vite, je créé encore un personnage, d'autres et d'autres encore pour ne pas mourir. Car je sais bien que la vie s'enfuie de mon corps à la vitesse trépidante des ans. D'ailleurs, Maurepas, n'est-ce pas étonnant ? Maure pas, ne meurt pas, au pays de Maures il n'y a que la peur de l'inconnu.

Heureusement, la poésie nous sauve de cette inquiétante illusion. Elle rappelle à l'ordre, à l'ordre du monde comme il va. Que les fleurs et les arbres peuvent se baigner de citronnelle, que le ciel incendie l'horizon pour te rendre belle. Qu'il est des femmes ensorceleuses qui prient dans la lumière de soir pour que les flammes se lèvent et irradie la douceur de la campagne. Merci à la liberté des mots qui se gravent en moi pour ne pas que je m'avale.

Ecrire, oui écrire c’est survivre. C’est ne pas crier trop fort qu’on a peur du noir. Ne pas se rappeler qu’enfant il y avait les monstres de la nuit qui peuplaient les placards de nos méninges. Lorsque la lumière jaunie de l’ampoule électrique ne diffusait plus par l’entrebâillement de la porte, les parents nous pensant endormi, refermait la porte de nos cauchemars. Ce sont eux qui reviennent en une ribambelle de bonhommes, ils se tiennent par la main et préfigurent ces mots qui s’accrochent les uns aux autres pour ne pas laisser de place à l’incommensurable érosion du temps. Depuis j’écris comme un marathonien. Je cours et je cours encore car je sais une camionnette rouge avec son gyrophare bleue qui inonde la ville endormie des hurlements lancinants. Elle est là pour moi, elle me cherche. Alors je cours, toujours plus vite, à bout de souffle je lui échappe encore une fois mais pour combien de temps ? Mes articulations souffrent, les poumons me brûlent et la trachée artère s’épuise en une recherche de l’air qui me manque déjà. Je sais la petite camionnette rouge capable des pires subterfuges pour me prendre par surprise, depuis je guette. Cette satanée machine de la mort, a le pouvoir déplaisant de se blanchir. Il prend des allures de mariée pour ne pas effrayer le peuple insouciant. Pourtant, il ne s’agit que d’un voyage pour des noces funèbres. Une invitation au festin de Cana, sans la rédemption pour une réincarnation christique. Heureusement, son gyrophare la trahit, sa sirène plus douce ne peut tromper plus longtemps sur la mission qui la dirige : me déloger pour m’emporter. Je vois déjà se préfigurer cette grande salle blanche noyée de lumière criarde. Les hommes en blancs s’agitent autour de moi, leur agitation annonce un mariage funèbre. Voilà ce que je crie à longueur de ligne, je crie du plus fort que je peux pour faire fuir la voiture rouge, qu’elle aille en chercher un autre, qu’elle m’oublie et qu’elle cesse de me poursuivre, de filer si près de moi que je sens l’odeur aseptisée des salles d’opération jusque dans les ruelles où je file me mettre à l’abri.

Écrire c'est l'autre face d'une même pièce qui est pour l'autre part le corps. J'ai dit, un peu plus haut, si mes souvenirs sont bons, que écrire c'est courir un marathon contre la mort. D'ailleurs l'origine du terme marathon renvoie bien à cette question de la mort. Le marathonien Phidippidès qui apporte la nouvelle, meurt d'épuisement. C'est deux fois une course contre la mort. La mort du porteur de la missive et la mort consécutive a la guerre face à Sparte.

Mais revenons la question de l'écriture de l'athlète. Celui qui pratique un sport renoue contact avec son corps. Il n'est que concentration envers l'effort a fournir et perception envers les messages que le corps lui fourni pour juger des limites. L'être n'est plus que corps. Il renoue avec l'ensemble des signes émis pour la chaire. Les odeurs et effluves que l'on cherche tant a masquée sont de retour pour une satisfaction pleine et entière. La douleur est recherchée pour connaître l'ultime de l'effort. Et l'écriture que vient elle faire là-dedans ? Voilà ce qui vous intrigue dans le présent développement. Ce n'est que la réappropriation du corps en terme de finitude et d'angoisse de mort. La déliquescence du muscle et de la tension de la peau appelle le verbe. L'enchaînement des mots des points des phrases mêlées de ponctuation n'est qu'une mise en scène de la peur et de l'anéantissement. Une volonté d'exulter le corps adolescent dans la force de l'âge. La puissance du membre quand il se dresse et appelle l'amour. La béance de vaginale qui cherche à être comblée. Écrire n'est qu'une sinécure. Un piètre labeur qui essaye tant bien que mal de nous faire croire a la jeunesse éternelle. Les mots ne sont que des enclumes qui parsèment un chemin de croix pour nous rappeler les jolis coquelicots mesdames. Les virgules ne sont qu'une multitude de poignards qui saignent nos veines pour nous dire l'écoulement. Le défilement des lignes de lettres misent en paragraphes qu'un triste enterrement dont le cortège s'effiloche car sonne le tocsin. Brefs tristes tropiques. Et tapent les chaussures sur le macadam pour enfoncer les ans.

Écrire c'est …

J'écris pour voir si je suis toujours vivant. Et à mon grand étonnement je le suis encore. C'est une façon de dire. Que veut dire être vivant. Regarder ce putain d'écran en se demandant ce que peut bien valoir le coup. Dormir et dormir encore puis se réveiller. Le matin ou bien le soir en regrettant de n'être pas un marin. Ou un PD ou bien un phoque. Il y a de ces instants où je ère parmi les vivants, ma plume sur l'oreille. C'est encore là qu'elle est le mieux. Ou alors dans le c… Oui, par exemple quand j'ai l'impression d'écrire de la merde. De toutes les façons c'est ça où je me colle une balle dans le citron. Et puis vu l'étendu de mon lectorat j'emmerde pas lourd de monde. Tout ça c'est à cause de Noël. Les fêtes d'une manière générale ça ne me réussit pas trop. J'ai le mirliton mauvais. Le flonflon me fout le cafard. La joie des autres me donne des envies de meurtre. Heureusement pour moi, et pour vous, je n'aime pas les armes à feu. C'est une tradition familiale. Même pas la pêche. Nous sommes pour le respect des espèces. Même des espèces de connard dans mon genre. Je ne suis pas un écrivain maudit je suis un écrivain raté. J'entends certains médisants "Faudrait déjà qu'il le soit… écrivain. "

Je finis ma ligne et j'y mets un point. De suspension puisque je suis encore vivant. C'est rigolo de se dire que mort y'aura probablement personne pour lire ces inepties. En réalité j'écris que je suis vivant à un mort qui me lira pas. C'est le bout du bout.

Ecrire c'est aussi…

Le prix d'une rencontre, le prix du risque, de la déception, de la misère de voire toutes ses signes accrochés les uns aux autres ne dire qu'une chose : Ne me laissez pas seul, aimez-moi, prenez-moi dans vos bras et doucement, tendrement bercez mon corps afin que mon esprit s'endorme.

- Ah bah voilà, enfin il le dit. Il a mis le temps. Pour un peu je suis amoureuse de lui…
- Tu n'en fais pas un peu trop non ?

- Non !

- Tu coucherais avec lui si tu étais autre chose qu'un rêve dans sa tête ?

- Oui, je coucherais encore plus volontiers avec toi…

- Tu ne serais pas un peu lesbienne ?

- J'ai seulement envie d'amour…

- Ca te prend comme ça, d'un coup ?

- Oui, c'est à cause de lui et de ses mots, il devient beau et moi aussi… Tu serais d'accord pour faire l'amour avec moi ?

- Pourquoi pas, qui ne tente rien, comme on dit…

Je te cherche depuis que si longtemps, depuis que je sais jeter sur les murs de ma raison des bouts de traits, de courbes, le tout enrubanné de jolies couleurs.

- C'était qui, les deux qui causaient dans le texte ?
- Tu ne les as pas reconnu, c'est incroyable, tu les as cotoyer pendant des pages et des pages, et tu ne les reconnais pas ! C'est effarant…

- J'étais trop loin, pas encore arrivé, juste un peu trop bas dans le sur texte.

- Tu es sourd alors ?

- Non, juste trop loin… Bon alors c'était qui les deux femmes ?

- Mario et Clairance…

- Mario, c'est pas un nom de fille ça…

- Marion, avec un « n » à la fin, c'est à cause du retour chariot, il a bouffé une lettre !

- Elle rudement chouette aussi Marion, mais c'est vrai que Clairance est vraiment ravissante…

- C'est un peu normal, le tragique implique l'amour, et l'amour, la beauté.

- Peut-être mais je ne la voyais pas aussi jolie non d'une pipe ! J'aimerais bien en faire mon quatre heures…

Mais voilà que le temps présent s'efface pour ne laisser que le temps passé, et les couleurs s'assombrissent et les traits sont devenus des bateaux de détresse, des sémaphores qui essayent de dire les brisants et la proximité des récifs.

- C'est bien Bertelot et l'un des frères Baraga qu'on vient d'entendre ?
- Oui…

- Il est pas mal le Baraga, tu crois qu'il est comme dans l'histoire ?

- Oui, puisque c'est un personnage et un personnage n'est que ce qu'il est dans la tête de l'auteur !

- Tu crois qu'il rêve de nous, l'auteur ?

- Evidemment, puisqu'il nous aime.

- Il nous rêve nues ou bien habillées ?

- Tu en as d'autres de questions idiotes… Puis arrêtes tu finis par m'exciter avec tes conneries… Embrasses-moi… Hum, tes lèvres sont douces… Caresse-moi… Oui, comme ça…

- Ca va, vous arrêtez vos saloperies, on ne fait plus attention à l'auteur et à ce qu'il raconte. Il va disparaître si on ne le lit pas. Et s'il disparaît, nous aussi… Allez ressapez-vous !

Le poids des ans pèse et pèse encore, le poids d'une pierre tombale, le poids qu'il faut pour enfoncer mes semelles dans la boue. Alors toi qui croises ces mots, toi qui passes, comme je t'aime de tout mon cœur, car tu es ma rédemption, le prolongement infinie de mon âme. Tu transcendes l'immortalité, tu me portes au-delà de l'horizon, avec toi les murs s'affaissent et je peux retrouver cette prairie audacieuse où mes pas se perdaient vers elle.

Mais écrire c'est aussi deux choses : l'autodestruction et la recherche d'une rencontre avec l'autre, le grand autre, l'amour avec un grand A comme dans les bandes dessinées de Philémon, l'archipel du A.

J'écris pour…

être libre. Pour me détacher de la contingence, pour oublier les armées d'esclaves qui marchent d'un pas pesant vers la misère. Pour ne pas voir, que l'esclave parfois, c'est de moi qu'il s'agit. Pour délier les chaînes qui m'entravent, pour imaginer une porte dans le mur de briques, pour trouer l'espace, y jeter une corde faites de tous les draps noués. Les draps de ma détresse, tachés de sang, de foutre et de regrets. Alors je les mets bout à bout pour sauver mon âme, et m'évader de la geôle

dans laquelle je me suis enfermée tout seul. Avec des blocks de mots, des ensembles de lettres je dépose les fondements de ma nouvelle prison. Ainsi de prison en prison, il me semble que je finis par me trouver libre. Et les phrases se lient aux phrases, ça fait de jolies histoires, ou des regrets qui racontent sans fin la même tristesse d'avoir perdu le sourire et les lèvres qui vont avec, celles que j'embrassais goulûment, et les yeux aussi sont perdus. Je colmate les brèches, je fais des chemins, je crée des ruelles, des impasses, des portes cochères, un passage enfin, pour te trouver. Te serrer dans mes bras à nouveau, et écrire encore une fois comme c'est doux. Je veux finir à Chicago, dans les bas-fonds, aux bras des putains, acoquiné avec les truands, puisque ce sera la fin, autant jeter mon âme avec le dernier soupir.

Ecrire c'est jeter des mots dans le scintillement du vide.

J'écris de mots qui se noient dans le brouillage des ondes électriques. Je sais bien que derrière cet écran, il n'y a personne, les mots que je jette sur la toile s'y suspendent en attendant de disparaître. Il y a quelque chose d'illusoire d'écrire pour la multitude qui n'existe pas. Qui sont ses êtres auxquels je m'adresse et qui ne sont pas là ? Ne sont-ils donc qu'une réminiscence de mon être, un fond de vibration qui m'assure que je suis vivant. Qu'au-delà de moi, il y a vous, des vous qui n'avez pas idée de mon essentialité.

- Tiens, tu es là toi aussi ?

- Pourtant je ferais mieux de n

J'ai la sensation, désagréable de n'écrire que pour moi-même. A quoi bon m'envoyer des bouteilles vides, jeter à la figure de la mer, océan de mes pensées qui se bousculent pour ne rien me signifier. Il n'est pas possible de se dire ce qu'on pense, puisqu'on cela revient à vouloir rendre évident l'évidence. Ou bien, vous êtes ce pendant de moi que je ne serais voir, ce possible d'un devenir que je n'imagine même pas. Vous êtes le mouvement qui rend à l'ondulation son caractère providentiel. Lecture du néant, vous êtes ce qui me fait espérer qu'au-delà des apparences il y a de la consistance. Cependant, la réponse à cette question peut très bien ne jamais advenir. Une question me hante, avais-je raison de jeter en l'air ces mots afin qu'ils retombent en phrases et deviennent scintillement du néant ?

Ecrire c'est un requiem

Un requiem pour soi-même. Un hymne à son propre anéantissement. Je sais derrière ces fenêtres d'autres yeux qui m'observent mais tout au fond d'eux-mêmes il ne cherche rien d'autre que l'écriture de leur propre requiem. Ces moments inutiles, ces instants de suspension sont la réalité quotidienne de notre impuissance. Nous comblons ces vides par des habitudes, des rires, des moqueries, mieux la haine et encore mieux la haine de soi et du monde que nous peuplons.

- Tu as vu Boris ?

- Oui et non…

- Arrêtes de jouer sur les mots.

- Les mots sont qui nous donnent consistance alors jouons avec les mots. Boris est pas mais il va bientôt être.

- Je suis là, je faisais une soupe au potiron. Ça vous dit ?

- Tu aimes, hé Solange je te parle.

- Je regarde ma sœur, elle est vraiment belle.

- Tu l'aimes oui, presque autant que j'aime l'écrivain.

- Tu as couché avec elle ?

- Plusieurs fois, et avec l'écrivain aussi.

- Ce n'est pas possible tu n'es qu'inconsistance.

- Ecoute Pivoine, tu m'emmerdes avec tes remarques. Je sais tout ça, mais je suis un de ses fantasmes, alors évidemment que j'ai fait l'amour avec lui. Et plusieurs fois, j'ai même fait des choses que je n'aurai pas cru possibles.

- On dit qu'au fond de chaque homme il y a un cochon qui sommeille.

- Au fond de chaque femme aussi.

- Moi aussi je suis un des ses fantasmes.

- Toi ! Boris, le tenancier. T'es gras et gros, tu pus la soupe à l'ognon.

- Je le suis, et il ne le sait pas. Je suis son fantasme le plus inavouable.

- Taisez-vous un peu, vous un peu, il n'y a plus de place pour lui.

J'écris un requiem où viennent danser les ombres de moi-même. Elles forment le cercle qui circonscrit ma terreur. Elles sont le ciment qui me fait parler quand je croise un de mes semblables, elles sont ce qui me fait humain, ce qui me fait vous tendre la main, vous sourire et vous aimer. Et vous haïr aussi, pour mon plus grand désespoir. Quand vous ne m'aimez pas, quand vous ne m'aimez plus.

- Boris, ta gueule !